

*INSTITUTION*  
*D'UN PRINCE.*

*TOME I.*





Che

23/e 27

INSTITUTION  
D'UN PRINCE,  
OU

TRAITE DES QUALITÉS,  
DES VERTUS & DES DEVOIRS

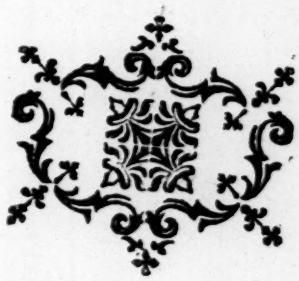
D'UN SOUVERAIN.

Par M. l'Abbé DUGUET.

NOUVELLE EDITION,

*Avec la Vie de l'Auteur.*

TOME I.

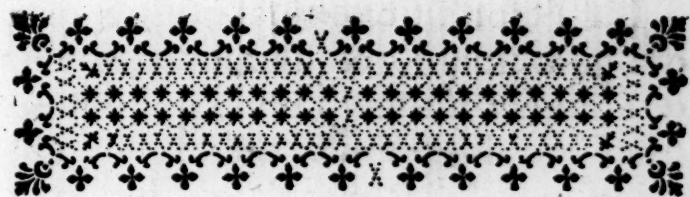


A LONDRES,  
Chez JEAN NOURSE,


---

M. DCC. L.





## AVERTISSEMENT.

 E seroit se former une idée peu juste de cet Ouvrage , que de s'imaginer qu'il ne puisse être utile qu'aux Princes & à ceux qui sont chargés du soin important de leur éducation. Il est vrai qu'il convient aux uns & aux autres d'une manière plus directe & plus particulière ; mais il n'est pas moins vrai aussi qu'il n'y a personne qui n'en puisse retirer de très-grands avantages. Le plan de l'Auteur étant de former un bon Prince , il n'a pu le remplir qu'en apprenant aux hommes à être bons sujets , leurs devoirs étant si intimement liés , qu'il n'a pu traiter des uns sans mettre les autres dans tout leur jour. S'il importe extrêmement au Prince d'être fidèle aux siens , il n'est pas d'une moindre conséquence aux Sujets de remplir les leurs : le salut du Prince & celui des Sujets y étant également intéressés.

## *AVERTISSEMENT.*

Un Etat n'est composé que de ceux qui gouvernent, & de ceux qui sont gouvernés ; du Roi, du Prince ou du Chef qui donnent des ordres, des Officiers qui sont chargés de les faire exécuter, & des Citoyens qui doivent s'y soumettre. Il y a donc des devoirs réciproques auxquels ils sont obligés les uns envers les autres, & qui faisant mouvoir comme de concert tous les membres de l'Etat, établissent entre eux une harmonie qui fait la gloire du Prince & le bonheur du Peuple. Mais ces devoirs mutuels, pour être fondés sur le droit naturel & sur la loi de Dieu, n'en sont ordinairement ni mieux connus ni mieux pratiqués ; ce qui rend plus indispensable la nécessité de s'en instruire & de les approfondir.

Personne ne les a mieux développés que notre Auteur, & son Livre est un de ceux qui méritent le plus d'être lus, étudiés, médités. Si le Prince y apprend à regner avec sagesse & avec équité ; s'il y apprend qu'il n'y a point de véritable grandeur sans la piété ; s'il y apprend que la Religion Chrétienne & la vraie Politique sont étroitement unies ; si ceux



## AVERTISSEMENT.

qu'il charge d'exécuter ses ordres, y apprennent à le faire dans le même esprit : le Citoyen n'y apprend pas moins à avoir un respect inviolable pour son Roi ; à joindre la piété à l'obéissance qu'il lui doit ; à s'acquitter avec une fidélité religieuse des Charges publiques ; à payer les tributs avec la plus scrupuleuse exactitude ; à faire une action de religion, de ce qui n'est pour les autres qu'une pure nécessité ; à convertir enfin en oblation volontaire, ce qui coûte aux autres tant de gémissemens & tant de larmes. *III. Part. C. 7 Art. 2.*

Au reste ce n'est pas seulement à titre de Sujet, que chaque particulier peut s'instruire dans cet Ouvrage de ses obligations les plus indispensables. Sans parler des instructions solides qu'il peut y puiser à chaque page, soit comme Militaire, soit comme Magistrat ; que n'y apprendra-t-il pas comme Pasteur, comme Chef de Communauté, comme Préposé à l'éducation de la jeunesse, comme Père de famille, comme enfant d'Adam, ou comme devenu celui de Dieu par une nouvelle vie ?

Pour avancer dans les voies du sa-



## AVERTISSEMENT.

lut, pour marcher dans celles de la perfection vers laquelle nous devons tendre sans relâche, il faut se connoître soi-même : il faut savoir ce qu'on est par rapport à Dieu, & ce que l'on est par rapport aux hommes. Nous avons plusieurs excellens Ouvrages sur cette matière : mais peut-être n'en est-il point où elle soit traitée avec plus de profondeur, avec plus de sagacité, avec plus d'ordre & de lumière que dans celui-ci.

Ce n'est pas aux Princes seuls qu'il importe de connoître les hommes ; ils ne sont pas les seuls qui aient à se tenir en garde contre la flatterie : ils ne sont pas les seuls qui soient intéressés à choisir avec discernement ceux de qui ils puissent prendre conseil, à qui ils puissent donner leur confiance. Ce que M. D. écrit là-dessus, & les regles qu'il donne sur ces importantes matieres, regarde tout le monde : tous peuvent profiter des différentes parties de son Ouvrage.

Quoi de plus capable de donner de l'horreur du vice, d'animer à la vertu, d'exciter à la piété & de la faire aimer, que la maniere dont notre Auteur présente ces différents ob-

## AVERTISSEMENT.

jets ? Qui a mieux que lui démasqué l'amour propre , l'orgueil , l'hipocrysie ? Qui a mieux que lui appris à discerner les flatteurs , à se garantir de leurs pièges , à les écarter ? Qui a mieux fait sentir l'injustice & les dangers de l'usure ? Qui a réfuté avec plus de force les injustes préjugés que l'on a contre la piété ? Qui a mieux développé les suites dangereuses du luxe , de la vanité , d'une vaine curiosité , &c ? Mais quand il traite des vertus opposées à ces vices , quel feu , quelle énergie dans ses expressions ! Quelle force dans ses raisonnemens ! Aussi attentif à toucher le cœur , qu'à convaincre l'esprit , il présente les vérités austères de la Religion , avec des traits si forts , si nobles , si relevés , & en même-tems si touchans , qu'en persuadant , il embrase l'ame de l'amour le plus tendre pour la Religion. Ce qu'il dit sur-tout de la priere , de la lecture des Livres saints , des caracteres de la vraie humilité , ne sauroit être trop médité , aussi-bien que toutes les preuves incontestables de l'autorité indépendante des Rois & de la fidélité inviolable qu'on leur doit. Personne n'a porté ces preuves à un plus haut degré d'évidence.

### *AVERTISSEMENT.*

Il est étonnant qu'un Ouvrage aussi important que celui-ci, ait été jusqu'à présent imprimé avec tant de négligence. Les Editions in-4<sup>o</sup>. & in-12. de 1743. sont remplies de fautes, & d'omissions essentielles ; les Notes y sont dans un désordre, qui les rend souvent inintelligibles. On y trouve des lignes entières de passées, & des mots mis les uns pour les autres, qui font dire à l'Auteur tout le contraire de ce qu'il a écrit.

Nous avons apporté tous nos soins pour rendre cette Edition plus exacte que les précédentes, & nous osons nous flatter d'y avoir réussi, autant qu'il étoit possible de le faire. Nous avons pour cela, conféré les Editions les unes avec les autres ; nous avons corrigé les passages latins sur les textes originaux ; & comme il y en avoit beaucoup qui étoient déplacés, mêlés ou confondus, nous avons eu attention de les remettre chacun dans leur véritable place.

La lecture de cet Ouvrage pouvant être très-utile à toutes sortes de personne, comme nous l'avons dit, & rien n'étant plus capable de rebuter ceux qui n'entendent pas le Latin, que

## AVERTISSEMENT.

D'en trouver à chaque page , des passages mêlés dans le texte François , nous avons mis en forme de notes au bas des pages , tous les passages dont le texte de la quatrième partie se trouvoit coupé & interrompu. Nous avons cru être d'autant plus autorisés à faire ce changement pour l'uniformité de l'Edition , & pour l'utilité des Lecteurs , qu'il ne se trouve point de Latin dans le texte des trois premières Parties , où tous les passages en cette Langue sont renvoyés au bas des pages ; & que tous ceux qui se trouvent dans la quatrième Partie , sont ou traduits ou paraphrasés comme dans les trois premières , en sorte qu'en les ôtant du milieu du texte , il n'y a rien à perdre pour le sens , ni pour la force des preuves. D'ailleurs ce nouvel arrangement épargne à ceux qui ne savent que leur Langue , le déplaisir de croire que ces passages renferment des choses qui ne sont pas dans le François : ce qui ne pouvoit que les distraire à pure perte , & peut-être les dégoûter d'une lecture dont ils auroient cru n'entendre que la moitié. Il y a lieu de croire que , si M. D. eût donné lui-même son ouvrage au Public , il se



## **AVERTISSEMENT.**

Seroit assujetti dans l'impression de la quatrième Partie, au plan qu'il a inviolablement suivi dans les trois premières; & nous croyons pouvoir avancer que bien loin de nous en être écartés, nous nous y sommes exactement conformés.

C'est un malheur pour les Ouvrages posthumes, qu'on remarque dans presque tous, des endroits obscurs, des phrases louches, des négligences de style: & l'on ne peut dissimuler qu'on rencontre de ces sortes de taches dans celui-ci. Le jour de l'impression fait reconnoître à un Auteur, bien des choses qui lui sont échappées dans la chaleur de la composition; de sorte que, quelque exacte que lui ait paru sa copie, il se trouve alors obligé d'y faire plusieurs changemens. M. D. l'eût fait aussi sans doute dans plusieurs endroits, où un Lecteur attentif se trouve arrêté. Mais ces endroits qui sont en très-petit nombre, n'ôtent rien au mérite de l'Ouvrage qui est un des précieux que nous ayons en notre Langue.

*N<sup>a</sup>. L'Avis qui suit se trouve dans l'édition de 1743.*


**AVIS**



# A V I S

S U R    C E T T E

E D I T I O N.

 'Ouvrage de M. l'Abbé Duguet sur l'Institution d'un Prince, a été si bien reçu du Public, qu'on a cru devoir en donner une nouvelle Edition, à laquelle on a joint la Vie de l'Auteur, qui vient d'être imprimée en France. Cette Piece est d'autant plus intéressante, qu'elle contient un Catalogue exact & une idée de tous les Ecrits de ce grand homme. Il y est sur-tout parlé de celui-ci avec les éloges qu'il mérite, & on y a corrigé

*Tome I.*

a



ij

quelques personnalités qui se lisent dans la Préface de la premiere Edition *in quarto*.

Au reste l'Auteur de cette Vie paroît être du nombre de ceux qui admirant avec justice les grands talens de M. Duguet, ont applaudi à toutes ses démarches, & à toutes ses décisions, dont il faut néanmoins avouer que quelques-unes ont fait de la peine à ses meilleurs amis. Telles sont celle où il condamne assez durement les Nouvelles Ecclésiastiques, & celle par où il paroît avoir autorisé le mensonge en quelques occasions; comme si la justice, la fidélité & la prudence pouvoient jamais obliger à mentir, sans néanmoins exempter cette action de péché. On peut voir sur ce dernier point ce que dit M. l'Evêque de Babylone à la fin de la Lettre qu'il écrivit à M. de Montpellier en 1736.

Pour suppléer à ce qu'on trouve dans la Vie de M. Duguet, au sujet de ses Conférences sur l'Histoire Ecclésiastique & sur la Discipline, il est nécessaire d'observer ici qu'elles viennent d'être imprimées secrètement à Paris en deux petits volumes *in quarto*. Comme quelques personnes hésitent à les lui attribuer, on croit pouvoir assurer qu'elles sont incontestablement de ce grand homme : on en a des preuves positives, & tous ceux qui ont du goût & du discernement les jugent dignes de M. Duguet. Cet Ouvrage en effet n'est capable que de faire beaucoup d'honneur à sa mémoire, surtout quand on sait que l'Auteur n'avoit gueres alors que trente ans, & que le celebre M. Nicole l'avoit plusieurs fois inutilement tourmenté pour le faire imprimer, le regardant comme un Ouvrage excellent, & fort propre

iv

à abréger les études Ecclésiastiques  
& à inspirer le goût d'une excel-  
lente Positive.





# V I E

## DE L'AUTEUR

---

---

### I.

#### *Naissance de M. Duguet.*

✻✻✻ ACQUES-JOSEPH DUGUET,  
✻ J ✻ l'une des plus grandes lumieres  
✻✻✻ de l'Eglise de France, dans le  
dernier siècle & dans celui-ci, étoit né  
à Montbrison, petite Ville du Forez  
près de Lyon, le 9. Décembre 1649.  
Il eut l'avantage de naître dans une  
famille chrétienne, qui préferoit à l'éclat  
du siècle & aux dangers des richesses,  
la gloire, infiniment plus solide, qui ac-  
compagne ordinairement la vraie piété.

Claude Duguet son pere, Avocat du  
Roi au Présidial de Montbrison, acquit  
l'estime de toute sa Province, par sa  
science, sa probité, son intégrité, & la



solidité de sa vertu. C'étoit l'arbitre ordinaire que l'on s'accordoit à choisir dans les affaires les plus importantes, & rarement ceux qui recouroient à ses lumieres, & qui mettoient leurs intérêts entre ses mains, appelloient-ils de ses décisions; c'est le témoignage que lui rend en particulier celui dont nous écrivons l'éloge, comme on peut le voir dans plusieurs de ses Lettres, qui sont dans le IX. volume du Recueil qui en a été donné au Public. Il n'y parle pas moins avantageusement de Marguerite Colombet sa mere, qu'il perdit le 29. Janvier 1684. & qui laissa après elle une réputation de sainteté, qui fut long-temps l'entretien de toute la Province.

## I I.

*Sa pénétration d'esprit dès sa jeunesse.*

Voici un trait remarquable de sa vertu, & de l'attention qu'elle avoit à élever ses enfans chrétiennement. M. Duguet qui étoit le huitième, montra dès sa premiere jeunesse, une pénétration d'esprit, & une supériorité de génie, qui se faisoit remarquer aisément

de tous ceux qui l'approchoient. Mad. Duguet n'étoit point insensible aux rares talens de son fils, ni aux applaudissemens qu'ils lui attiroient ; mais plus attentive encore à ce qu'il conservât son ame pure & innocente, elle ne cessoit de demander à Dieu le bon usage des talens qu'il avoit donnés à son Fils. Pendant que le jeune Duguet faisoit ses études d'Humanités dans le College du lieu de sa naissance, dirigé par les Prêtres de la Congrégation de l'Oratoire, il tomba par hazard sur l'Astrée d'Honoré d'Urfé, qu'il trouva parmi les livres de M. son pere à la campagne. Ce Roman historique qui a fait à son Auteur une grande réputation, & qu'on ne lit plus depuis long-temps, lui plut beaucoup ; & quoiqu'il n'eût alors que douze ans, & qu'il ne fût qu'à la fin de sa troisième Classe, il prit la résolution de composer dans le même goût une Histoire de ce qu'il avoit appris des histoires & des aventures particulieres des Familles de la ville de Montbrison.

Il suffit à d'heureux génies de concevoir un dessein pour l'exécuter. Le jeune Duguet remplit son projet en peu de tems, & d'une maniere qui parut fort



au-dessus de son âge. Il le sentit lui-même ; & flatté de ce succès , il s'en ouvrit à sa mere. Cette pieuse Dame écouta tranquillement la lecture d'une partie de cet Ouvrage ; mais loin de l'approuver , ni de faire connoître les mouvemens naturels de joie , qu'une capacité si rare dans un âge si jeune , pouvoit produire dans son cœur , elle dit à son fils , d'un air sérieux & affligé ; *Vous seriez bien malheureux , mon fils , si vous faisiez un si mauvais usage des talens que Dieu vous a donnés ;* & elle fit discontinuer la lecture.

Le jeune Auteur écouta sans murmurer une remontrance si chrétienne , & ne pensa qu'à en profiter. Dès qu'il fut seul il jeta son écrit au feu , renonça sans réserve à la lecture des Romans , & se livra tout entier aux études les plus sérieuses. Il acheva ses Humanités , & fit sa Philosophie avec un succès qui fut admiré de ses Condisciples , & qui étonna ses Maîtres.



## III.

*Il entre dans l'Oratoire : ses divers  
Emplois.*

Lorsqu'il eut achevé son cours de Philosophie, il demanda à M. son Pere, & en obtint la permission, d'entrer dans la Congrégation de l'Oratoire. Il vint pour cet effet à Paris, & s'y retira dans la Maison de l'Institution, qui le reçut avec empressement, & qu'il édifia par sa grande piété. C'étoit en 1667. vers la fin du mois de Septembre. L'usage ordinaire est que les jeunes gens ne demeurent qu'une année dans cette Maison. C'est l'année de Noviciat, où l'on ne vacque qu'à des exercices de piété, & à des études plus propres à nourrir le cœur, qu'à satisfaire l'esprit. M. Duguet, qui y trouvoit beaucoup d'édification, & d'instructions solides, obtint d'y demeurer environ deux années, pendant lesquelles il reçut la Tonsure cléricale, & les quatre Ordres que l'on appelle Mineurs.

On l'envoya ensuite à Saumur pour y faire un cours de Théologie. C'étoit l'étude qui lui plaisoit davantage, celle

qu'il a toujours regardé comme la plus nécessaire, parce qu'elle est l'étude de la Religion, & il auroit voulu n'avoir plus d'autre emploi. Mais toujours soumis à ses Supérieurs, il regardoit en eux la volonté de Dieu, & se montra toujours disposé à leur obéir, dès qu'ils ne lui commandoient rien qui ne fût exactement conforme aux règles.

A la fin de 1671. comme il se préparoit pour suivre l'usage de sa Congrégation, à enseigner les Humanités dans quelque Classe inférieure, il fut choisi pour aller à Troye professer la Philosophie. C'étoit rendre justice à son mérite : mais son humilité souffrit de cette distinction, elle réclama inutilement contre l'ordre qu'on lui prescrivoit. Il fallut obéir ; & l'exactitude avec laquelle il s'acquitta de son emploi, les applaudissemens qu'il s'y attira, firent voir que ses Supérieurs avoient mieux jugé que lui de sa capacité. Malgré la délicatesse de sa santé, il employoit une partie des nuits à composer les cahiers qu'il dictoit, & qu'il expliquoit le jour à ses Disciples ; & néanmoins on assure qu'ils ne se ressentoient point de ces veilles, ni de cette

espèce de précipitation , avec laquelle il étoit obligé d'écrire ce qu'il vouloit apprendre aux autres. La netteté, la justesse & la solidité de son esprit, suppléaient à ce qui lui manquoit du côté du temps.

En état de suffire à tout, on ne se contenta pas de ce travail journalier, quelque grand, quelque pénible qu'il dût être ; on le chargea encore de faire les Dimanches & les Fêtes dans la Paroisse de S. Remi de Troyes, un Catéchisme fondé pour l'instruction des pauvres, & qui est commis aux soins & au zèle des Prêtres de l'Oratoire de cette ville qui occupent le Collège. On ne pouvoit faire un meilleur choix, & l'on ne tarda pas à s'en appercevoir. Ce Catéchisme devint en peu de tems une instruction commune à toute la Ville.

On y venoit de tous côtés entendre, avec avidité, la parole du salut qui sortoit de la bouche de M. Duguet. On étoit touché des vérités qu'il annonçoit, de l'onction qui accompagnoit tout ce qu'il disoit, & de la lumière vive & brillante qui s'y faisoit remarquer. Cet empressement avec lequel on venoit



l'entendre, lui fit craindre les éloges qu'il méritoit, & dès-lors il demanda que l'on fit remplir sa place par quelque autre. Il représenta sur tout, que la multitude de ceux qui croyoient qu'il pourroit leur être utile, empêchoit les pauvres, pour qui cette instruction étoit destinée, d'approcher du lieu où le Catéchisme se faisoit, & qu'il n'étoit pas juste qu'ils fussent privés d'un bien dont on avoit voulu les rendre en quelque sorte propriétaires. On eut beaucoup de peine à se rendre à ses représentations; mais enfin les sollicitations réitérées triomphèrent de la juste répugnance de ses Supérieurs.

Il fut appelé à Paris au mois de Septembre 1674. pour y recevoir l'Ordre de Soûdiacre; & au mois de Septembre de l'année suivante 1675. M. l'Evêque de Troyes l'ordonna Diacre. Ce Prélat qui connoissoit l'étendue de ses lumières & ses rares talens, fit ce qu'il put pour l'attacher à son Eglise & au service de son Diocèse. Il y a lieu de croire qu'il en eût fait l'acquisition selon ses vœux, si les Supérieurs de M. Duguet y eussent voulu consentir : mais ceux-ci étoient trop instruits de l'uti-

lité qu'ils pouvoient en retirer eux-mêmes, en l'employant dans leur Congrégation, pour le laisser aller. Ils l'envoyèrent pour quelque tems dans leur Maison d'Aubervilliers, près de Paris, plus connue sous le nom de Notre-Dame de Verrus, & ensuite ils le firent revenir à Paris pour y demeurer dans leur Séminaire de S. Magloire : c'étoit en 1677. au mois de Septembre de la même année. M. Duguet fut ordonné Prêtre ; & ce fut encore pendant le cours de la même année, qu'il fit des leçons de Théologie scholastique dans la Maison de S. Magloire.

I V.

*Il fait des Conférences à S. Magloire, puis va demeurer à l'Institution.*

En 1679. & 1680. M. Duguet fut chargé de faire dans le même Séminaire, les Conférences publiques sur la Théologie positive ; c'est à-dire, sur les difficultés qui peuvent se trouver dans l'Ecriture Sainte, sur l'Histoire Ecclésiastique, & sur la Discipline. Il eut un très grand nombre d'auditeurs, parmi lesquels on compta toujours quantité de



personnes déjà très éclairées , & qui venoient encore avec empressement s'instruire dans ces Conférences. Il seroit à souhaiter , que l'on fît part au Public des discours & des dissertations , que l'on y entendit alors avec tant de plaisir & d'utilité. Car l'on fait que M. Duguet écrivoit ce qu'il devoit dire. Il est vrai qu'il n'écrivoit pas tout , qu'il ne couchoit pas toujours sur le papier les raisonnemens , les preuves & les autorités qu'il faisoit valoir. Mais on prétend aussi qu'un Théologien très-habile , qui avoit été de ses amis , avoit rempli ces lacunes , suppléé aux autorités qui n'étoient qu'indiquées , & mis en état de paroître un Ouvrage si important : il pourroit , dit-on , former trois volumes *in quarto*. Quoiqu'il n'y soit traité que de l'Histoire Ecclésiastique , & de la Discipline des premiers siècles de l'Eglise , ce seul monument de la science & de la doctrine de M. Duguet , suffiroit pour immortaliser son nom\*. Mais combien d'autres Ouvrages sont sortis de sa plume ! Nous en parlerons en détail , après avoir achevé ce que nous connoissons de l'histoire de sa vie.

\* [ On a suppléé à ceci dans l'*Avis* , qui précède ]

Sa situation fut assez tranquille jusqu'en 1685. Nous ignorons cependant le sujet qui le fit sortir de S. Magloire apparemment sur la fin de l'année 1683. M. Pinette Fondateur de la Maison de l'Institution, qui s'étoit réservé le droit de demander pour cette Maison les sujets qu'il estimoit le plus, voulut qu'il y vînt demeurer. Voici ce que M. Duguet écrivit lui-même de ce changement de demeure à un de ses freres, pour lors Professeur de Philosophie au College de Troyes, & qui fut depuis Curé de la Ville de Fleurs voisine de celle de Montbrison. La lettre est du 3. Janvier 1684. & on l'a imprimée dans le IX. volume du Recueil des lettres de l'Auteur.

« Vous avez peut être déjà appris ,  
» dit M. Duguet , que je ne suis plus à  
» S. Magloire , & que Mr Pinette m'a  
» fait l'honneur de témoigner à nos Su-  
» périeurs , un si fort & si rendre em-  
» pressement pour m'avoir dans sa Mai-  
» son , qu'on n'a pû résister à son incli-  
» nation , ni la suspendre un moment.  
» Je me suis contenté dans cette occa-  
» sion importante pour le reste de ma  
» vie , d'obéir sans répugnance & sans

» plaisir... Le dessein de M. Pinette &  
» de ceux qui gouvernent, est que je  
» prenne part à la direction, sans aban-  
» donner mes anciennes études. Cette  
» alliance me paroît difficile; mais on  
» prétend me dispenser de tant de cho-  
» ses, qu'elle pourra devenir aisée. » Il  
ajoute que l'on avoit beaucoup de soin  
de lui, & qu'il trouvoit dans la Mai-  
son de l'Institution, tant d'amitié &  
de bonté dans tout le monde, qu'il  
n'avoit pas autant de peine à se con-  
soler de Saint Magloire, qu'il auroit  
pensé.

## V.

*Il sort de l'Oratoire, &c.*

M. Duguet ignoroit que ce calme  
dont il se félicitoit étoit près de finir.  
Dès la même année 1684. il y eut beau-  
coup de mouvement dans cette Con-  
grégation au sujet d'un plan d'étude  
qui proscrivoit la Philosophie de Des-  
cartes pour adopter exclusivement celle  
d'Aristote, laquelle néanmoins com-  
mençoit à perdre son crédit dans l'Uni-  
versité : c'est l'une des principales rai-  
sons qui déterminâ M. Duguet à sortir

de l'Oratoire, malgré l'affliction qu'il en eut. Dès le mois d'Octobre il n'étoit déjà plus à l'Institution, & il sortit absolument de la Congrégation au mois de Février 1684. Il se retira alors à Bruxelles auprès du célèbre M. Arnauld avec qui il a toujours eu d'étroites liaisons. Mais sa santé ne s'accommodant point à l'air de ce pays, il fut obligé de l'abandonner sur la fin de la même année. Il parle de ce retour de Flandres dans une lettre, dattée de Bruxelles même en 1684. & il y fait mention de quelques bons offices qu'on s'étoit empressé de lui rendre dans les circonstances où il se trouvoit. Sa reconnoissance, son humilité & sa piété, sont exprimées d'une manière fort vive dans cette lettre qui est la XXXV. du IX. volume.

Ce fut comme on le croit en 1686. que M. Duguet alla à Strasbourg avec un Pere de l'Oratoire qu'il estimoit particulièrement. Sa réputation l'y avoit précédé. Louis XIV. s'étoit rendu maître de cette Ville en 1681. & en 1685. même il lui avoit donné pour Gouverneur M. Noël Bouton de Chamilly depuis Maréchal de France. Comme la



ville étoit remplie de Luthériens , ce Gouverneur qui desiroit leur conversion , engagea M. Duguet à faire des Conférences publiques. Il s'y rendit , & ces Conférences produisirent de grands biens.

Revenu à Paris , M. Duguet y vécut dans une si grande retraite qu'il demeurera long-tems presque inconnu , même à ses amis les plus intimes. La priere & l'étude faisoient toute son occupation , comme toute sa consolation. « Je suis » dans cet état , ( écrivoit-il à un de » ses freres en 1686. ) par la divine » Providence , & j'en suis bien aise , » par une grace plus grande. Qu'on me » compte pour mort , & même pour » enseveli , & qu'on m'efface de la » mémoire des vivans , je ne m'en plain- » drai point ; mais on n'ouvre point les » tombeaux , & je demande qu'on épar- » gne le mien. » Il paroît par le reste de cette Lettre , que la grande solitude , à laquelle il se trouvoit réduit , ne lui avoit rien fait perdre de la gaieté de son esprit.

M. le Président de Menars , qui avoit pour lui une grande vénération , le sollicita si vivement en 1690. d'ac-



cepter sa maison pour retraite , que M. Duguet ne crut pas devoir lui résister plus long-temps ; il vint donc demeurer chez ce Magistrat , vers le mois de Juillet de la même année. C'étoit un précieux trésor que cette maison acqueroit. Elle en connut toute la valeur , & M. Duguet qui n'avoit de lui-même que les sentimens les plus humbles , n'y eut d'autre peine que celle de s'y voir toujours honoré & respecté. Après la mort de M. de Menars , Madame la Présidente , sa veuve , conserva M. Duguet chez elle ; & ce ne fut que peu de tems avant la mort de cette Dame , qu'elle eut la douleur de se voir privée d'un homme si respectable.

On ne se souvient que d'une seule fois , qu'il fut obligé de s'en absenter pendant quelque tems. Le Pere Michel Tellier Jésuite , Confesseur du feu Roi , le sollicitoit vivement de répondre à une Dissertation Théologique , qui parut en 1714. sous le titre *du Témoignage de la vérité dans l'Eglise* ; où l'on examine quel est ce témoignage , tant en général qu'en particulier , au regard de la dernière Constitution , c'est-à-dire , la Bulle qui condamne les *Réflexions* du

Pere Quesnel *sur le Nouveau Testament.*

M. Duguet regarda les sollicitations du Pere Tellier comme un piege qu'on lui tendoit , quoiqu'il n'approuvât pas tous les principes du Livre dont on lui demandoit la réfutation ; & pour se soustraire aux instances du Confesseur de Sa Majesté , il se retira pour quelque tems dans la Savoie à l'Abbaye de Tamié , dont l'Abbé Dom Arsene Jouglas , né à Toulouse d'une maison illustre , étoit son ami. Ce voyage de M. Duguet est une époque d'autant plus mémorable , qu'il a été l'occasion du Livre de *l'Institution d'un Prince* dont nous parlerons bientôt plus au long.

## V I.

*Dernieres années de M. Duguet : sa mort.*

Les dernieres années de la vie de M. Duguet ont été fort traversées. « Il » s'est vû souvent ( dit l'Auteur du » dernier Supplément de Moreri ) obligé de changer de demeure , & même » de pays. On l'a vû , ( ajoute-t-il ) successivement en Hollande , à Troyes , » à Paris & dans plusieurs autres lieux

» différens ; Mais conservant toujours  
» & par tout , le même esprit de dou-  
» ceur & de modération , la même tran-  
» quillité , la même soumission aux or-  
» dres de la Providence , la même beau-  
» té de génie , & le même esprit de  
» conseil. Tous ceux qui ont eu l'avanta-  
» ge de l'approcher , ont apperçu en lui  
» toutes ces qualités sans aucune alté-  
» ration jusqu'au moment où Dieu le  
» retira de ce monde , par une mort  
» douce & tranquille , & où sa piété ,  
» qu'il avoit toujours eu très profon-  
» de , parut avec un nouvel éclat. Cette  
» mort arriva le Dimanche 25. Octo-  
» bre 1733. à huit heures du matin. Dès  
» que le bruit en fut répandu , on acou-  
» rut de toute part pour honorer en lui  
» les dons de Dieu , & bénir le Seigneur  
» des biens immenses qu'il avoit procu-  
» rés à l'Eglise par son serviteur , &  
» que ses Ouvrages continueront tou-  
» jours de faire , tant qu'on aimera le  
» solide , le vrai , & le lumineux. Le  
» concours fut encore plus grand le jour  
» de l'inhumation de ce grand homme ,  
» qui fut le Mardi , 27. à midi , en  
» l'Eglise S. Médard au Faubourg S.  
» Marcel. » Son corps fut mis à côté de

celui de M. Nicole , qui repose dans la même Eglise , au bas des marches de la principale porte du cœur. On s'est contenté de mettre sur son Cercueil une plaque de cuivre avec ces seules paroles : *Ici est le corps de Jacques-Joseph Duguet , Prêtre du Diocèse de Lyon , né à Montbrison le 9. Décembre M. DC. XLIX. mort à Paris le 25. Octobre M. DCC. XXXIII.*

Il n'étoit pas nécessaire en effet d'en dire davantage : ses Ouvrages qui sont en grand nombre , & qui sont entre les mains de tout le monde , font & feront à jamais son éloge , plus durable que celui que les hommes auroient consacré sur le marbre à sa mémoire. Il est tems de faire connoître M. Duguet de ce côté là. Nous commencerons par les Ouvrages qu'il a faits sur l'Ecriture Sainte.

## VII.

*Ses ouvrages sur l'Ecriture.*

Il favoit les langues nécessaires pour bien entendre le Texte de ces divins Oracles ; & outre que ceux-ci avoient toujours fait l'objet principal de ses étu-



des & de sa méditation ; on fait qu'il n'ignoroit rien de ce que les Commentateurs, & sur-tout les Peres, ont écrit, qui pouvoit servir à l'intelligence, soit de la lettre, soit du sens spirituel des Ecritures. Il n'est donc pas étonnant de trouver dans les Ouvrages qu'il nous a laissés sur ce sujet, si grand & si second en même-tems, tant de lumiere, d'onction & de solidité. Ce ne fut qu'en 1732. environ une année avant sa mort, qu'il souffrit que l'on donnât au Public le premier de ses Ouvrages. Nous parlons de son *Explication sur la Genèse*, où selon la méthode des SS. Peres, l'on s'attache à découvrir les Mysteres de Jesus-Christ, & les regles des mœurs, renfermées dans la lettre même de l'Ecriture, à Paris, chez François Babuty, en 6. vol. in-12. M. Duguet avoit commencé cette explication vers 1700. à la priere du célèbre M. Rollin qui étoit pour lors Principal du College de Beauvais à Paris, & qui ayant résolu d'expliquer l'Ecriture aux jeunes gens élevés dans son College, engagea d'abord M. Duguet à lui marquer, par des notes & par de courtes réflexions, ce qu'il devoit dire, principalement dans ses inf-

tructions, & ensuite à faire un Commentaire, complet, littéral & moral, comme plus utile, parce qu'il instruisoit davantage. C'est aussi de ce même Ouvrage dont M. l'Abbé d'Asfeld s'est servi dans ses Conférences si connues, qu'il a faites long-tems sur la Paroisse S. Roch, & qui ont été si fréquentées par un grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe & de toute condition. Les copies manuscrites qui s'en répandirent par cette voie, toutes imparfaites qu'elles étoient, faisoient souhaiter depuis plusieurs années, qu'on pût en faciliter la lecture, par le secours de l'impression; & c'est un avantage que l'Auteur y ait enfin consenti. Quiconque a lû ces explications, avoue sans peine qu'outre une savante & modeste érudition, qui se fait remarquer par tout: elles sont très propres à nourrir la piété; qu'elles sont dignes de la parole de Dieu, & qu'elles portent le flambeau dans les endroits les plus obscurs & les plus profonds des Livres sacrés. L'explication de l'Histoire de la Création, ou de *l'Ouvrage des six jours*, qui commence le premier des six volumes sur la Genèse, avoit paru séparément

parement en 1731. in-12.

Le goût du Public, qui ne tarda pas à se déclarer, par l'approbation qu'il donna aux Conférences de M. l'Abbé d'Asfeld, où, comme on l'a dit, l'on faisoit lecture des Ecrits de M. Duguet, & où ils étoient expliqués de vive voix, avec une noblesse & une dignité qui charmoient tous les auditeurs, engagea le même M. d'Asfeld à prier son illustre ami d'expliquer dans le même goût, & selon la même méthode, le Livre de Job, les Pseaumes, Isaïe, & quelques autres endroits choisis, soit des Livres historiques, soit des Prophétiques. M. Duguet se rendit à sa prière; & c'est à cette condescendance, aussi bien qu'à son zèle, que nous devons les Ouvrages suivans, imprimés à Paris chez le même Libraire, qui avoit donné le Commentaire sur la Genèse.

1 *Explicaion du Livre de Job*, en 4. volumes in-12. 1732.

2 *Explication de plusieurs Pseaumes* de David, en 4 volumes in-12. 1733. La Préface est de M. l'Abbé d'Asfeld. Le premier volume contient les vingt premiers Pseaumes. Le second, depuis le 20. jusqu'au 33. inclusivement, &

*Tome I.*

b

le 35. Le troisieme explique les 38. 44. 46. 47. 48. 49. 57. 58. 61. 62. 64. 66. 67. 74. 81. 86. On trouve dans le quatrieme l'explication des Pseaumes 91. 92. 93. 94. 98. 101. 103. 114. 115. 120. 121. 123. 125. 126. 127. 128. 129. 132. 136. 138. 140. 147.

3 *Explication* des vingt-cinq premiers Chapitres d'*Isaïe*, en 3. volumes in-12. imprimés en 1734. M. d'Asfeld y a ajouté l'analyse de toute la Prophétie d'*Isaïe*, en 3. autres volumes & un septième tome qui contient 5. chap. du Deuteronomé : la Prophétie d'*Habacuc* ; la Prophétie de *Jonas*, & le douzieme chapitre de l'*Ecclésiaste*. La plus grande partie de ce septieme volume est de M. Duguet.

4. Les cinq volumes sur les *Livres des Rois* qui ont été publiés en 1738. 39. & 40. font, pour le fond, l'Ouvrage de M. Duguet. M. l'Abbé d'Asfeld l'a étendu.

La méthode que M. Duguet s'est proposée, & qu'il a suivie dans ces Explications de l'Ecriture Sainte, consiste à fixer d'abord la vérité du Texte sacré, par une critique également saine & judicieuse ; & en consultant les langues



savantes dont il étoit parfaitement instruit , à lever toutes les difficultés de la Lettre , avec une érudition aussi sage que vaste ; à établir avec force les Prophéties , & à en montrer l'accomplissement ; à ne négliger aucune occasion de mettre dans tout leur jour les preuves de la Religion ; à faire remarquer les liaisons de l'Ancien Testament avec le Nouveau ; à rendre attentifs aux figures qui représentoient les Mysteres futurs de Jesus-Christ , & de son Eglise , & tout cela avec une noblesse , une force , une clarté & une onction que l'on chercheroit peut-être inutilement dans la plupart des autres Ouvrages faits sur ces matieres. Telle est la juste idée que nous donne de ces Livres de M. Duguet sur l'Ecriture , l'Auteur du dernier Supplément de Moréri , dont nous n'avons fait qu'emprunter les expressions.

On doit encore rapporter aux Ouvrages de M. Duguet sur l'Ecriture Sainte , *l'Explication du Mystere de la Passion de Notre Seigneur Jesus-Christ , suivant la Concorde.* Cet Ouvrage , imprimé en 1733. en quatorze volumes in-12. avoit été fait en 1721. à la priere d'un des Neveux de l'Auteur , qui étoit alors

xxviij      *Vie de l'Auteur.*

Supérieur des Clercs de la Paroisse de Saint Etienne du Mont. M. Duguet y explique , avec sa solidité ordinaire , les principales difficultés de l'histoire & de la lettre ; mais en écartant , autant qu'il a pu , les épines d'une critique sèche & stérile. Son but est d'y faire connoître Jesus-Christ dans les Mysteres de ses souffrances , & de sa mort ; d'en pénétrer les motifs ; d'en découvrir les suites , & les effets ; de préparer les personnes humbles & dociles à en recevoir l'esprit & l'influence , & de les porter à une méditation continuelle du plus grand objet de la Religion , en leur fournissant des réflexions presque toujours tirées des SS. Peres , dont une piété naissante peut avoir besoin.

Quelques parties de ce grand Ouvrage avoient paru séparément avant le recueil complet ; mais sur des copies defectueuses : savoir , *Jesus-Christ accusé devant Pilate : Explications de l'ouverture du côté , & de la sepulture de Jesus-Christ* , suivant la Concorde. On a une autre Edition de l'Explication de la Sépulture, sous le titre de *Jesus-Christ enseveli* , ou *Réflexions sur le Mystere de la Sépulture de Notre Seigneur Jesus - Christ.*

*Le portement de la Croix , & le crucifiement de Jesus-Christ.* Ces Ouvrages ont paru en 1731. & en 1732. Dès 1728. M. Duguet consentit que l'on imprimât ce qu'il avoit fait sur le crucifiement de Jesus-Christ ; & cet Ouvrage qui n'a point été réuni avec les 14. volumes de l'Explication de la Passion , fut imprimé en 2 volumes in-12 sous le titre d'*Explication du Mystere de la Passion de Notre Seigneur Jesus Christ, suivant la Concorde : Jesus-Christ crucifié.* Le second volume contient en particulier l'explication des Passages de S. Paul sur le même sujet.

Il étoit naturel que l'Auteur , après avoir expliqué dans son Livre sur la Passion tout ce qui regardoit le crucifiement & la mort de Jesus-Christ , s'arrêtât pour considérer les instructions que Jesus-Christ nous donne de sa Croix. C'est ce qu'il fait dans le premier Tome de *Jesus-Christ crucifié* : il y marque d'une maniere particuliere quels sont les caracteres de l'amour que nous devons à Dieu & à Jesus-Christ. Il y montre aussi que cet amour ne peut être véritable , si nous n'aimons sincerement le prochain. Mais il n'en demeura pas là ; il crut devoir

traiter , dans une nouvelle partie , des marques auxquelles on peut reconnoître si l'amour du prochain est sincere ; & comme il n'y en a point de plus sûres que celles que Saint Paul a données dans sa premiere Epître aux Corinthiens , l'Auteur s'y attacha , & il traita dans cette explication profonde & étendue de chacun des *Caractères de la Charité* , selon S. Paul. Cet Ouvrage , qui ne peut être trop lû & trop médité , fut imprimé en 1727. in-12. & l'on en a fait depuis un grand nombre d'Editions , soit en France , soit dans le Pays étranger. On préfère celle qui parut en 1735. sous le titre de Bruxelles, 1°. parce qu'elle a été revue exactement sur l'original de l'Auteur : 2°. parce que l'on y a mis la distinction des chapitres , des articles , & des nombres que l'Auteur avoit faits pour rendre cette partie conforme aux autres parties de l'explication de la Passion. 3°. Parce que les titres des articles sont tous aussi de l'Auteur qui avoit pris la peine de les faire lui-même, pour la même raison. Ce sont comme autant d'abregés & de précis de ce qui est contenu dans chaque article , que l'on ne pouvoit recevoir d'une meilleure main.



VIII.

*Regles pour l'intelligence des Ecritures.*

Dans ces différens Ouvrages M. Duguet a suivi exactement les *Regles pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte* qu'il avoit laissé imprimer en 1716. avec une Préface que l'on attribue à M. l'Abbé d'Asfeld. Ces Regles étoient originai-  
 rement une Lettre que M. Duguet avoit écrite à M. l'Abbé Charpentier , parent de feu M. le Nain de Tillemont , qui l'avoit consulté sur ce sujet. Elle étoit devenue fort commune par le grand nombre de copies qui s'en étoient répandues ; & lorsqu'on l'eut imprimée il s'en fit dans la même année plusieurs Editions qui ont été souvent réitérées depuis. L'application des Regles contenues & expliquées en cet Ouvrage au retour des Juifs , est aussi de M. Duguet , au moins pour le fond.

Le Livre des Regles trouva plusieurs adversaires. En 1723. M. Fourmont de l'Academie des Inscriptions & Belles-Lettres , plus habile dans les Langues sçavantes , que dans la véritable intelligence de l'Ecriture Sainte , fut le pre-

mier agresseur. Sa censure a pour titre : *Mouaacha, Ceinture de douleur, ou refutation du Livre intitulé, REGLES, &c.* C'est un volume in-12. où l'on trouve beaucoup d'érudition rabbinique, d'injures & de fantaisies ; du reste nul ordre, nulle méthode, quoiqu'il y ait quelques endroits utiles, & où il paroît que l'Auteur a quelque raison. On ne fit aucune réponse à cet Ouvrage, & dès la même année il fut oublié. On préparoit au livre des Regles de nouvelles attaques, par lesquelles on se flattoit de le renverser. Elles commencerent enfin en 1727. après onze années d'éloges & d'approbations, que le Livre que l'on prétendoit pulvériser avoit reçus, & auxquels l'Ecrit de M. Fourmont n'avoit donné nulle atteinte.

• Un anonyme fit donc imprimer un assez gros volume in-12. à Paris chez Vincent, sous le titre de *Réfutation du Livre des Regles, pour l'intelligence des Saintes Ecritures*. L'anonyme prétend montrer qu'il n'y a que fausseté dans les principes & les regles de celui qu'il attaque ; défendre le sens littéral des Histoires & des Prophéties de l'Ancien Testament contre les atteintes qu'il soutient

que son adversaire y donne perpétuellement ; & enfin établir des principes fixes contre ce qu'il appelle l'abus & l'excès des allégories. Cet Ouvrage souleva tous ceux qui étoient instruits de la matiere. On fut étonné d'entendre un Théologien traiter d'erreur capitale ce principe que tous les Peres nous ont donné , au contraire , pour une vérité certaine , & absolument nécessaire pour l'intelligence de l'Ecriture : que Jesus-Christ est prédit dans tout l'Ancien Testament , qu'il est l'unique objet des Ecritures. Car voilà le monstre qui effraie l'Auteur de la Réfutation. C'est à ce monstre qu'il déclare une guerre irréconciliable ; & c'est , si l'on l'en croit , la nécessité de venger l'honneur de l'Ecriture outragée , qui lui met les armes à la main.

M. Duguet , ennemi de toutes contestations , & qui d'ailleurs n'étoit pas alors dans une situation convenable pour se défendre , ne répondit point. Mais on croit que ce fut de son aveu & de son consentement , qu'un habile Théologien , qu'il connoissoit particulièrement \* , donna la même année

\* M. de Fourquevaux.

1727. l'Ecrit intitulé : *Lettre d'un Prieur* à un de ses amis , au sujet de la nouvelle Réfutation du Livre des Regles , &c.... C'est un in-12. de 140. pages , imprimé à Paris chez Valeyre. Après la Lettre qui ne contient que 52. pages , le reste est employé à produire un *Recueil de passages* bien choisis , tirés des Peres & des Auteurs Ecclésiastiques , pour l'intelligence des Saintes Ecritures. Ce fut pour appuyer cette Réponse , que l'on donna vers le même tems un autre Ecrit , contenant les principes pour l'intelligence des Ecritures , tirés des Ecrits de M. Arnaud & de M. Nicole , d'où il résulte que ces deux grands Théologiens dont l'autorité a toujours été & fera toujours d'un très-grand poids , raisonnoient très-différemment de l'Auteur anonyme de la Réfutation.

Celui-ci trop amoureux de son nouveau système , trop entêté de ses nouvelles opinions , pour sentir la force de la vérité qu'on y opposoit , tâcha de s'étayer d'un nouvel Ouvrage , encore plus gros que le premier , imprimé aussi chez Vincent la même année 1727. & intitulé : *Traité du sens littéral & du sens mystique des Saintes Ecritures* , selon



*la doctrine des Peres.* Son but est d'y faire voir l'opposition chimérique du système de ceux qu'il appelle Figuristes modernes, aux principes de l'antiquité, sur l'explication des Ecritures ; & de montrer que ce système est conforme avec celui qu'il attribue à Origene, & qu'il prétend avoir été condamné par les Peres. Il y joignit d'assez amples Remarques sur la Lettre d'un Prieur, & sur la collection des passages des Peres, qui est à la suite de cette Lettre.

Les Partisans du Traité du sens littéral & du sens mystique des Saintes Ecritures, s'applaudirent de cet Ouvrage, & se décernerent le triomphe. L'Auteur, selon eux, enlevoit dans cet Ecrit, à l'Auteur des Regles, l'argument décisif que lui fournissoit la conformité de ses principes avec ceux des Peres. Le Prieur se hâta de leur montrer que leur victoire n'étoit rien moins qu'assurée. Il leur opposa en 1729. quatre *Lettres nouvelles*, où il semble prouver démonstrativement que les efforts des adversaires du Livre des Regles, se tourne à l'avantage même de ce Livre, & donner une preuve complete de ce que disoient les Auteurs des Mémoires de Trevoux dans leur Jour-

nal du mois de Janvier 1728. « que  
» dans tout ce qu'on objecte à l'Auteur  
» des Regles , & à ses sectateurs , il  
» n'y a rien qui ne soit partie désavouée  
» formellement & nettement par eux ,  
» partie autorisée par eux , partie autori-  
» sée par les Peres & les plus grands  
» Docteurs de l'Eglise. »

Ces cinq Lettres d'un Prieur , furent  
d'autant mieux reçues , qu'outre le rap-  
port particulier qu'elles ont au Livre de  
la Réfutation & au Traité du sens litté-  
ral & mystique , elles peuvent être  
d'une utilité plus générale ; parce qu'on  
y trouve traités plusieurs points impor-  
tans touchant l'intelligence des Ecritu-  
res ; & que ces Lettres sont d'ailleurs  
comme la suite & la preuve de l'Ouvrage  
de M. Duguet , auquel le public n'a  
pas cessé d'accorder des suffrages qu'il  
ne sera pas aisé de lui faire revoquer.  
C'est ce qu'insinue l'Auteur des *Ré-  
flexions judicieuses* sur les Nouvelles  
Ecclésiastiques , qui au n. 176. fait en  
particulier l'apologie de la XII. Regle ,  
& décide que ce que l'on en a dit , pour  
en contester la vérité dans la Réfuta-  
tion , n'est qu'un tissu d'injustes chi-  
cannes ; & que tant qu'il sera vrai, com-

me l'a dit M. Bossuet, ( en ajoutant que cela n'est contesté ni par les Catholiques, ni par les Protestans : ) que la fécondité infinie de l'Ecriture n'est pas toujours épuisée par un seul sens, il le fera aussi que certaines prédictions des Prophètes embrassent, sous les mêmes termes, des événemens très-différens.

I X.

*Priere publique, &c.*

Un autre Ouvrage de M. Duguet qui a toujours été très-favorablement reçu, quoiqu'il ait eu aussi quelques adversaires, est le *Traité de la Priere publique*, auquel on a joint celui *des dispositions pour offrir les SS. Mystères & pour y participer avec fruit*; l'un & l'autre imprimés en 1707. à Paris, & souvent réimprimés depuis. Ils sont composés en forme de Lettres pour servir de Réponses à deux Ecclésiastiques; & néanmoins les sujets y sont traités avec tant de force & de délicatesse, que ces deux Lettres peuvent passer pour des Ouvrages achevés. La première avoit été faite pour feu M. Jean Gillot, Chanoine de l'Eglise de Reims, Docteur

& ancien Professeur de Théologie, mort à Auxerre, lieu de son dernier exil, le 1. jour de Novembre 1739. à l'âge de 80. ans. L'autre avoit été adressée à M. Baudouin, Chanoine de la même Eglise de Reims; & M. de la Broüe Evêque de Mirepoix, Prélat d'un mérite distingué, approuva le 10. Janvier 1707. ce dernier Traité, comme très-utile pour entretenir dans le cœur des Prêtres de la nouvelle Loi, le feu sacré que Jesus-Christ, l'Evêque universel de nos ames, est venu allumer sur la terre, & qu'il a tant désiré d'y voir toujours brûler.

Le savant Evêque de S. Pons, M. Persin de Montgaillard, faisoit une estime singulière de ces deux Traités; & il en fit l'éloge, en écrivant à l'Auteur qui l'en remercia, avec autant de politesse que de modestie. « Le rang  
» que vous tenez dans l'Eglise, dit-il  
» dans sa Réponse ( imprimée dans le  
» Tome 8. du Recueil de ses Lettres )  
» l'exacte connoissance que vous avez  
» de sa doctrine & de son esprit, &  
» l'expérience que vous avez par vous-  
» même de ce qui peut édifier & nourrir  
» la piété, mettent votre témoignage



» fort au-dessus de celui de beaucoup  
» d'autres , qui ne réunissent pas, comme  
» vous, l'autorité , le savoir & la vertu.  
» J'espère que vos prières empêcheront  
» qu'une approbation si glorieuse ne  
» m'enfle le cœur , & que vous deman-  
» derez à Dieu qu'il augmente la per-  
» suasion où je suis, que personne n'é-  
» toit plus indigne que moi d'écrire sur  
» des matières si saintes. » Il ajoute ,  
qu'il a été fort affligé de ce que le res-  
pect dû au caractère & à l'éminent sa-  
voir du Prélat auquel il écrit , n'avoit  
pas permis de soumettre au jugement  
du Censeur des Livres, la belle Dissert-  
ation dont M. de S. Pons avoit accom-  
pagné l'approbation du Traité des SS.  
Mystères. Il est fâcheux en effet , que  
l'on soit privé de cette Dissertation que  
plusieurs personnes ont lû avec beau-  
coup de satisfaction. M. Duguet dit  
encore dans la même Lettre , qu'il craint  
plus sa conscience sur le témoignage  
qu'elle lui rendoit, dit-il, de son in-  
dignité, que les jugemens peu favora-  
bles que quelques personnes portoient  
de ces deux Ecrits.

Nous avons dit, en effet , que ces  
deux petits Traités , & en particulier

celui de la Priere publique, avoient trouvé quelques adversaires. Nous en connoissons deux critiques qui ont été publiées. La premiere intitulée : *Reflexions sur le Traité de la Priere publique*, brochure de 66. pages in-12. imprimée à Paris, est de Dom François Lami, Benedictin de la Congrégation de S. Maur. Cet Ecrit ne fit point d'honneur à ce savant Religieux : il y entreprend de refuter un endroit qu'il n'avoit pas entendu, comme M. Duguet le fit voir par une courte Réponse qu'il y opposa, & que l'on a imprimée depuis dans les nouvelles éditions du Traité de la Priere publique. Nous ignorons le nom de l'Auteur de la seconde Censure : elle a pour titre ; *Sentimens critiques d'un Chanoine*, sur divers Traités de Morale, à l'Auteur de la Priere publique. C'est une brochure in-12. de 107. pages, imprimée en 1710. sans nom de lieu, ni d'Imprimeur. Elle est digne des ténèbres dans lesquelles elle est demeurée. C'est moins une critique qu'une satire injuste & violente, où les vaines déclamations & les froides railleries viennent souvent au secours du défaut de preuves & de raisons. L'Auteur y atta-

que tout, les principes, la morale, le raisonnement & même l'expression. Il passe des deux Traités de M. Duguet au premier volume de ses Lettres, & par tout il montre un esprit de chicanne, une intention peu droite & un jugement peu sensé. On seroit fâché que cette critique fût celle que l'Auteur du *Supplement de Moreri* dit avoir été faite par feu M. Papin, Prêtre de l'Eglise Anglicane, réuni à l'Eglise Catholique; elle seroit indigne de ce célèbre Ecrivain controversiste.

X.

*Autres Ouvrages sur la Morale.*

Les autres écrits de M. Duguet, sur la morale, sont 1°. *Conduite d'une Dame Chrétienne* pour vivre saintement dans le monde, volume in 12. imprimé à Paris chez Vincent en 1725. mais composé dès l'an 1680. ou environ, pour Madame Daguesseau, mère de M. le Chancelier aujourd'hui vivant.

2. *Réfutation d'un Ecrit où l'on tâche de justifier l'usure.* L'Ecrit réfuté étoit tombé entre les mains d'un Négociant d'Orleans; fort homme de bien, qui

l'envoya à M. Duguet, le priant de lui en dire son sentiment. Cet Ecrit ne s'est point conservé, & l'on ne fait point qui l'avoit composé : il paroît seulement que cet Apologiste de l'usure qui trouve aujourd'hui tant de partisans & de défenseurs, étoit peu versé dans l'étude de l'Ecriture Sainte & des Peres ; qu'il en parloit avec peu de respect, & qu'il avançoit les plus dangereuses maximes avec une hardiesse qui a obligé M. Duguet à le refuter en certains endroits avec quelque vivacité. Cette Réfutation est de l'an 1690. mais elle ne fut imprimée qu'en 1727. in-12. à Paris, avec quelques autres Ecrits de l'Auteur, dont on parlera.

3. *Traité sur les devoirs d'un Evêque*, imprimé 1<sup>o</sup>. en 1710. à Caen, sans l'aveu de l'Auteur, & sur une copie fort défectueuse. 2<sup>o</sup>. réimprimé plus exactement, avec quelques autres *Opuscules* de M. Duguet, à Utrecht, en 1737. Ce Traité fut fait à la priere de M. de Mailli, Evêque de Lavaur. Il seroit à desirer qu'il eût été achevé suivant le projet expliqué au n. 7. du second article. Mais ce que l'on en a donné, ne laisse pas que d'être très-précieux ; & si



l'Auteur n'est pas entré, comme il le projettoit, dans tout le détail de ce qu'un Evêque doit à son Diocèse, l'Ouvrage n'en est que plus convenable à ceux mêmes qui ne sont pas élevés à l'Episcopat.

4. *Traité des Scrupules*, de leurs causes, de leurs espèces, de leurs suites dangereuses, de leurs remèdes généraux & particuliers, in 12. à Paris chez Etienne en 1717. M. Duguet avoit composé ce Traité pour le Pere Dauxi, Prieur d'une Maison de Bénédictins. C'est une Réponse à une consultation de ce Religieux : il paroît qu'elle fut faite en 1713. ou 1714. comme on le conjecture, d'une lettre de l'Auteur au même Prieur, qui est dans le Tome VII. du Recueil de ses Lettres.

5. *Lettres sur divers sujets de morale & de piété.* La grande réputation de M. Duguet, la confiance si justement méritée que l'on avoit en ses lumières, le zèle qu'on lui connoissoit pour éclairer ceux qui avoient recours à lui, ont produit ce Recueil de Lettres dont on a IX. volumes in 12. Deux de ces Lettres parurent d'abord sans la participation de l'Auteur ; l'une sous le titre d'*Ins-*

truction sur la manière de conduire les Novices ; l'autre intitulée : *Avis propres à rétablir & à conserver dans une Religieuse une piété sincère & fervente.* Lorsque l'Auteur consentit à l'impression du premier volume de ses Lettres, il revit celles-ci, & les publia lui-même plus correctement dans ce premier volume qui parut en 1718. in-12. à Paris. Le 2. le 3. & le 4. furent publiés aussi de son vivant ; l'un en 1728. l'autre en 1729. & le dernier en 1733. l'année même de sa mort. Madame Mol, sa niece, aux soins de laquelle on doit ce riche présent, donna depuis les autres volumes, le 5. & le 6. en 1735. le 7. & le 8. en 1736. & le 9. en 1737.

Les personnes qui ont du goût pour la véritable piété, & pour toutes les vérités saintes de l'Evangile qui sont solidement & clairement expliquées dans ces Lettres, ont reçu ce Recueil avec empressement, & s'en servent avec beaucoup d'utilité. S'il plaît extrêmement par la variété des sujets, & par la manière dont chacun est traité ; on peut dire qu'il n'instruit pas moins par les matières mêmes qui y sont ordinairement discutées avec soin, & déve-

loppées avec beaucoup de netteré & de solidité. Tous les états, toutes les conditions, aussi-bien que les deux sexes, y trouvent des instructions qui leur conviennent. On y lit une infinité de cas de conscience résolus; de décisions appuyées sur les meilleurs principes; quantité de règles de conduite sûres, fondées non-seulement sur la droite raison; mais encore sur ce que l'Ecriture & la Tradirion ont de plus lumineux. L'Auteur se peint lui-même dans ces Lettres. On y reconnoît par-tout les sentimens & le bon cœur de celui qui écrit, une foi vive & éclairée, une charité tendre & compatissante, une grande connoissance du cœur de l'homme & de ses misères, un grand amour pour l'Eglise, un ferme attachement à son autorité, à sa doctrine, aux règles de sa discipline, un zèle ardent pour procurer dans les autres la perfection Evangelique.

Ne dissimulons pas cependant que l'on auroit pû supprimer plusieurs de ces Lettres, sur-tout dans les derniers volumes, où il y en a quelques-unes qui semblent ne pouvoir guères intéresser que l'Editeur, & quelques autres

sur des matières dont il est souvent dangereux d'exposer la discussion aux yeux de toute sorte de Lecteurs.

On y a réimprimé quelques Lettres qui avoient déjà paru séparément, ou avec d'autres Ouvrages; savoir : *Lettre sur l'étude des Humanités*, adressée au Confrere Chapuys de l'Oratoire, imprimée dès 1694. avec les Entretiens du Pere Bernard Lamy sur les sciences : *Lettre sur la Peinture*, écrite à Madame de Vieuxbourg, que l'on trouvoit déjà au devant du Cours de peinture de M. Roger de Piles : *Lettre sur la question où commencent les paroles de la Consécration de l'Eucharistie*, & en quoi elles consistent, déjà publiée dans la Dissertation sur le même sujet, par M. Brayer, Chanoine de l'Eglise de Troyes, & imprimée in-8. à Troyes, en 1733. C'est à cet habile Chanoine que cette Lettre est adressée. Enfin deux Lettres, tant sur les Nouvelles Ecclésiastiques, que sur les Convulsions qui avoient paru d'abord in-4. \*

\*(Voyez ci-devant l'Avis.)



## XI.

*Ouvrages dogmatiques de M. Duguet.*

M. Duguet n'étoit pas seulement un sage & savant Interprète de l'Ecriture, un Moraliste éclairé, un Casuiste sûr; c'étoit aussi un Théologien solide & profond. On sent en lui cette qualité dans tous les Ouvrages sortis de sa plume, dont on a parlé jusqu'à présent. On l'apperçoit encore plus dans ceux où il ne s'agit que de traiter quelque dogme, ou quelque point particulier de Discipline. L'un des premiers qu'il ait fait sur cette matière, est une *Lettre pour une Dame Protestante*, qu'il composa en 1683. ou 1684. sous le nom de la Mere Anne-Marie de Jesus, Religieuse Carmelite, qui étoit Mademoiselle d'Epernon. Il la mit sous ce nom, parce que la Dame pour qui étoit cette Lettre, avoit une grande confiance dans cette Carmelite, & qu'elle auroit été en garde contre toute autre personne. Les commencemens sont employés à des préjugés généraux contre l'hérésie, & environ après le tiers de cette Lettre, l'Auteur vient à la Com-

munion sous les deux espèces , parce que c'étoit sur cela que la Dame Protestante étoit plus peinée. Cet écrit fut d'abord imprimé à Paris, chez Rolland; mais cette édition est pleine de fautes. On l'a donnée beaucoup plus correctement dans le troisieme volume des Lettres de l'Auteur. M. Bossuet l'ayant lû, ne fut pas trompé, par le titre qu'il portoit dans la premiere édition, & il ne put s'empêcher de dire, qu'il y avoit bien de la Théologie sous la robe de cette Religieuse.

En 1701. M. Gillot Chanoine de Reims, dont on a déjà parlé, voulant savoir ce que M. Duguet pensoit du système de M. Nicole sur la grace générale, qui faisoit beaucoup de bruit alors, lui en écrivit, pour lui demander son sentiment, & en reçut une longue Lettre, où ce système de M. Nicole est réfuté, avec beaucoup de précision & de force, & où la question des œuvres des infidèles est approfondie. M. Duguet avoit expliqué ses sentimens à M. Nicole lui-même; & il n'a pas cru que le respect qu'il devoit à sa mémoire, dût l'empêcher de relever, comme il le fait, les écarts où un si grand homme avoit donné

donné, en cherchant un peu trop à se rapprocher de la plûpart des Thomistes modernes. Cet Ecrit de M. Duguet fut imprimé en 1716. sous le titre de *Réfutation du systême de M. Nicole, touchant la grace universelle*, mais sur quelque copie si défectueuse, que l'Auteur n'y reconnut pas son propre ouvrage. On étoit en état de le donner correctement, & tel qu'il étoit sorti des mains de M. Duguet, lorsque M. Fouillou fit imprimer en 1715. à Amsterdam, le Recueil des Ecrits qui regardent cette matiere; mais on appréhenda de commettre l'Auteur dans un tems aussi critique que celui où l'on étoit alors. La mort de M. Duguet faisant évanouir cette appréhension, son Ecrit fut imprimé avec trois autres de ses Opuscules, en 1737. à Utrecht. On lui a conservé le simple titre de *Lettre sur la Grace générale*, qui étoit celui du manuscrit de l'Auteur.

On dit dans le dernier Supplément de Moreri, que M. Eustace, l'un des derniers Confesseurs de la Maison de Port-Royal, partisan du systême de M. Nicole, avoit fait une réponse à cette lettre de M. Duguet, dont il avoit eu communication. Mais cette réponse,

*l Vie de l'Auteur.*

ajoute-r-en , est demeurée manuscrite. Nous ne croyons pas qu'elle eût pû donner la moindre atteinte à la solidité de l'Ecrit de M. Duguet.

Ce célèbre Ecrivain ayant été consulté sur la matiere des Exorcismes , vers l'an 1692. par feu M. Bocquillot , Chanoine d'Avalon en Bourgogne , connu lui-même par un assez grand nombre d'ouvrages estimés , M. Duguet tâcha de le satisfaire sur cet important sujet. M. Bocquillot l'avoit seulement prié de mettre ses réponses aux marges de la lettre qu'il lui avoit adressée , & de vouloir bien appuyer son sentiment de quelques raisons & de quelques autorités. Mais l'Auteur crut qu'une question aussi intéressante que celle-ci , demandoit d'être traitée avec plus d'étendue. Ce qu'il en dit lui-même dès le commencement, en distribuant son Ouvrage en cinq parties, suffit pour en donner une juste idée. Comme dans le tems que ce Traité fut fait , on travailloit au Rituel de Paris, les Commissaires chargés d'y travailler , eurent connoissance de cet Ecrit, mais sans en connoître l'Auteur. Ils le trouverent si solide , qu'ils crurent devoir se conformer aux senti-



*Vie de l'Auteur.*

ij

mens qui y sont répandus , jusqu'à retrancher même ce qu'ils avoient déjà pu faire de contraire. Ce Traité a été imprimé en 1727. in-12. à Paris , avec celui de l'usure , sous le titre de *Dissertation Theologique & Dogmatique sur les Exorcismes , & les autres cérémonies du Baptême*. Le même volume contient encore de M. Duguet un *Traité Dogmatique sur l'Eucharistie* , composé en 1722. Ce n'est point un Ouvrage fait contre les Protestans, quoique plusieurs des vérités qu'ils combattent sur le mystère de l'Eucharistie y soient solidement discutées & éclaircies. Le but principal de l'Auteur est de refuter plusieurs propositions qu'une Philosophie fautive , & qui est peu d'accord avec l'Ecriture & la Tradition , avoit fait enfanter par quelques Professeurs catholiques qui étoient connus de l'Auteur.

Il faut mettre encore au nombre des Ecrits dogmatiques de M. Duguet deux *Lettres* imprimées en 1737. avec le Traité du devoir des Evêques , & la Lettre sur la grace générale. La première est adressée à feu M. l'Evêque de Montpellier , au sujet de ses Remon-

trances au Roi sur la signature du Formulaire. Elle est du 25. Juillet 1724. La seconde est écrite au savant Canoniste *Van-Espen*, sur l'obligation où sont ceux qui connoissent la vérité, de la défendre, & de lui rendre témoignage par des Actes publics, quand elle est attaquée, & contre l'indifférence, où le silence ordonné ou protégé par les puissances dans les disputes sur la Religion. C'est le titre entier de cette Lettre qui est du 16. Août 1721. L'une & l'autre avoient déjà paru séparément in-4°. La première eut un adversaire qui y fit une Réponse, qu'il intitula *Les inouïs* de M. Duguet dans sa Lettre à M. l'Evêque de Montpellier; parce que plusieurs phrases de cette Lettre commencent par ces mots : *il est inouï*. Cette Réponse qui est un brochure in-8. fut supprimée par le Ministère public; & la Lettre de M. Duguet eut le même sort par un Arrêt du Conseil. C'est le seul de ses Ecrits contre lequel l'Autorité publique se soit déclarée.

Enfin un dernier Ouvrage dogmatique de M. Duguet, est un *Traité des Principes de la Foi chrétienne*, en 3. volumes in-12. imprimés à Paris chez

Guerin en 1736. Le Pere Philibert-Bernard Lenet, Chanoine-Regulier de la Congrégation de Sainte GENEVIÈVE, dit dans la Préface dont il a orné ce Traité, que l'Auteur l'avoit composé il y avoit alors près de vingt ans. Personne n'étoit plus en état que M. Duguet de traiter solidement une matiere si noble & si intéressante. Il avoit fait une étude particuliere de la Religion, ou plutôt il n'a jamais étudié qu'elle, pendant le long cours d'une vie continuellement appliquée & également soutenue ; puisqu'il rapportoit toutes ses autres études, quelque vastes qu'elles fussent, à cet unique objet. Il n'avoit pas seulement acquis par-là une connoissance aussi sublime que profonde de cette divine Religion, il avoit encore conçu pour elle les sentimens les plus vifs & les plus tendres, & personne ne savoit mieux s'en exprimer. C'est ce que l'on sent, en lisant ce Traité des Principes de la Foi, & l'on doit regretter que l'Auteur ne l'ait pas achevé. Il en est resté au cinquième Chapitre de la quatrième partie, où comme il paroît par son Manuscrit, dit le Pere Lenet, il devoit parler de la doctrine de Jesus-

Christ, & il auroit passé de-là sans doute à ses Mysteres & à son Eglise, suivant le plan qu'il expose chap 1. art. 1. de cette Partie. Mais la mort l'a empêché de reprendre & de finir, comme il se le proposoit, cet Ouvrage si long-tems interrompu.

## XII.

*Institution d'un Prince.*

Il est inutile de regretter cette perte, que l'on ne peut reparer. Bénissons Dieu de ce que l'Auteur avoit mis la dernière main à un autre Ouvrage dont on vient enfin d'enrichir le public. Nous parlons de l'*Institution d'un Prince, ou Traité des qualités, des vertus & des devoirs d'un Souverain*. Voici en peu de mots l'histoire de cet Ouvrage désiré depuis si long-tems, imprimé enfin cette année 1740. in-4. & in-12.

Le Duc de Savoye qui avoit conçu l'idée d'un pareil Ouvrage, pour l'éducation du Prince son fils aîné destiné par les Alliés à monter sur le Trône d'Espagne, s'en entretint avec l'Abbé de Tamied dont on a déjà parlé, & le chargea de chercher quelqu'un qui pût



*Vie de l'Auteur.*

entrer dans ses vûes, & qui fût capable de les bien remplir. L'Abbé promit d'y penser sérieusement; mais le choix d'un Ecrivain qui eut toutes les qualités requises pour traiter dignement & solidement la matiere proposée, l'inquiétoit, lorsque la Providence envoya M. Duguet à Tamied. L'Abbé qui connoissoit toute l'étendue des lumieres & de la capacité de ce grand homme, ne balança plus sur le choix qu'il devoit faire. Il en parla au Prince, & lui dit qu'il avoit actuellement l'homme de l'Europe le plus capable d'exécuter le projet dont il avoit bien voulu l'entretenir. M. Duguet eut dès lors avec le Prince des conversations qui répondirent à la haute idée qu'on lui avoit donné de son mérite. L'affaire fut conclue. M. Duguet commença à travailler dans l'Abbaye même où il jouissoit d'un grand loisir & de beaucoup de tranquillité. De retour à Paris, après la mort de Louis XIV. il acheva les deux premières parties, les fit transcrire, & les envoya au Duc de Savoye par le sieur Blondin, domestique du célèbre M. Rollin. C'est de M. Rollin même que l'on tient cette circonstance; ce qui

montre que l'on a eu tort de dire dans la Préface de l'Edition *in 4.* de l'Ouvrage dont il s'agit, que le Duc de Savoye ignora d'abord que ce Traité venoit de M. Duguet. Nous ajoutons qu'il n'est pas moins constant que la troisième & la quatrième Partie ont été commencées & finies à Paris, & qu'elles n'ont point été envoyées au Duc de Savoye.

Cet Ouvrage est donc divisé en IV. Parties. La première traite des qualités & des vertus d'un Prince par rapport au Gouvernement temporel. La seconde, de ses devoirs par rapport au même Gouvernement. La troisième, des qualités & des vertus d'un Prince Chrétien, considéré comme Chef d'une société fidelle & Chrétienne. La quatrième enfin, des devoirs d'un Prince Chrétien, par rapport au peuple considéré comme une société Chrétienne, qui est nécessairement liée avec la Religion.

Nous n'entreprendrons point de louer cet Ouvrage, il est fort supérieur à tous les éloges que nous pourrions lui donner. C'est tout dire que M. Duguet y est au-dessus de lui-même. Jamais la Politique n'a été traitée avec tant de

grandeur , de noblesse & de solidité. Sans prétendre vouloir rien diminuer du mérite de la *Politique tirée de l'Ecriture sainte* , composée par le grand Bossuet, nous croyons que l'on peut dire encore à plus juste titre de l'Ouvrage de M. Duguet, ce que l'on dit dans la Preface de celui du Prélat. Quoique la matiere que l'Auteur embrasse, soit d'une grande étendue, qu'il entre dans tous les plus grands détails, que rien n'y soit oublié pour son dessein , tout cependant s'y développe par principes & par degrés , insensiblement & naturellement l'un après l'autre ; tout y est en sa place , & dans un ordre si clair & si démonstratif, que l'esprit humain ne trouve rien à désirer pour se former l'idée d'un Gouvernement stable & heureux, & le modèle d'un Prince parfait. Le stile en est par-tout égal, vif, ferré & naturel : les réflexions sont nobles, grandes, solides, capables d'élever l'esprit de quiconque voudra lire cet Ouvrage avec un peu d'attention, & de faire sur tout Lecteur les impressions les plus fortes & les plus avantageuses. Le choix des raisons, des preuves, des autorités, des exemples , est

si exquis, si frappant, que l'on peut dire qu'il est impossible de lire cet Ouvrage sans en devenir plus éclairé, sans être plus pénétré, plus touché des grandes vérités dont il est rempli. C'est sans doute par ces qualités que cet Ouvrage possède si éminemment, que la Cour, tout Paris, & l'on pourroit dire le Royaume entier, & les Pays étrangers où notre Langue est connue, s'empresrent de le demander, & qu'on ne peut en quitter la lecture quand on l'a une fois commencée.

Quand M. Duguet n'auroit fait que ce seul Ouvrage, il mériteroit des louanges infinies, & sa réputation seroit immortelle. Mais ce Livre donne encore un degré de vérité de plus au portrait que le Continuateur connu de la Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques de M. du Pin fait de ce grand homme, de ce pieux & savant Ecrivain, au commencement du Tome II. de son Ouvrage. C'est par-là que nous finirons cet éloge historique.

» Tout le monde convient, (dit l'Au-  
» teur que nous venons de citer) que M.  
» Duguet a été un de ces hommes rares,  
» qui ont su unir les plus grands talens



» à la vertu la plus sublime. Théologie,  
 » Histoire, Langues savantes, Belles  
 » Lettres, Critique judicieuse, Science  
 » profonde de l'Ecriture; tout ce qui  
 » est du ressort de l'esprit & du cœur,  
 » se trouve en lui dans un degré supé-  
 » rieur. La délicatesse de son génie se  
 » fait sentir dans tout ce qui est sorti  
 » de sa plume; & sa piété n'y éclatte pas  
 » moins; qu'elle a brillé constamment  
 » dans toute sa conduite, jusqu'au der-  
 » nier soupir de sa vie. Son style est  
 » vif, brillant, animé, quelquefois trop  
 » diffus & un peu éloigné du naturel: »  
 nous ajoutons, excepté dans le Traité  
 de l'*Institution d'un Prince*, que l'Au-  
 teur n'avoit point vû, comme il l'a-  
 vouera sans peine, si cet important Ou-  
 vrage occupe jamais quelques heures de  
 son tems.

» Ses expressions sont riches, ajoute  
 » le même Auteur, souvent subli-  
 » mes. M. Duguet avoit du goût pour  
 » tous les Arts, comme pour toutes les  
 » Sciences, & sans avoir approfondi les  
 » premiers, il en parloit souvent mieux  
 » & avec plus de justesse que ceux qui  
 » y étoient consommés. Ces décisions  
 » sur la Morale sont sûres autant que

» lumineuses ; & il est sans contredit le  
» premier Casuiste qui ait paru dans  
» ces derniers tems. » Ajoutons encore  
que le Traité de l'Institution d'un Prince,  
le fera sans doute regarder dès à pré-  
sent, & dans la postérité la plus recu-  
lée, comme le premier Politique Chré-  
tien. On a extrait de cet Ouvrage plu-  
sieurs *Maximes importantes*, dont on a  
donné un Recueil depuis peu : c'est une  
brochure de 28. pages in-12.



# ADDITION.

## XIII.

*Dispositions de M. Duguet sur les contestations qui agitent l'Eglise.*

**I**L est assez étonnant que dans tout ce qu'on vient de lire, l'on n'apprenne presque rien de distinct sur les dispositions de M. Duguet par rapport aux contestations qui agitent l'Eglise depuis un siècle \*. Cependant elles ont été assez manifestées par plusieurs démarches qui les ont rendus éclatantes. On nous sauroit mauvais gré si nous n'en renouvellions pas ici le souvenir, en recueillant ce qui se trouve épars à ce sujet dans différens Ouvrages.

\* Il y a apparence que l'Auteur de la Vie n'a fait cette omission, que parce qu'il écrivoit en France; & qu'il n'auroit pas cru deshonorer M. Duguet en faisant le recit d'une multitude d'actions dont ce grand homme s'est fait pendant près de 50. ans un honneur comme un devoir.

Certainement parmi les personnes qui depuis la fin du siècle dernier ont été connues sous le nom de Jansénistes ou de Disciples de S. Augustin, & sous celui d'Appellans, il n'y en a gueres eu de plus célèbre, ni de plus digne de l'être que M. Duguet. Un homme qui avoit tant médité les divines Ecritures & qui étoit si instruit de la Tradition, ne pouvoit manquer d'être très-uni aux Prélats & aux Théologiens que Dieu depuis un siècle a opposé comme un mur d'airain aux attaques des corrupteurs de la morale & de la saine doctrine.

On a vû ci-devant qu'en 1685. M. Duguet sortit de l'Oratoire, ne pouvant se soumettre au joug que vouloit imposer à cette Congrégation M. de Harlai Archevêque de Paris, par son plan d'étude, où il n'étoit pas seulement question, comme on l'a vû, du Cartésianisme, mais aussi de ce que ce Prélat appelloit le Baïanisme & le Jansénisme. Tout ce que l'on fait de M. Duguet, porte naturellement à croire que ce fut plus la considération de la doctrine & de la Théologie, que celle de la Philosophie qui le détermina à se



retirer à Bruxelles. Il y demeura quelque-tems non-seulement avec M. Arnauld , mais aussi avec le Pere Quesnel qui sortit dans le même - tems & pour le même sujet de l'Oratoire.

Il revint ensuite en France , dans la résolution d'y vivre très-retiré & inconnu , s'il lui étoit possible. Au bout de quelques années & peu à peu diverses personnes le découvrirent & trouverent le moyen de le consulter , & quelques-unes même de le voir. Bientôt son mérite éminent le fit appeller , par tous ceux qui le connoissoient , *le Voyant.*

Personne n'eut plus de part que lui aux démarches que plusieurs Evêques & Theologiens crurent devoir faire par rapport à la Bulle *Unigenitus* , qui fut donnée à la fin de 1713. M. Duguet fut pendant nombre d'années comme le chef & l'ame de ceux qui éleverent leur voix pour la conservation de la saine doctrine , à laquelle cette Bulle donne tant d'atteinte. Dès 1713. il donna le projet de plusieurs Ecrits , où l'on combattit la méthode des Explications , moyennant lesquelles nombre de per-

sonnes prétendoient dès-lors recevoir la bulle *Unigenitus*, ne la jugeant pas recevable autrement.

Son grand mérite étoit alors connu de tout le monde, depuis plusieurs années, & il n'en fallut pas davantage en 1715. pour le faire inquiéter. On a vu ci-devant comment il évita l'orage qui se formoit au-dessus de sa tête, mais le sujet n'en ayant pas été expliqué d'une manière suffisante, on nous permettra d'en parler ici d'après l'Auteur de l'Histoire de la Constitution. \*

Trois Ouvrages nouveaux faisoient sur-tout grande peine aux Jésuites: 1. le *Traité de l'action de Dieu sur les créatures*, où le système de Molina leur Confreere est ruiné sans ressource: 2. les *Hexaples*, où l'on fait voir d'une manière sensible la conformité qu'il y a entre la doctrine qu'on a prétendu condamner dans la Bulle *Unigenitus*, & celle de toute la Tradition: 3. le *Témoignage de la vérité*, où l'on peint d'une manière naturelle, vive & frappante, l'irrégularité de la conduite qu'on avoit tenue

\* Tome I. n. XLI.

pour faire accepter la Bulle. Les Jésuites embarrassés s'avisèrent d'un stratagème singulier : ils chercherent des défenseurs parmi leurs adversaires. Pour cela ils engagèrent le feu Roi à ordonner aux personnes qui avoient le plus de réputation, de travailler contre les Ouvrages dont nous venons de parler, s'ils ne vouloient pas se rendre suspects d'en être les Auteurs, &c.

M. Duguet étoit sans contredit le plus célèbre de ceux à qui on crut devoir s'adresser : il y avoit déjà longtemps qu'il étoit connu, & depuis que *la Priere publique* eut paru, la jalousie des Jésuites avoit éclatée contre lui. Ce respectable Théologien fut donc mandé le 26. Mai 1715. chez M. d'Argenson, en conséquence d'un ordre de M. le Comte de Pontchartrain. Le Lieutenant de Police le reçut fort civilement, mais il lui fit adroitement diverses questions qui tendoient à le faire expliquer sur la Bulle. M. Duguet crut devoir user de prudence, & il se contenta de répondre précisément aux questions qu'on lui faisoit, étant d'ailleurs résolu de *suppléer par la retraite qu'il médita dès ce moment, à ce qui pourroit man-*

quer à ce premier témoignage. Au reste il refusa absolument d'écrire contre les Ouvrages dont on lui parla, quoiqu'il convînt que dans le *Témoignage de la vérité* il avoit trouvé des expressions qui n'étoient pas exactes.

Il alla ensuite à Neuville près de Pontoise, qui étoit une maison de campagne appartenante à M. le Président de Ménars. Mais ayant eu avis le 19. Juin suivant, que l'on formoit quelque violent dessein contre lui, il prit le parti de se retirer dans un lieu sûr; de sorte que M. le Président de Ménars lui-même interrogé par ordre du Roi sur le lieu de la retraite de M. Duguet, répondit précisément qu'il ne le savoit pas. Cependant on envoya des Archers visiter toutes les maisons de ce Magistrat, comme s'il s'étoit agi de découvrir un criminel d'Etat.

Peu de tems après que Louis XIV. fut mort, on vit reparoître M. Duguet. Ce grand homme fut consulté de nouveau sur toutes les affaires de l'Eglise de France qui prirent alors une nouvelle face, & pendant douze ou quinze ans il fut comme l'ame des Opposans à la Bulle *Unigenitus*. Le bruit ayant couru



à la fin de 1716. que M. le Cardinal de Noailles étoit près de la recevoir avec des Explications, le Clergé séculier de Paris, écrivant des Lettres très-fortes à ce Prélat, pour l'en détourner, M. l'Abbé Duguet dressa lui-même celle de la paroisse de S. Roch, sur laquelle il demouroit, & la signa avec M. l'Abbé d'Asfeld. Vers le même tems & au commencement de 1717. MM. les Evêques de Mirepoix, de Senez, de Montpellier & de Boulogne conférèrent avec lui sur la maniere de concerter l'Appel qu'ils interjetterent de la Bulle *Unigenitus* le 1. Mars 1717. Le grand Mémoire que ces Prélats donnerent en 1719. & qui contient & les motifs de leur appel, & la preuve des atteintes que la Bulle donne à la saine doctrine, fut communiqué à M. Duguet, qui ne pouvoit se lasser d'admirer la beauté de cet Ouvrage, lequel a pour Auteur M. Bourcier Docteur de Sorbonne.

Le fameux Accommodement conclu en 1720. & la Déclaration du Roi qui autorisoit la réception de la Bulle avec des Explications, donnerent une nouvelle occasion à M. Duguet de prendre part aux affaires de l'Eglise. Il fit en

faveur d'un des Magistrats du Parlement de Paris, qui étoit alors à Pontoise, & que la Cour sollicitoit vivement d'enregistrer la Déclaration, un Ecrit qui a pour titre : *Pensées d'un Magistrat sur la Déclaration qui doit être portée au Parlement.* Consulté par les Evêques Appellans, il dirigea les démarches qu'ils firent pour renouveler leur Appel. Il dicta même le premier Acte que divers Ecclésiastiques commencerent à signer dès le 14. Mars 1720. & il fut vers la fin de l'année, le principal mobile des fameuses Listes du Reappel, qui ayant paru au commencement de 1721. donnerent lieu à ces interrogatoires que le Nonce fit cesser pour l'honneur de la Bulle, & dans lesquels M. l'Abbé d'Asfeld, qui étoit si uni de sentimens avec M. Duguet, n'hésita point à dire : qu'il n'avoit jamais mis *aucune différence entre recevoir la Bulle & tomber dans l'apostasie* : qu'il ne vouloit consentir à *aucun accommodement qui autorisât la Constitution, ou qui affoiblît les Appels,* & qu'il regardoit en particulier celui dont il étoit question, *comme une voie qui n'étoit propre qu'à détruire toute Religion.*

Les ennemis de la paix ne venant pas assez-tôt à bout de leurs desseins par le moyen de la Bulle *Unigenitus*, renouvelèrent en 1723, l'affaire du Formulaire d'Alexandre VII. Ce fut ce qui donna occasion aux Remontrances que M. l'Evêque de Montpellier adressa au Roi en 1724. & où il rappella la mémoire & les conditions de la Paix qui fut autrefois donnée à ce sujet sous le Pontificat de Clément IX. en 1668. Peu de tems après nombre d'Ecclésiastiques & de Religieux écrivirent à ce Prélat, pour lui déclarer qu'ils n'avoient point d'autres sentimens que ceux qu'il venoit d'exposer. Diverses considérations empêchèrent ces témoignages de paroître alors. Ce n'étoit pas l'avis de M. Duguet : aussi voulut-il absolument que la Lettre qu'il avoit écrite le 25. Juillet 1724. fût donnée au public. Elle parut donc imprimée au commencement de Novembre. Comme elle étoit ferme & vigoureuse, la Cour en fut irritée, & l'on vit bientôt paroître un Arrêt du Conseil qui la condamnoit à être supprimée & lacérée, & or-

\* Hist. de la Const. Tom. IV. p. 113. &c.

donnoit au Lieutenant de Police d'informer contre l'Auteur, l'Imprimeur & les distributeurs. Cela obligea M. Duguet de se tenir caché pendant un tems assez considérable.

Il étoit tranquille à Troyes en 1727. mais l'amour de la vérité & de l'innocence opprimées par le Concile d'Embrun dans la personne de M. l'Evêque de Senez, le porta à s'exposer encore à quelque épreuve. Non-seulement il fut d'avis qu'on se réunît pour rendre un nouveau témoignage à la vérité, mais il voulut même que son nom parût sur les Listes qui se firent. Celle du Diocèse de Troyes fut la première imprimée par un effet de son zele, qui étoit sage & éclairé. Vers ce même tems, on donna au Public un petit Ecrit de M. Duguet qui a pour titre : *Maximes abrégées sur les décisions de l'Eglise*, avec des préjugés légitimes contre la Constitution *Unigenitus*.

Ce qui nous resteroit à dire sur la vie de ce grand homme se verra dans l'Extrait suivant, ou nous ne croyons devoir omettre que la Liste de ses Ouvrages, parce que l'on en trouvera ci-après une beaucoup plus exacte.



---

E X T R A I T

Des Nouvelles Ecclésiastiques du  
23. Novembre 1733. *Article*  
de Paris.

XIV.

*Suite du même sujet.*

M. l'Abbé Duguet mourut ici subitement le Dimanche 25. Octobre dernier dans sa quatre-vingt-quatrième année, & fut inhumé le 27. du même mois sur le midi dans l'Eglise de S. Medard sa Paroisse, auprès de la sépulture du célèbre M. Nicole. Il y eut à l'enterrement un grand concours de personnes de mérite & de distinction, qui presque toutes avoient été la veille à la maison du Défunt, jeter de l'eau bénite sur le corps.

Cet Abbé qui étoit né à Montbrison en Forès le 19. Décembre 1649. entra fort jeune dans la Congrégation de l'Oratoire, d'où il fut ensuite obligé de se retirer, & de demeurer caché en Flandres pendant quelques mois avec

M. Arnauld & le Pere Quesnel. Il avoit été témoin en 1668. de la Paix de Clément IX. & s'en étoit entretenu avec MM. Arnauld & Nicole, qui en faisoient si bien tout le détail. Lorsqu'il sortit de sa première retraite, M. de Menars Président à Mortier lui en donna une chez lui avec l'agrément du Roi, obtenu par l'entremise du Pere de la Chaise dont M. Duguet étoit parent, & qu'il vit à cette occasion. Pendant l'espace de plus de trente ans qu'il demeura soit en ville, soit à la campagne, chez M. le Président de Menars, il aidait de ses conseils un grand nombre de personnes de tout état & de toute condition; & il y édifia par sa grande piété & par une vie très-occupée.

En 1696. feu M. le Cardinal de Noailles Archevêque de Paris, depuis Cardinal, ayant publié sa célèbre Instruction Pastorale sur les matieres de la grace & sur l'amour de Dieu, M. Duguet adressa à M. l'Abbé Boileau de l'Archevêché, (depuis) Chanoine de Saint Honoré, une Lettre dans laquelle il lui exposoit son jugement sur cette célèbre Instruction. Cette Lettre fut suivie d'une réponse solide attribuée au

Pere

Pere Quesnel, en datte du 11. Mars 1697. & elle donna lieu à un Ecrit intitulé : *Histoire abrégée du Jansénisme*, dont M. Louail (Auteur du premier Tome de l'Histoire de la Constitution,) & Mademoiselle de Joncoux connue par sa Traduction de Vendrok, étoient Auteurs.

On peut voir dans le premier Tome de l'Histoire de la Constitution, comment M. Duguet fut inquiété en 1715. à l'occasion de cette Bulle, & comment il se retira alors dans un lieu sûr, qu'il cacha à tous ses amis, & même à M. le Président de Menars. C'étoit à Tamiers\*, Abbaye située dans les Etats de Victor Amédée Roi de Sardaigne, laquelle étoit nouvellement réformée par l'Abbé de Jouglas (de Parafa.) Il revint à Paris au mois d'Octobre de l'année suivante, c'est-à-dire, au commencement de la Régence, & son nom se trouva sur les fameuses Listes du renouvellement d'Appel en 1721. Quelque-tems après il fit une réponse admirable à M. Van-Espen qui le consultoit au nom

\* Ou Tamied : & l'on prononce comme si on écrivoit *Tamié*.

des Ecclésiastiques de Louvain & des Pays-Bas , opposés à la Bulle , sur la conduite qu'ils devoient tenir pour manifester leurs sentimens.

(En 1724. M. l'Evêque de Montpellier ayant pris sur le Formulaire d'Alexandre VII. le parti que tout le monde fait , & qui attira à ce Prélat la saisie de son temporel , M. l'Abbé Duguet lui écrivit à ce sujet une Lettre qui a été rendue publique : démarche qui l'obligea encore de pourvoir à sa sûreté. Il se retira ensuite à Troyes, où étant de nouveau inquiété, il vint en 1729. à Mainville à 4. lieues de Paris , puis à Paris même , d'où il se crut obligé de se réfugier en Hollande, (en 1730.) Il y alla en effet , & y fut reçu avec distinction par feu M. Barchman Archevêque d'Utrecht , qui pendant son séjour à Paris, avoit souvent profité de ses conseils. Mais il y resta peu : il revint en France (l'année suivante) avec l'agrément de la Cour , & séjourna quelque-tems à Troyes. Enfin avec le même agrément, & du consentement de M. de Vintimille Archevêque de Paris , il revint en cette Ville , il y a environ un an , & y a demeuré jusqu'à sa mort.



Personne n'ignore les talens extraordinaires qu'il avoit reçus du Ciel. Il joignoit à un esprit vif, pénétrant, étendu, une vaste érudition tant profane que sacrée, une mémoire prodigieuse, le don de conseil, de grandes vûes, une éloquence qui se fait assez sentir dans ses Ouvrages imprimés, un stile délicat, énergique, orné, non-seulement dans ses Ecrits, mais ( ce qui est plus rare, ) dans la conversation même; enfin une facilité extrême pour saisir sur le champ tout ce qui lui étoit proposé, & une vûe perçante qui lui faisoit appercevoir pour l'ordinaire le vrai, & presque toujours les meilleurs partis qu'il y avoit à prendre.

( *L'Auteur des Nouvelles donne ensuite la Liste des principaux Ouvrages de M. Duguet, après quoi il continue dans les termes suivans.* )

On a aussi de ce grand homme une Lettre imprimée & écrite de Troyes en datte du 9. Février 1732. à un Professeur d'un College de l'Oratoire. C'est cette Lettre que nous avons en vûe dans l'Article qui est à la tête de la feuille de nos Nouvelles du 15. Mars 1732. & dont nous avons parlé en dernier lieu

le 28. Octobre de cette année, à l'occasion de la cinquième *Lettre Théologique* de Dom la Tasse; qui nous en objectoit l'autorité.\*

Ce même Pere, (ainsi que quelques autres Anticonvulsionistes) a cité aussi M. Duguet comme opposé aux Convulsions. Mais il est certain & même public que M. Duguet n'avoit rien vu, ni rien examiné sur cette matiere. Il n'étoit point instruit des faits, & la situation où il se trouvoit par un assemblage de circonstances fort extraordinaires, empêchoit qu'il ne le fût, & qu'il ne pût l'être.

Il a fait un Testament qui est du 7. Decembre 1729. confirmé le 15. Septembre 1733. dans lequel on trouve la déclaration suivante de ses dernières dispositions par rapport aux affaires présentes de l'Eglise.

\* Il a été ci-devant parlé de la lettre dont il est ici question & où M. Duguet censure les *Nouvelles Ecclésiastiques*. L'Auteur de ces *Nouvelles* a dit à ce sujet dans la feuille du 28. Octobre 1733. qu'il avoit mis autant qu'il lui étoit possible les respectables avis de M. l'Abbé Duguet à profit, en représentant néanmoins dans les *Nouvelles* du 15. Mars ce qu'il avoit cru raisonnable pour sa justification.

„ Je rends graces à Dieu , Pere de  
„ Notre Seigneur Jesus-Christ , Pere des  
„ misericordes & Dieu de toute conso-  
„ lation ; de ce qu'il m'a donné une foi  
„ sincere & une pleine soumission à  
„ toutes les vérités qu'il lui a plu me  
„ révéler par ses Ecritures & par la Tra-  
„ dition , & un attachement inviolable  
„ à son Eglise qui en est la dépositaire.  
„ Je lui rends aussi de très-humbles ac-  
„ tions de graces , de ce que par une  
„ suite de ces dispositions , il m'a porté  
„ à consentir de tout mon cœur à l'Ap-  
„ pel que des Evêques très éclairés ,  
„ des Universités très-savantes , & un  
„ nombre presque infini d'Ecclésia-  
„ stiques & de Religieux recomman-  
„ dables par leur mérite , ont interjetté  
„ de la Constitution *Unigenitus* au Con-  
„ cile Général , à y adhérer avec le  
„ Clergé de la Paroisse de S. Roch à  
„ Paris , & à renouveler mon adhésion  
„ avec tous ceux dont les noms furent  
„ imprimés en 1721. Je déclare que je  
„ persiste dans un Appel qui m'a paru  
„ absolument nécessaire avant même  
„ qu'on eût employé ce moyen ; & je  
„ crois ne pouvoir donner des marques  
„ plus certaines , ni plus publiques

„ de mon attachement à la vérité & à  
„ l'autorité de l'Eglise, qu'en recourant  
„ au Concile Général qui la représente,  
„ & qui est comme elle dépositaire de  
„ la vérité, le lien de l'unité, & le re-  
„ mede aux divisions & au schisme. „

---

## C A T A L O G U E

*Des Ouvrages de M. l'Abbé Duguet.*

Traité de la Priere publique & des dispositions pour offrir les saints Mysteres, 1. vol. in-12. *Paris.* 1707. ( On en a fait depuis plusieurs éditions.)

Traité sur les devoirs d'un Evêque. *Caen.* 1710. ( Reimprimé plus exactement, avec les *Opuscules*, &c. ci après.)

Regles pour l'intelligence des saintes Ecritures 1. vol. in-12. *Paris.* 1716. (On en a fait depuis plusieurs Editions. M. d'Asfeld est Auteur de la Préface.)

Réfutation du Systême de M. Nicole touchant la grace universelle. 1. brochure in-12. 1716. (Réimp. depuis beaucoup plus correctement avec les *Opuscules*.)

Traité des scrupules, &c. 1. vol. in-12. *Paris.* 1717.

Lettres sur divers sujets de morale & de piété. 9. vol. *Paris.* 1718. 1728. 1729. 1733. 1735. 1736. 1737.



*Des Ouvrages de M. Duguet. lxxix*

Pensées d'un Magistrat sur la Déclaration qui doit être portée au Parlement 1720. brochure in-4.

Conduite d'une Dame Chrétienne. 1. vol. in-12. *Paris* 1725.

Dissertation Théologique & dogmatique sur les exorcismes & autres cérémonies du baptême : Traité dogmatique de l'Eucharistie : Réfutation d'un Ecrit sur l'usure. 1. vol. in-12. *Paris*. 1727.

Caracteres de la charité, &c. 1. vol. in-12. *Paris*. 1727. (on en a fait depuis plusieurs éditions : la meilleure est de 1735.)

Maximes abrégées sur les décisions de l'Eglise, & préjugés légitimes contre la Constitution, &c. broch. in-4°. 1727. & in-12. dans un *Recueil de divers Ouvrages sur la Constitution* 1740. *Utrecht*.

Explication du mystere de la Passion, ou Jesus crucifié. 2. vol. in 12. *Paris*. 1728. (On en a fait plusieurs éditions.)

Ouvrage des six jours, ou histoire de la Création. 1. vol. in-12. 1731.

Réflexions sur le Mystere de la Sépulture, ou le Tombeau de J. C. 2. vol. in-12. 1731.

Explication de la Genese. 6. vol. in-12. *Paris*. 1732.

Explication du Livre de Job. 4. vol. in-12. *Paris*. 1732.

Lettre à un Professeur, &c. 1732.

Explication de plusieurs Pseaumes. 4. vol. in-12. *Paris*. 1733. (M. d'Asfeld y a donné un supplément.)

Explication du mystere de la Passion de N. S. J. C. suivant la Concorde. 9. ou 14. vol. in-12. *Paris*. 1733. (On en avoit déjà imprimé quelques parties séparément : voyez la Vie p. IX.)

Explication des XXV. premiers Chartres d'Isaïe, &c. 6. vol. in-12. *Paris*. 1734. (M. d'Asfeld y a eu part : voyez ci-devant p. XXV. On a donné à part un *Supplément* qui contient une portion curieuse de l'Ouvrage de M. Duguet, laquelle n'avoit pas été imprimée avec le reste.)

Traité des Principes de la Foi Chrétienne. 3. vol. in-12. *Paris*. 1736.

Recueil de quatre *Opuscules* : savoir, Traité des devoirs d'un Evêque ; Lettre sur la grace générale ; Lettre à M. de Montpellier ; Lettre à M. Van-Espen. 1. vol. in-12. *Utrecht*. 1737.

Explication des Livres des Rois 5. vol. in-12. *Paris* 1738. &c. (M. d'Asfeld y a eu part : voyez la Vie, p. XXVII.)

*Des Ouvrages de M. Duguet. lxxxj*

Institution d'un Prince, ou Traité des qualités, des vertus & des devoirs d'un Souverain. 1. vol. in-4°. ou 4. vol. in-12. *Leide* 1739. (Reimprimée de même en France 1740. Pour cette nouvelle Edition de 1743. elle n'a que 3. vol. in-12.)

Conférences Ecclésiastiques ou Dissertations sur les Auteurs, les Conciles & la Discipline des premiers siècles de l'Eglise. 2. vol. in-4°. 1742. Voyez-ci-devant l'*Avis*. (On y a joint le Traité des devoirs d'un Evêque dont il a été parlé ci-dessus.)



---

---

# P R E F A C E

*De la premiere Edition.*

**L'**Ouvrage que je présente au Public est du célèbre Monsieur l'Abbé Duguet, déjà si connu par tout ce qui a paru de lui. J'ai été assez heureux pour en recouvrer une Copie que j'ai lieu de croire exacte. Je ne crois pas qu'il ait jamais été imprimé : Je sçais seulement qu'en 1733. on en commença l'impression en Savoye, à ce qu'on dit dans la Ville d'Annecy ; mais l'Auteur, qui vivoit encore, & à qui l'humilité, le desir d'être oublié, & l'éloignement pour les louanges, faisoient desirer qu'au moins de son vivant ses Ouvrages ne fussent pas imprimés, trouva le moyen de faire supprimer cette impression, quoique cet Ouvrage fût extrêmement desiré de tous ceux qui en avoient quelque connoissance.

( *L'Editeur rend ensuite compte de la maniere dont il croyoit que l'INSTITUTION D'UN PRINCE avoit été composée ;*



de l'Editeur. lxxxiiij

mais on a cru devoir omettre ce qu'il en dit, parce que cela est rapporté plus exactement dans la Vie de M. Duguet. Mais comme il donne deux Lettres que ce grand homme avoit écrites sous le nom de l'Abbé de Tamiers, dans le tems qu'il croyoit pouvoir se cacher au Duc de Savoye, nous les mettrons ici.)

A MONSIEUR  
LE DUC DE SAVOYE.

*Sous le nom de l'Abbé de Tamiers.*

MONSIEUR,

» IL n'y a rien qui donne plus de har-  
» dieſſe que la reconnoiſſance, & j'é-  
» prouve qu'il eſt difficile de la retenir  
» dans les bornes étroites du reſpect,  
» quand elle eſt parfaite. Si j'avois de  
» moindres obligations à V. A. R. je  
» conſentirois à demeurer dans le ſilen-  
» ce ; mais il tient à la gêne mes ſenti-  
» mens & j'ai beſoin de plus de liberté  
» que ne m'en laiffent les bienſéances.  
» Il faut même qu'il me ſoit permis de  
» donner, après avoir beaucoup reçu ;  
» car ſans cela le poids des bienfaits ne  
» ſerviroit qu'à m'accabler : mais ce que  
» je donne n'eſt point à moi, je n'en ſuis  
» que le canal. J'ai engagé un Ami qui

„ partage avec moi la reconnoissance  
„ de toutes les graces dont Vous m'a-  
„ vez comblé, à travailler sur la matiere  
„ qui Vous intéresse le plus ; & c'est son  
„ Ouvrage qui est mon présent.

„ Il est instruit des grandes qualités du  
„ Prince de Piémont, du soin que Vous  
„ prenez de les rendre parfaites, & de la  
„ sérieuse application que vous donnez  
„ à une éducation dont Vous compre-  
„ nez toutes les suites. Il respecte, aussi-  
„ bien que moi, les desseins de la Pro-  
„ vidence sur un Prince qu'elle destine  
„ assez clairement à un grand Empire,  
„ & dont elle veut faire dépendre la féli-  
„ cité de plusieurs Peuples ; & il s'esti-  
„ meroit très-heureux, si les Reflexions  
„ que j'ai l'honneur de Vous offrir, pou-  
„ voient contribuer à un bien si impor-  
„ tant & si général.

„ J'attens, MONSEIGNEUR, le juge-  
„ ment que Vous en porterez, pour y  
„ conformer le mien ; & ce sera Vous  
„ qui y mettrez le prix. J'ose seulement  
„ assurer V. A. R. que l'unique soin de  
„ l'Auteur, a été de découvrir la vérité,  
„ & de la dire sans l'affoiblir. Il fait que  
„ Vous l'aimez, & qu'on ne peut vous  
„ plaire qu'en lui conservant toute sa di-

„ gnité & toute sa force ; & il auroit  
„ cru manquer au respect qui Vous est  
„ dû, s'il avoit employé des menagemens  
„ dont Vous êtes ennemi , & qui ne sont  
„ nécessaires que lorsque la vérité n'ose  
„ se montrer qu'en se faisant accompa-  
„ gner de la flatterie. L'Auteur promet  
„ aussi des preuves de la Religion , \* &  
„ il en marque la place naturelle dans la  
„ Troisième Partie ; mais ce dessein peut  
„ faire un tout à part , & si V. A. R.  
„ desire qu'il soit exécuté , je ne crains  
„ point de répondre ici de l'obéissance  
„ de l'Auteur.

„ Ce que j'ai l'honneur de présenter  
„ à V. A. R. peut l'étonner d'abord par  
„ sa longueur ; mais la matiere est infi-  
„ niment importante , & elle ne peut  
„ être bien traitée , sans être approfon-  
„ die : ce qui demande nécessairement  
„ de l'exactitude & de l'étendue.

„ Il est aisé de marquer en général ,  
„ d'une maniere superficielle , les de-  
„ voirs d'un Prince , & de lui montrer  
„ ce qu'il doit être , sans lui donner les  
„ moyens de le devenir : mais les regles

\* C'est l'Ouvrage imprimé à Paris , sous le  
titre de *Principes de la Foi chrétienne* , Voyez  
ci-devant page lij.

„ ou les maximes détachées n'ont qu'un  
„ effet passager. Il faut en convaincre  
„ l'esprit, en faire l'application, en mar-  
„ quer l'usage, prévenir les obstacles,  
„ donner des facilités, & entrer dans  
„ un détail qui ne peut être utile, s'il  
„ n'est clair, & s'il n'est par conséquent  
„ un peu étendu.

„ V. A. R. fait mieux que moi, qu'un  
„ grand Ouvrage est court, lorsqu'on n'y  
„ dit rien que de nécessaire. C'est à Elle  
„ à juger si l'Auteur s'écarte de son su-  
„ jet, ou s'il le perd jamais de vûe;  
„ & si les Réflexions sont raisonnables,  
„ ou si elles manquent de justesse & de  
„ lumière.

„ Je serai un peu humilié si V. A. R.  
„ les méprise; mais j'espère qu'Elle ex-  
„ cusera mon zele, & qu'elle ne con-  
„ damnera pas mon intention, quoi-  
„ qu'elle condamne l'Ouvrage.

„ Si au contraire Elle daigne l'ap-  
„ prouver, j'aurai une sensible consolati-  
„ on d'avoir pû lui offrir une chose qui  
„ fût digne de son estime, & qui mé-  
„ ritât celle du Prince de Piémont; & d'a-  
„ voir réussi, quoique par le secours  
„ d'autrui, à donner des preuves réelles  
„ de la vive reconnoissance dont je suis



*de l'Editeur. lxxxvij*

„ pénétré, & du très-profond respect  
„ avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE V. A. R.

*Le très humble & très-obéissant ,  
Frere ARSENE DE PARASA,  
Abbé de Tamiers.*

*A MONSEIGNEUR  
LE PRINCE DE PIEMONT,*

*Sous le nom de l'Abbé de Tamiers.*

MONSEIGNEUR,

„ C E n'est qu'en tremblant que j'ai  
„ osé présenter à Monseigneur Votre  
„ Pere un Ouvrage entrepris pour V. A.  
„ R. mais s'il consent qu'il Vous soit  
„ offert, je commencerai dès lors à l'es-  
„ timer. Je n'y ai d'autre part que d'en  
„ avoir formé le dessein, & d'avoir  
„ porté une personne pleine de vénéra-  
„ tion pour Vous, à l'exécuter. J'espere  
„ que vous n'y verrez rien qui ne soit  
„ conforme aux grandes vûes, & aux  
„ nobles inclinations que Dieu Vous a  
„ inspirées, & que Vous reconnoîtrez  
„ dans vos sentimens & dans vos dis-  
„ positions tout ce Vous y lirez de vos  
„ devoirs. La haute éducation qu'on

„ Vous a donnée , & les exemples de  
„ Monseigneur Votre Pere , joints à ses  
„ conseils , ont déjà prévenu les Réfle-  
„ xions que je Vous offre : mais les  
„ Princes les plus éclairés , sont aussi  
„ les plus dociles ; & moins ils ont be-  
„ soin d'être instruits , plus ils desireront  
„ de l'être.

„ L'Auteur n'a pensé qu'à satisfaire  
„ ce noble devoir , & il n'a mis entre la  
„ vérité & V. A. R. ni voiles ni tempé-  
„ ramens. Il fait que Vous êtes capa-  
„ ble d'en soutenir tout l'éclat ; & com-  
„ me Vous ne voulez pas qu'on Vous  
„ cache rien , il a pris soin de Vous tout  
„ dire. S'il Vous eût cru moins parfait ,  
„ il eût ménagé votre foiblesse ; mais il a  
„ senti que vos excellentes dispositions  
„ le mettoient en liberté , & qu'il ne  
„ pourroit rien dire qui Vous étonnât ,  
„ s'il ne disoit rien que de vrai. Il es-  
„ pere , comme beaucoup d'autres , que  
„ Vous gouvernerez de grands Etats , &  
„ que Dieu se servira de Vous , pour y  
„ faire regner la justice : & cette nou-  
„ velle raison fait qu'il s'intéresse encore  
„ plus vivement à tout ce qui peut con-  
„ tribuer au bonheur des Peuples & à  
„ votre gloire.

„ Pour moi qui suis caché dans une  
„ solitude, je m'occupe principalement  
„ de l'espérance de voir fleurir la piété  
„ par votre protection & votre exemple,  
„ & de voir rétablir la discipline des  
„ Monasteres, qui deviendront sous  
„ votre regne des aziles sûrs & tran-  
„ quilles, & qui se rempliront de fideles  
„ serviteurs de J. C. attentifs à la  
„ priere, zelés pour la pénitence, dé-  
„ tachés des soins du siècle, & dignes  
„ d'être écoutés pour les Princes, dont  
„ la condition les expose à de grands  
„ dangers, pour en délivrer les autres.

„ Nous n'osons, mes Freres, & moi,  
„ avoir cette pensée de nos prieres; mais  
„ nous ne laissons pas de lever sans cesse  
„ nos mains vers le ciel, pour attirer sur  
„ V. A. R. de continuelles bénédictions:  
„ & ce n'est que par cette voie que je  
„ puis en mon particulier témoigner la  
„ parfaite soumission, & le profond res-  
„ pect avec lequel je suis,

MONSIEUR,

DE V. A. R.

*Le très humble & très-obéissant ,  
Frere ALSENE DE PARASA,  
Abbé de Tamiers.*

*L'Editeur continue :*

**L**E Public n'attend pas de moi que je lui fasse une analyse de cet excellent Ouvrage : ce seroit l'affoiblir que d'y joindre le travail de quelque autre, & il n'a besoin d'aucune explication. Il est composé avec tout l'ordre & toute la netteté dont M. Duguet étoit capable : c'est à mon gré ce qu'on peut dire de plus fort. Quoiqu'il soit un prodige d'érudition tant profane que sacrée, on ne s'en trouve point surchargé en le lisant ; car M. Duguet a tellement le talent de mettre ses Lecteurs à sa place, que l'on seroit tenté de penser qu'on possédoit soi-même toute cette érudition ; & l'on ne revient de cette erreur, que lorsqu'on a perdu le Livre de vûe.

Je crois d'ailleurs avoir rempli le ministère qui me convient, dans ce que j'ai rapporté en cette Préface, pour laquelle j'ai besoin de l'indulgence du Lecteur. Mais je ne doute point qu'il ne me pardonne les fautes que j'aurai pû y commettre, en considération du service que je lui rends, de lui procurer un aussi excellent Ouvrage.



# T A B L E

## D E S

### CHAPITRES & DES ARTICLES.

#### PREMIERE PARTIE.

*Des qualités & des Vertus d'un Prince  
par rapport au Gouvernement temporel.*

#### CHAPITRE PREMIER.

**A**RTICLE I. *Quel bien c'est qu'un bon Prince.* pag. 1.

ART. II. *Pourquoi un tel bien est si rare.* 7.

ART. III. *Division de l'Ouvrage.* 10.

#### CHAPITRE II.

*Première disposition, ou qualité du Prince.* 12.

ART. I. *Le Prince doit connoître l'origine de son autorité.* ibid.

ART. II. *Il en doit connoître le titre essentiel & les conditions.* 14.

#### CHAPITRE III.

ART. I. *Le Prince doit se regarder comme étant à la République.* 21.

ART. II. *Le Prince est chargé de représenter la conduite de Dieu par la sienne*

26

## CHAPITRE IV.

*Quel jugement le Prince doit porter de son élévation & de sa Grandeur.*

29

## CHAPITRE V.

*Quel jugement le Prince doit porter de l'éclat extérieur de la Grandeur.*

ART. I. *Le Prince doit juger sainement de l'éclat extérieur de la Grandeur.*

40

ART. II. *Quel jugement il doit porter des honneurs & des respects qui lui sont dûs.*

41

ART. III. *Quel jugement il doit porter de la magnificence qui accompagne la Grandeur.*

45

## CHAPITRE VI.

*L'une des plus essentielles qualités d'un Prince est de bien connoître les hommes.*

51

## CHAPITRE VII.

*Défauts que le Prince doit éviter, pour ne pas se tromper dans la connoissance des hommes.*

58

## CHAPITRE VIII.

*Rien n'est plus difficile que de bien connoître les hommes.*

66

## CHAPITRE IX.

*Moyens de connoître les hommes.* 75.

## CHAPITRE X.

ART. I. *Le premier fruit qu'un Prince doit tirer de la connoissance des hommes, est de se précautionner contre les flatteurs.* 86.

ART. II. *Pourquoi les Princes sont si exposés à la flatterie.* 88.

ART. III. *Combien la flatterie doit être odieuse aux Princes.* 95.

## CHAPITRE XI.

ART. I. *Difficulté de discerner les flatteurs.* 99.

ART. II. *Moyens de discerner les flatteurs.* 103.

## CHAPITRE XII.

ART. I. *Moyen d'écarter les flatteurs.* 111.

ART. II. *Le moyen le plus efficace pour écarter les flatteurs, est de témoigner un grand amour pour la vérité.* 119.

## CHAPITRE XIII.

ART. I. *Il est rare que l'amour de la vérité soit assez fort dans les Princes pour surmonter les obstacles qui les empêchent de la connoître.* 126.

## CHAPITRE XIV.

ART. I. *Pour conserver l'amour de la*

*vérité, & pour être bien instruit, le Prince doit s'attacher des personnes qui n'aiment qu'elle.*

132.

ART. II. *Caractère de ces personnes.*

134.

ART. III. *Usage que le Prince en doit faire.*

139.

## CHAPITRE XV.

ART. I. *Les personnes véritablement dignes de la confiance du Prince sont rares.*

145.

ART. II. *On en peut trouver, & comment.*

147.

ART. III. *Moyens de les conserver.*

153.

## CHAPITRE XVI.

ART. I. *Il importe infiniment au Prince de ne pas croire légèrement les rapports.*

161.

ART. II. *D'où vient la crédulité excessive des Grands.*

162.

ART. III. *Remède contre les délateurs: les bien connoître.*

165.

ART. IV. *Quel est le but & le dessein des délateurs.*

171.

ART. V. *Par quelles précautions & par quels moyens le Prince doit écarter les délateurs.*

173.

## CHAPITRE XVII.

ART. I. *Le Prince doit prendre conseil.*

178.



des Chapitres. xcv

ART. II. *Savoir discerner le meilleur.* 181.

ART. III. *Qualités nécessaires pour cela.*  
182.

CHAPITRE XVIII.

ART. I. *Le Prince doit intéresser tout le monde à sa Grandeur.* 189.

ART. II. *Etre bienfaisant & liberal.* 193.

ART. III. *Moyens de l'être toujours.* 195.

CHAPITRE XIX.

ART. I. *Du courage qui convient au Prince.* 199.

ART. II. *De l'élevation qui convient à un Prince.* 208.

ART. III. *De la Grandeur d'ame, ou de la magnanimité qui convient à un Prince.* 215.

CHAPITRE XX.

ART. I. *Le Prince doit être sincere & fidele dans ses paroles.* 224.

ART. II. *Le Prince doit être religieux observateur du serment.* 233.

ART. III. *Le Prince doit être ennemi de la dissimulation, mais prudent & secret.* 237.

ART. IV. *Le Prince doit être très éloigné de toute affectation dans sa conduite, où il ne doit paroître qu'une auguste simplicité.* 242.

xcvj Table des Chapitres.

CHAPITRE XXI.

ART. I. *Le Prince ne doit négliger aucune des qualités extérieures qui peuvent lui attirer l'amour & le respect de ses sujets.*

246.

ART. II. *Il doit être parfaitement instruit des bienséances pour savoir user des avantages qu'il a.*

248.

ART. III. *Le Prince doit être accessible, affable, humain avec dignité.*

251.

ART. IV. *Le Prince doit être égal & tranquille, ou le paroître toujours.*

259.

CHAPITRE XXII.

ART. I. *C'est un grand avantage pour un Prince, que d'être bien instruit.*

263.

ART. II. *Quelles sciences le Prince doit préférer, & quel usage il en doit faire.*

265.

ART. III. *Il importe au Prince de savoir parler d'une manière noble & pure.*

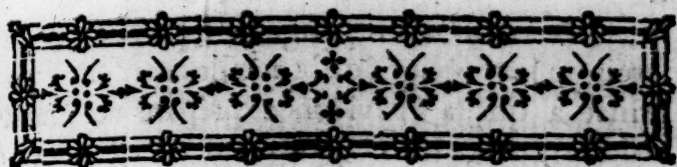
277.

ART. IV. *Il est nécessaire que le Prince ait un goût juste & exact de toutes choses.*

280.

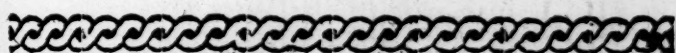


INSTITUTION



# INSTITUTION D'UN PRINCE, OU

TRAITE' DES QUALITE'S,  
des Vertus & des Devoirs d'un  
Souverain.



## PREMIERE PARTIE.

Des Qualités & des Vertus d'un Prince par  
rapport au Gouvernement temporel.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Quel bien c'est qu'un bon Prince. Pourquoi  
un tel bien est si rare. Division de l'Ouvrage.*

#### ARTICLE PREMIER.

*Quel bien c'est qu'un bon Prince.*

✱✱✱ JE m'étois borné jusqu'ici à prier pour les  
✱✱✱ Rois, & pour tous ceux à qui Dieu  
✱✱✱ a confié la conduite des peuples,  
comme Saint Paul l'ordonne à tout le mon-  
Tome I. A

de, <sup>1</sup> & j'étois bien éloigné de penser que je serois un jour obligé de donner des conseils à un Prince à qui la Providence prépare un grand Empire, outre les Etats dont il est né Souverain.

II. J'ai vu, ce me semble, une partie des raisons qui devoient me faire demeurer dans le silence; mais il m'a paru que celles qui m'obligeroient à le rompre étoient supérieures, & comme j'espère demeurer inconnu, excepté à celui qui doit juger de mon Ouvrage, avant que de l'offrir au jeune Prince à qui il est destiné, je compte, ou que ma témérité n'aura pas de suite, ou que la confusion m'en sera épargnée.

III. J'aime mieux d'ailleurs être condamné par des hommes qui ne connoîtront pas ce qui peut excuser mon zèle, que de m'exposer à manquer d'obéissance & de respect pour la divine Providence, dont les ordres me paroissent marqués. Je sai que Dieu est le maître de choisir qui il lui plaît pour annoncer ses volontés; qu'il se sert quelquefois des plus foibles instrumens pour de fort grandes choses, parce qu'il n'a besoin de personne; qu'il ne suppose pas l'intelligence & la sagesse, mais qu'il les donne, & que ce n'est pas une raison pour se défier de sa bonté, que de ne voir rien en soi-même qui la mérite.

IV. Si ce n'est pas lui qui me commande de parler, je ne puis douter au moins que ce ne soit lui qui m'inspire la crainte de lui déplaire,



& l'intérêt sensible que je prends à la gloire & au bien public, qui sont les motifs qui me portent à parler. Il voit mon cœur, & ce qu'il m'a donné, & il fait bien que je desire depuis longtemps, avec ardeur, qu'il accomplisse ce qu'il a promis par son Prophète <sup>1</sup>, que tous les Rois de la terre lui rendent grâces & le louent, & qu'ils écoutent avec un cœur docile toutes les instructions de sa divine parole, afin que tous les peuples réunis par les Princes qui les conduisent, ne soient occupés que du soin de le louer & de lui obéir, puisque lui seul est grand, & que toute Majesté doit disparaître devant la sienne.

V. Je fais ce qu'a dit S. Augustin <sup>2</sup>, que le plus grand bonheur qui puisse arriver aux hommes & aux Empires, est d'être gouvernés par des Princes qui joignent à une solide piété une grande capacité pour les conduire ; & je ne puis dissimuler que je m'estimerois très-heureux si la même miséricorde qui destine à une puissante Nation le Prince qui doit faire sa félicité, daignoit se servir de moi pour contribuer en quelque sorte à l'accomplissement de ses desseins, & à l'attente des peuples.

VI. Un Prince véritablement digne de com-

<sup>1</sup> Confiteantur tibi, Domine, omnes Reges terræ, quia audierunt omnia verba oris tui. *Pf.* 137.

Reges terræ & omnes populi, Principes & omnes Judices terræ laudent nomen Domini, quia exaltatum est nomen ejus solius. *Pf.* 148.

<sup>2</sup> Illi autem qui vera pietate præditi bene vivunt, si habent scientiam regendi populos, nihil est felicius rebus humanis quam si Deo miserante habeant potestatem. *S. Augustin. l. 5. de Civit. Dei, c. 19.*

mander est un des plus <sup>1</sup> précieux présens que le Ciel puisse faire à la terre. Les infideles mêmes l'ont avoué, & les tenebres de leur fausse religion n'ont pu leur cacher ces deux vérités : que Dieu seul donnoit les bons Rois, & qu'un tel don en renfermoit beaucoup d'autres, parce que rien n'étoit plus excellent que ce qui ressembloit plus parfaitement à Dieu, & que l'image la plus noble de la Divinité étoit un Prince juste, modéré, chaste, saint, & qui ne regnoit que pour faire regner la vertu.

VII. Lorsque Salomon eut succédé à David, & qu'il eut donné des preuves qu'il étoit l'héritier de sa piété aussi-bien que de son trône, le Roi de Tyr <sup>2</sup> rendit à Dieu de publiques actions de grâces de ce qu'il avoit donné au peuple d'Israël un Prince si sage & si éclairé. Il vit d'où venoit un tel bien. Il remonta jusqu'à la cause. Il y prit part au nom de tous les Rois, dont la gloire doit être commune, & il reconnut que c'étoit parce que Dieu <sup>3</sup> aimoit Israël ; qu'il avoit rendu si parfait le Prince à qui il en avoit commis le soin.

VIII. La Reine de Saba, plus touchée de ce qu'elle voyoit que de ce qu'on lui avoit rapporté de la sagesse de Salomon, eut les mêmes

<sup>1</sup> Nullum est præstabilius & pulchrius Dei munus erga mortales, quam castus & sanctus, & Deo simillimus Princeps. *Plin. Paneg. Traj.*

<sup>2</sup> Benedictus Dominus Deus, qui fecit cælum & terram, qui dedit David Regi filium sapientem & eruditum, & sensatum atque prudentem. *Lib. 2. Paralip. 11. 12.*

<sup>3</sup> Quia dilexit Dominus populum suum, idcirco & regnare fecit super eum. *Ibid. 2. 11.*

D'UN PRINCE. I. Part. 3

pensées que le Roi de Tyr , & s'exprime en des termes qui méritent bien qu'on y soit attentif <sup>1</sup> : « Que le Seigneur votre Dieu , dit-elle , soit beni , de ce qu'il lui a plu vous établir sur son trône , comme étant le Roi du Seigneur votre Dieu. C'est parce que Dieu aime Israël , & qu'il veut le sauver pour toujours , qu'il vous a dans ce dessein établi pour en être le Roi , pour être son juge , & pour lui rendre justice.

IX. C'est sur le trône de Dieu même , selon cette Reine , que Salomon <sup>2</sup> étoit assis ; parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de régner sur les hommes , qui par leur nature sont tous égaux. Salomon est le Roi privilégié du Seigneur , parce qu'il n'est pas seulement associé à son autorité comme les autres , mais à sa justice , à sa sagesse , à sa bonté , & qu'il est digne par de telles vertus de regner avec lui , & même pour lui. C'est à l'amour que Dieu porte à Israël que Salomon doit tout son mérite. C'est au peuple qu'il est accordé ; c'est pour lui qu'il est si éclairé & si sage. Il n'est établi Roi que pour être son juge & pour lui rendre justice , & il n'a ni autorité ni sagesse que pour le protéger & pour le conduire.

<sup>1</sup> Sit Dominus Deus tuus benedictus , qui voluit te ordinare super thronum suum Regem Domini Dei tui ; quia diligit Deus Israël , & vult servare eum in æternum : Idcirco posuit te super eum Regem , ut facias judicia atque justitiam. *Lib. 2. Paralip. 9. 8.*

<sup>2</sup> Voluit te ordinare super thronum suum , Regem Domini Dei tui. Quia diligit Deus Israël & vult servare eum in æternum. Idcirco posuit te super eum Regem , ut faciās judicia atque justitiam.

X. Il ne faudroit que ce peu de paroles pour instruire les Rois. Ce ne sont pas des particuliers, qu'on pourroit soupçonner d'entendre mal les intérêts des Princes, qui ont dit ce que nous avons rapporté du Roi de Tyr & de la Reine de Saba. Ce ne sont pas des Souverains que la doctrine de l'Evangile ait éclairés : ce sont des Princes qui n'ont suivi que la lumière naturelle, & qui ont mieux connu néanmoins que quantité de Rois qui se disent Disciples de Jesus-Christ, quelle est la fin de la Royauté, quelle est la première cause de la sagesse des Rois, & quel bonheur c'est pour un peuple que d'être gouverné par un Prince que Dieu lui ait donné dans sa miséricorde.

XI. C'est uniquement ce dernier point que j'examine ici, parce qu'il est d'une extrême conséquence pour quiconque est destiné à régner, de bien comprendre d'abord la distance infinie qui doit être entre un Prince que Dieu établit sur un peuple qu'il aime & qu'il veut combler de biens, & un Prince à qui il ne communique son autorité que pour le rendre l'instrument de ses vengeances <sup>1</sup>. Il donne l'un par bonté, & il donne l'autre dans sa colere. Il remplit l'un de sagesse & de justice, & il permet à l'autre, par un profond jugement, de ne suivre que ses passions & ses ténèbres. L'un & l'autre ont une autorité légitime ; mais l'un en fait faire usage, & l'autre en abuse ; l'un est la

<sup>1</sup> S. Augustin parlant de Neron & des Princes les plus injustes : Etiam talibus dominandi potestas non datur, nisi summi Dei providentiâ, quando res humanas iudicet talibus Dominis dignas. S. 5. de Civit. Dei, ch. 19.



félicité publique , & l'autre un malheur public, Tous les biens & toutes les vertus sont le fruit de la première administration ; tous les maux & tous les vices sont le châtement & la suite de l'autre.

## ARTICLE II.

*Pourquoi un tel bien est si rare.*

I. Il est étonnant qu'on puisse délibérer entre deux partis , dont l'un est si aimable & si juste , & l'autre si odieux & si criminel. Il est étonnant qu'on ait besoin d'instructions & de conseils pour faire un bon choix & pour s'y affermir ; & il est étonnant que les exemples de ceux qui ont bien régné jusqu'à la fin avec une équité & une sagesse invariables , soient si rares dans tous les siècles.

II. Mais nous venons de voir que les bons Rois sont accordés aux peuples que Dieu aime ; & les peuples sont souvent si corrompus & si criminels qu'ils se rendent indignes d'une grace si signalée. Ils sont injustes , & ils méritent des Princes injustes ; ils sont avarés , & les Rois le deviennent ; ils n'attendent d'eux qu'une protection extérieure , & ils se bornent aux seuls avantages temporels , & ils en sont justement privés. Ils abusent de l'abondance & de la paix , & leur ingratitude est punie par des guerres & par des tributs qui les épuisent. Ils sont ennemis de la piété & de la vertu ; & les Princes ou ne la connoissent pas , ou la méprisent. Ils sont indifférens au bien public , & ils ne pensent qu'à leurs intérêts , & les Princes en les imitant

croient que le bien public , & leurs intérêts sont opposés. Ils ne prient point avec instance & avec ardeur pour obtenir un Roi plein de sagesse & de bonté , quoique l'Apôtre le leur recommande , & ils sont traités comme le méritent leur indifférence pour un si grand bien, & leur desobéissance à un précepte si juste.

III. D'un autre côté , les Princes sont rarement instruits de leur devoir , & les premières teintures d'une bonne éducation sont bientôt effacées. <sup>1</sup> Ils se livrent au plaisir de régner , sans s'informer des justes bornes de leur autorité. L'orgueil qui est le venin secret de la souveraine puissance , les porte à ne plus demander conseil , ou à ne le plus suivre. Ils reçoivent sans précaution les erreurs de ceux qui les flattent. Ils deviennent indifférens pour la vérité , ou même ses ennemis. Ils s'accoutument à confondre la raison & la justice avec leurs volontés. Ils s'amollissent par les délices , & ils abandonnent à d'autres le poids de l'Etat & des affaires. Ils se bornent aux seules choses qui ne demandent ni application ni travail. Ils ne veulent être instruits que de ce qui ne trouble point leur repos. Ils croient que tout est bien gouverné , parce que tout ce qui les environne n'offre à leurs yeux qu'une image d'abondance & de félicité. Ils pensent que tout leur est dû , & que leur magnificence & leur gloire sont la fin de

<sup>1</sup> Quæritur quæ res malos Principes faciat : jam primum nimia licentia , deinde rerum copia , amici præterea improbi , aulici vel stulti , vel detestabiles , & rerum publicarum ignorantia. *Julius Vopiscus in vit. Imper. Anreliani* , pag. 232.

tout. Ils se nourrissent des respects excessifs de ceux qui sont comme en adoration devant eux. Ils substituent l'éclat & la pompe de la Royauté à ce qu'elle a de véritable & de solide grandeur. <sup>1</sup> Ils succombent ainsi sous la majesté de l'auguste place qu'ils occupent, dont ils n'ont que l'appareil & la représentation, sans en avoir le fonds & la vérité. Ils vivent & meurent sans connoître ni l'origine de leur pouvoir, ni son usage légitime, ni le compte qu'ils en doivent rendre. Ils sont toute leur vie étrangers à leur propre Etat & à leurs peuples, dont ils ont ignoré les besoins, négligé le bonheur, méprisé les gémissemens; & pour ne s'être occupés que d'eux-mêmes & de leurs intérêts, ils ont toujours oublié ce qu'ils devoient être.

IV. Il y a beaucoup de Princes qui ne réunissent point tous ces défauts, & qui ont même quelques grandes qualités; mais il y en a peu qui aient toutes celles qui sont nécessaires à un Prince, pour le rendre véritablement digne de sa place; & c'est quelquefois le défaut d'une seule vertu, qui empêche que les autres ne soient utiles, parce qu'au lieu d'être conduites par la prudence & la lumière, elles sont détournées par la prévention & l'erreur.

V. Il n'est pas possible d'exempter les Princes du malheur commun à tous les hommes, & même aux plus justes, de tomber dans quelques fautes, ou par ignorance, ou par foiblesse;

<sup>1</sup> Felicitas onus quoddam esse videtur plumbo gravius. Eum ergo subvertit ac deprimat qui id humeris imposuerit, nisi planè sit robustus. *Synes. de Reg. ad Arcadium*, pag. 15.

## 10 INSTITUTION

mais il importe infiniment que les fautes des Princes ne viennent pas d'un défaut permanent, & qu'elles soient passageres & sans racine; qu'elles ne corrompent point le cœur; qu'elles n'aveuglent point l'esprit, & qu'elles trouvent dans les autres dispositions de l'ame, leur correctif & leur remede.

VI. C'est la fin que je me propose dans cette Institution : Je veux montrer au Prince où il doit rendre <sup>1</sup>, & par quels moyens. Je veux peindre à ses yeux l'image dont il doit être l'original & la vérité, & bien-loin de croire que je l'étonnerai par cette haute idée, qui sera, ce semble, au-dessus de ses forces, j'ai dessein au contraire d'allumer ses desirs, & de soutenir son espérance en excitant son courage.

## ARTICLE II.

### *Division de l'Ouvrage.*

I. Mais comme les choses que j'ai à lui dire, lui conviennent sous deux rapports, & que je puis le considérer, ou simplement comme le Chef & le Souverain d'un grand Etat qu'il doit conduire par les regles d'une sage politique, ou comme un Prince chrétien qui doit avoir pour lui-même & pour le peuple qui lui est confié, des vues plus élevées que celles qui se terminent à cette vie; je diviserai selon ces deux rapports,

<sup>1</sup> Regem sibi tanquam simulacrum quoddam erigens hac ratione describam: Tu vero simulacrum istud vivens & animatum offendes. *Synesi. de Regno ad Imp. Arcad.*  
pag. 9.



D'UN PRINCE. I. Part. II

tout l'Ouvrage en deux Parties. Dans la première je me bornerai à ce qui regarde le Gouvernement temporel ; & dans la seconde j'y ajouterai tout ce que la piété & la Religion exigent d'un Prince chrétien qui desiré de régner toujours.

II. Chacune de ces Parties sera divisée en deux autres, dont l'une traitera des dispositions ou des qualités du Prince ; & l'autre de ses devoirs par rapport au peuple. Dans l'une j'examinerai ce qu'il doit être, c'est-à-dire les vertus personnelles qui le mettent en état de régner ; & dans l'autre ce qu'il doit faire, c'est-à-dire, la conduite qu'il doit tenir à l'égard de ceux qui lui sont soumis. Et comme j'ai déjà dit, qu'on peut considérer le Prince sous deux rapports, ou comme Chef d'une République temporelle, ou comme Souverain d'une société fidelle & chrétienne, ses dispositions personnelles, & les devoirs à l'égard du peuple, se multiplient selon ces deux rapports que j'aurai soin de ne pas confondre, & que je traiterai séparément dans les quatre Parties dont je viens de proposer l'ordre naturel, & d'expliquer la nécessité.

III. J'avertis seulement avant que d'entrer en matiere, que je suis très-éloigné de me borner dans les deux premières Parties à des vertus purement humaines, & à un gouvernement purement temporel. Je sais que la piété & la Religion ont droit à tout ; qu'il n'est pas permis de separer le Prince temporel du Prince chrétien ; & que la prudence dans le gouvernement politique, doit être le fruit d'une haute sagesse. Mais on peut considérer les

## 12 INSTITUTION

choses d'une manière plus humaine & plus immédiate, sans en examiner la dernière fin & les plus sublimes motifs. On s'élève ainsi par degrés à une vertu plus pure & plus parfaite, & l'on se prépare, en se rendant attentif & docile à la raison, à le devenir à la Religion & à la Foi, qui commandent les mêmes choses; mais en proposant de plus grands motifs, & de plus dignes récompenses.

---

### CHAPITRE II.

*Première disposition ou qualité du Prince. Il doit connoître l'origine & le titre essentiel de son autorité, & quelles en sont les conditions.*

#### ARTICLE I.

*Le Prince doit connoître l'origine de son autorité.*

**I**L ne seroit pas possible d'établir l'ordre & la paix, si les hommes vouloient être tous indépendans, & s'ils ne se soumettoient à une autorité qui leur ôrât une partie de leur liberté pour leur conserver le reste. Ils seroient toujours en guerre, s'ils prétendoient toujours ou s'assujettir les autres, ou refuser de se soumettre aux plus puissans, & il faut, pour leur repos & pour leur sûreté, qu'ils acceptent un maître, & qu'ils perdent l'espérance de le devenir, quoiqu'ils en conservent l'inclination.

II. Voilà l'origine humaine de l'autorité, & nous ne saurions point si elle est usurpée, ou si elle est devenue légitime, si Dieu ne nous avoit appris qu'il l'a confirmée, & que sa Providence n'en a pas seulement permis le projet & l'exécution, mais qu'elle l'a consacrée par une communication immédiate de son pouvoir.

III. Il nous a instruit de cette importante vérité en plusieurs endroits de l'Ecriture; mais principalement dans l'Epître aux Romains, où S. Paul <sup>1</sup> établit cette maxime générale que toute puissance vient de Dieu; que toutes celles qui sont établies le sont par son ordre, & que c'est résister à son ordre que de leur résister.

IV. Sans cette révélation qui fixe tous les esprits, & qui décide tous nos doutes, nous serions tentés d'avoir moins de respect pour une autorité dont les commencemens ont été quelquefois injustes, & qui est souvent exercée par des hommes qui la deshonnorent par leurs actions; mais Dieu nous défend <sup>2</sup> d'être attentifs aux passions qui ont servi d'occasion à la naissance des Empires, ou à l'indignité de ceux qui en sont les maîtres. Il nous élève jusqu'à lui, qui préside à tout, & qui fait tirer

<sup>1</sup> Non est enim potestas nisi à Deo; quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt. Itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. *Rom. III. 1. & 2.*

<sup>2</sup> Qui nec exigui nec contemptibilis animantis viscera, nec avis pennulam, nec herbæ florulum, nec arboris folium sine suarum partium convenientia & quadam veluti pace dereliquit; nullo modo est credendus regna hominum, eorumque dominationes & servitutes à sua providentiæ legibus alienas esse voluisse. *S. Augustin l. 5. de Civitat. Dei, ch. 2.*

le bien du mal même. Et il veut que nous adorions sa puissance & sa sagesse dans le partage qu'il fait du monde entre ceux qui le gouvernent. « Soyez soumis, nous dit le premier » de ses Apôtres<sup>1</sup>, à toute puissance humaine, » ne, à cause de Dieu, « (c'est-à-dire, par des motifs de respect & d'amour pour lui.) » Soyez soumis au Roi, comme à celui qui » a l'autorité suprême, & aux Gouverneurs, » comme étant envoyés de lui.... parce que » c'est la volonté de Dieu.

## A R T I C L E I I.

*Il en doit connoître le titre essentiel & les conditions.*

P. Cette première vérité qui sert de fondement à tout, nous conduit à une autre qui est d'une autre conséquence : car puisqu'il est certain que Dieu est la source du pouvoir des Rois, & que c'est son autorité qu'on respecte dans la leur, il faut qu'il ait eu de grands desseins en les plaçant si près de lui, & si fort au-dessus des autres hommes. Or c'est lui-même qui nous a manifesté ses pensées & ses conseils sur un point si essentiel, en nous déclarant qu'il a choisi les Rois pour en faire ses Ministres, & qu'il les a établis en cette qualité dans son Royaume pour le gouverner en son nom, pour

<sup>1</sup> Subjecti estore omni humanæ creaturæ, propter Deum, sive Regi, quasi præcellenti; sive Ducibus, tanquam ab eo missis.... quia sic est voluntas Dei. 1. *Petr.* II. v. 13. 14. & 15.



protéger le bien & pour punir le mal ; pour rendre aux hommes toutes les assistances dont ils ont besoin , & pour les défendre contre tout ce qui seroit capable de troubler leur repos , en troublant l'ordre & la justice.

II. S. Paul est précis sur tous ces chefs. Il appelle jusqu'à trois fois dans un même lieu les Princes, <sup>1</sup> Ministres de Dieu ; & c'étoit le nom que le S. Esprit leur avoit déjà donné dans le livre de la Sagesse <sup>2</sup>. Cet Apôtre leur met l'épée dans les mains de la part de Dieu <sup>3</sup>, & leur donne en son nom pouvoir de s'en servir contre tous les rebelles. Il les charge de la protection des gens de bien , & de toutes les vertus , & il leur défend de se rendre terribles à d'autres qu'aux méchans <sup>4</sup>.

III. Il les rend responsables de tout le mal qu'ils auront pu empêcher , & qu'ils auront laissé impuni , parce qu'ils ont en main toute l'autorité nécessaire pour le prévenir , <sup>5</sup> ou pour en faire le châtiment. Il leur soumet pour cela sans distinction tous les hommes <sup>6</sup> : Et en les mettant ainsi au-dessus de tout ce qui est sur la terre , & leur confiant la pleine administration des choses temporelles , il les place immédiatement après lui , & leur communique une

<sup>1</sup> Dei enim Minister est tibi in bonum. Rom. 13. v. 4. & 6.

<sup>2</sup> Ministri Regni illius. Sap. VI. 5.

<sup>3</sup> Non sine causa gladium portat , Dei enim Minister est.

<sup>4</sup> Vindex in iram ei qui malum agit. Rom. c. 13. v. 4.

<sup>5</sup> Ad vindictam malefactorum , laudem vero bonorum.

1. Petr. 2. v. 14.

<sup>6</sup> Omnis anima potestatibus subdita sit. Rom. c. 13. v. 1.

Majesté qui n'est inférieure qu'à la sienne.

IV. C'est ce que disoit Tertullien au nom de tous les Chrétiens dont il ne faisoit que représenter les sentimens : « Nous sommes » pleins de respect pour l'Empereur <sup>1</sup>, parce » que nous le regardons comme tenant le » cond rang après Dieu , comme ayant reçu » de lui la souveraine autorité sur tout ce qui » est dans le monde , & comme n'étant au » dessous que de Dieu seul. Il est si élevé qu'il » n'a au-dessus de lui que le Ciel. <sup>2</sup> Nous sa- » vons que c'est le Seigneur qui l'a mis par sa » volonté & par son choix dans une place si » éminente <sup>3</sup>. Et c'est pour cela que nous nous » intéressons à sa conservation , & que nous » offrons pour lui nos prières au Dieu éternel » & véritable , de qui seul il dépend <sup>4</sup> , à l'é- » gard de qui il est le second , & après qui il est » le premier.

V. Mais à quelles conditions Dieu l'a-t-il rendu si grand ? Nous venons de l'entendre. C'est le titre même original de sa Souveraineté, qui lui apprend à quelles conditions elle lui est donnée. Il est établi Roi pour être le Ministre

<sup>1</sup> Colimus Imperatorem & hominem à Deo secundum, & quidquid est à Deo consecutum, & solo Deo minorem. *Tertull. ad Scapulam pag. 86. Edit. Rigalt. A.*

<sup>2</sup> Ideo magnus est quia cælo minor est. *Tert. Apolog. lib. 30. p. 30. B.*

<sup>3</sup> Quem necesse est suscipiamus, & eum quem Dominus noster elegit. *Apol. Ep. 33.*

<sup>4</sup> Nos pro salute Imperatorum Deum invocamus æternum, Deum verum, Deum vivum, in cujus solius potestate sunt, à quo sunt secundi, post quem primi. *Apol. lib. 30. A.*

<sup>5</sup> Qui per Deum tantus est. *Apol. lib. 36.*

de Dieu ; il regne pour lui obéir le premier , & pour le faire obéir par tous les autres ; il est chargé de l'exécution de ses ordres , & il n'a un pouvoir sans limites que pour donner à son zele & à sa fidélité une étendue sans reserve.

VI. Ses devoirs sont mesurés par la puissance. Tous les prétextes qui pourroient excuser sa négligence lui sont ôtés ; les obstacles qui arrêteroient une autorité bornée , ne sont qu'une occasion d'exercer la sienne. Il peut joindre à la parole & à l'exemple les recompenses & les châtimens. Il peut couvrir d'ignominie le vice , & mettre en honneur la vertu. Il est maître de tout ce que craignent ou espèrent les hommes en cette vie , & c'est parce qu'il est maître de tout , qu'il est obligé de rendre compte de tout au Souverain dont il n'est que le Ministre.

VII. Dieu n'a pas prétendu lui confier son autorité pour la laisser inutile , ou pour souffrir qu'il en abuse. Il n'a pas eu dessein de flater & de nourrir son orgueil , en lui procurant le moyen de servir tout le monde. Il l'a associé à son regne , qui est un regne de justice , de sagesse , de clemence & de bonté. Il a partagé avec lui les soins de sa Providence , qui est attentive à tout , & qui ne neglige rien. Il le considere de près , puisqu'il l'a placé immédiatement sous son trône , pour examiner sa conduite & son administration. Il voit s'il usurpe pour lui une autorité dont il n'a que le dépôt & l'usage ; s'il affecte de se mettre à la place de son maître ; s'il arrête & s'il borne à sa personne les honneurs qu'on lui rend ; s'il

oublie qu'il ne régne que par commission & pour un tems ; s'il separe la gloire attachée au ministere qui lui est confié , du travail & du soin qui en doivent être l'essentiel & le fonds ; s'il renonce au titre fondamental de sa Souveraineté , en refusant d'obéir à Dieu , & de lui soumettre tout le monde ; s'il se dégrade & s'il se réduit à la condition honteuse d'un serviteur ingrat & infidele , en tournant contre son Seigneur le pouvoir qu'il ne tient que de lui , & en s'efforçant de conserver par la revolte une grandeur dont l'obéissance étoit le premier titre.

VIII. Il importe infiniment à un Prince , de bien approfondir les vérités qui sont toutes comprises dans ce peu de paroles : « Les Princes sont les Ministres de Dieu <sup>1</sup> , établis pour cette raison unique & essentielle , qu'ils soient ses serviteurs ». Il n'y a rien de plus sacré ni de plus inviolable que la volonté de Dieu dans l'institution des choses. C'est cette volonté qui est leur origine & leur titre. C'est elle qui fait la loi de leur être & de leur état. C'est le dessein qu'il a eu en formant les créatures , qui est leur destination & leur regle. C'est donc un prodige contraire à tout ordre , qu'un Prince qui prétend regner sans être fidèle à Dieu , sans connoître ses volontés , sans les suivre , sans les faire respecter par les autres , lui qui n'étoit Prince que pour être le plus zélé Ministre de Dieu , le mieux instruit de sa loi , le plus jaloux de son autorité , le plus appli-

<sup>2</sup> Ministri enim Dei sunt in hoc ipsum servientes.  
*Rom. 13.*



qué à le faire obéir, & le plus inexorable quand on y manqueroit.

IX. La patience de Dieu dissimule quelquefois long-tems une telle perfidie; mais ce qui est caché dans l'avenir n'en est pas moins réel pour être différé, & ce que nous lisons dans la Sagesse contre les Princes qui n'ont pas compris d'où venoit leur autorité, & à quelles conditions ils l'avoient reçue, doit remplir de frayeur tous ceux en qui la foi n'est pas éteinte.

« Ecoutez Rois <sup>1</sup>, & comprenez, apprenez,  
 » Juges de la terre, prêtez l'oreille, ô vous qui  
 » tenez les peuples sous votre empire, & qui  
 » vous plaisez à voir les nations nombreuses,  
 » qui vous sont soumises. C'est Dieu qui vous  
 » a donné la puissance. Votre force vient du  
 » Très haut (voilà l'origine de l'autorité sou-  
 » veraine) qui vous demandera compte de vos  
 » œuvres, & qui pénétrera le fond de vos  
 » pensées, parce qu'étant les Ministres de son  
 » Royaume (voilà le titre essentiel de l'autorité  
 » souveraine, & le caractère qui en est insé-  
 » parable) » vous n'avez pas jugé selon les regles  
 » de la justice, & que vous n'avez pas mar-  
 » ché selon les volontés de Dieu. Il se montre-

<sup>1</sup> Audite, Reges, & intelligite, discite, Judices finium terræ, præbete aures vos qui continetis multitudinem, & placetis vobis in turbis Nationum, quoniam data est à Domino potestas vobis, & virtus ab Altissimo, qui interrogabit opera vestra, & cogitationes scrutabitur, quoniam cum essetis Ministri Regni illius, non rectè judicastis nec custodistis legem justitiæ, neque secundum voluntatem Dei ambulastis. Horrendè & citò apparebit vobis, quoniam judicium durissimum his qui præsumunt fieri. Exiguo enim conceditur misericordia; potentes autem potenter tormenta patientur. *Sap. ch. 6. v. 2 & seq.*

» ra bien-tôt à vous d'une manière terrible :  
» car ceux qui commandent éprouveront le  
» jugement le plus sévère. On aura pitié des  
» petits & des foibles ; mais les puissans seront  
» puissamment tourmentés ». Ils devoient  
être justes & fideles à proportion de ce qu'ils  
étoient puissans, puisque c'étoit pour la justice  
& pour la vertu que Dieu les avoit établis. Ils se-  
ront punis selon l'étendue de leur pouvoir, & ils  
seront traités en Princes dans le châtimement, par-  
ce qu'ils n'étoient Princes que pour être servi-  
teurs de Dieu avec une pleine liberté.

X. Nous n'examinons maintenant qu'une  
partie d'un pouvoir si étendu, parce que nous  
nous bornons au gouvernement temporel ; mais  
il étoit absolument nécessaire que le Prince fût  
bien instruit d'abord de l'origine de son autorité,  
& des conditions auxquelles elle lui est accor-  
dée, ce qu'il n'a pu apprendre que de Dieu  
même dans ses Ecritures ; tous les raisonne-  
mens humains étant trop incertains & trop foi-  
bles, pour servir de fondement à des vérités  
dont dépendent toutes les autres.



CHAPITRE III.

*Le Prince doit se regarder comme étant à la République, & non à soi-même, & comme chargé de représenter la conduite de Dieu par la sienne.*

ARTICLE I.

*Le Prince doit se regarder comme étant à la République.*

I. **C**Es deux vérités sont des suites naturelles de celles qu'on vient d'établir ; car il est visible que le Prince étant le Ministre de Dieu pour le bien du peuple, c'est au peuple que Dieu le donne, & c'est au bien public qu'il est destiné : il est visible aussi, que le Prince tenant la place de Dieu à l'égard du peuple, puisqu'il est revêtu de son pouvoir, & chargé du ministère extérieur de sa providence, il doit représenter dans sa conduite celle de Dieu même, qui veut régner par lui. Mais il est nécessaire que des vérités d'une si grande importance soient considérées de plus près, & traitées séparément. Je commence par la première.

II. Plus on examine tout ce que l'Ecriture nous apprend de l'autorité des Rois, plus on reconnoît que Dieu ne la leur donne que pour le bien des peuples, C'est pour rendre justice,

pour empêcher les violences, pour conserver l'égalité & la paix; c'est pour récompenser le vertu, & pour punir le vice; c'est pour défendre l'Etat contre les ennemis du dehors, & pour le rendre heureux au-dedans. Tout cela est répété en mille manières dans les Livres saints; mais S. Paul en a fait comme l'abrége dans ce peu de paroles; <sup>1</sup> « Le Prince est le » Ministre de Dieu pour votre bien »; & il y a compris tout ce qui est répandu dans les Ecritures sur cette matière.

III. C'est donc la même chose, d'être à la République & d'être Roi; d'être pour le peuple & d'être Souverain. On est né pour les autres, dès qu'on est né pour leur commander; parce qu'on ne leur doit commander que pour leur être utile. C'est le fondement & comme la base de l'état des Princes, de n'être pas à eux: c'est le caractère même de leur grandeur, d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieu éminent, que pour se répandre par tout. Ce seroit leur faire injure, que de les renfermer dans les bornes étroites d'un intérêt personnel. Ils resteroient dans l'obscurité d'une condition privée, s'ils avoient des vues moins étendues que tous leurs Etats. Ils sont à tous, parce que tout leur est confié. Ils ne sont plus à eux-mêmes, parce qu'il n'est pas possible de les séparer du corps dont ils sont l'ame & l'esprit. Ils se sont unis à la République si étroitement, qu'on ne peut plus discerner ce qui est à eux, de ce qui est à elle.

<sup>1</sup> Dei Minister est tibi in bonum. Rom. XIII. 3.



l'on trouveroit plutôt une différence d'intérêt entre <sup>1</sup> la tête & le corps, qu'entre le Prince & l'Etat.

IV. C'est ce que représentoit à un jeune Prince chargé de tout le poids de l'Empire, celui qui avoit eu soin de l'instruire, & qui conservoit encore quelque autorité sur son esprit. <sup>2</sup> Ce n'est pas pour vous, lui disoit-il, qu'est la République, c'est vous au contraire qui êtes pour elle ; & il ajoutoit dans un autre lieu, <sup>3</sup> que dès l'instant que l'Empereur s'étoit consacré à la conduite de l'univers, il avoit dû s'oublier pour toujours.

V. La droite raison conduit là. Il ne faut que considérer ce qu'un Prince doit à l'Etat, pour en conclure qu'il s'y doit entier : mais quand on est assuré par l'Ecriture, qu'il est le Ministre de Dieu pour le gouverner sous ses ordres, on découvre d'une manière encore plus sensible, qu'il n'est tout ce qu'il est, que pour le peuple dont Dieu lui donne le soin.

VI. Le ministère ecclésiastique confié à un Evêque, est capable d'éclaircir cette vérité, si elle est encore couverte de quelques nuages. On convient qu'un Evêque est tout à son Eglise, & qu'il lui doit rapporter tous ses talens, tous ses travaux, toute sa vie. On le regarde comme indigne de sa place, s'il s'occupe de ses

<sup>1</sup> Tu caput Reipublicæ es, illa corpus tuum. *Senec. E. de Clem. C. 5.*

<sup>2</sup> Non Rempublicam tuam esse, sed te Reipublicæ, *Senec. Ibid. Ep. 4.*

<sup>3</sup> Ex quo se Cæsar orbi terrarum dedicavit, sibi eripuit. *Senec. ad Polybium, C. 26.*

plaisirs, de ses intérêts particuliers, de tout autre soin que de celui de son troupeau. On ne peut souffrir qu'il s'attribue les biens de l'Eglise comme s'ils étoient à lui. Tout le monde se souvient alors qu'il n'en a que l'administration : & plus il veut être maître de tout, sans être utile, plus on le considère comme un homme qui a oublié son état & ses devoirs.

VII. D'où vient cette lumière si pure & si certaine, qui forme dans l'esprit de tous les particuliers, des jugemens si exacts sur la conduite d'un Evêque ? Elle vient de ce que tout le monde fait qu'un Evêque est le Ministre de Dieu pour le bien de son Eglise. Ce principe est la source de toutes les conséquences légitimes qu'on tire contre lui, s'il oublie sa commission & l'unique fin de son autorité. Mais le principe est le même à l'égard du Prince. Il est le Ministre de Dieu pour le bien de l'Etat, comme l'Evêque l'est pour le bien de l'Eglise. S'il vient donc à perdre de vue le motif unique & fondamental de son autorité ; s'il n'a que de l'indifférence pour le peuple ; s'il détourne ses soins & son attention à d'autres objets ; s'il se persuade que tout est fait pour lui, & que tout doit servir de matière à son ambition, à son luxe, à ses délices ; s'il est blessé même par la seule idée qu'il soit à la République, & qu'il se doive tout à elle, comme si cette idée si glorieuse pour les Rois, avoit pour lui quelque chose de deshonorant : que veut-il qu'on pense de lui ? Que croit-il être ? Et quel dessein peut-il attribuer à Dieu, qui soit digne de sa sagesse &

de sa bonté, quand il l'a mis sur le trône ?

VIII. N'avons-nous pas vu que c'étoit pour l'amour des Peuples que Dieu établissoit les Rois ? Des Princes nés dans l'infidélité n'ont-ils pas rendu temoignage à cette vérité ? Et ont-ils eu d'eux-mêmes une autre idée, sinon qu'ils étoient à leurs peuples, & que leur grandeur consistoit à les rendre heureux ? Seroit-il possible que des Princes nés dans le Christianisme fissent consister la leur dans le contraire, & qu'ils la bornassent à une vaine magnificence, & à une domination stérile, dont le peuple sentit plutôt le poids que le fruit ? Je n'examine pas, si les exemples d'un tel aveuglement sont fréquens. Je me contente d'avertir, que la tentation de séparer l'éclat de la Majesté, des soins continuels du ministère, est très-grande & très-séduisante ; que tous les hommes sont naturellement portés à se rendre le centre de tout ; que les Rois sont plus exposés que les autres à ce danger, parce que tout leur cede, & que tout les fait souvenir qu'ils sont les maîtres ; & que l'extrême dépendance où l'on est d'une seule de leurs paroles, les respects, les complaisances, souvent les flateries de tous ceux qui les environnent, les portent aisément à croire, que tout est fait pour eux ; & qu'ils n'ont d'autres devoirs que ceux qu'il leur plaît de s'imposer.

1 L. 3. des Rois, Chap. 10. v. 9. L. 2. des Paralip. Chap. 2. v. 11. & Chap. 9. v. 8.

## ARTICLE II.

*Le Prince est chargé de représenter la conduite de Dieu par la sienne.*

I. Un Prince fortement persuadé qu'il est chargé de représenter dans sa conduite celle de Dieu même, a des pensées bien différentes. Il a pénétré tout le fond de cette importante vérité, qu'il est le Ministre de Dieu : & il a compris qu'il est donc envoyé vers les hommes pour le rendre visible dans sa personne ; que c'est sur lui que Dieu se décharge des soins extérieurs & connus de sa Providence ; qu'il lui fait part de sa Majesté & de sa puissance, pour le mettre en état de le représenter aux yeux du peuple ; & que c'est <sup>1</sup> *sur son trône même* qu'il le fait asseoir, pour annoncer delà ses ordres, & lui attirer les respects de tout le monde, par une conduite qui mérite d'être attribuée à Dieu même, <sup>2</sup> qui veut bien qu'on le connoisse par son Lieutenant, & qu'on juge de lui par son Ministre.

II. Il fait que le plus anguste caractère de la Divinité <sup>3</sup> est de n'avoir besoin de rien, & de ne rien commander que pour l'utilité de ceux qui lui obéissent : & quoique ce privilege ne

<sup>1</sup> Sit Dominus Deus tuus benedictus, qui voluit te ordinare super thronum suum. 2. Paral. IX. 8.

<sup>2</sup> Regem Domini Dei tui. Ibid.

<sup>3</sup> Nihil Deus jubet quod sibi profit, sed illi cui jubet. Ideo verus est Dominus, qui servo non indiget. S. August. Ep. 138. ad Marcellin. n. 6.



puisse être communiqué à la créature, il s'efforce d'imiter le premier trait de la grandeur de Dieu, en se proposant de ne régner que pour le bien des autres, & de n'ordonner que ce qui sera utile à ses sujets.

III. Il ne trouve rien dans son élévation de plus honorable que d'être exposé à la vue de tous les hommes, <sup>1</sup> pour leur donner par sa clemence, sa justice, son application à tout bien, quelque legere idée du Dieu invisible, qui conduit en secret toutes choses. Il s'estime heureux d'avoir reçu de lui une puissance égale à son zele pour sa gloire : & il se console des dangers où sa condition l'expose, par l'avantage qu'il a de pouvoir obéir à Dieu avec plus d'étendue que tous les particuliers, dont le pouvoir borné ne laisse presque à leur vertu que des desirs.

IV. Il comprend que c'est à lui à justifier la providence, en corrigeant tout ce qu'il semble que Dieu dissimule ; en tirant les foibles de l'oppression, & faisant cesser le scandale qu'une telle iniquité formoit dans l'esprit de plusieurs ; en cherchant le mérite & la vertu dans les ténèbres, où il semble que Dieu les ait cachés ; en se hâtant de punir l'injustice & l'orgueil des personnes puissantes, dont le châtement différé jusqu'après cette vie, feroit douter aux foibles si Dieu est aussi attentif aux choses humaines que nous devons le croire.

V. Il desire de conduire les hommes par les

<sup>1</sup> Deus providentiæ suæ quamdam imaginem tribuit (in Regibus) proindeque summi Regis amicus est, qui hic eadem cum illo appellatione gaudet, nisi nomen sumentur, Synes. de Regno ad Arcad. Imper. p. 8.

traits de sagesse qui brillent en lui, jusqu'à cette sagesse suprême qui préside à tout, mais qui est peu connue de ceux qui ne jugent que des choses sensibles, à moins qu'elle ne se rende, pour ainsi dire, plus familière & plus accessible, en se manifestant à eux par le Prince, qu'elle instruit en secret, pour le rendre son interprète public. Ils s'élèvent par lui jusqu'à elle. Ils montent jusqu'au trône de Dieu par celui du Prince. Ils discernent sans peine, qu'un gouvernement si éloigné des passions & des faiblesses humaines ne peut venir de l'homme seul; & ils sont conduits à la Religion par leur intérêt même & leur reconnoissance.

VI. Je ne sai ce que peuvent penser de ceci des Princes peu accoutumés à ces vérités : mais il me semble qu'ils devroient être inconsolables de ne les avoir pas connues, & d'avoir ignoré par conséquent tout ce qu'il y avoit de grand & d'auguste dans leur état. Quel reproche en effet n'auroit-on pas droit de leur faire, d'avoir si indignement soutenu le caractère d'Envoyé & de Ministre du Seigneur; d'avoir représenté si infidèlement la sagesse & la bonté infinies du Souverain qui les avoit commis à sa place; d'avoir excité tant de plaintes & de murmures contre sa Providence, eux qui étoient chargés de la justifier & de lui attirer les respects & la confiance de tout le monde; d'avoir fait périr les enfans à la vue du pere, par l'épée même qu'il leur avoit donnée pour les protéger?

VII. Un jeune Prince ne peut trop appréhender des accusations si justes, & il doit écouter avec grande attention ce que lui dit un des

plus illustres Peres de l'Eglise : <sup>1</sup> « Respectez  
 » votre pourpre : reconnoissez le grand mystère  
 » de Dieu dans votre personne. Il gouverne  
 » par lui-même les choses celestes : il partage  
 » celles de la terre avec vous : tenez donc  
 » sa place à l'égard de vos sujets , & représentez  
 » leur sa conduite par la vôtre.

#### CHAPITRE IV.

*Quel jugement le Prince doit porter de son élévation & de sa grandeur.*

**I**L en connoît <sup>2</sup> l'origine , & les conditions qui y sont attachées. Il en a tiré les principales conséquences, en se regardant comme dévoué au bien public , & chargé de représenter la conduite de Dieu par la sienne. Il s'agit maintenant de comparer son élévation & sa grandeur avec lui-même , & d'examiner ce qu'elle a de réel par rapport à lui. Mais dans cet examen je ne comprends pas la pompe extérieure , & tout ce qui contribue au dehors à rendre vénérable la souveraineté qui vient de Dieu seul. C'est elle-même , dans ce qu'elle a de plus divin & de plus indépendant des hommes , que le Prince considère ici. C'est par rap-

<sup>1</sup> Imperatores , purpuram revereamini. Cognoscite quantum id sit quod vestræ fidei commissum est ; quantumque circa vos mysterium. Supera solius Dei sunt ; infera autem , vestra etiam sunt. Subditis vestris deos vos præbete. S. Greg. Naz. orat. 27. p. 471.

<sup>2</sup> Ci-devant Ch. II. & III.

port à cette élévation qui le met au-dessus de tout , immédiatement après Dieu , & qui le rend une <sup>1</sup> seconde Majesté , qui ne cède qu'à la première , qu'il a dessein de s'examiner , pour juger sainement de ce qu'elle a de réel à son égard.

II. Dès que le Prince entre dans cette recherche , il decouvre que cette grandeur lui est étrangère , c'est-à-dire qu'il n'en est pas la source , qu'elle lui est seulement prêtée , & qu'elle lui est comme appliquée par le dehors , sans pouvoir jamais lui appartenir en propre , parce que la souveraineté dans sa source n'appartient qu'à Dieu seul , qui est essentiellement le Seigneur du Ciel & de la Terre , & qui ne peut céder à un autre son droit , qu'en lui cédant la gloire de la Divinité , & le privilege de la création ; ce qui est impossible.

III. Ainsi le Prince se trouve également soumis à Dieu avec tout le reste des hommes. Il est comme le moindre d'entr'eux , dépendant en tout de sa suprême puissance ; & il éprouve qu'il demeure absolument le même par rapport à son être intérieur & véritable , quoiqu'il ait sur les autres une autorité qui ne convient qu'à lui seul.

IV. Il se regarde dès-lors comme n'étant Roi que par emprunt & par commission à l'égard de Dieu , dont il exerce la juridiction jusqu'à ce qu'il lui plaise de la révoquer. Il se compare à un Officier , député par son Souverain pour le représenter dans un jour de cérémonie , & qui sait

<sup>1</sup> Religio secundæ Majestatis. Tertull. Apol. cap. 35.



bien que son maître ne lui a point cédé la place, en l'honorant d'une fonction passagère.

V. Il unit dans son esprit la double idée de ce qu'il est dans l'intérieur, & de ce qu'il exerce au dehors. Il soutient devant ses sujets le caractère auguste de Souverain, parce qu'il en est chargé; & il conserve la modestie d'un sujet devant le Roi de tous les Princes. Il commande & il obéit: il ne commande même que par obéissance; & il comprend, que plus il est élevé au-dessus des hommes, moins son élévation lui appartient, puisqu'il n'a de son fond que ce qui est naturel à tous les hommes.

VI. Il fait<sup>1</sup> qu'il est né dans les mêmes faiblesses que les autres; qu'il a eu dans son enfance besoin des mêmes soins; qu'il aura une fin commune; que la Royauté l'a laissé intérieurement tel que ceux qui ne sont pas Rois, & qu'il la quittera comme ceux qui ne l'ont jamais eue; qu'elle est donc pour lui un état étranger, & qu'il se tromperoit, s'il jugeoit de soi-même & de son véritable fond, par une chose qui en est absolument séparée.

VII. Cette première Réflexion conduit le Prince à une autre qui en est la suite. Il connoît, sans avoir besoin d'en être averti, que la souveraineté ne donne par elle-même aucun

<sup>1</sup> Sum: quidem & ego mortalis homo, similis omnibus, & ex genere terreni illius, qui prior factus est, & in ventre matris figuratus sum caro. Et ego natus accepi communem aerem, & primam vocem similem omnibus emisi plorans. In involumentis nutritus sum, & curis magnis: nemo enim ex Regibus aliud habuit nativitatis initium. Unus ergo introitus est omnibus ad vitam, & similis exitus. *Sap. VII. 1. & seq.*

avantage personnel d'esprit ou de corps : qu'elle<sup>1</sup> n'est point la même chose que le mérite ; qu'elle n'est point inseparable de la sagesse & de la vertu ; qu'elle n'est le remede d'aucun défaut ; qu'elle sert au contraire souvent à les multiplier, & à les rendre publics ; & que la grandeur qui élève un Prince au-dessus des hommes, le laisse quelquefois fort au-dessous de plusieurs d'entre eux, s'il n'est élevé que par sa place, & n'est grand que par son pouvoir.

VIII. Il est vrai que<sup>2</sup> c'est une chose honteuse, & qui tient du prodige, qu'on soit le premier par le rang, & après beaucoup d'autres par le mérite : car l'ordre naturel demande que ces deux sortes de prééminences soient unies, & que la tête qui domine au reste du corps, soit le siège de la raison : mais ce qui devoit être, n'est pas toujours ; & rien n'est plus nécessaire à un Prince, que de se bien précautionner contre cette erreur, qui, toute grossière qu'elle est, a séduit une infinité de Souverains, qui ont conclu de ce qu'ils étoient Rois, qu'ils méritoient de l'être : & qu'aucuns de leurs sujets ne pouvoient être plus sages qu'eux, puisqu'ils leur étoient tous soumis.

IX. Mais quand la souveraine puissance donneroît le mérite aussi-bien que l'autorité, combien dure-t-elle ? Qu'est-elle quand le Prince est mort ?<sup>3</sup> Qui peut démêler les cendres d'un

<sup>1</sup> Non tu de illis es, qui dignitates virtutes putant.  
S. Bernard. L. 2. de Consider. C. 7.

<sup>2</sup> Monstruosa res, gradus summus & animus infimus.  
S. Bernard. L. 2. de Consider. C. 7.

<sup>3</sup> Dele fucum fugacis honoris hujus, & malè colorata

homme qui a régné long-tems, de celles d'un esclave ? Le tombeau confond & égale toutes les distinctions qui ont paru pendant quelques momens si réelles. L'oubli ajoute encore quelque chose à la mort ; & ceux qui viennent dans un autre siècle, ignorent souvent les noms de ceux qui ont été les maîtres de leurs ayeux.

X. Qu'est-ce donc que le petit nombre d'années pendant lesquelles on a été appelé Roi, par rapport à tout le tems où l'on ne l'est plus ? Quelle proportion peut avoir un regne de quelques jours avec une éternité immense, où l'on est dégradé, & puni même sévèrement de l'abus qu'on a fait d'une souveraineté si courte par l'exercice, & si durable par le compte qu'on en doit rendre ? Qu'un Prince, que l'ambition n'a pas corrompu, compare donc à loisir ce qu'il est pour toujours, avec une puissance qu'il ne sauroit retenir que pendant quelques années. Qu'il ne confonde pas son intérêt éternel avec une administration qui lui sera ôtée. Qu'il comprenne bien le malheur de ceux qui s'incorporeront tellement la Royauté, qu'ils ne se considèrent jamais qu'avec elle, & qui ne font pas réflexion que le regne le plus long & le plus heureux, quand il seroit aussi étendu que l'Univers, n'est qu'un point en comparaison de l'abîme immense de l'éternité, où toutes les dignités se perdent, & où l'usage seul qu'on en a fait subsiste toujours.

XI. On se consoleroit de la durée si courte de la Royauté, si elle offroit un moyen plus sûr &

*nitorum gloriæ, ut nudè nudum consideres. S. Bernard.  
L. 2. de Consider. C. 9.*

plus facile que les autres conditions , pour arriver au véritable bonheur. Mais il n'y en a point au contraire qui expose à tant de périls , qui fournissent plus d'occasions à la cupidité , qui soit d'un accès plus difficile à la vertu , qui paroisse mettre plus d'obstacles à l'Evangile , & qui soit plus environnée de séducteurs , & en même tems plus destituée de tout secours. On le verra clairement dans la suite , & la triste expérience de presque tous les Princes , en est une preuve trop publique & trop manifeste.

XII. Celui donc qui seroit le maître d'accepter ou de refuser la Royauté , & à qui la Providence n'imposeroit pas la nécessité , ou par la naissance , ou par une voie aussi certaine que la naissance , de monter sur le thrône , seroit fort sage de mettre en délibération s'il y monteroit. Il remoiagneroit par-là qu'il seroit instruit des devoirs , & par conséquent des dangers d'un Souverain. Il feroit paroître un esprit plus grand & plus élevé que la grandeur même , ou , pour parler plus juste , que l'ambition qui la desire ; & il prouveroit qu'il en seroit digne , par la crainte même de ne l'être pas , & d'y succomber. Des hommes qui n'avoient qu'une sagesse humaine , ont été capables de ces réflexions. Ils n'ont rien vu dans la souveraine puissance qui les éblouit ; & dans le tems même que l'Empire leur étoit offert , ils n'y trouvoient rien de plus véritablement grand , que les dangers qui les intimidoient , & que les devoirs qui passioient leurs forces.

XIII. L'Histoire nous a conservé sur cela deux exemples mémorables. L'un est de l'Em-



pereur Tacite , & l'autre de l'Empereur Probe : tous deux véritablement dignes de commander , & tous deux ayant eu une extrême peine à accepter le commandement. Voici en peu de mots ce qui regarde le premier. <sup>1</sup> Le Senat & l'armée s'étant déferé mutuellement pendant six mois entiers , l'honneur de donner un successeur à Aurelien , parce qu'on pensoit à faire un bon choix , & qu'on craignoit de s'y tromper , le Senat jetta enfin les yeux sur Tacite , le premier <sup>2</sup> & le plus illustre de son Corps. Il n'y avoit jamais eu de circonstances plus flatueuses pour un particulier , & jamais la vocation à l'Empire n'avoit paru plus légitime. Tacite néanmoins n'en fut pas touché , & les registres <sup>3</sup> publics nous apprennent , qu'il répondit ainsi aux Senateurs qui l'avoient choisi d'une commune voix : <sup>4</sup> « Je m'étonne que vous pensiez à mettre à la place d'Aurelien , l'un des » plus grands Princes que nous ayons eu , un » homme âgé , & qui remplit à peine les fonctions de Sénateur. Considérez avec plus de » réflexion quel homme vous tirez de son cabinet , & à quel âge , pour l'exposer à toutes » les suites du commandement , dont la prin-

<sup>1</sup> Quod rarum & difficile fuit , Senatus Populusque Romanus perpessus est ut Imperatorem per sex menses , dum bonus quæritur , Respublica non haberet. *Vopisc. in vit. Taciti* , p. 284.

<sup>2</sup> Il étoit , primæ sententiæ consularis.

<sup>3</sup> *Vopiscus assure qu'il copie les Registres même du Senat.*

<sup>4</sup> Miror vos , P. C. in locum Aureliani , fortissimi Imperatoris , senem velle principem facere. Vix munia Senatûs implemus. Videte diligentius quam ætatem de cubiculis atque umbrâ in pruinâ æstusque mittatis. p. 284.

» cipale est de marcher à la tête des armées »  
 Tout le Senat lui représenta, <sup>1</sup> que c'étoit à son esprit & à sa prudence que l'Empire étoit confié ; & que c'étoit son mérite qu'on choisiroit , & non son corps. Mais comme il persistoit dans son refus , qui alloit jeter la Republique dans un extrême danger , un des plus <sup>2</sup> sensés & des plus éloquens Senateurs lui fit voir , combien les raisons d'accepter l'Empire étoient supérieures à celles qui le lui faisoient refuser ; & il l'obligea de se soumettre à une élection qu'on étoit bien résolu de ne pas changer. Tacite y consentit enfin , & il ajouta : « <sup>3</sup> Je n'ai donc » plus désormais qu'à donner tous mes soins , » & à faire tous mes efforts pour répondre à votre attente , par des conseils dignes de vous » & d'un Empereur , si je ne puis la remplir » par des actions de valeur & de courage ».

XIV. Probe fut aussi modéré & aussi sage. Il s'opposa , autant qu'il put , à l'inclination & aux instances de l'armée , qui le déclara Empereur. <sup>4</sup> « Vous faites , dit-il aux troupes , un mauvais choix , qui ne vous convient , ni à vous » ni à moi. Vous ne connoissez ni votre bien ,

<sup>1</sup> Quis melius quam senex imperat ? Imperatorem te , non militem facimus. Tu jube , milites pugnent. Animum tuum , non corpus eligimus. *Ibid.*

<sup>2</sup> Il avoit été Consul , & il s'appelloit Metius Falconius Nicomachus. Son discours étoit rapporté dans les *Registres publics*.

<sup>3</sup> Curabo , enitar , efficiam , ne vobis defint , si non fortia facta , at saltem vobis atque Imperatore digna consilia. p. 285.

<sup>4</sup> Non vobis expedit , milites : non mecum bene agitis. Ego enim vobis blandiri non possum. *Vopisc. in vit. Probi. pag. 291.*

» ni mon caractère. Je suis ennemi des flatteries & des complaisances, & je n'en aurai point pour vous ». C'étoit un moyen sûr pour rallentir l'ardeur des soldats que de leur parler ainsi, & c'étoit même s'exposer à la convertir en indignation contre lui ; mais il la craignoit moins que leur zèle, & nous ne pouvons douter que ce qu'il écrivit à un principal <sup>1</sup> Officier de l'Empire, ne contienne ses véritables sentimens : « <sup>2</sup> Je n'ai jamais désiré, lui dit-il, la place où je suis. Je n'y suis monté qu'à regret, & je n'y demeure que parce que j'y suis forcé par la crainte de jeter la République dans de nouveaux périls, & de m'y exposer moi-même. »

XV. Ces grands hommes jugeoient plus sagement de la souveraine puissance que beaucoup de Princes, qui en craignent moins les périls, parce qu'ils les connoissent moins. Ils avoient moins d'ambition & plus de lumières, & ils faisoient que la plus pressante & la plus efficace raison qui puisse porter un homme de bien à accepter le Gouvernement, est le desir d'être utile à la République, & la crainte de la laisser tomber dans de mauvaises mains.

XVI. C'est ce que le Prince doit estimer dans la grandeur, & qui doit la lui rendre précieuse. Il est mis par elle en état de devenir le Protecteur de la République ; d'y établir beaucoup de biens ; d'y remédier à beaucoup de

<sup>1</sup> A Capiton, Préfet du Prétoire.

<sup>2</sup> Imperium nunquam optavi, & invitus accepi. Deponere mihi rem invidiosissimam non licet. *Ibid.* pag. 291.

maux ; de donner le mouvement & la vie à un grand Empire ; d'y faire fleurir la justice & les loix ; d'y mettre en honneur la probité & la vertu ; d'y exciter le travail & l'industrie ; d'y faire régner la paix & l'abondance. Il se trouve heureux en ce sens , d'avoir été choisi par la Providence divine pour être le canal & le principe de tant de biens ; & il se console de ses peines , & de ses dangers mêmes, par l'esperance d'être utile à une infinité de personnes , & beaucoup plus par la joie de l'avoir été.

XVII. Mais il distingue toujours son état de celui des autres ; & dans le tems même qu'il les rend heureux par sa sage conduite , il ne croit point l'être précisément parce qu'il est grand , ni même parce qu'il use bien de sa grandeur pour les autres ; mais parce qu'il l'est intérieurement dans le fond de son cœur , où il faut toujours revenir , pour juger sainement de tout.

« <sup>1</sup> Il est donc fort utile , dit S. Augustin , que  
 « les bons Princes régneront long-tems , & sur  
 » plusieurs peuples : mais cette utilité regarde  
 » plutôt les peuples que les Rois. <sup>2</sup> Et lorsque  
 » Dieu en donne à la terre , qui ont toutes les  
 » qualités nécessaires pour bien régner , c'est  
 » aux Empires plutôt qu'aux Princes que Dieu  
 » fait miséricorde.

XVIII. Cela ne signifie pas que le mérite d'un Prince qui fait un saint usage de son auto-

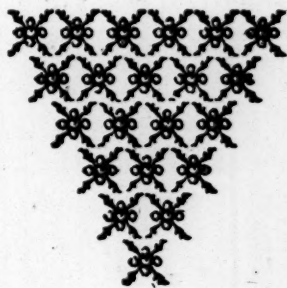
<sup>1</sup> Utile est ut boni longè latèque diu regnent : neque hoc tam ipsis quàm illis utile est quibus regnant.. S. August. L. 4. de Civit. Dei. Cap. 3.

<sup>2</sup> In hâc ergo terrâ regnum bonorum non tam illis præstatur , quàm rebus humanis. Ibid.



rité, ne soit très grand aux yeux de Dieu : mais alors même son autorité, & le bon usage qu'il en fait, ont plus de rapport aux peuples qu'à lui-même ; & c'est parce qu'il est bien persuadé que toute sa grandeur est pour les autres, qu'il a tant de mérite à s'en bien servir.

XIX. Voilà sur quoi un jeune Prince doit former ses idées sur son élévation & sa grandeur, pour les rendre justes, & pour n'être pas entraîné par les faux préjugés de la plupart des hommes, qui n'admirent dans un Souverain que son pouvoir & son indépendance ; qui le croient heureux, parce qu'il est le maître de tous les objets que la concupiscence desire ; & qui pensent eux-mêmes, ou qui veulent lui persuader, que la grandeur est son état naturel, & qu'elle a mis autant de distinction entre lui & eux, qu'elle en a mis entre sa place & la leur.



## CHAPITRE V.

*Quel jugement le Prince doit porter de l'éclat extérieur de la grandeur.*

## ARTICLE I.

*Le Prince doit juger sainement de l'éclat extérieur de sa grandeur.*

I. **C**omme il doit vivre au milieu de cet éclat, & qu'il en sera toujours comme environné, il est pour lui d'une extrême conséquence, de savoir quelle en est la fin, & quel en doit être l'usage : autrement il se remplira de beaucoup d'erreurs populaires, & il quittera le sentier qui devoit le conduire à une solide gloire, pour suivre, par de fausses routes, une vaine idée de splendeur & de majesté, qui s'évanouira quand il croira la saisir, & qui ne lui laissera que la confusion de s'être trompé.

II. L'éclat extérieur de la grandeur comprend deux choses : les honneurs ou les respects, & la magnificence. Celle-ci dépend du Prince, & l'autre de ses sujets. Il importe d'approfondir l'une & l'autre, & pour éviter la confusion, il est bon de les considérer séparément.



## ARTICLE II.

*Quel jugement il doit porter des honneurs  
& des respects qui lui sont dûs.*

I. Il est certain que le respect & la vénération sont justement dûs aux Princes. <sup>1</sup> C'est Dieu qu'ils représentent ; c'est son autorité dont ils sont revêtus ; c'est lui qui les a placés sur nos têtes , & ce seroit manquer de respect pour lui-même , que de refuser un hommage sincère & profond à ce qu'il leur a communiqué de sa majesté.

II. Toutes les raisons qui prouvent que l'autorité des Princes est nécessaire pour conserver la tranquillité & la paix , & que sans elle tout retomberoit dans la confusion & le désordre , sont aussi des preuves de l'obligation où l'on est de la respecter par des motifs de justice & de reconnaissance. C'est le premier tribut qu'on lui doit pour les bons offices qu'on en reçoit & qu'on en attend ; & il est visible , qu'une autorité qui ne seroit pas respectée selon toute l'étendue de son pouvoir , ou deviendroit absolument inutile , ou seroit très limitée dans les bons effets qui en doivent suivre.

III. Mais plus il est certain que les respects les plus profonds sont dûs à l'autorité , parce qu'elle vient de Dieu , & qu'elle est toute destinée au bien public ; plus il est évident qu'ils ont

<sup>1</sup> Nos judicium Dei suspicimus in Imperatoribus , qui gentibus illos præfecit. Id in eis scimus esse quod Deus voluit. *Tertull. Apolog. c. 32.*

plus de rapport à la place qu'occupe le Prince, qu'à la personne. Ils sont une suite naturelle de la grandeur, & il en faut par conséquent juger comme de la grandeur même. Ils ne donnent comme elle, rien d'intérieur & de personnel. Ils ne sont point liés nécessairement au mérite, & n'en sont point une preuve. Ils laissent tous les défauts, & n'en peuvent changer aucun ; & s'ils trouvent le Prince destitué de quelques qualités essentielles, ils n'en sont point le supplément.

IV. Dès lors il est évident que le Prince se tromperoit, s'il vouloit s'attribuer à soi-même, un honneur qui n'est dû qu'à l'autorité, & s'il croyoit mériter tout ce que mérite la place. Ce sont deux choses très-différentes que son caractère & sa personne. L'un est sacré & divin ; mais l'autre peut en être fort indigne, & il faut qu'un Prince se mette bien avant dans l'esprit, que Dieu, en lui communiquant une autorité qu'il veut qu'on respecte, n'a point prétendu flatter sa vanité<sup>1</sup>, ni fournir une matière à son orgueil : mais qu'il a voulu que le Prince craignît de deshonorer par sa conduite une autorité si respectable, & qu'il s'efforçât de mériter par ses actions, le même honneur qui est dû à son caractère.

V. C'est en effet une puissante exhortation pour un Prince qui a du sentiment & de la noblesse, que les respects qu'on lui rend. Il se trouveroit honteux de les recevoir, sans s'effor-

<sup>1</sup> Non vult te facere superbum Christus. S. August. Enarrat. in Psal. 125. n. 7.



ter d'en être digne. Il les regarderoit alors comme un reproche public de sa conduite ; & il ne pourroit se consoler , s'il étoit convaincu que tous les respects vont à sa place & à son autorité, & qu'aucun ne s'adresse à lui.

VI. Il fait bien néanmoins , que malgré ses efforts , il demeure au-dessous des témoignages de vénération qu'il reçoit de toutes les personnes qui lui sont soumises , & en qui souvent le mérite & la vertu sont dans un degré plus éminent que dans lui-même <sup>1</sup> : & cette réflexion le retient en secret , de peur qu'il ne se livre à la vaine joie d'être l'objet des respects de tous. Il voit avec une espece de confusion, des personnes d'une haute vertu abaissées à ses pieds ; & il ne s'enivre pas d'un honneur , qui seroit quelquefois plus justement dû à celui qui le rend , qu'à celui qui le reçoit , s'il s'agissoit de le régler par le mérite , & non par le rang.

VII. Car il y a des Grandeurs naturelles ; & il y en a d'autres d'institution. Les unes sont des qualités réelles de l'esprit ou du cœur ; telles que la prudence & la bonté : les autres sont des distinctions d'autorité & de rang ; telles que la qualité de Roi & celle de Prince. Il est dû à toutes de l'honneur : mais il n'est pas dû à toutes de l'estime. L'honneur & l'estime s'unissent , quand il s'agit des Grandeurs naturelles ; mais l'honneur demeure séparé de l'estime , quand il ne s'agit que des Grandeurs d'institution.

<sup>1</sup> Ordinavit sic Deus Ecclesiam suam , ut omnis potestas ordinata in seculo , habeat honorem , & aliquando à melioribus. *S. August. Enarrat. in Psal. 125.*  
n. 7.

VIII. Il est juste d'honorer l'autorité & d'être soumis ; mais il n'est pas juste qu'un Prince exige l'estime par le titre seul de l'autorité. Ce seroit alors confondre des choses très-différentes. Quand le Prince aura des vertus estimables, je l'estimerai ; mais quand il se contentera d'avoir de l'autorité, je respecterai le pouvoir que Dieu lui a donné, & je lui refuserai mon estime.

IX. Il faut qu'il unisse les deux Grandeurs, la naturelle, & celle d'institution, pour m'obliger à unir à son égard le respect & l'estime ; & il doit comprendre que, comme ce seroit une folie que de lui disputer la souveraine puissance, en prétendant avoir plus de mérite que lui, il commettrait de son côté une grande injustice, s'il prétendoit avoir plus de droit qu'un autre à l'approbation & aux louanges, parce qu'il est souverain.

X. Il est donc nécessaire qu'un Prince qui a de la justesse d'esprit & du discernement, s'épare bien l'honneur qu'on lui doit toujours, de celui qu'on lui peut refuser sans être injuste ; & qu'il distingue bien aussi les moyens de se faire rendre l'un, & ceux de mériter l'autre. Si on lui manque de respect, son autorité, à qui il est dû, lui met en main les moyens de se le faire rendre, & de punir quiconque refuse de se soumettre. La puissance alors venge le mépris de la puissance, & la force vient au secours de la grandeur : mais ce seroit abuser des choses, & confondre des moyens tout-à-fait séparés, si l'on vouloit employer la force pour se faire estimer. C'est au mérite seul qu'un tel honneur est dû,

D'UN PRINCE. I. Part. 45  
& la puissance feroit d'inutiles efforts pour l'obtenir.

ARTICLE III.

*Quel jugement il doit porter de la magnificence  
qui accompagne la grandeur.*

I. Il en est de même de la magnificence , que tant de Princes tâchent de substituer au vrai mérite. Elle peut être propre à attirer une considération extérieure ; mais elle ne peut tenir lieu d'aucune qualité personnelle : tout son usage consiste à faire partie de l'éclat extérieur de la grandeur ; & elle ne devient digne de louanges , que lorsqu'elle est conduite par la raison.

II. On ne peut réduire ce qu'on entend par magnificence à une idée bien précise , parce que la magnificence s'étend à beaucoup de choses de différente nature : mais il me semble qu'on peut la diviser en deux especes ; dont la premiere comprend ce qui contribue à l'autorité & à la sûreté des Rois ; & l'autre , tout ce qui sert à la splendeur & à la pompe. Les Officiers du Prince & de la Couronne , une Garde nombreuse , des Troupes entretenues & placées à propos pour le besoin , font partie de la magnificence de la premiere espece. Les Palais , les riches ameublemens , l'amas de plusieurs choses rares & de grand prix , une grande dépense , une Cour brillante & nombreuse , entrent dans la magnificence de la seconde espece , qui est toute pour l'éclat & pour l'appareil.

III. Il n'y a point de matière qu'il importe plus au Prince de bien connoître : mais ce seroit

prévenir l'ordre des choses , que de la traiter ici avec étendue , parce qu'elle dépend de beaucoup de vérités qui doivent y servir de préparation , & qui auront ailleurs une place plus naturelle. Je me contenterai donc ici de quelques Réflexions , qui serviront de principes aux conséquences que j'en tirerai dans un autre lieu.

IV. On ne peut nier que la grandeur des Princes temporels n'ait besoin d'une magnificence qui comprenne tout ce qui est nécessaire à leur sûreté & à leur autorité , & qui s'étende même jusqu'à la splendeur & à l'éclat. Ils régneront sur tout ce qui est visible , & ils ont en leur pouvoir tous les objets qui frappent les sens. Ce seroit donc leur ôter la marque de leur empire , que de ne leur pas accorder une partie de ce qui relève d'eux , & ce seroit confondre la Puissance avec le ministère Ecclésiastique , dont l'autorité est indépendante de l'éclat extérieur , parce qu'elle est toute spirituelle , & que son objet est au-dessus des sens.

V. Il importe au bien public que le Roi soit le centre de l'Etat , & qu'il attire de tous côtés le respect & l'admiration de ses sujets. Quelques-uns n'ont pas besoin de la majesté extérieure qui l'environne , pour reconnoître celle que Dieu lui a donnée ; mais plusieurs ne connoissent rien de grand , que ce qui l'est à leurs yeux. Ils n'admirent que ce qu'admire la cupidité ; & ils veulent voir dans leur Prince l'image de la seule félicité , & de la seule grandeur qu'ils desirerent : sans cela il ne leur paroît point élevé au-dessus d'eux , parce qu'ils n'ont point d'autre idée de l'élevation ; & ce seroit presque dégrader le Prince



que de lui ôter tout l'appareil qui les éblouit.

VI. Mais le Prince qui le conserve à cause d'eux, ne doit pas être dans leur erreur. Il ne doit trouver aucun bien solide pour lui dans une magnificence qu'il lui est défendu d'aimer, & qui ne peut être excusée, que par la foiblesse de ceux qui en ont besoin, & par l'impuissance de conserver par d'autres voies le respect dû à l'autorité souveraine.

VII. Au milieu de la pompe & du faste, il doit s'affermir dans l'amour de la modération, & même de la simplicité; s'affliger en secret de ce qu'il ne lui est pas permis de rejeter un importun appareil, qui le gêne; trouver l'état d'une personne privée plus heureux en cela que le sien, parce qu'il est moins exposé à l'orgueil; porter, comme Esther, avec une secrète confusion, tout ce qui ne sert qu'à faire paroître la souveraine puissance plus redoutable & plus fière, & retrancher de la magnificence tout ce qui n'est pas absolument nécessaire pour maintenir l'autorité.

VIII. Car il n'est pas vrai que celle-ci dépende autant de l'autre qu'on le pense, & qu'on ne puisse diminuer l'une, sans donner atteinte à l'autre. Les Princes qui ont un solide mérite, savent remplacer en mille manières ce qu'ils paroissent perdre, en retranchant quelque chose du faste & de l'éclat extérieur. Ils se font respecter par leur sage conduite, beaucoup plus sûrement que par leurs dépenses. Ils s'attachent les peuples par la confiance & par l'amour, bien plus étroitement que par la vaine admiration d'une magnificence peu nécessaire; & ils se-

roient même très-fâchés qu'on parlât plus de la beauté de leurs palais & de leurs richesses, que de leur mérite personnel, de leur justice, de leur humanité, & de leur application à rendre heureux tous ceux qui leur obéissent.

IX. Un seul exemple prouvera ce que je dis. Jamais Prince ne fut plus respecté, ni mieux obéi qu'Auguste. On bâtit dans presque toutes les Provinces de l'Empire des villes en son honneur. On passa même jusqu'à lui élever des autels pendant sa vie, par une Idolâtrie très-criminelle; cependant il n'y eut jamais de Prince plus éloigné du faste & d'une vaine ostentation de grandeur. <sup>1</sup> « Il se contenta, pendant plus » de quarante ans, d'une seule chambre, qu'il » occupoit également l'hyver & l'été. <sup>2</sup> Ses » meubles étoient si simples & si modestes, que » des particuliers, peu d'années après, ne s'en » feroient pas contentés. Il ne portoit point » d'habits que ceux que Livie sa femme, sa » sœur & sa fille avoient filés & mis en œuvre. » <sup>3</sup> Il mangeoit très peu, & des viandes très » communes. <sup>4</sup> Et à peine buvoit-il du vin ». Voilà la magnificence de celui qui commandoit

<sup>1</sup> Per annos amplius quadraginta eodem cubiculo hyeme & æstate mansit. *In vit. August. Suet. Cap. 72.*

<sup>2</sup> Instrumenti ejus & suppellectilis parcimonia appareret etiam nunc residuis lectis atque mensis, quorum pleraque vix privatae elegantiae sint. Veste usus est ab uxore, & sorore, & filia neptibusque confectâ. *Ibid. Cap. 73.*

<sup>3</sup> Cibi minimi erat, atque vulgaris ferè. Secundarium panem, & pisciculos minutos & caseum bubulum manu pressum. & ficus virides biferas maximè appetebat. *Cap. 76.*

<sup>4</sup> Vini quoque naturâ parcissimus erat. *Cap. 77.*

à tout l'Univers, & dont les hommes, par un amour & une reconnoissance portés jusqu'à l'excès, avoient fait un Dieu.

X. Je ne m'étonne pas après cela, de ce que dit un grand homme à l'Empereur Arcade, que jamais l'Empire Romain n'avoit été dans un plus grand éclat, que lorsque ses Princes n'en affectoient aucun, qu'ils commandoient eux-mêmes les armées, souffroient les mêmes fatigues que le soldat, vivoient dans une grande simplicité, n'avoient rien dans leurs habits que de modeste, comme on le voit encore par leurs statues, que les enfans, dit cet Auteur, trouvent maintenant ridicules; mais que, depuis que les Empereurs avoient cru se faire considérer par l'éclat de l'or & de la pourpre, & par une magnificence purement extérieure, ils avoient autant perdu de leur véritable grandeur, qu'ils s'étoient efforcés d'en avoir une superficielle.

XI. C'est en effet une suite nécessaire de l'erreur où tombent les Princes sur ce qui seroit capable de les rendre véritablement grands, qu'ils le negligent, pour y substituer des choses qui n'ont qu'une vaine apparence de grandeur; qui conviennent autant aux mauvais Princes qu'aux bons, que les mauvais portent plus loin que les

<sup>1</sup> Quonam tempore Romanas res melius sese habuisse putas? Num ex quo purpurati & inaurati estis? An potius tunc, cum exercitibus præficiebantur homines in propatulo vitam agentes, sole adusti, reliquoque in cultu sine ullo artificio simplices, non tragicum timorem spirantes, sed laconicis pileis tecti, quos in statuis pueri spectantes derident. *Synes. p. 16.*

<sup>1</sup> Quantum Imperatoribus superbi atque arrogantis cultus accessit, tantumdem decessit veritatis. *Ibid. p. 17.*

autres , dont l'argent est le prix , & qui sont une source continuelle de nouvelles dépenses.

XII. On ne prend ainsi le change que par foiblesse , & parce qu'on sent bien qu'il est plus aisé d'éblouir par une magnificence qui ne coûte rien au Prince , mais seulement à ses sujets , que de soutenir par un mérite universel la Majesté de la souveraine puissance. On met à la place de l'intérieur , qui est pauvre & misérable , un dehors chargé de clinquant , qu'on espère qui le couvrira ; & l'on substitue à la réalité , une décoration qui trompe le Prince , mais qui ne trompe gueres que lui. Quiconque est véritablement digne de conduire les peuples , doit avoir honte de devoir son autorité à ces foibles ressources : & il doit avoir toujours présente à l'esprit cette maxime d'un des plus grands Empereurs qu'ayent eu les Romains ; que c'est la vertu & le courage , & non la magnificence extérieure , qui donne du poids & de la dignité aux Souverains.

i Non multum insignibus aut ad apparatus regium auri & serici deputabat , dicens ; Imperium in virtute esse , non in decore. *Alex. Sever. dans la vie qu'en a fait Lan pride. p. 215.*





## CHAPITRE VI.

*L'une des plus essentielles qualités d'un Prince est de bien connoître les hommes.*

I. **A**Près les reflexions que le Prince a faites sur la puissance que Dieu lui a donnée, & sur ce qui en est la suite & l'appareil, il doit tourner les yeux vers ceux à qui Dieu l'a donné pour les conduire. Il ne peut le faire avec sagesse, sans les bien connoître; & son regne ne sera qu'une suite de fautes & d'égaremens, s'il néglige une science, qui est, à proprement parler, celle des Rois, qui doit faire l'étude de toute leur vie, & qui, après beaucoup de reflexions & d'expériences, demeure toujours très-imparfaite.

II. Quand on n'auroit que des troupeaux à conduire, on ne pourroit le faire avec succès, sans en connoître les inclinations naturelles & les besoins; sans être attentif à ce qui peut leur nuire ou leur être utile; sans étudier les manieres de les gouverner qui réussissent le mieux; & sans profiter de ce qu'on découvre tous les jours, ou de leurs maladies, ou des remedes. Combien donc est-il plus juste qu'un Prince, chargé de la conduite des hommes, donne tous ses soins à les bien connoître, afin qu'il ne les gouverne pas au hazard; qu'il n'employe à leur égard que la raison & l'intelligence, qu'il entre dans tous leurs véritables besoins, qu'il satisfasse leurs justes inclinations, qu'il conserve ce qu'ils

ont de bon , & qu'il s'oppose à ce qu'ils ont d'injuste ?

III. Croiroit-on qu'un Pasteur , à qui l'on n'auroit confié que quelques brebis , s'acquitteroit de son devoir en ne consultant que ses volontés , & en n'employant que la force ? Comment donc peut-on penser qu'un Prince n'ait qu'à commander ce qui lui plaira , & à soutenir ses commandemens par la force , & qu'il ne faille pour regner qu'être absolu ?

IV. Il faut avoir une idée bien basse de la Royauté , pour la borner à la seule puissance , & pour en exclure la raison. Y a-t-il un Pere , qui ne se trouvât deshonoré , si l'on le croyoit incapable de conduire sa famille avec sagesse ? Voudroit-on confier une ville , ses loix , son commerce , sa liberté , sa sûreté , à un homme sans intelligence ? Et quelle témérité par conséquent n'est-ce point de se charger d'un grand Etat où il y a des millions d'hommes , sans tâcher d'approfondir ce qu'ils sont , & de connaître par-là ce qu'on leur doit ?

V. Un bon Prince desiré avec ardeur de savoir ce qui est capable de remuer les hommes , de les attirer , de les attacher , de les remplir d'admiration , afin d'avoir à leur égard tout ce qui produit de tels effets. Il veut être instruit de ce qu'ils attendent de celui qui les conduit afin de ne pas manquer à leur attente. Il examine pourquoi il est de leur intérêt de se soumettre à lui , afin de ménager cet intérêt même , pour rendre leur soumission plus sûre & plus constante. Il fait attention à tout ce qui les blesse , & qui les porte à la défiance , pour

l'éviter avec soin. Il discerne dans leurs inclinations & leurs desirs, ce qui est légitime, pour le leur accorder, & ce qui ne l'est pas pour s'y opposer, de peur d'entretenir, par une foible complaisance, des maux qu'il faut guérir par la fermeté.

VI. Il s'applique sur toutes choses à bien connoître par quels moyens les esprits de tant de caracteres differens peuvent être persuadés & réunis dans un même sentiment; par quelles insinuations on entre dans leur cœur; par quels remedes on guérit leurs préjugés; par quels degrés on établit la confiance; à quelles preuves on connoît qu'on est assez le maître pour établir tout le bien qu'on juge nécessaire; parce que c'est à cette fin que tendent tous les desseins & tous les projets d'un bon Roi, & que c'est pour cela qu'il examine de si près ceux qu'il a dessein de servir, en les rendant heureux: ce qui ne se peut, qu'en les rendant meilleurs.

VII. Outre ces raisons, qui sont pressantes & sans réplique, le Prince est obligé de faire une étude particulière des hommes, pour connoître leurs talens, leur mérite, leur capacité par rapport aux emplois. C'est à lui à les choisir & à les placer: c'est sur lui que retombent toutes les suites d'un mauvais choix: c'est à lui que le compte en sera demandé: & comment le Prince se conduira-t-il dans un choix si difficile, s'il ignore ce qui est nécessaire dans chaque emploi; s'il ne peut être juge des qualités de celui à qui il le confie; s'il se laisse éblouir par de fausses apparences; s'il se fait

aider dans cette dangereuse fonction par des personnes peu éclairées ou infidèles, à qui mal-à-propos il a donné sa confiance ?

VIII. Comment le Prince demêlera-t-il un mérite extraordinaire, mais caché, d'un mérite médiocre qu'on lui vante ? Comment saura-t-il ce que c'est que mérite dans chaque état, s'il n'en a lui-même un universel ? Et comment l'aura-t-il acquis, s'il ignore celui des autres, & les moyens qu'ils ont employés pour l'acquérir ?

IX. Comment jugera-t-il de plusieurs qualités qui se trouvent dans un même sujet, dont les unes sont bonnes & les autres mauvaises, pour marquer à cet homme une place où il sera utile, & ne sera pas dangereux ? Comment au contraire refusera-t-il un emploi à un homme sage & réglé, mais trop foible pour résister aux périls dont cet emploi est environné ? Comment saura-t-il se déterminer, en donnant chaque place, par le point véritablement décisif, sans se laisser jamais éblouir par d'autres qualités, excellentes à la vérité, mais plus propres à un autre emploi ?

X. Qui ne voit par cette légère idée que je propose ici, & qui n'est rien en comparaison de la chose même, que le Prince est exposé à tomber dans un million de surprises, s'il ne sait ce que sont, & ce que valent les hommes ; s'il ne peut les comparer avec les emplois ; s'il ne fait balancer leurs bonnes qualités par les mauvaises ; & s'il n'est capable de prévoir ce que l'occasion & les penchans naturels causeront d'affoiblissement, dans des personnes qu'il ne doit pas exposer ?



XI. Mais ce qui rend la connoissance des hommes infiniment plus nécessaire au Prince que tout ce que je viens de dire, est l'intérêt qu'il y a lui-même : car il ne peut éviter de traiter avec eux, de partager avec eux son autorité, de les admettre dans sa confiance & dans ses conseils. Et il est pour lui de la dernière conséquence de bien connoître ceux à qui il se fie, & sur qui il se décharge d'une partie de son autorité : car s'il se trompe dans ce premier choix, il sera trompé dans tout le reste.

XII. Il aura inutilement de bonnes intentions, elles demeureront toujours sans effet. Il desirera en vain de connoître la vérité, elle n'approchera jamais de lui. Il ignorera toujours ce qu'il est, & ce qu'est son Royaume, ce qu'est le mérite, ce qui est digne de son attention & de récompense. Il ne sera Roi qu'en idée, & gouverné en effet. Sa puissance ne servira qu'à le rendre odieux, & elle sera bien plus à ses Ministres qu'à lui.

XIII. Il n'y a donc point de plus grand danger pour lui, & dont les suites soient plus sans remède, que de n'avoir pas les yeux assez pénétrants pour aller jusqu'aux plus profondes retraites du cœur de l'homme, & pour y découvrir tout le contraire de ce que l'artifice montre sur la surface.

XIV. Il y a des caracteres qui paroissent voisins, quoique très-differens. <sup>1</sup> Le vice imite souvent la vertu, & quelquefois même il en a

<sup>1</sup> Vicia nobis sub nomine virtutum obrepunt : in his magno periculo erratur : his certas notas imprime. Senec. Epist. 45.

plus les dehors , parce qu'il en a plus besoin , & qu'il y est plus attentif. Il faut y regarder de bien près , & y être fort habile , pour ne s'y pas meprendre , & sur-tout dans les Cours des Princes , où à la vérité tout le monde se connoît assez , mais où tout le monde affecte de se cacher au Prince , par des apparences dont il se contente presque toujours.

XV. Il doit donner toute son attention à démêler le vrai d'avec le faux , la fausse modestie de la vraie , la fausse simplicité de celle qui est sincère & naturelle , le faux desintéressement de celui qui a des racines dans le cœur , la fausse probité de celle qui est établie sur de fermes principes , la fausse piété de celle qui est solide & éclairée.

XVI. Car il n'y a point de vertus plus fausses , que celles qui ont tout , excepté la vérité , & qui ne sont attentives qu'à la vraisemblance. Il n'y a point d'hommes plus dangereux , que ceux qui veulent tromper par l'apparence du bien. Il n'y en a point de plus corrompus , ni de plus infidèles , parce qu'il n'y en a point qui méprisent plus la vertu & leur conscience , & qui par conséquent soient moins retenus par les puissans motifs qui agissent sur les autres hommes.

XVII. Un particulier a peu d'intérêt à examiner severement , si l'on est ce qu'on paroît être. Il doit même éviter de soupçonner , qu'un extérieur sage & modeste cache un cœur différent , parce que Dieu ne l'a pas chargé d'approfondir un mystère qu'il s'est réservé : mais le Prince est dans l'obligation de ne s'arrêter pas

à la surface , parce qu'il est dans l'obligation d'éviter d'être trompé , & qu'il ne le sauroit être plus dangereusement , qu'en donnant sa confiance à l'imposture pensant la donner à la sincérité.

XVIII. C'est pour tout l'Etat qu'il est sur la défiance ; c'est par amour pour son peuple qu'il est timide & tremblant. Ce seroit une erreur , dont tout son Royaume porteroit la peine , & dont Dieu lui demanderoit compte , s'il ne prenoit toutes les mesures de prudence pour l'éviter. Le vice démasqué l'allarme moins ; sa condamnation est marquée sur son front. Le vice mêlé de quelques vertus ne lui donne aussi aucune inquiétude , parce qu'il paroît peu attentif à se cacher : mais une probité qui semble parfaite le met en peur , non qu'il ne desire qu'elle soit tout ce qu'elle paroît , mais parce qu'il craint quelque embuche , & qu'elle l'avertit d'être sur ses gardes : car il est rare qu'à la Cour la vertu soit pure , & qu'elle soit sans dessein. Il est rare qu'on vante au Prince celle qu'il ne connoît pas par lui-même , sans avoir des vues ; & s'il n'est capable d'en juger que sur les apparences & par des récits , il en sera toujours mauvais juge.



## CHAPITRE VII.

*Défauts que le Prince doit éviter , pour ne pas se tromper dans la connoissance des hommes.*

I. **C**ette connoissance est pleine de difficultés , comme on a pu le conjecturer par ce qui vient d'être dit , & comme on en sera convaincu par le Chapitre suivant : mais les préjugés dont les hommes sont remplis , & les Princes plus que les autres , y mettent des obstacles plus infurmontables que les difficultés.

II. Le premier vient de la malignité , sur-tout quand elle est soutenue par un esprit qui a quelque pénétration & quelque lumière. Tout le bien alors est suspect à un Prince défiant , qui connoît peu la vertu , & qui en a peu d'expérience. De peur d'être trompé par une fausse apparence , il repousse même la vérité. Il croit toujours voir ce qui n'est pas visible. Il cherche tout ce qui ne paroît point. Il trouve des vraisemblances dans son propre cœur , qui justifient tous les soupçons qu'il forme contre celui d'un autre. Il ne peut penser qu'on soit capable de faire le bien pour le bien même. Il est ingénieux à substituer de mauvais motifs aux actions les plus innocentes. Il prend pour simplicité le jugement favorable que les autres en portent ; & il croit ses lumières supérieures à celles du vulgaire , à proportion de ce qu'il pense avoir réussi à decouvrir ce qu'on lui cachoit.



III. Comment un homme ainsi disposé connoîtra-t-il le mérite, & ceux qui en ont ? Faudra-t-il renoncer aux apparences de la vertu, pour lui persuader qu'on en a la vérité ? Est-ce que la vertu même n'est qu'un nom, & qu'elle n'a rien de réel ? Mais alors que veut-il qu'on pense de lui ? Et à quoi aboutissent tous ses soins, pour n'être pas trompé, puisqu'il ne peut éviter de l'être ; tout ce qui ne paroîtra pas mauvais, l'étant encore plus que le reste, puisque l'hypocrisie y sera jointe ? Et d'ailleurs que peut-on choisir, où tout est corrompu ? Et quel succès peut-on attendre d'une précaution qui se termine à tout rejeter ?

IV. Il est visible que la défiance portée jusqu'à cet excès, conduit aux mêmes inconvéniens qu'une imprudence aveugle, puisqu'elle ôte le discernement du vrai & du faux, du vice & de la vertu, du mérite & de l'hypocrisie, & qu'elle confond tout en prétendant tout discerner.

V. Un Prince bien intentionné n'examine pas ce qui est bon & vertueux, par la crainte de le trouver. Il le cherche au contraire par le desir & l'espérance d'y réussir, & quand il le rencontre, il fait bien quel en est le prix. C'est par une estime sincère du mérite qu'il craint de s'y méprendre ; & il ne se desie avec tant de soin de ce qui n'en a que l'apparence, que parce qu'il fait en quoi consiste la vérité.

VI. <sup>1</sup> C'est donc à la vertu qu'il appartient de

<sup>1</sup> Improbis neque virtutem, neque seipsam unquam cognoscit. Virtus verò, quum naturæ temporis experientia accesserit, & sui ipsius & improbitatis cognitionem consequetur. *Plato L. 3. de Rep. p. 408.*

connoître la vertu. Le vice ne la connoît point, & il ne se connoît pas soi-même. C'est à la lumière à juger des tenebres, & à la sagesse à discerner l'imprudence. <sup>1</sup> Tout le savoir des personnes qui ne sont instruites que par leur malignité, n'est que bassesse & tenebres. Ils s'applaudissent mutuellement quand ils sont ensemble, & qu'ils encherissent sur les soupçons les uns des autres, en calomniant la vertu; mais quand ils parlent devant des hommes qui ont de la probité & de la lumière, ils passent dans leur esprit pour des insensés & des aveugles, à qui la justice est inconnue, & qui attribuent aux autres les criminelles dispositions de leur cœur.

VII. Un sage Payen a fait avant nous toutes ces réflexions. Ce sont ses expressions dont je me suis servi, & je crois devoir ajouter ce qu'il dit encore sur cette matière, parce qu'il est fort propre à l'éclaircir. <sup>2</sup> Il seroit à propos, dit ce grand homme, que dans un Etat bien réglé, ceux qui en auroient la conduite fussent âgés, & en même temps très-vertueux, afin qu'ils con-

<sup>1</sup> Versutus ille & suspicax, qui & multa injustè agit ipse, & qui vaser ac sapiens putatur, quando cum suis similibus versatur, ingenii acritate, & prudenti perspicacitate valere creditur, sua in se exempla respiciens. Quando autem cum bonis & senioribus res illi est, fatuus prorsus apparet, importunè & præter rem diffidens, & candidam morum simplicitatem ignorans, quippe cujus nulla in se habeat exempla. *Idem. ibid.*

<sup>2</sup> Consentaneum est judicem non esse juvenem, sed senem, qui serò quæ & qualis sit injustitia didicerit: qui non propriam in se ipso sit expertus, sed qui alienam in aliorum animis longo tempore explorarit & attentè, & qui scientiâ potiùs quæ sit hujus mali natura cognoscat. *Idem. ibid.*

nussent par eux-mêmes le bien, & qu'ils ne fussent instruits du mal que par une longue expérience, qui les auroit forcés à le remarquer dans les autres. <sup>1</sup> En cela, dit le même Auteur, ils seroient absolument differens des Médecins, qu'il faudroit choisir jeunes & d'une foible complexion, afin que, par leur propre expérience & une longue étude des maladies, ils devinssent plus habiles, & fussent plus appliqués à chercher les remèdes.

VIII. La sagesse de ce Payen doit couvrir de honte ceux qui se croient habiles, parce qu'ils sont corrompus, & qui jugent de la probité des autres par la depravation de leur propre cœur. Un Prince qui seroit infecté de cette malheureuse disposition, très-ordinaire dans la Cour des Grands, ignoreroit toute sa vie ce que sont les hommes, & il ne jugeroit bien tout au plus que de ceux qui lui ressembleroient. J'insiste beaucoup sur ce point, non-seulement parce qu'il est capital, mais aussi parce qu'il seroit aisé, sans cette précaution, de confondre un grand vice avec une grande vertu, & de porter un Prince à la malignité, en l'exhortant à bien examiner les hommes, & à bien approfondir leur mérite.

IX. Il y a dans plusieurs une sorte de défiance, différente de celle qui a des racines dans la corruption du cœur, parce qu'elle ne vient que de

<sup>1</sup> Medici peritissimi, & ad artem præstandam aptissimi evaderent, si ab incunte ætate, præter magistrorum institutionem, usum quoque artis maturè adhiberent, & ipsi naturâ non omninò sanâ essent, sed omnia morborum genera experirentur: neque enim corpus corpore curant, sed animi industriâ. Tacit. *ibid.* p. 408.

l'irrésolution & des tenebres de l'esprit. Ils savent en général qu'ils peuvent être trompés ; que les dehors les plus specieux ne les doivent pas rassurer ; que ceux dont ils pourroient prendre conseil ne sont pas incapables de les jeter dans l'erreur , ou à dessein , ou par ignorance. Ils demeurent ainsi flottans , & desireroient d'y demeurer toujours , s'il étoit possible : mais la nécessité des affaires les contraignant à se déterminer , ils choisissent , par une espece de sort , ce qui s'offre à eux sans le connoître , aussi préparés à condamner leur choix qu'à le soutenir , & ne sachant si c'est sur un homme de mérite , ou sur un indigne qu'il est tombé.

X. De tels Princes sont souvent injure à la vertu , en la rejettant , & honneur au vice , en le mettant en place ; & ils les confondent toujours par une défiance égale , & par l'impuissance de les démêler. Il ne faut attendre de leur conduite ni fermeté , ni lumiere. <sup>1</sup> Leur esprit demeurera ouvert à tous les soupçons , & à toutes les calomnies. On leur rendra très-facilement le mérite suspect : & comme la vertu est simple , & le vice plein d'artifices , quelque homme ambitieux & adroit se saisira d'un Prince foible & timide , & prendra hardiment sur lui toutes les décisions dont il verra son maître importuné.

XI. Un troisieme obstacle , aussi opposé à la connoissance des hommes que ceux que je viens de marquer , est la persuasion que tous les hommes sont à-peu-près semblables , & qu'il impor-

<sup>1</sup> Utrumque in vitio est , & omnibus credere & nulli.  
*Sen. Ep. 3.*



te peu par conséquent d'examiner ce qu'ils font, & quelle différence leurs qualités personnelles peuvent mettre entr'eux; parce que cette différence est peu de chose; qu'ils ont tous quelque bien & quelque mal dans une proportion assez égale; que les talens & les défauts sont mêlés dans tous, & qu'on a droit d'espérer qu'ils réussiront également dans les emplois, comme on a sujet de craindre de tous qu'ils s'en acquittent mal.

XII. Par une suite de cette disposition, l'on estime & l'on méprise également tous les hommes; & l'on ne voit jamais de grandes raisons, ni pour les placer, ni pour les révoquer, parce qu'on ne se fie pas véritablement à eux, & qu'on se défie également des successeurs qu'on leur donneroit.

XIII. C'est par cet injuste préjugé que la plupart des Princes se croient dispensés d'étudier les hommes avec soin, & qu'ils se tiennent en repos sur le choix qu'ils font des uns plutôt que des autres, persuadés dans le fond, qu'après beaucoup de recherche, ils ne seroient pas mieux servis, & qu'ils se donneroient une peine inutile.

XIV. Mais quiconque fait la distance presque infinie qu'il y a souvent entre un homme & un homme pour l'Eglise, pour la Justice, pour la Guerre, pour les Finances; entre un homme digne de la confiance du Prince, & un homme qui en abuse; entre un homme zélé pour le bien public, & un homme qui en est ennemi: quiconque connoît ces différences, peut juger de l'aveuglement d'un Souverain qui ne les con-

noît pas , & des suites affreuses d'un tel avènement.

XV. Mais on est conduit à cette malheureuse disposition par la paresse , qui est un quatrième obstacle à la connoissance des hommes. Un Prince veut regner & être en repos. Il veut être le maître , & ne se donner aucun soin, Dès lors il est de son intérêt de se faire des maximes qui s'accordent avec l'amour de sa tranquillité ; & il n'y en a aucune si commode pour son repos , que l'égalité du mérite & de l'imperfection des hommes. On peut fermer les yeux & les placer sans crainte , puisqu'ils ont tous les mêmes talens : on peut encore fermer les yeux , & les destituer , parce qu'ils ont tous les mêmes défauts. La volonté du Prince , où tout est égal , est la seule chose qui soit décisive : aller par-delà , c'est une vaine subtilité , & une inquiétude inutile.

XVI. L'expérience qui paroît justifier cette fausse maxime est un cinquième obstacle. J'ai cru au commencement de mon regne , dit un Prince , qu'il falloit discerner les hommes & les bien connoître : mais l'usage m'a détrompé. Je n'ai connu personne qui valût beaucoup plus qu'un autre. Le tems a découvert dans tous des défauts cachés. J'ai appris de tous les mêmes choses , & reçu les mêmes plaintes , & souvent ceux que j'ai choisis presqu'au hazard , ont mieux réussi que les autres. C'est donc un travail très-infructueux que celui de vouloir tout approfondir. C'est l'erreur & la chimere des commençans : l'usage les en desabusera.

XVII. Cela est vrai jusqu'à un certain point ,

& le fera toujours , quand on ne cherchera le vrai mérite qu'à la Cour , & qu'on se contentera d'examiner les hommes sur le rapport de ses Ministres , & ses Ministres sur l'idée qu'on s'est fait dès l'enfance de ce qui est nécessaire aux places qu'ils occupent ; mais quand le Prince aura de justes idées de tout , qu'il cherchera parmi les hommes tout ce qui en approche le plus ; qu'il emploiera à cela un soin perseverant , comme on le dira dans la suite ; il découvrira bientôt , qu'une expérience défectueuse n'étoit pas une regle , & qu'il y avoit dans son Royaume plus de véritable mérite qu'il ne pensoit.

VIII. Mais pour cela il faut avoir de l'élevation & de la grandeur dans l'esprit & les sentimens : car, où chercher ce qu'on ne connoît point ? Et comment le discerner quand on le trouvera , si l'on n'en a aucune idée ? C'est donc un esprit borné & médiocre qui borne la connoissance des hommes , & qui met un obstacle invincible au discernement qu'un Prince en doit faire. Tout est court & limité pour celui qui l'est. Il ne croit pas réel ce qu'il ne voit pas. Il trouve tout égal , parce que ses yeux ne sont pas assez clairvoyans pour observer des différences qui leur échappent , & excepté le cercle étroit de ce qui l'environne , tout le reste est confus pour lui , & se perd dans l'obscurité.

XIX. L'indifférence pour le bien public , est un obstacle encore plus dangereux qu'un esprit médiocre & borné. Avec le plus excellent génie , on peut ignorer les hommes & leurs mérites , parce qu'on examine peu ce qui touche peu. C'est l'amour de la Republique qui rend atten-

tifs à tout, ceux qui sont capables de la servir ou de lui nuire; c'est son intérêt qui agit le Prince, & qui le met en inquiétude; c'est pour elle qu'il desire de trouver du secours dans ceux qui partagent ses soins. Autrement il s'endort, & ne fait aucun usage de ses lumières, & il compte pour perdu tout ce qui ne se termine pas à lui-même.

XX. Enfin c'est la bassesse du cœur qui met un dernier obstacle à la connoissance des hommes. On se soucie peu qu'ils aient ce qu'on n'a pas: on le craindrait même s'ils l'avoient; & l'on seroit plus capable de jalousie, si l'on étoit forcé de le voir, que de desir de le trouver. Ainsi l'on est bien aise de ne point tant examiner, & de laisser tous les hommes dans une espèce d'oubli, qui ensevelisse les grandes qualités de quelques-uns, & qui cache la différence qu'elles mettroient entr'eux, & le Prince qui ne les a pas.

## CHAPITRE VIII.

*Rien n'est plus difficile que de bien connoître les hommes.*

I. **C**ela seroit vrai, quand il ne s'agiroit que d'une connoissance qui se termineroit à l'esprit, & dont on ne seroit point obligé de faire usage: car dans les ouvrages de Dieu, il n'y a rien de plus grand que l'homme, qui contienne plus de merveilles, & qui cache par



conséquent plus d'obscurités. Mais ce n'est point à une connoissance stérile de l'homme que le Prince doit se borner. Il est obligé d'entrer dans le détail, & d'appliquer ce qu'il sait. C'est pour la République, & non pour sa satisfaction, qu'il étudie ce nombre infini d'hommes qui lui sont confiés, dont il doit conduire les uns par les autres. C'est pour leur bien qu'il tâche d'entrer dans leurs plus secrètes inclinations, & de découvrir les plus secrets ressorts qui les font agir, afin de marquer à chaque personne sa place; de donner de l'autorité à proportion du mérite; de faire concourir le bien particulier au bien public; & de conduire tout l'Etat par un mouvement si réglé, que tout se lie & s'entretienne, & que la force des uns ne soit employée que pour l'utilité des autres.

II. Voilà le but du Prince, <sup>1</sup> & sans cela il vaudroit mieux qu'il dormît toute sa vie, comme dit S. Augustin, que de s'agiter beaucoup pour ne rien faire, & qu'au lieu de charger ses Ministres d'une infinité d'affaires qui les occupent jour & nuit, & qui retombent presque toutes sur le peuple, il les congédiât, comme inutiles au bien public.

III. Mais par quels moyens un seul homme connoîtra-t-il tout ce qu'il y a de bon & de mauvais dans tous ceux qui lui sont soumis? Par quelle lumière percera-t-il ces profondes re-

<sup>1</sup> Quid boni agitis in his tantis curis & laboribus vestris, nisi ut benè sit hominibus? Si enim hoc non agitis, vel dormire fatius est noctesque diesque, quàm vigilare in laboribus publicis nulli utilitati hominum profuturis. S. Augustin. Ep. 151. Nova Edit. ad Caci-  
lianum. n. 14.

traies du cœur <sup>1</sup> où l'homme se cache, & où il est si différent de ce qu'il paroît être ? Comment demêlera-t-il tous ces dedales & tous les contours où l'artifice s'enveloppe, & où il s'embarasse quelquefois de telle sorte, qu'il ne se reconnoît plus & qu'il est le premier trompé ? Les esprits les plus défiants & les plus soupçonneux croient ne l'être pas encore assez pour se précautionner contre l'imposture ; & quoi qu'ils ayent tort, on doit convenir, que l'obscurité impenétrable des pensées & des sentimens des hommes donne occasion à leur malignité.

IV. Ce seroit un remède, si l'on pouvoit réduire tous les caracteres des hommes à certains genres, & en faire au Prince une peinture exacte qui lui servît à les remarquer. Mais les caracteres sont infinis, & d'une telle variété, que les modes qu'on en donneroit, n'égaleroient jamais les originaux, & ne serviroient même qu'à tromper celui qui seroit frappé de quelques traits qui paroîtroient semblables ; mais qui seroient joints à beaucoup d'autres très-différens.

V. Il peut arriver que l'homme de bien conserve quelque chose qui blesse, & qui ne donne pas de lui une idée avantageuse. Un excellent esprit n'a pas toujours l'air aussi humble & aussi modeste qu'il le faudroit. Une vertu sincere est quelquefois plus negligée & plus simple que celle qui n'en a que l'apparence. Au con-

<sup>1</sup> In animis hominum tantæ latebræ sunt, & tanti recessus, ut omnes suspiciosi, cum meritò culpentur, etiam laudari arbitrentur se debere quod cauti sint. *S. Augustin. ibid. n. 4.*

traire, un mérite très-superficiel peut être relevé par des manieres très-prevenantes; & un homme ambitieux, intéressé, entreprenant, peut cacher ce mauvais fond, sous des dehors qui feroient une partie du caractère contraire. Comment, en consultant quelques modeles dont on se fera rempli la memoire, découvrira-t-on le mérite sous des apparences qui le cachent, & le vice sous une parure qui l'embellit?

VI. Les Princes ont ordinairement un goût fort exquis des manieres, & ils sont par là plus exposés que les autres à se tromper sur le fond. Ils sentent tout; mais ils ne voient pas toujours tout. Ils sont invités ou offensés par des choses qui le méritent, mais qui souvent ne sont pas ce qu'il y a de plus essentiel. Ils jugent promptement de ce qui est visible, & pour l'ordinaire le jugement qu'ils en portent est fort sûr; mais ce qui est visible est rarement décisif; & quand on a certaines qualités importantes, on est facilement dispensé par eux d'une épreuve un peu severe.

VII. On dit en général aux Princes, qu'ils doivent se défier des personnes artificieuses & d'une profonde dissimulation; mais en combien de manieres peut-on diversifier ce caractère? La naïveté & la candeur savent le couvrir dans les plus habiles. Ils mettent en apparence leur cœur sur leurs levres, pour le rendre plus inaccessible en effet; & plus ils ont d'esprit & de desseins, plus ils réussissent à cacher un abîme profond sous une surface innocente.

VIII. On avertit encore les Princes d'être en

garde contre les flatteurs : mais il n'y a que ceux qui le sont grossièrement qui soient découverts : les autres sont instruits de la défiance où l'on est à leur égard, & ils évitent avec soin tout ce qui les feroit reconnoître. Plus ils sont ingénieux, plus ils sont féconds en artifices & en précautions : & le même dessein de se rendre maître de l'esprit du Prince par la flatterie, s'exécute par cent moyens différens.

IX. il en est de même de l'ambition & du desir de dominer. Devant un Prince jaloux de son autorité, qui oseroit l'avouer ? On se couvre d'un masque de modestie, d'éloignement des affaires, d'inclination pour la retraite, capable de tromper tout le monde ; & pendant qu'on fait agir & parler différentes personnes, pour faire valoir ses talens & son mérite, on y ajoute de son côté la recommandation de l'humilité, qu'on espere qui sera plus puissante. La fausse probité, le faux zèle pour le bien public sous un Prince qui n'a que de bonnes intentions, prennent mille figures pour le séduire : & quoique le mensonge ne soit pas toujours heureux, il réussit mieux ordinairement que la vérité, dont il emprunte le visage, & auquel il ajoute le fard.

X. Par quelle espece de prophétie le Prince lira-t-il dans les cœurs le contraire de ce qu'on lui montre ; car c'est le nom que donne l'Écriture à cette lumière supérieure, qui doit lui découvrir tout l'artifice qu'on emploie pour le tromper ? <sup>1</sup> Il faut, dit-elle, que le Roi soit

<sup>1</sup> Divinatio in labiis Regis, in judicio non errabit os ejus. Prov. XVI. 10.



devin pour bien juger de tout. Qui dissipera les prestiges & les fantômes qu'on fait paroître devant lui à la place des réalités ? <sup>1</sup> Le cœur d'un seul homme est impénétrable, selon le langage du St. Esprit : <sup>2</sup> C'est une eau profonde qu'on ne peut sonder. Quelle sagesse faut-il donc avoir pour l'épuiser, & en découvrir le fond ? Et quelle étendue doit avoir cette sagesse, pour avoir le même succès à l'égard de tant de personnes que le Prince a intérêt de bien connoître ?

XI. Comme le Prince étudie les hommes, tous ceux qui sont auprès de lui, ou qui ont quelques espérances, l'étudient aussi. Ils l'examinent encore plus attentivement qu'ils n'en sont examinés. Ils témoignent de l'aversion pour tout ce qu'il condamne. Ils paroissent ses approbateurs, pour en être approuvés ; & parmi cette multitude d'hommes attentifs à le copier, rien n'est plus difficile que de discerner le signe de celui qui a des motifs plus sinceres.

XII. On observe principalement ses défiances & ses précautions, pour le tromper plus sûrement par sa vigilance même. On fait sur quoi il est en garde, & on l'évite. On fait ce qu'il prend pour une preuve de mérite, & l'on s'en fait honneur : mais avec de sages menagemens ; parce qu'on fait bien que le plus grand danger consiste à être découvert, & que rien n'est plus capable de tout découvrir que l'affectation.

<sup>1</sup> Pravum est cor omnium & inscrutabile : quis cognoscet illud ? *Jerem. XVII. 9.*

<sup>2</sup> Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri : sed homo sapiens exhaustiet illud. *Prov. XX. 5.*

XIII. Mais quand on supposeroit que personne n'a dessein de tromper le Prince ; comment connoîtra-t-il des hommes qui ne se connoissent point eux-mêmes , & qui sont les premiers trompés sur leur sujet ; qui pensent avoir ce qu'ils n'ont point ; qui se croient propres à des choses qui les passent ; qui prennent leurs pensées pour leurs dispositions ; qui jugent de leur vertu par leurs idées , & qui se persuadent qu'ils sont capables de tout , parce qu'ils ne se rendent justice sur rien ?

XIV. Sur quels fondemens pourra-t'il juger , que dans une place importante ils conserveront la probité qu'ils avoient dans une situation qui les exposoit moins ? Combien y en a-t-il à qui l'élévation a fait perdre ce qu'ils avoient de vertu ? Combien paroissent-ils modérés jusqu'à ce qu'ils fussent placés ? L'espérance de l'être , tenoit toutes leurs autres passions en bride. Ils avoient un intérêt principal qui suspendoit tous les autres ; ils ont paru ce qu'ils étoient , dès qu'ils ont eu la liberté de le montrer.

XV. Pour bien juger des hommes , il faut beaucoup moins les examiner par rapport à ce qu'ils sont actuellement , que par rapport à ce qu'ils peuvent devenir : car il y a mille ressorts dans leurs cœurs , qui n'agissent & ne se détendent que dans l'occasion. Une condition obscure tient toutes les passions comme engourdies , & l'on croiroit alors qu'elles sont éteintes , parce que rien ne les remue ; mais dès que les choses qui en sont les objets ne sont plus à la même distance , & qu'elles commencent à s'approcher , c'est une chose étonnante combien les  
mêmes

mêmes hommes paroissent differens, & combien on s'étoit trompé en jugeant qu'ils seroient toujours ce qu'ils avoient été plusieurs années.

XVI. Un simple homme, borné à un petit bien de campagne, & qui n'a pas la moindre pensée d'ambition, peut être conduit par degrés à en avoir une aussi grande qu'Alexandre. Il ne faut pour cela qu'étendre les bornes qui mettent à l'étroit sa cupidité, & qui ôtent toute vraisemblance à ses desirs. A mesure que son pouvoir s'augmentera, ses projets deviendront plus grands; & quand il aura obtenu un grand Empire, il ne pensera qu'à l'agrandir.

XVII. Ce n'est pas alors le cœur de cet homme qui est changé, ce n'est que sa fortune. Il étoit dans sa condition privée tout ce qu'il est sur le trône. Il ne lui manquoit qu'un espace qui pût donner lieu à tous les mouvemens dont il portoit le principe. C'est un reste de grandeur du premier état de l'homme, dont il abuse maintenant; & c'est ce qu'il faut bien connoître, pour juger si les hommes qu'on met en place sont sages & modérés par reflexion & par vertu, ou s'ils ne l'ont été jusques-là que par impuissance. Mais avant l'expérience, sur quoi un tel jugement portera-t-il?

XVIII. Il y a des hommes si légers & si mobiles, qu'on ne peut compter sur eux. Mais il y en a d'autres plus fermes, qu'il importe fort de connoître, parce qu'ils le sont quelquefois pour le mal, comme pour le bien; & qu'il y a un extrême danger à mettre l'autorité entre les mains d'un homme capable de soutenir jus-

qu'au bout un mauvais parti , s'il l'avoit pris. Mais sur quelles conjectures un discernement de cette conséquence sera-t-il fait ? Et que ne hasarde-t-on point, en donnant un grand pouvoir à un homme qui peut devenir invincible dans le mal, comme dans le bien ?

XIX. Il y a des défauts qui n'ont pas de racine dans le cœur, & qu'on peut corriger quoiqu'ils paroissent grands. Il y a des vertus au contraire, qui ne sont pas profondes quoiqu'elles aient un grand éclat. Certains vestiges font espérer, que les défauts du premier genre seront surmontés par des inclinations plus heureuses; & certains indices au contraire, font appréhender, que les vertus de la seconde espece ne soient vaincues par de mauvais penchans. Comment observer ces traces presque imperceptibles d'un bien ou d'un mal futur, & régler sur elles le choix, ou l'exclusion de certaines personnes, qu'il importe au bien public d'admettre ou d'exclure ?

XX. Un simple particulier réussit rarement dans le discernement du petit nombre d'amis qu'il veut avoir. Plusieurs se plaignent d'avoir été trompés, ou de n'avoir rien trouvé que de médiocre. Quelques-uns passent jusqu'à cet excès, que de croire tous les hommes incapables d'amitié & de fidélité; ce qui est la même chose que de les croire incapables de vertu. Que faut-il donc penser de la difficulté que doit trouver un Prince à discerner des hommes d'un vrai mérite, pour leur donner sa confiance, lui que tant de personnes croient avoir intérêt de séduire, & qui a tant de choses dans sa Gran-



deur, si éloignée de l'état d'un particulier, qui attirent & invitent les seducteurs ?

## CHAPITRE IX.

### *Moyens de connoître les hommes.*

I. JE n'ai pas eu dessein, en représentant combien il est difficile de connoître les hommes, de décourager le Prince, qui a un si grand intérêt à les connoître. J'ai voulu seulement l'avertir, qu'il ne trouveroit pas dans lui-même, ni dans les secours humains, toute la lumière dont une telle connoissance est le fruit; & j'ai espéré qu'il la demanderoit à Dieu avec un cœur aussi humble & aussi sincère que Salomon, en lui disant, comme lui : « <sup>1</sup> Seigneur, qui êtes mon Dieu, vous avez mis sur le trône votre serviteur; mais je suis un jeune homme qui ne fais pas me conduire, & qui suis chargé du peuple que vous avez choisi, peuple infini & innombrable : donnez donc à votre serviteur la sagesse & l'intelligence, & un cœur docile, afin qu'il puisse juger & gouverner votre peuple, & discerner entre le bien & le mal, car qui pourra gouverner & juger, comme il faut, ce peuple immense ? »

II. Salomon, en faisant cette prière, paroît se borner au gouvernement temporel, qui est celui que nous examinons dans cette première

<sup>1</sup> I. 3. Reg. Cap. III. v. 7. 8. 9. & L. 2. Paralip. Cap. 1. v. 10.

Partie. Il voit en quoi consiste la difficulté, & elle est la même que celle que nous avons représentée jusqu'ici. C'est un peuple immense, dit-il, que j'ai à conduire, moi qui ne fais pas me conduire moi-même ; & ce peuple est celui que vous avez choisi, que vous aimez, que vous m'ordonnez d'aimer à votre exemple, mais dont les inclinations, les besoins, les intérêts, les maux mêmes me sont inconnus. Instruisez-moi le premier, soyez mon conducteur, afin que je sois le sien ; faites que je vous écoute, afin qu'il m'obéisse utilement. Que ce soit votre sagesse qui regne sur lui & non pas moi ; & n'abandonnez pas une nation dont vous êtes le Pere & le Pasteur invisible, à la témérité d'un jeune Prince qui est égal à ses freres, qui par conséquent a les mêmes besoins, & à qui le même guide est nécessaire.

III. C'est ce qu'il représentoit à Dieu dans une autre priere, qui doit servir de modele aux prieres de tous les Princes : « <sup>1</sup> O Dieu de  
 » mes Peres, ô Seigneur misericordieux, qui  
 » avez tout fait par votre parole : donnez-moi  
 » la sagesse qui est toujours auprès de votre  
 » thrône, & ne me rejetez pas du nombre de  
 » vos serviteurs ; car je le suis, & le fils de votre  
 » servante. Je ne suis qu'un homme foible,  
 » peu avancé en âge, & dont la connoissance  
 » est fort au-dessous de celle que je dois avoir  
 » de la justice ; mais quand on auroit toute  
 » l'expérience, & toute la connoissance dont  
 » un homme est capable, si l'on étoit privé

» de votre sagesse, tous ces avantages seroient  
 » comptés pour rien. . . . Votre sagesse est  
 » avec vous ; elle connoît tous vos ouvrages ;  
 » elle étoit avec vous quand vous avez fait le  
 » monde ; elle savoit ce qui vous plaisoit , &  
 » l'équité de toutes vos loix ; envoyez-la moi  
 » des lieux où votre sainteté réside ; du thrône  
 » où vous êtes assis avec majesté, afin qu'elle soit  
 » toujours avec moi , & que je connoisse ce qui  
 » vous est agréable : car elle fait tout , & elle  
 » a l'intelligence de tout. Elle me fera obser-  
 » ver une juste médiocrité dans toutes mes  
 » actions , & elle me gardera par sa puissance ;  
 » & ma conduite vous plaira , & je gouver-  
 » nerai votre peuple avec justice , & je serai  
 » digne du thrône de mon Pere.

IV. Tout est remarquable dans cette divine priere. Il y est clairement établi , qu'aucune prudence , aucune expérience , aucun travail , ne peuvent mettre un Prince en état de bien conduire ses sujets , s'il n'est lui-même conduit par la sagesse éternelle. La raison de cette importante vérité y est clairement marquée : c'est que tout est l'ouvrage de cette sagesse , & qu'elle connoît elle seule ce qu'elle a mis dans les créatures ; que c'est elle qui a créé l'homme en particulier , qui lui a marqué sa destination , en lui donnant tout ce qu'il a , & qu'elle est seule bien instruite de ce qu'il est , & de la maniere dont il doit être conduit. La conséquence de ces principes est nettement tirée. <sup>1</sup> Sans elle on ne fera que se tromper ; on ne con-

<sup>1</sup> Voyez ce qui est dit , Sap. Ch. X. v. 1. & 2.

noîtra point les desseins de Dieu ; on conduira mal le peuple ; on ne fera rien avec prudence : mais avec elle tout sera dans l'ordre, & dans une juste mesure ; tout sera conduit à sa fin par des moyens sûrs & infailibles ; Dieu gouvernera le Prince , & par lui le peuple qui lui obéit.

V. Le moyen donc le plus sûr pour bien connoître les hommes , & pour leur être utile , est de se rendre le disciple de la Sagesse éternelle qui préside à tous les esprits , & qui révèle à qui il lui plaît ce qu'il y a de plus secret & de plus inconnu dans les pensées & les inclinations des hommes. Mais on ne devient son disciple qu'en la préférant à tout , même aux Royaumes , si l'on est Roi , & en ne désirant régner qu'avec elle & par elle. «<sup>1</sup> J'ai » désiré l'intelligence , dit encore Salomon , » & elle m'a été donnée. J'ai invoqué l'esprit » de sagesse , & il est venu sur moi. J'ai préféré » la sagesse aux Royaumes & aux trônes : » au prix de la sagesse , les richesses m'ont » paru comme rien : devant elle l'or m'a semblé un grain de sable , & de l'argent comme de la boue. Je l'ai plus aimée que la santé » & la beauté. J'ai résolu de la suivre comme » ma lumière , parce que la sienne ne s'éteint » jamais. Tous les biens me sont venus avec » elle , & j'ai reçu de sa main la gloire & des » richesses immenses ». Voilà le cas qu'il faut faire de la sagesse , quand on veut être digne de régner. Il faut la préférer à tout , &

<sup>1</sup> Sap. Ch. VII. v. 7. & seq.



même au trône : car il vaudroit mieux en descendre , que d'y monter sans elle ; parce qu'alors on n'y est assis que pour sa propre confusion & pour le malheur des peuples qu'on ne connoît point.

VI. Mais quand c'est elle qui instruit le Roi , elle lui donne une connoissance si étendue, & en même tems si distincte & si circonstanciée de tout ce qui regarde les hommes, qu'un grand peuple ne lui est alors guères moins connu qu'un seul particulier. L'Écriture appelle cela élargir le cœur ; & elle dit que <sup>1</sup> Dieu en donna un à Salomon, plus spacieux & plus étendu que le sable de la mer : c'est-à-dire qu'il donna à ce Prince une capacité presque immense, pour embrasser, comme d'une seule vûe, tout ce qui étoit utile aux hommes ; tout ce qui pouvoit concourir au bien de l'Etat ; tout ce qui étoit caché dans les replis du cœur ; tout ce qui étoit enfermé dans les sentimens naturels, dont il donna bientôt un rare exemple dans le jugement qui est devenu si célèbre ; tout ce qui convenoit à chaque dessein & à chaque affaire ; tout ce qui demandoit de l'application & du détail ; tout ce qui étoit l'objet des soins d'un Prince attentif & bienfaisant.

VII. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer, qu'il suffise à un Prince de demander à Dieu la sagesse, sans employer d'autres moyens pour s'instruire de ce que font les hommes, & de

<sup>1</sup> *Et dedit Deus sapientiam Salomoni & prudentiam multam nimis, & latitudinem cordis quasi arenam quæ est in litore maris. 1. 3. Reg. III. 29.*

ce qu'ils attendent de lui : car c'est la sagesse elle-même qui porte le Prince à faire usage de tout ce qui peut le rendre plus éclairé sur cette matière, & plus pénétrant.

VIII. Rien n'est plus capable de produire cet effet, qu'une étude sérieuse de la Morale, qui doit être comme la base de la science des Rois, & qui leur apprend ce que c'est que l'homme ; ce qu'il étoit dans sa première origine ; ce qu'il a perdu dans sa chute : ce qui lui reste de sa première grandeur ; quel usage on peut faire pour la société & pour le bien commun, des qualités qu'il a retenues ; quelle précaution il faut prendre contre les mauvaises, jusqu'à ce qu'elles soient réformées ; par quels remèdes elles peuvent être guéries ; par quels degrés la santé se rétablit, & par quels moyens elle devient ferme & solide.

IX. Chaque article que je viens de toucher légèrement a une très-grande étendue ; mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cet immense détail. Je me contente de dire, que les Princes qui sont assez heureux pour trouver dans cette science de bons guides, font des progrès infinis dans la connoissance des hommes ; découvrent les motifs de leurs actions jusques dans leur principe ; prévoient ce qu'ils seront presque aussi certainement que s'ils étoient appelés à leurs conseils ; savent ménager avec une merveilleuse dextérité leurs esprits ; les conduisent plus sûrement par leurs inclinations que par tous les autres moyens ; connoissent ce qu'il leur faut refuser, & ce qui est innocent, & les préparent par des vertus

moins parfaites , à d'autres plus éminentes.

X. De cette connoissance générale de l'homme , qui fait la première partie de la Morale , le Prince passe à la connoissance de soi-même , qui en est la seconde. Il descend dans son propre cœur , pour en étudier tous les mouvemens , & pour connoître par cette étude , tout ce qui est capable de remuer les autres hommes : car ils conviennent tous dans certaines choses qui les intéressent également , quoiqu'ils en fassent différens usages , & qu'ils se partagent entre eux par mille diversités , qui ne viennent pas des principes , mais de l'application qu'ils en font.

XI. Il voit par sa propre expérience que tous veulent être heureux , que tous n'ont que ce dessein dans tout ce qu'ils font , que tous ne s'unissent que pour y réussir plus facilement par le mutuel secours qu'ils se prêtent , que c'est par l'espérance d'être plus sûrement & plus long-tems heureux qu'ils se soumettent à un Roi qui leur en procurera les moyens ; & qui sera en état de lever tous les obstacles que les particuliers ne sauroient surmonter.

XII. Le Prince voit tout d'un coup les suites de ces vérités fécondes , plus capables de l'instruire que tous les livres. Il étudie ensuite ce qu'il desire lui-même pour être heureux ; ce qui est juste dans ses desirs , & ce qui ne l'est pas ; ce qui est possible en cette vie , & ce qui est réservé pour l'autre ; & ce qu'il découvre en soi-même , il le conclut de tous ses sujets , même des plus petits , sans crainte de se tromper.

XIII. Il examine aussi tout ce qui manque à sa félicité , & tout ce qui est capable de le consoler des défauts qu'il y trouve. Il sent sa misère même sur le trône : mais il sent aussi l'impression que l'amitié, la compassion, l'intérêt qu'on prend à ses peines, font sur son esprit ; & il devient par ces réflexions plus humain , plus compatissant , plus tendre pour tous ceux qui sont dans l'affliction , & qui sont privés de tous les biens qui l'environnent.

XIV. Il se rend attentif à mille choses qui échappent ordinairement aux Grands , parce qu'ils ne se mettent presque jamais à la place des autres , & qu'ils ne sauroient se persuader que les autres hommes aient la même sensibilité qu'eux , & les mêmes besoins. Il voit ce que peut un mot placé à propos , une manière obligeante , une raison mêlée au commandement , une grace accompagnée d'un éloge , un refus adouci par des termes honnêtes ; & il voit tout cela dans soi-même , quoique sa condition ne lui permette pas de l'éprouver comme les particuliers : parce qu'il ne se considère pas alors comme Roi , mais comme semblable à ceux dont il est Roi , & qu'en descendant du trône en esprit , pour aller se mettre à la place de l'un de ses sujets , il distingue nettement dans cette situation ce qu'il désireroit que l'on fit pour lui.

XV. En examinant son esprit , il voit par quels moyens il s'ouvre à la vérité ; quelle route il faut prendre pour le persuader : comment une connoissance prépare à l'autre ; quelle faute on commettrait , si l'on vouloit commencer



par ce qui est le plus difficile & le moins clair ; & il apprend ainsi , comment il faut ménager les esprits des autres , & réserver beaucoup de choses à un tems où elles seront mieux reçues.

XVI. Il étudie avec soin ce qui partage les hommes en divers sentimens , & comment , avec une lumière supérieure , on peut ordinairement les réunir , en unissant les vérités particulières qui les divisoient. Il reconnoît en lui-même , qu'on ne se rend pas si facilement à la vérité , qu'à la manière dont elle est dite , qu'il est rare que celui qui se trompe , se trompe en tout , & qu'il n'est pas difficile de lui faire abandonner l'erreur , si l'on lui rend justice , en avouant qu'il a vû une partie de la vérité. Il sent en lui-même les principes secrets de toutes ces foiblesses , & il en profite pour instruire les autres , & pour les conduire par des voies naturelles , où l'autorité n'est presque jamais nécessaire.

XVII. Je serois infini , si je voulois suivre le Prince dans les retours qu'il doit faire sur lui-même , pour apprendre ce que sont les autres hommes. Il me suffit de l'avoir averti , que c'est une source de lumière & de prudence pour lui , pourvû que ses recherches & ses réflexions ne se terminent pas à le rendre philosophe , au lieu de le rendre un grand Roi.

XVIII. Un quatrième moyen qui contribue beaucoup à faire connoître les hommes , est d'être attentif à tout ce qu'on voit & qu'on entend , & à y faire réflexion. C'est cette expérience non seulement de tous les jours , mais de tous les momens , qui est plus capable

d'instruire le Prince , que tous les avis qu'on lui donneroit.

XIX. Car tous les hommes ne peuvent pas toujours se déguiser , ni vivre dans la gêne. L'artifice est moins persévérant que le naturel ; & quand un Prince a des yeux attentifs, il découvre enfin ce qui est simple & vrai , & le distingue de ce qui étoit affecté. Les passions changent , & en changeant elles se trahissent. Il n'y a que le vrai qui soit égal. La vertu n'a qu'un visage. Le mérite n'a point d'autre intérêt que d'être ce qu'il est , soit qu'on le connoisse , ou qu'il demeure inconnu ; mais tout ce qui s'efforce de lui ressembler , est trop inquiet pour lui ressembler long-tems.

XX. Le Prince n'auroit donc qu'à tenir toujours les yeux ouverts , & se bien souvenir de ce qu'il auroit vû , pour connoître à fond les hommes qui l'approchent : mais rien n'est plus rare que la réflexion. La distraction fait perdre le fruit de tout. On ne fait point unir plusieurs observations pour en former un jugement sûr ; & l'on vit quelquefois long-tems sans avoir acquis par l'expérience plus de solidité d'esprit & plus de sagesse pour conduire les hommes , que lorsqu'on commençoit à regner.

XXI. A l'expérience de tous les jours , un Prince doit joindre celle de tous les siècles , & apprendre dans l'Histoire ce que sont les hommes aujourd'hui , par ce qu'ils ont toujours été. Mais il ne faut pas qu'il se borne aux grands événemens , qui sont rares , & qui instruisent peu. C'est aux caractères des hommes qu'il doit être attentif. C'est leurs motifs , leurs intérêts ,

les moyens qu'ils ont employés pour réussir ; qu'il doit principalement examiner. C'est aux différences entre un mérite superficiel, & un mérite accompli, entre un homme inquiet & ambitieux qui paroît grand par ses passions, & un homme véritablement grand par des qualités réelles, qu'il doit toute son attention. Il considère les Princes & les sujets. Il compare leurs inclinations opposées, leurs fautes mutuelles, leurs méprises ; & il voit dans les Règnes passés, ou bons ou mauvais, ou mêlés de bien & de mal, tranquilles ou agités, ce que sont les peuples, & ce que doivent être ceux qui les gouvernent.

XXII. Mais aucune Histoire ne l'instruit comme celle de l'Écriture sainte. C'est d'elle qu'il doit faire sa principale étude, pour y connoître à fond l'esprit & le cœur des hommes ; pour juger sainement de leurs bonnes ou de leurs mauvaises qualités ; pour discerner leurs véritables vertus, des vices qui en prennent les apparences ; pour pénétrer les causes secrètes de tous leurs mouvemens ; pour sonder la profondeur de leurs pensées, & de leurs conseils ; & pour observer l'infinie variété des caractères qui les distinguent. Les seuls <sup>1</sup> Livres qui traitent de la Sagesse, sont plus capables d'instruire un Prince de ce qu'il y a d'utile dans la connoissance des hommes, que tout ce qu'il pourroit lire ailleurs. Mais une telle lecture demande beaucoup de réflexion, parce que tout consiste en des sentences courtes, & en

<sup>1</sup> Ces Livres sont les Proverbes de Salomon, l'Ecclesiaste, la Sagesse & l'Ecclesiastique.

des observations simples en apparence , mais remplies d'un grand sens, qui ont besoin d'être approfondies. Ce que je dis ici de l'Histoire & de l'Ecriture sainte, n'a rapport qu'à la connoissance des hommes, dont je montre les sources & les moyens. Il en sera parlé ailleurs avec plus d'étendue.

---

## C H A P I T R E X.

*Le premier fruit qu'un Prince doit tirer de la connoissance des hommes , est de se précautionner contre les flatteurs. Pourquoi les Princes sont si exposés à la flatterie. Combien elle doit leur être odieuse.*

## A R T I C L E I.

*Le premier fruit qu'un Prince doit tirer de la connoissance des hommes , est de se précautionner contre les flatteurs.*

I. **I**L seroit inutile à un Prince de s'appliquer à connoître les hommes, s'il ne faisoit usage de cette connoissance pour les discerner, & pour mettre entre eux la même différence qu'y met le mérite.

II. Le discernement doit commencer par ceux qui ont l'honneur de l'approcher, parce que c'est par eux qu'il doit être aidé à faire le discernement des autres : & la lumière qui doit conduire le Prince dans ce premier discerne-



ment, dont les suites sont infinies, est celle qui lui découvre les hommes sincères, ou les flatteurs; ceux qui sont dignes de sa confiance, ou qui ne la méritent pas; ceux qui aiment le Prince & sa véritable gloire, ou qui n'aiment que leurs intérêts; ceux qui lui disent la vérité, ou ceux qui pensent à le tromper.

III. Si le Prince est assez heureux pour ne pas confondre des caractères si différens; & pour se conduire jusqu'au bout par la lumière qui les lui fera discerner, il deviendra certainement un Prince accompli; quand il n'auroit point d'autre mérite que de connoître celui des autres, & de refuser sa confiance à quiconque en seroit indigne. Car alors il trouveroit un supplément de tout ce qui lui manqueroit, dans les excellentes qualités de ceux qu'il associeroit au gouvernement, & il s'uniroit ainsi tout le bien qui seroit répandu dans les personnes les plus capables de le servir dans la conduite de l'État.

IV. Au contraire, quand il auroit de son propre fond les plus heureuses dispositions pour regner, s'il se trompe dans le choix des hommes, & qu'il préfère ceux qui ne penseront qu'à lui plaire, à ceux qui seroient capables de lui donner conseil; par cette seule erreur il anéantit tout ce qu'il a de bon, & il ne fait que s'égarer avec les mauvais guides qu'il a choisis.

V. Mais à quel Prince n'a-t-on pas dit qu'il devoit se précautionner contre les flatteurs? Et quel Prince a profité d'un si salutaire avis? Ceux qui sont les plus livrés à la flatterie, ne

savent pas qu'ils y sont livrés. C'est un mal qui a presque toujours son effet sans avertir, parce qu'il commence par aveugler.

VI. On condamne en idée la flatterie ; mais l'on n'en suit pas moins la séduction. On rougiroit d'avouer qu'on en est le jouet, & qu'on est tourné par elle au gré de ceux qui la savent employer ; mais l'on n'en est pas moins dépendant, ni moins esclave. Tous les autres le voient, excepté celui qui a plus d'intérêt que les autres à le voir. On le plaint ; & il est assez aveugle pour regarder comme ses amis, ceux qui le deshonnorent & qui le trompent.

## ARTICLE II.

*Pourquoi les Princes sont si exposés à la flatterie.*

I. Un tel aveuglement vient de deux causes. La première est l'inclination secrète qu'ont tous les hommes, & sur-tout les Grands, à recevoir sans précaution la louange, & à juger favorablement de tous ceux qui les admirent, ou qui témoignent pour leurs volontés une soumission & une complaisance sans bornes.

II. La seconde est la ressemblance de la flatterie avec une affection sincère, & avec un respect légitime, qui est quelquefois si parfaitement imité, que les plus sages y peuvent être trompés, s'ils n'ont beaucoup d'attention, & s'ils ne sont bien avertis, ou par leur expérience, ou par les observations qu'on leur a fait faire,

de tout ce qui distingue la flaterie du respect & de l'attachement, dont elle est une copie infidèle.

III. C'est donc très-inutilement qu'on dit en général aux Princes, qu'ils doivent éloigner d'eux les flatteurs, si on ne leur apprend pas à les reconnoître, & à les discerner par des caracteres certains, de ceux qui sont dignes de leur confiance : & c'est encore plus inutilement qu'on leur fait observer en détail tous les caracteres séduisans du flatteur, si l'on ne leur découvre pas à eux-mêmes le principe secret qui les porte à consentir à la flaterie, & si l'on ne tâche pas de le guérir. C'est donc par le dernier qu'il faut commencer, & réserver à un autre Chapitre les caracteres du flatteur.

IV. La flaterie est un commerce de mensonge, fondé d'un côté sur l'intérêt, & de l'autre sur l'orgueil. Celui qui flatte a un dessein. Il ne veut pas tromper précisément pour tromper. Il veut tromper pour plaire ; & il veut plaire pour obtenir ce qu'il desire. Il sait que la personne puissante qui a dans ses mains ce qu'il desire, est, comme lui, sensible à l'estime & à l'approbation ; qu'elle craint tout ce qui la rabaisse & l'humilie ; qu'elle est accoutumée aux louanges, & qu'elle est devenue, par cette habitude, très-délicate & très-facile à blesser ; qu'une conduite plus mesurée & plus réservée peut l'offenser ; qu'il est pour lui d'une extrême conséquence de se la rendre favorable ; & qu'il est certain du refus, s'il lui est moins agréable que des concurrens qui ont fait une

étude de toutes les manieres de plaire , & de toutes les insinuations que l'esprit peut suggerer. Sur tous ces points le flatteur n'est pas trompé , & c'est parce qu'il n'est pas trompé qu'il s'applique à séduire le Prince dont il attend ce qu'il desire. C'est son intérêt qui le rend séducteur.

V. Pour le Prince , c'est son orgueil qui le prépare à la séduction , & qui l'a voit déjà trompé avant que le flatteur en formât le dessein. Il n'aime pas la vérité , & il ne trouve point mauvais qu'elle ne lui soit pas dite. Il veut que ses défauts soient ignorés ; & on lui fait plaisir de lui témoigner qu'on n'en découvre aucun. Il souhaite que ce qu'il a de mérite soit connu , & c'est le toucher dans un endroit fort sensible , que de lui apprendre que tout le monde y est attentif. Il voudroit être parfait , mais sans qu'il lui en coûtât ; & c'est une agréable surprise pour lui , que de l'assurer qu'il l'est devenu. Il a malgré ses foiblesses & sa misère , un desir violent d'être admiré ; & il est bien aise qu'on le console de ce qu'il trouve de foible & de méprisable en soi-même , en lui marquant de l'admiration , & en lui faisant connoître par-là , qu'il ne fait pas lui-même tout ce qu'il vaut , & qu'il est plus grand qu'il ne pense. Son cœur déjà corrompu par le mensonge , s'ouvre avec plaisir à un mensonge nouveau : sa vanité applaudit à la fausseté , & c'est plus son orgueil qui le flatte , que le flatteur même.

VI. Ainsi le Prince seul est trompé ; car le séducteur ne l'est pas : & il est encore assez



malheureux pour récompenser l'artifice dont on se sert pour le tromper. Les grands emplois sont attachés à ce prix. Ses récompenses dûes au mérite, passent au mensonge. La protection & la faveur sont accordées à la dissimulation, & refusées à la probité. Le flatteur fabrique la fausse monnoie, & le Prince lui donne cours ; ou plutôt il lui en offre une fausse, & il en reçoit une vraie : car il s'avance en le trompant.

VII. Il n'est pas possible d'ôter aux Princes leur puissance, ni à ceux qui les approchent, le desir des biens que les Princes seuls peuvent donner. Il y aura donc toujours un danger infini pour les Princes, dont tout le monde a besoin, & que tout le monde veut gagner par la flatterie. Plus ils sont grands & en état de donner, plus ils sont exposés à tout ce que la cupidité la plus ingénieuse peut inventer pour les séduire : & s'ils ne sont continuellement attentifs, comme ils sont continuellement attaqués, <sup>1</sup> ils se laisseront enfin amollir par un poison dont je ne connois pas de remède.

VIII. Il n'est pas difficile à un Prince qui a de l'élevation & du courage, d'être en garde contre une flatterie grossière & visible. <sup>2</sup> Elle offense un homme délicat, au lieu de lui plaire ; & elle est ordinairement punie par le mé-

<sup>1</sup> *Adulatio moribus corruptis, perinde anceps, sinul-la & ubi nimia est. Tacit. L. 4. Annal. 113.*

<sup>2</sup> *Tempora illa adeò infecta & adulatione fordida fuê-re, ut memoriæ prodatur, Tiberium quoties curiâ egrederetur græcis verbis in hunc modum eloqui solitum : ô homines ad servitium paratos ! scilicet etiam illum qui libertatem publicam nollet, tam projectæ servitium patientiæ tædebat. Tacit. L. 3. Annal. p. 99.*

pris, sans que celui qui la méprise en soit plus humble, parce qu'il y a de l'honneur à rejeter une flatterie qu'on n'a pas eu l'esprit de déguiser.

IX. Mais quand c'est une main habile qui l'a préparée, & qui a su épargner la pudeur du Prince & contenter sa vanité, qui lui a conservé l'honneur de la modestie & le plaisir d'être loué; il faut être bien établi dans l'amour de la vérité pour la rejeter: & il faut même avoir beaucoup d'esprit, pour discerner ce que la flatterie a su mêler parmi de justes louanges.

X. Quand elle est de ce genre, c'est-à-dire quand elle est adroite, circonspecte, prudente, un Prince qui n'a pas autant d'esprit que celui qui le flatte, la sent, mais ne la discerne pas: elle lui fait plaisir; mais elle n'en est pas connue; & son peu de lumière concourt alors avec sa vanité à le tromper.

XI. Mais elle ne laisse pas d'avoir un très grand effet, lors même que le Prince la discerne, s'il n'a que de l'esprit, & que son cœur ne soit pas droit. Il voit bien alors qu'on le trompe, mais il n'en est pas fâché. Il est bien aisé de se regarder dans l'esprit d'un autre, sous une plus agréable idée que celle qu'il a de lui-même; & pourvu qu'on ne lui dise rien de si visiblement faux qu'il puisse être converti en reproche, il se console par le mensonge, de ce que la vérité lui manque, & il excuse facilement une erreur qui l'honore & qui l'embellit.

XII. Les flatteries ingénieuses & concertées avec art, préparent le chemin à d'autres: elles

se font recevoir les premières ; mais elles n'entrent pas seules. Elles accoutument l'esprit à une certaine douceur, & elles y laissent un certain attrait, qui le dégoûtent de la vérité, & qui lui rendent aimable tout ce qui le flatte & l'amollit. <sup>1</sup> Une louange donnée à propos pénétrer le cœur ; elle y demeure lorsqu'on croit l'avoir oubliée ; elle revient souvent à l'esprit, & d'une manière plus séduisante que lorsqu'on l'avoit écoutée. On y fait des réflexions, & l'on s'y arrête, & les retours sont toujours suivis d'un nouvel affoiblissement dans la vertu, & d'un nouveau penchant pour la flatterie.

XIII. Ainsi, l'unique moyen de s'en défendre, est de fermer les oreilles à des paroles agréables, que le cœur ne rejette jamais, quand les oreilles les ont souffertes ; d'avoir une timidité sur ce point, qui conserve le courage, & de ne se croire point au dessus des tentations d'une flatterie grossière, si l'on ne repousse avec sévérité celles qui sont plus délicates & moins visibles.

XIV. Car il en est de l'orgueil, comme de toutes les passions qu'on peut réprimer, mais qu'on ne peut pas satisfaire. C'est en lui refusant tout, qu'on le peut pas vaincre : on l'irrite par les ménagemens, & l'on se met dans la nécessité de lui tout accorder, en prétendant composer

<sup>1</sup> Adulatorum, & prava laudantium sermo diutius hæret quam auditur : nec facile est animo dulcem sonum excutere. Prosequitur & durat & ex intervallo recurrit. Ideò claudendæ sunt aures malis vocibus, & quidem primis, nam cum initium fecerunt admissæque sunt, plus audent. *Senec. Epist. 123.*

avec lui. <sup>1</sup> Un Prince qui commence à être amolli par la flaterie, ne considère la retenue de ceux qui n'imitent pas ses flatteurs, que comme une secrète improbation, comme une espece de malignité & d'envie, comme un desir de diminuer sa gloire. Il leur parle avec moins de bonté qu'à l'ordinaire; il les consulte moins; il leur refuse plus de choses & plus durement: au contraire il devient tous les jours plus ouvert, plus familier, plus libéral pour ceux qui le louent de tout, & qui sont toujours prêts à admirer, & ce qu'il dit, & ce qu'il fait.

XV. Bientôt cette distinction est remarquée, & ceux qu'elle blesse apprennent bientôt le langage de ceux que le Prince leur préfère. <sup>2</sup> Ils commencent par des flateries plus modérées; mais comme elles sont étouffées par d'autres excessives, ils ne gardent plus de mesure, & la Cour se remplit alors de personnes qui ne s'appliquent qu'à tromper le Prince; & au lieu d'une noble émulation de vertu & de zèle pour son service, il n'y a plus qu'une lâche affectation à le flater & à le séduire.

<sup>1</sup> *Eò jam dementiae venimus, ut qui parcè adulator pro maligno sit. Senec. Natural. Quæst. I. 4.*

<sup>2</sup> *Nemo ex animi sui sententiâ suadet dissuadet que, sed adulandi certamen est, & unum omnium officium, una contentio, quis blanditiis fallat. Senec. L. 6. de Beneficiis Cap. 30.*





## ARTICLE III.

*Combien la flaterie doit être odieuse aux Princes.*

I. Le Prince alors s'applaudit seul de son malheur. Il croit être aimé & admiré de tout le monde, pendant qu'il n'a autour de lui que de secrets ennemis; & parce que tout le monde a conspiré à lui cacher la vérité, il pense être bien instruit des véritables sentimens de ses serviteurs.

Il ne sait pas qu'il a perverti lui-même sa Cour, & qu'il en a banni la sincérité, l'honneur, la bonne foi, le devoir; qu'il n'y a rien de moins vrai que ce qu'on lui dit; que c'est par le contraire de ce qu'il voit & de ce qu'il entend, qu'il faut juger des dispositions intérieures du cœur; <sup>1</sup> qu'il n'est environné que de gens appliqués à lui préparer le poison, & à le couvrir par une douceur, qui ne sert qu'à le faire recevoir avec plus d'avidité, & à rendre ses effets plus incurables; que les mêmes personnes, qui n'ont devant lui que des manières infiniment respectueuses & que des termes d'admiration, se rient de sa simplicité, & qu'ils le méprisent comme un homme vain, qu'on mene où l'on veut par le mensonge, & qui a la foiblesse de récompenser l'artifice avec lequel on le trompe.

<sup>1</sup> Apertis & propitiis auribus adulatio recipitur, & in præcordia ima descendit, eo ipso gratiosa, quo laedit.  
*Senec. Epist. 45.*

III. Il faudroit n'avoir pas toujours été Prince, pour bien juger de ce que pensent les Courtisans & les Ministres dans le tems qu'ils se répandent le plus en louange, & qu'ils ont une complaisance aveugle pour tout ce que veut leur maître. Ils se dédommagent de toutes leurs bassesses par une cruelle malignité, & après avoir porté devant le Prince un masque embelli par l'intérêt & par l'imposture, ils le jettent avec indignation quand ils sont en liberté, & qu'ils peuvent parler comme ils pensent. C'est une seconde faute, pire en un sens que la première, mais qui en est une suite: car quiconque est assez lâche pour tromper son Prince par la flaterie, est toujours assez lâche pour lui insulter de ce qu'il l'a exigée par fierté, ou de ce qu'il l'a reçue par foiblesse.

IV. Les mauvais Princes ont été une preuve dans tous les tems de cette indigne duplicité. Tout le monde les connoissoit, & tout le monde les louoit contre ses lumieres.<sup>2</sup> On les craignoit parce qu'ils étoient injustes, & l'on s'étudioit à les flater, à proportion de ce qu'on les craignoit. Ainsi rien ne prouvoit plus clai-

<sup>1</sup> On ne savoit comment flater Othon, devenu Empereur, parce qu'il savoit par son expérience comment il avoit trompé les Princes par la flaterie. *Privato Othoni nuper atque eadem dicenti nota adulatio. Tacit. L. 1. Hist. p. 335.*

<sup>2</sup> *Pavor internus occupaverat animos, cui remedium adulatione quærebatur. Tacit. L. 4. Annal. p. 137.*

Quantò quis illustrior, tantò magis falsi ac festinantes... adulationes miscerant. *Annal. v. 7. Tacit. L. 1.*

Quantòque magis falsa erant quæ fiebant, tantò plura fecere. *Tacit. L. 1. Hij. pag. 321.*

Ingeniosior est ad excogitandum simulatio veritate, servitus libertate, metus amore. *Paneg. Traj. pag. 161.*

rement qu'ils étoient indignes de louanges , que la profusion avec laquelle on les leur accordoit ; & rien ne doit être plus suspect à un Prince , qui connoît les hommes par les anciennes Histoires , que de remarquer dans ceux qui l'environnent quelque affectation à le louer de toutes choses , & à n'oser le contredire ; parce que c'est une preuve presque certaine qu'on le condamne en secret , & qu'on ne lui montre que ce qu'on ne pense point.

V. Je ne sache donc rien qui soit plus capable de rendre la flatterie odieuse aux Princes , que de la bien connoître , & ceux qui les empoisonnent par cette maligne vapeur ; car il ne faut qu'un peu de courage , pour détester un encens qui est offert avec moquerie , & par des personnes également lâches & perfides. Il ne faut qu'un orgueil un peu plus délicat que le vulgaire , pour repousser des louanges qui sont accompagnées d'un mépris secret , & qui partent d'un cœur rampant & intéressé : & il faut avoir bien peu de discernement & de goût pour la gloire , pour se contenter de celle que le mensonge donne , & dont les menteurs eux-mêmes se rient.

VI. Mais ce qui mérite encore plus l'indignation du Prince , est que la flatterie tâche de lui enlever ce qu'il a de plus précieux & de plus essentiel à son bonheur , & à celui de son Royaume , c'est-à-dire , un esprit sage & équitable , le discernement du vrai & du faux , l'amour de la justice & du bien public. <sup>1</sup> Les gar-

<sup>1</sup> Cavendum presertim , idque totis animi viribus , ne amicitie personam extrinsecus circumfusa incautis ob-

des veillent autour de son Palais, dit un Ancien, pour écarter des ennemis moins dangereux ; elle trompe les sentinelles, elle pénètre non seulement dans l'intérieur du Palais, mais aussi jusque dans le cœur du Prince ; & elle n'y laisse que de la foiblesse, après en avoir éterné tout le courage.

VII. Elle le conduit alors du dégoût de la vérité jusqu'à la haine. Elle la lui rend insupportable, aussi-bien que ceux à qui il resteroit encore assez d'amour pour ne la lui pas cacher. Elle ne souffre auprès de lui que des hommes appliqués à lui dire des choses agréables, & à le nourrir d'illusions & de chimères, en lui promettant toujours des événemens heureux, & le jettant imprudemment par de telles promesses dans des périls, dont les suites durent quelquefois plus que la vie.

VIII. Dieu permet cette séduction, pour punir par-là les Rois qui aiment à être flatés. Il consent, selon l'Ecriture <sup>1</sup>, qu'un esprit de mensonge réussisse à les tromper, & qu'il prévaille sur toutes les remontrances des hommes éclairés & fidèles, pour venger la vérité méprisée dans d'autres occasions. *Tu le tromperas*, dit le Seigneur à l'Esprit de mensonge qui s'offroit de tromper le Roi d'Israël par la bouche des faux Prophètes qui le flatoient, <sup>2</sup>

repat adulatio. Sola quippe hæc nequicquam vigilantibus satellitibus imperium deprædatur, . . . in ima usque conclavia sensim penetrat Regumque nobilissimam partem, animam nimirum, adoritur. *Synes. de Regno p. 12.*

<sup>1</sup> *Liv. 3. des Rois Ch. XXII. v. 24.*

<sup>2</sup> Non vides quomodo illos in præceptis agat extincta libertas. *Senec. L. 6. de Benefic. cap. 30.*



*& tu prévaudras ; va & fai comme tu dis.*  
C'est à ce châtiment secret, mais terrible, qu'il faut attribuer l'obstination de certains Princes à n'écouter rien de salutaire, & à se livrer sans retenue à des hommes artificieux & violens, qui abusent de leur facilité, quoique les preuves qu'on leur donne de leurs mauvais conseils soient sensibles & convaincantes. Ils ont aimé la flatterie, il est juste que la souveraine vérité les punisse, en les abandonnant à une flatterie qui les conduit à leur perte, selon cette formidable parole. <sup>1</sup> « Le Seigneur a mis » l'esprit de mensonge dans la bouche de tous » vos Prophètes, & il a résolu votre perte. »

---

## CHAPITRE XI.

*Difficulté de discerner les Flateurs. Moyens d'y réussir.*

### ARTICLE I.

*Difficulté de discerner les Flateurs.*

I. **O**N a observé dans le Chapitre précédent que deux principales causes contribuoient à la séduction de la flatterie. La première, l'inclination secrète qu'ont tous les hommes, & sur-tout les Grands, à recevoir sans précaution la louange, & à juger favorablement de tous ceux qui les admirent, & qui

<sup>1</sup> I. 3. des Rois Ch. XXII. 22. & L. 2. Paralip. Ch. XXIII.

témoignent beaucoup de soumission & de complaisance pour toutes leurs volontés. La seconde, la ressemblance de la flatterie avec une affection sincère & un respect légitime, qui est quelquefois si parfaitement limitée, que sans une grande attention l'on peut y être trompé.

II. La première de ces causes vient d'être traitée, & l'on a tâché, en découvrant le mal, d'y apporter aussi le remède. Il est maintenant question de la seconde, & de faire voir à un Prince qui craint d'être séduit par des flatteurs, combien il est aisé de s'y méprendre, si l'on n'observe de fort près les caractères qui les distinguent des hommes sincères & fidèles.

II. Les dehors de l'ami sincère & du flatteur sont très-ressemblans. C'est le cœur qui les distingue & le cœur est inconnu. <sup>1</sup> L'un & l'autre desirent de plaire, & craignent d'offenser. Ils étudient l'un & l'autre les inclinations du Prince pour les suivre ou pour ne s'y opposer pas imprudemment. L'un & l'autre sont assidus, empressés, respectueux. Leurs expressions sont les mêmes. L'attachement paroît égal. L'esprit & le mérite paroissent aussi souvent très-égaux; <sup>2</sup> quelquefois même les avantages extérieurs sont plus du côté du flatteur, que de l'ami, qui peut avoir moins de politesse, moins d'usage du monde, moins d'éloquence, moins de dextérité, d'insinua-

<sup>1</sup> *Adulatio quàm similis est amicitiae ! non imitatur tantùm illam sed vincit. Doce quemadmodum hanc similitudinem dignoscere possim. Senec. Ep. 45.*

<sup>2</sup> *Venit ad me pro amico blandus inimicus. Vitia nobis sub virtutum nomine obrepunt. In his magno periculo erratur. His certas notas imprime. Idem. ibid.*

tion, de facilité, & de variété dans les manieres.

IV. Quelquefois le flatteur a su mieux discerner l'inclination du Prince dans des choses qui étoient innocentes, & qui lui faisoient plaisir. Il a mieux réussi à s'acquitter d'une commission; il a paru plus diligent, plus vif, plus appliqué. Il a su le gagner par une humeur plus aimable & plus égale. Il a mieux connu, & plus adroitement ménagé tous les secrets rapports qu'il pouvoit mettre entre l'imagination du Prince, & certaines manieres, dont le concours fait ce qu'on appelle sympathie. Tous les penchans du Prince & tous les préjugés sont pour lui. L'inclination est formée; la confiance va bientôt suivre: & si elle le suit, le Prince est perdu; car celui à qui il est prêt de la donner, est un esprit dangereux qui en abusera. C'est un esprit travesti, qui veut faire servir l'autorité du Prince à ses passions, & qui ne pense qu'à lui inspirer ses propres volontés, en affectant en apparence de suivre tous ses mouvemens.

V. Comment faire pour arrêter le Prince sur le bord du précipice? C'est premierement de l'avertir qu'il s'est trop avancé, & d'employer non-seulement la priere, mais une espece d'effort, pour l'obliger à suspendre son jugement, & à examiner avec plus de maturité ce qu'il a trouvé dans la personne qui lui plaît si fort, & ce qu'il a dû y chercher.

VI. Que le Prince se demande donc à lui-même, s'il lui a trouvé des qualités essentielles, & quelles elles sont; s'il les a mises

à l'épreuve, & si l'épreuve a été longue & sérieuse ; s'il a tâché d'approfondir ce qu'il y avoit de plus secret dans son cœur ; s'il est juste d'accorder son amitié & sa confiance à de simples apparences ; si c'est par l'imagination & par le goût qu'un Prince doit se déterminer dans un choix d'une si grande conséquence pour lui & pour son Etat ; s'il ne mérite pas d'être trompé toute sa vie, en prenant si peu de précaution pour ne l'être jamais ; & si c'est savoir regner, que de distinguer si légèrement & si superficiellement le mérite de ceux qui peuvent lui aider à porter le poids de l'Empire.

VII. Après ces avis généraux, il faut demander au Prince, s'il suffit, pour éviter les flatteurs, de savoir qu'il les faut éviter, & si l'on réussit à les éviter, quand on ne s'applique point à les connoître. Il faut le prier de dire, à quoi il peut les distinguer d'un homme droit & sincere ; si c'est à la figure, aux manieres, à l'agrément, aux qualités qui peuvent être communes à la probité & à la perfidie, & qui ne sont point décisives. On lui fait remarquer ensuite, que c'étoit par des choses de cette nature qu'il s'étoit laissé prévenir : & on le rend, par ce moyen, plus attentif aux observations importantes sur les caracteres essentiels qui distinguent l'homme de bien, en qui l'on doit prendre confiance, du flatteur à qui l'on doit toujours la refuser.

VIII. Mais avant tout il faut l'avertir qu'il y a des flatteurs de toute espece, & que plusieurs n'ont qu'un seul caractere auquel ils soient reconnoissables : qu'ils sont quelquefois



plus dangereux que les autres, parce qu'ils approchent plus du vrai mérite, sans l'avoir, & qu'ils paroissent plus dignes de la confiance, sans la mériter : mais qu'il y a un caractère universel, inséparable du flatteur, qui est de s'aimer soi-même plus que le Prince & le bien public : que cette marque est la distinction essentielle qui le sépare de l'homme de bien, & que c'est principalement à cette observation qu'il faut réduire toutes les autres.

## ARTICLE II.

*Moyens de discerner les Flateurs.*

I. Le flatteur ordinairement donne des louanges à tout ce que le Prince aime, à tout ce qu'il dit, à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il a, sans discernement & sans choix. Le desir de plaire le séduit & le rend imprudent, & sert à le découvrir. Un homme sage & sincère ménage plus ses louanges, parce qu'il a plus de lumière & plus d'honneur. Il loue ce qui le mérite, & garde le silence sur le reste.

II. Le flatteur donne de grandes louanges à des actions ou à des qualités qui n'en méritent aucunes, ou qui en méritent de plus modérées. La bonne mine du Prince, son adresse dans quelques exercices, son bon goût pour des ajustemens, sont une matière inépuisable pour lui. La magnificence d'un Palais, la beauté des Jardins l'extasient. Il ne faut pas se fier à un homme qui connoît si peu le prix de chaque chose : ou il est trompé,

ou il veut plaire en trompant. J'aime bien mieux la sagesse de celui qui ne loue de bon cœur que les qualités dignes d'un Prince, qui loue modérément celles qui sont communes aux bons & aux méchans, & qui ne dit mot sur ce qui n'est qu'une matiere de dépense.

III. Le flatteur n'est presque jamais naturel. L'étude & l'affectation paroissent dans tout ce qu'il dit & dans tout ce qu'il fait. Le dessein de persuader qu'il est plein des sentimens qu'il témoigne, prouve tout le contraire à quiconque connoît le fond de l'homme. La sincerité s'exprime plus simplement : elle s'en fie à elle-même, & elle sent bien qu'elle n'a point besoin d'art. C'est une marque de fausseté que d'être si appliqué à la couvrir. Je me défie d'un homme qui paroît tout employer, de peur que je ne me défie de lui. <sup>1</sup> Ce n'est plus imiter le naturel & la vérité, c'est vouloir les surpasser, & il n'y a que le mensonge qui l'entreprenne.

Le flatteur est toujours prêt à imiter ce qu'il voit dans le Prince. <sup>2</sup> Il en est comme l'ombre qui imite tous les mouvemens du corps. Il en suit toutes les inclinations. Il en prend toutes les manieres. <sup>3</sup> Il est attentif à former son jugement sur le sien. Il n'en a aucun qui lui soit propre, & il est toujours prêt à chan-

<sup>1</sup> Non imitatur tantum illam, sed vincit.

<sup>2</sup> Non se ad Regis voluntates flectat amicus non adulator, neque umbræ munus implens aut nutus, aut motus omnes imitabitur. *Theophilact. Instit. Reg. ad Porphy. Constantin. Part. 2. C. 15.*

<sup>3</sup> Adulantem & ad placitum cujusque loquentem. *S. Bern. L. 4. de Consid. C. 4.*

ger d'avis , dès qu'il voit que le Prince en a un contraire. A quoi un tel homme peut-il être propre ? Quel fond peut-on faire sur les sentimens qu'il fait paroître ? Qui ne voit , que la vérité & la probité ne sont pour lui que des noms ? Que la seule chose invariable pour lui , est son intérêt , & que son attachement servile pour tout ce qui plaît au Prince , n'est qu'un moyen pour parvenir à asservir le Prince même à son ambition ? Il y a bien loin d'un caractère si indigne à celui d'un ami fidele ; & les Princes sont bien malheureux s'ils ne le savent pas discerner.

V. Les momens les plus heureux pour un flatteur , sont ceux où le Prince est ému de quelque passion : car il ne manque pas de la favoriser par ses services , & de la justifier par ses discours. Il desire même de découvrir , si le Prince est capable de quelques foiblesses , & s'il est susceptible de quelques mauvais conseils. Il lui tend adroitement des pièges pour le sonder ; & il examine par quelle porte il fera entrer dans son cœur une passion qui l'y introduise lui-même. Il espere alors le gouverner seul , & écarter tous ceux qui seroient moins officieux & moins complaisans que lui. Mais ce sont ces momens , où le flatteur se demasque & se montre à visage découvert. C'est alors que le Prince doit connoître qu'il est l'ennemi de sa gloire , de sa vertu , de son repos , de son Etat , & il doit le chasser avec toute l'indignation que mérite sa perfidie. Au contraire il doit faire un extrême cas de ce-

lui <sup>1</sup> qui dans les tems d'affoiblissement, où la colere, l'ambition, la volupté commenceroient à se faire sentir, a osé lui parler sincèrement & fortement; qui a mieux aimé lui déplaire, que de le trahir, & qui a préféré son devoir à toute autre considération, & même à sa fortune: car il est évident qu'un tel homme est attaché au Prince sans intérêt, & c'est la qualité du monde la plus rare & du plus grand prix.

VI. Il y a des flatteurs de toute espece, comme on l'a dit dès le commencement; & ils occupent quelquefois les premieres places, sans que le Prince les connoisse pour ce qu'ils sont, parce qu'ils n'ont pas les défauts grossiers des flatteurs ordinaires, & qu'ils ont même des qualités très-oppoées, quoiqu'ils ne soient guères meilleurs. Un moyen sûr pour les connoître, est d'examiner quel usage ils font de leur crédit & de leur accès auprès du Prince; s'ils sont fort réservés à demander des graces pour les autres, de peur qu'elles ne leur soient imputées, & qu'elles ne tiennent lieu des bienfaits qu'ils esperent pour eux-mêmes; s'ils ne parlent jamais pour des personnes qui sont sans appui & sans faveur, & qui sont incapables dans d'autres occasions de leur rendre les mêmes offices; s'ils ne s'intéressent qu'à celles qui ont quelque liaison publique ou secreete avec eux; de tels hommes n'aiment qu'eux-mêmes, & ne servent de rien à la véritable gloire, & à la vertu du Prince, à qui

<sup>1</sup> Dic illis non quod volunt audire, sed quod audisse semper volunt. *Seneca. L. 6. de Benef. C. 33.*



ils ne fournissent aucune occasion de discerner le mérite, & de le protéger, & dont ils voudroient pouvoir borner la générosité à eux seuls & à leurs amis.

VII. Un caractère encore plus dangereux, & qui les rend aussi plus reconnoissables, est le soin qu'ils prennent d'écarter tous ceux qui pourroient être connus du Prince, & attirer sa confiance par leur mérite. L'inquiétude où ils sont, lorsque quelqu'un, malgré leur vigilance, parvient jusqu'à lui, & les artifices dont ils se servent, pour empêcher qu'il ne soit écouté, découvrent la basse jalousie qui les consume: & cette jalousie est une preuve, qu'ils veulent posséder seuls le Prince qu'ils environnent, & qu'ils craignent, qu'en devenant plus éclairé, il ne se degoûte d'eux & de leurs conseils. Ce n'est point ainsi qu'en use un homme qui aime son Prince. Il le sert autant qu'il peut; mais il est ravi que d'autres le servent encore mieux que lui. Il cherche le mérite par-tout où il est. Il le produit: il le fait connoître, & il regarde comme une trahison, de voler à son maître, ou de lui cacher un trésor qui lui appartient. Mais un homme d'une si haute vertu se trouve rarement à la Cour, & par conséquent il est rare qu'il y en ait d'autres que des flatteurs; & la faute en est aux Princes, qui ne se soucient pas que leur Cour en soit remplie.

VIII. Ils pourroient les reconnoître s'ils vouloient, & ceux mêmes qui se déguisent avec plus de soin, s'ils examinoient l'affectation qu'ils ont de ne louer que ceux qui leur sont unis;

d'être toujours muets quand il est question des autres , ou de mêler à quelques louanges superficielles quelques défauts essentiels ; de les rabaisser par des mots qui paroissent dits négligemment & comme échappés sans dessein, pour leur donner plus de croyance ; d'être toujours bornés dans le cercle étroit de leurs intérêts & de ceux de leurs amis. Cette espece de conspiration & de ligue, pour ne louer & ne blâmer jamais rien que par rapport à eux, est un crime d'Etat. A cette seule marque ils doivent être suspects ; & il est important que le Prince en soit averti.

IX. Plus le flatteur paroît modeste , retenu, desintéressé, plus il est à craindre ; parce qu'il ressemble tout-à-fait à ce qu'il n'est point, & qu'on le peut prendre pour l'homme de bien. Mais qu'on examine si, dans le tems qu'il ne dit rien, qu'il ne prétend rien, qu'il se tient même à l'écart, plusieurs personnes ne font pas son éloge , sans qu'il en soit question ; qu'on examine les personnes qui le louent, leur discernement, leur mérite, leur capacité : qu'on approfondisse d'où vient leur zèle & leur chaleur pour cet homme si merveilleux : on trouvera que c'est une pure cabale , que l'intérêt a formée , & que l'artifice tâche de couvrir. Une seule découverte de cette nature, suivie du châtiment que mérite l'imposture , peut affranchir le Prince pour long-tems des flatteurs qui le tiennent comme investi.

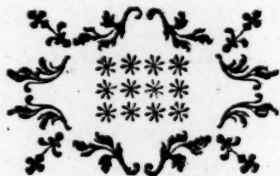
X. Il y a des Courtisans qui gardent à vue le Prince, pour ainsi dire, qui craignent de s'absenter pour des momens , quoiqu'ils

n'aient pas des Charges, ou que celles qu'ils ont ne les obligent pas à une telle assiduité. Ils ont peur que le moindre intervalle ne soit une occasion à d'autres de s'avancer à leur préjudice, & de leur faire perdre ce qui leur a coûté beaucoup de soins, parce qu'ils considèrent la bonté du Prince pour eux, comme un bien très-fragile & très-exposé à l'envie. Ils ont raison en un sens ; & ce n'est pas le jugement qu'ils portent de la faveur du Prince que je condamne : mais selon leur aveu, ils ne pensent qu'à la ménager ; & c'est à quoi se bornent tous leurs soins. Comment auroient-ils donc le courage de risquer ce bien, qui les rend si assidus & si tremblans, pour dire au Prince quelque chose de fort utile à sa gloire & même à sa conscience, mais qui pourroit leur attirer sa disgrâce, s'il étoit mal reçu ? Leur grande assiduité marque donc leur grande lâcheté. Ils craignent tout, & leur véritable devoir plus que le reste.

XI. Combien y a-t-il de Princes, que des hommes comblés de leurs bienfaits laissent dans l'erreur sur des points essentiels, par une criminelle indifférence pour eux ? Ils sont les premiers à les condamner en secret, mais ils ne voudroient pas avoir dit un mot pour les détromper : pourquoi ? Est-ce que ce n'est pas leur affaire ? D'autres abordent-ils le Prince pour lui parler ? Donne-t-il sa confiance à d'autres qu'à eux ? Et eux-mêmes ne seroient-ils pas inconsolables s'il portoit ailleurs sa confiance ? D'où vient donc qu'ils sont muets ? C'est qu'ils comptent leur Prince pour rien, & qu'ils

ne font aucune comparaifon entre lui & eux, entre fon véritable bien & leur miferable intérêt.

XII. Il n'y a donc que baffeffe, que lâcheté, qu'indignité dans le flatteur, quand il eft bien connu, de quelque naiffance qu'il foit, & dans quelque élévation que la faveur l'ait placé. C'eft la fon caractère ineffaçable. Il n'eft capable de rien de grand, de généreux, de falutaire au Prince & à l'Etat. Son intérêt le tient toujours courbé vers la terre. Il ne s'élève jamais au deffus des biens que l'on peut perdre en demeurant vertueux, & qu'il eft quelquefois neceffaire de facrifier à fon devoir. Il fe mefure uniquement fur ce qu'il plaît au Prince de faire. S'il a de grandes penfées, il fe fait honneur de les fuivre : mais s'il n'en a que de baffes, il fe contente au plus de les condamner dans fon cœur, bien réfolu de ne les jamais contredire. Que le Prince juge après cela, fi c'eft lui qu'on aime, & fi les biens dont il comble fes Courtifans, font des juftes recompenses de leur zèle pour fa gloire, & de leur attachement pour fa perfonne.





## CHAPITRE XII.

*Moyens que le Prince doit employer pour écarter les flatteurs , dont le principal est de témoigner un grand amour pour la vérité.*

### ARTICLE I.

*Moyens d'écarter les Flatteurs.*

I. **A**près avoir vu combien la flatterie doit être odieuse aux Princes , & par quelles observations ils peuvent discerner les flatteurs : il faut , pour rendre toutes ces réflexions utiles , considérer les moyens d'éloigner de leurs personnes & de leur Cour des hommes si dangereux , & si habiles à se travestir sous toutes sortes de formes : car ils sont capables de profiter même de l'aversion qu'on a de la flatterie , pour flater d'une manière plus séduisante , en donnant de grandes louanges à une aversion qui marque tant d'élevation & de noblesse.

II. Le moyen le plus sûr de les écarter , mais aussi le plus difficile est de ne leur point donner retraite dans son propre cœur , <sup>1</sup> & de

<sup>1</sup> Non est quod nos magis aliena iudices adulatione perire , quam nostra. Quis sibi verum dicere ausus est ? Quis non inter laudantium , blandientiumque positus greges , plurimum tamen sibi ipse assentitus est ? *Seneca. de Tranquillitate animi. Cap. 1.*

n'être pas à soi-même son premier flatteur, & son premier courtisan. On les chassera sans peine de sa Cour, si l'on n'écoute point en secret le plus dangereux d'entre eux, qui est l'amour propre : mais l'on emploiera inutilement contre eux une severité feinte, si l'on traite avec bonté celui dont le langage est encore plus seduisant que le leur, & qui leur tient un chemin toujours ouvert par l'intelligence qu'il conserve avec eux, pour les faire entrer dans le cœur, où il est lui-même si bien reçu, & si fort le maître.

III. On accuse les flatteurs de tous les maux que commettent les Princes, mais cela n'est vrai qu'en partie. Ceux-ci font des fautes parce qu'ils sont flatés : mais les plus grandes viennent de ce qu'ils se flatent eux-mêmes. Ils se disent plus de choses fausses qu'ils n'en écoutent. Ils sont plus ingénieux à se montrer ce qu'ils ont de bon, à se dissimuler ce qu'ils ont de défectueux, à excuser ce qu'ils ne peuvent se cacher, que les plus habiles de tous les flatteurs : & ils portent dans leur propre cœur, un poison plus subtil & mieux préparé que celui qu'on leur présente.

IV. Cette maladie est commune à tous les hommes, & le nombre de ceux qui travaillent avec succès à la guérir, est infiniment petit : car où sont ceux qui se parlent à eux-mêmes bien sincèrement, & qui osent se dire toutes les vérités qui les humilient & qui les condamnent ? Qui ne se craint pas, & ne s'évite pas soi-même ? Qui ne cherche point à éluder sa propre censure, & ne sort pas avec

hâte de son cœur, de peur de s'y voir très-différent de ce qu'il veut paroître? C'est donc en nous qu'est née la flaterie; c'est de-là qu'il la faut chasser. C'est contre elle que doit s'animer notre haine; & c'est par elle qu'un Prince doit commencer à l'exterminer de sa Cour.

V. Il ne faut pas néanmoins qu'il attende que le penchant secret qu'il a à se flater lui-même soit vaincu, pour éloigner de lui les flatteurs. Il faut au contraire que sa foiblesse secrète le porte à éviter avec plus de soin ce qui serviroit à l'entretenir, & que plus il sentira de peine à vaincre son penchant, plus il se déclare ennemi de tout ce qui rendroit son travail inutile.

VI. <sup>1</sup> Aussi-tôt qu'il s'appercevra qu'on le veut sonder par la flaterie, qu'il témoigne ouvertement qu'elle lui déplaît, & plus encore celui dont elle vient. Qu'il l'arrête par un visage sévère; qu'il change le discours, & qu'il fasse sentir par son air, ou, s'il le faut, par quelque chose de plus, qu'il se tient offensé du dessein qu'on a de le séduire, & de l'espérance d'y réussir.

VII. Un Empereur <sup>2</sup>, bien digne en cela d'être imité par tous les autres, en usoit ainsi. <sup>3</sup> Il avoit un discernement exquis pour découvrir la flaterie la plus adroite. Il la concertoit dès qu'il l'appercevoit, & il en

<sup>1</sup> Ideo claudendæ sunt aures malis vocibus, & quidem primis. *Senec. Ep. 123.*

<sup>2</sup> *Alexandre Sévère.*

<sup>3</sup> Erat ingentis prudentiæ, & cui nemo posset imponere; & quem si aliquis urbanè tentare voluit, intellectus tulit pœnas. *Lamprid. in ejus vita pag. 214.*

punissoit l'auteur, comme coupable de l'avoir voulu surprendre, & de l'avoir cru un petit esprit qui ne s'appercevroit pas de l'artifice.<sup>1</sup> Il ne pouvoit souffrir les témoignages excessifs de respect qu'on vouloit lui rendre, ni supporter les expressions affectées de ceux qui l'approchoient. Il les chassoit de sa présence avec ignominie, ou, si leur condition les mettoit à couvert de cette peine, il les tournoit en ridicule, en s'en moquant.

VII. Tibere, parmi de grands défauts, avoit conservé le même éloignement de la flatterie, & la même attention à la reprimer. Il interrompoit le discours dès qu'il devenoit flatteur. Il marquoit en particulier les expressions qui le blessaient, & il leur en substituoit d'autres plus modestes & plus exactes; & il en usoit ainsi, non-seulement dans la conversation, où il est plus facile de réformer ce qui déplaît dans le discours, mais aussi dans les actions publiques, où la parole lui étoit adressée, & où il n'avoit aucun ménagement pour tout ce qui offensoit le goût qu'il avoit conservé pour la vérité.

IX. Il est certainement honteux pour beaucoup de Princes, que la vraie Religion a dû rendre ennemis du mensonge, qu'ils l'écou-

2 Si blandius aliquid dixisset, vel abjiciebatur, si loci ejus qualitas pateretur, vel ridebatur ingenti cachinno, si ejus dignitas graviori subjacere non posset injuriæ. . . 211.

1 Adulationes adeò averfatus est, ut si quid in sermone, vel in continuâ oratione blandius de se diceretur, non dubitaret interpellare ac reprehendere, & commutare continuò. *Suet. C. 27.*



tent si tranquillement, dans des discours où la flatterie est répandue sans mesure, & qu'ils se croient honorés par des harangues que des Empereurs Payens auroient interrompues, comme insupportables au reste de pudeur & de sincérité que leurs vices n'avoient pu éteindre.

X. Je sai qu'il importe au bien public que les Princes soient respectés, & qu'on ne doit ni leur parler, ni parler d'eux que d'une manière qui convienne à leur suprême dignité : mais croit-on leur attirer la vénération du peuple, en leur donnant de fausses louanges, que tout le monde convertit en reproches ? Et les Princes, en les recevant tranquillement, pensent-ils qu'elles imposent à quelqu'un, & qu'elles aient un autre effet que de rendre méprisables, & le flatteur, & la flatterie, & celui qui l'endure ?

XI. Ils s'attireroient un applaudissement général, malgré le défaut de mérite s'ils avoient au moins celui de la sincérité : & l'on commenceroit à les louer de bon cœur, s'ils imposoient silence à ceux qui les louent sans jugement.

XII. Mais ce sont deux choses presque toujours unies, que de ne mériter pas d'être loué, & de prendre plaisir à l'être. Un bon Prince doit avoir les deux qualités opposées, s'efforcer de mériter l'approbation, & s'appliquer à modérer les témoignages qu'on lui en donne.

XIII. Il doit défendre en public, aussi-bien qu'en secret, tout ce qui est excessif : & regarder comme excessif, tout ce qui blesse la vérité. Un discours flatteur, prononcé dans une

cérémonie, doit être interrompu par lui, si ce lui qui le fait n'a pas profité des avis qu'on lui a fait donner, de n'y rien mêler que de sage & de raisonnable. Une action de cet éclat est sue dans tout le Royaume. Elle ferme la bouche à tous ceux qui croiroient avoir de l'esprit, en disant de belles paroles, sans se mettre en peine qu'elles fussent vraies. Elle met en honneur le Prince, comme ennemi déclaré du mensonge ; & elle apprend à tous ses sujets, que le moyen de lui plaire est d'aimer comme lui, la vérité.

XIV. Par le même motif, le Prince rejettera avec mépris toutes les Poésies, toutes les Epîtres, tous les Ouvrages d'esprit, où l'on ne respectera pas son caractère de gravité & de modestie, & où l'on aura prétendu le louer aux dépens de son principal mérite, qui consiste dans l'averfion de la flatterie.

XV. Mais il aura sur-tout une extrême indignation contre toutes ces vaines fictions, où les noms des anciennes Divinités lui seront attribués, aussi-bien que leur prétendu pouvoir sur la terre ou sur la mer, sur la guerre ou sur la paix. Il n'y a rien, d'un côté, de si froid que ces chimères, & d'un autre, de plus impie, ni de plus scandaleux. Je sai que les noms de Mars, de Neptune, de Jupiter, sont des noms vuides de sens : mais ce sont des noms qui ont servi au démon pour tromper les hommes, & pour se faire rendre par eux les honneurs divins. C'est donc faire injure au Prince, que de le mettre à la place de cet usurpateur : & le Prince se deshonore en consentant à cette

impiété. Cependant les Théâtres en retentissent ; la Musique s'exerce sur ces indignes fictions ; les peuples s'infectent de cette espèce d'idolâtrie ; & les châtimens pleuvent en foule du ciel , sur une Nation qui s'est fait un jeu d'un si grand mal.

XVI. Le Prince se souviendra en tremblant de l'exemple d'Herode <sup>1</sup> , qui , <sup>2</sup> pour avoir reçu avec quelque complaisance les applaudissemens que les Tyriens donnoient à son discours , en disant qu'il étoit plutôt d'un Dieu que d'un homme , fut frappé sur le champ par la main d'un Ange , & rongé des vers tout vivant , en punition du blasphème & de l'approbation qu'il y avoit donnée. L'Ecriture du nouveau Testament atteste cette vengeance ; & néanmoins les Tyriens étoient des idolâtres , accoutumés à prodiguer la divinité par flatterie , & Herode étoit Juif , & par conséquent bien plus excusable que les Chrétiens.

XVII. Les Inscriptions qu'on gravera sur le marbre , ou sur l'airain , seront condamnées par le Prince , & changées par son ordre , si elles ne sont simples & sinceres. C'est un mal plus grand de perpétuer la flatterie par des monumens durables , que de la souffrir dans des discours , qui ne laissent point de vestiges. C'est rendre le scandale comme éternel , &

<sup>1</sup> Il étoit surnommé *Agrippa*.

<sup>2</sup> Herodes vestitus veste regiâ , sedit pro tribunali & concionabatur ad eos , populus autem acclamabat ; Dei voces , & non hominis. Confestim autem percussit eum Angelus Domini , eò quod non dedisset honorem Deo , & consumptus à vermibus expiravit. *Act. C. XII. v. 21. 22. & 23.*

apprendre à la postérité à mépriser la vérité ; que de lui laisser de si mauvais exemples. Les hommes s'y accoutument ; mais l'indignation de Dieu ne se passe point , & une statue avec un titre insolent est une espece <sup>1</sup> d'Idole ; qui lui rend odieux & le lieu où elle est érigée & le peuple qui n'en gémit pas.

XVIII. Il faut en <sup>2</sup> toutes choses & en toutes occasions que le Prince se déclare contre le mensonge & la flaterie , pour écarter les flatteurs. Car inutilement les repousseroit-il par un côté , s'il les admettoit par un autre. Ils comprendroient aisément , qu'il y auroit plutôt de l'affectation dans sa conduite , qu'une véritable haine contre eux , s'il ne falloit , pour se réconcilier avec lui , que changer la maniere de le flater. Il faut leur refuser tout , & leur témoigner sans relâche qu'on les hait , dès qu'on les connoît , mais parce qu'ils sont infatigables ; il faut employer quelque chose de plus sensible que le mépris & la haine , pour les réprimer : & c'est de n'accorder aucune grace , ni aucun emploi à un flatteur reconnu.

XIX. Un tel moyen est d'une grande efficace , si l'on veut bien s'en servir toujours : car c'est ôter à la flaterie ce qui la nourrit , & la faire périr par la faim. Elle renoncera à ses artifices , dès qu'ils ne serviront qu'à la

1. *Idolum zeli. Une Idole qui excite la jalousie de Dieu. Ezech. C. VIII. v. 5.*

2. *Vesj asien se moqua de ceux qui , par une fausse Genealogie vouloient faire remonter sa maison jusqu'à Hercule. Conantes quosdam originem Flavii generis ad conditores Reatinos , comitemque Herculis refert , irrisit ultro. Suet. C. 12.*



rendre malheureuse. Car c'est pour son intérêt seul qu'elle s'acharne à poursuivre le Prince avec ses louanges, & si elle voit qu'elle l'irrite toujours, elle apprendra un autre métier, & essaiera de lui devenir agréable par quelque chose de plus solide.

ARTICLE II.

*Le moyen le plus efficace pour écarter les Flateurs, est de témoigner un grand amour pour la vérité.*

I. On voit assez que tout ce que j'ai dit jusqu'ici doit être fondé sur l'amour de la vérité, & qu'il ne peut être exécuté si cet amour n'est bien sincère. Mais il est important, que le Prince déclare hautement qu'il n'aime que ce qui est vrai : qu'il ne trouve aucune beauté, ni aucun agrément, dans ce qui n'en a que l'apparence ; qu'il ne veut être trompé, s'il est possible, en quoi que ce soit, & qu'on ne lui peut plaire qu'en lui parlant sur toutes sortes de sujets avec une exacte vérité.

II. Une telle déclaration, renouvelée dans les occasions importantes, aura deux grands effets. Elle donnera accès aux gens de bien, & elle mettra en fuite les imposteurs. Elle ouvrira aux uns la demeure du Prince, qui a déjà pour eux les oreilles ouvertes, & le cœur tout disposé ; & <sup>1</sup> elle fermera les portes aux

<sup>2</sup> His neque palatii neque aurium fores aperiet.  
*Theophilact. Inst. Reg. P. 2. Cap. 16.*

aux autres , que le Prince a proscrits comme ses ennemis.

III. Mais une telle déclaration engage à bien plus qu'on ne pense. Il y a des vérités que les Princes écoutent avec plaisir : il y en a d'autres qui les blessent , s'ils n'y sont bien préparés. Tout ce qui les instruit , en les rendant plus habiles , ne trouve point d'obstacles ; mais ce qui les instruit en les reprenant , en trouve de grands : & c'est-là d'ordinaire où tous les projets de perfection se deconcertent & s'exhalent en fumée.

IV. Il y a peu de Princes , dont on puisse dire ce que S. Ambroise disoit du grand Théodose après sa mort : « <sup>1</sup> Je l'ai aimé , parce » qu'il n'aimoit point la flatterie , & qu'il ai- » moit au contraire à être repris ». Grand éloge , & qui renferme tout. Il y a peu de Princes , comme David , qui regardent « <sup>2</sup> com- » me une grace & une miséricorde que le » juste les reprenne , & qui rejettent le par- » fum que le pécheur , c'est-à-dire le flatteur , » veut répandre sur leurs têtes. » Il y en a peu qui soient de l'avis du Sage , & <sup>3</sup> qui » aiment mieux les blessures que fait un ami , » que les caresses trompeuses d'un ennemi » qui les flatte. » Mais cette matiere a be-

1. Dilexi virum , qui magis arguentem quàm adulantem probaret. *S. Ambr. de obitu Theod. n. 34.*

2. Corripiet me justus in misericordiâ & increpabit me ; oleum autem peccatoris non impinguet caput meum. *CXI. v. 5.*

3. Meliora sunt vulnera diligentis , quàm fraudulenta oscula odientis. *Prov. C. XXVII. v. 6.*

D'UN PRINCE. I. Part. 121  
soin d'être traitée avec plus d'étendue, & j'y  
destine le Chapitre suivant.

---

## CHAPITRE XIII.

*Combien il est rare que l'amour de la vérité  
soit sincere, & qu'il surmonte les obstacles  
qui empêchent ordinairement les Princes de  
la connoître.*

### ARTICLE I.

*Il est rare que l'amour de la vérité soit sincere.*

I. **I**L n'y a rien qui fasse plus d'honneur à l'homme, & principalement quand il est dans une grande place, que le desir de connoître la vérité, parce que ce desir, quand il est sincere, est la preuve d'un esprit excellent, qui veut être conduit par la lumiere & la raison, & d'un cœur juste & droit, qui est sans passion, & qui ne cherche que le bien. Mais plus ce desir fait honneur à l'homme, plus il est aisé qu'on se laisse éblouir par une apparence flatteuse, & qu'on se persuade trop légèrement qu'on a ce qui mériterait de grandes louanges si l'on l'avait.

II. On tâcheroit inutilement d'inspirer quelque défiance sur ce point, à un homme qui croit sentir ses dispositions, & être mieux instruit de ce qu'il pense & de ce qu'il aime, que tous ceux qui voudroient l'en faire dou-

ter ; mais c'est l'occasion qui découvre le cœur, & ce qui y étoit caché sous un desir qui n'en occupoit que la surface.

III. Tant qu'on parle de la vérité en général, l'esprit s'y porte par une inclination naturelle, & le cœur la desire, parce qu'il ne sent point qu'elle lui soit opposée ; mais dès qu'elle le condamne, il s'afflige de l'avoir vue, & il pardonne avec peine à ceux qui la lui ont fait voir, « <sup>1</sup> Je vous demande avec instance, di-  
» soit un Roi <sup>2</sup> d'Israël à un Prophète du Sei-  
» gneur, & je vous conjure au nom de Dieu,  
» de ne me dire que la vérité ». Qui ne jugeroit par ces paroles, que l'intention du Roi étoit sincère ? Le Prophète lui répond le contraire de ce qu'il espéroit, & <sup>3</sup> le Roi le fait mettre en prison pour l'en punir. Voilà le fond du cœur expliqué. Le Prince vouloit unir l'honneur de chercher la vérité, avec un desir plus sincère & plus profond d'être flaté : l'événement sépara ces deux choses ; mais un moment auparavant on eût pu y être trompé.

IV. Voici un exemple encore plus propre à découvrir les replis du cœur, secrètement ennemi de la vérité, dans le tems qu'il est pleinement persuadé qu'il n'aime qu'elle. <sup>4</sup> Les Chefs des foibles restes du peuple d'Israël, qui étoient demeurés en Judée après la ruine de Jerusalem, prièrent le Prophète Jeremie,

1. Iterum atque iterum adjuro te, ut non loquaris mihi nisi quod verum est in nomine Domini, 3. Reg. C. XXII. v. 16.

2. Le Roi Achab au Prophète Michée.

3. Mittite virum istum in carcerem. Ibid. v. 27.

4. Jerem. C. XLII. v. 1. & seq.



de demander à Dieu pendant plusieurs jours, qu'il lui plût de leur marquer, s'il vouloit qu'ils continuassent à demeurer dans leur pais, ou qu'ils cherchassent un asile en Egypte. Le Prophète le promit, & eux l'assurèrent en ces termes de leur obéissance : « <sup>1</sup> Nous prenons » Dieu à témoin de notre bonne foi : & nous » voulons qu'il nous punisse, si nous n'accom- » plissons pas tout ce qu'il nous dira par votre » ministère ; nous vous envoyons vers lui, & » nous obéirons à ses ordres, soit qu'ils soient » conformes à nos desirs, soit qu'ils y soient » contraires : car nous ne pouvons espérer d'être » heureux, qu'en écoutant la voix du Seigneur notre Dieu ». Le Prophète consulta le Seigneur, & le pria pendant dix jours, & après ce terme il assembla les Chefs & le peuple, leur défendit de la part de Dieu d'aller en Egypte, & les assura de sa protection, s'ils s'y confioient en demeurant en Judée ; & alors tous ces hommes si soumis & si religieux en apparence éclaterent en blasphêmes contre la réponse que Dieu leur faisoit par son Prophète : « <sup>2</sup> Vous mentez, dirent-ils à Jeremie, ce n'est » point le Seigneur qui vous envoie, & qui » nous défend d'aller en Egypte : c'est Baruch

<sup>1</sup> Sit Dominus inter nos testis veritatis & fidei, si non juxta omne verbum, in quo miserit te Dominus Deus tuus ad nos, sic faciemus, sive bonum est sive malum : voci Domini Dei nostri, ad quem mittimus te, obediemus, ut benè sit nobis cum audierimus vocem Domini Dei nostri. *Jerem. C. XLII. v. 5. & 6.*

<sup>2</sup> Mendacium tu loqueris : non misit te Dominus, sed Baruch incitat te adversum nos, ut tradat nos in manus Chaldæorum, ut interficiat nos, & traduci faciat in Babylonem. *Jerem. C. XLIII. v. 2. & 3.*

» qui vous suggere ce pernicieux conseil, pour  
 » nous faire périr par la main des Chaldéens,  
 » ou pour nous faire exiler à Babylone.

V. Quel changement, diroit quelqu'un peu instruit de la duplicité naturelle aux hommes ! comment peut-on passer si promptement de l'obéissance à la révolte ? Qu'est devenu ce desir si sincere, & si solennellement attesté par le serment, de connoître la vérité, & de la suivre ? Il n'y a ici point de changement : on n'a fait que lever le voile qui cachoit les dispositions dominantes. L'amour de la vérité n'étoit qu'une idée. Le desir de suivre son inclination étoit seul véritable : mais on ne le connoissoit pas, & l'on s'applaudissoit d'une pensée flatteuse que l'épreuve a dissipée.

VI. Il en est ainsi de presque tous les hommes, qui ne répondent si hardiment de leur attachement à la vérité, que parce qu'ils ignorent quel sacrifice elle exigeroit d'eux, & quelle opposition il y a entre elle & leurs inclinations corrompues. <sup>1</sup> Ils aiment sa lumière ; mais non sa censure. Ils l'interrogent dans l'espérance d'en être approuvés ; mais ils n'hésitent pas à traiter ses réponses d'imprudentes & d'excessives, & par conséquent de fausses, si elles sont contraires à leurs desirs.

VII. Plus les hommes sont élevés au-dessus des autres, plus ils sont capables de cette illusion : car ils sentent à merveille quelle grandeur il y a dans le caractère d'un homme vrai qui veut être instruit, & le veut de bonne foi : mais

1. Amant lucentem, oderunt redarguentem. *S. Aug. L. 10. Conf. C. 23.*

ils sentent beaucoup moins tout ce qui les empêche de se faire instruire, & d'en profiter. Et cette impression inégale de sentimens les persuade qu'ils n'aiment que la vérité ; qu'ils la suivent dès qu'elle leur est montrée ; que s'ils l'ignorent, c'est moins leur faute, que celle des personnes qui ne la leur disent pas ; & que l'on ne peut leur faire plus de plaisir, que de la leur montrer.

VIII. Mais ceux qui sont chargés de la leur découvrir, pensent bien différemment. Ils voient rarement que leurs avis soient reçus. Ils sentent presque toujours qu'ils blessent, s'ils ne couvrent la vérité sous des expressions qui la laissent à peine paroître. Ils sont obligés d'étudier mille détours, & d'employer mille artifices pour faire réussir un seul mot, & souvent ils se repentent de l'avoir dit, parce qu'on leur en fait mauvais gré.

IX. Ils avouent presque tous, que le tems où l'on puisse espérer d'être écouté des Princes, est celui de leur jeunesse ; encore ne faut-il pas qu'ils soient sur le trône : que dès qu'ils commencent à n'être plus dans la dépendance, ils n'écoutent plus rien ; & que plus ils avancent en âge, plus ils s'enfoncent dans une épaisse nuit, que la lumière de la vérité ne sauroit pénétrer : qu'alors tout le fruit d'une heureuse éducation se perd insensiblement, parce qu'il n'est plus soutenu, & que mille erreurs prévalent enfin sur les vérités dont on avoit jetté la semence.

## ARTICLE II.

*Il est rare que l'amour de la vérité soit assez fort dans les Princes , pour surmonter les obstacles qui les empêchent de la connoître.*

I. Ces erreurs , outre les racines naturelles qu'elles ont dans le cœur , sont inspirées par des hommes qui ont dessein de tromper , & par d'autres qui sont trompés eux-mêmes les premiers. Les uns font servir la séduction à leur intérêt ; les autres suivent , sans dessein , leurs propres tenebres. Le Prince vit au milieu de ces hommes ; & il est souvent assez malheureux pour réunir toutes leurs erreurs.

II. Il n'entend presque jamais rien d'utile , rien d'exact , rien de salutaire. Toutes les idées qu'on lui présente sont fausses. On pervertit devant lui les noms du bien & du mal , des passions & de la vertu. On fortifie un discours séducteur par des exemples encore plus séduisants. L'on ferme à la vérité toutes les avenues. Et que sert-il alors à un jeune Prince de conserver un amour foible pour elle , & une crainte vague d'être trompé ?

III. S'il arrive que cette crainte soit plus véritable & plus sincère dans un Prince qu'elle ne l'est dans les autres , il prendra des précautions pour n'être pas trompé : mais quelles seront ces précautions ? Et sait-il bien qu'il nourrit dans son cœur une secrète confiance en ses lumières , qui rendra tout inutile ? Deman-



dera-t-il ce qu'il pense savoir mieux que beaucoup d'autres ? Sera-t-il assez humble pour avouer, qu'il ignore bien des choses nécessaires à son état ? Ne se croiroit-il pas deshonoré s'il l'avouoit ? Ne feroit-il pas fâché de voir dans un autre plus de sagesse & de capacité qu'il n'en a ?

IV. Mais en laissant à part ces défauts si naturels & si propres aux Grands ; quel est le Prince qui ne craigne de donner trop d'avantage à ceux qu'il consulteroit sur sa conduite, que sa confiance pour eux ne leur inspire trop de liberté, & qu'ils n'abusent enfin de sa docilité & de sa franchise ?

V. Les Rois ne veulent qu'on leur parle que lorsqu'il leur plaît. Ils s'offensent quand on en use autrement. Et comme on ignore quand il leur plaît, on demeure dans le silence. Ainsi tous les avis se réduisent à ceux qu'ils veulent bien demander. Et s'ils ne pensent à rien, ou s'ils pensent ce qu'ils ne doivent pas, mais sans en avoir aucune inquiétude, le mal est sans remède. Le Prince se trompe, & l'on est contraint de le laisser tranquille dans son erreur.

VI. Ceux qui paroissent le mieux intentionnés, s'informent de la vérité ; mais à qui ? Aux personnes qui les environnent, & qui ont souvent intérêt de la leur cacher ; parce qu'ils profitent eux-mêmes de leur erreur, ou parce qu'ils sont liés avec ceux qui ont intérêt que le Prince ne soit pas si clairvoyant, ou qu'ils appréhendent de se commettre, en s'exposant à son secret & à sa prudence, dont ils

sont ordinairement peu sûrs. Ces considérations retiennent les plus sages qui ne disent rien, ou peu de chose; & tout demeure inconnu, malgré les questions du maître.

VII. D'ailleurs, ces sortes d'enquêtes sont très-imparfaites. Les Princes veulent être avertis sur certains sujets, & non sur tous. On voudroit leur dire plus, mais ils n'en donnent pas l'occasion. Ils sont occupés d'un devoir, & négligent les autres. Ils ont du zèle par goût, par humeur : mais excepté ce qui les frappe dans le moment, tout le reste est compté pour rien.

VIII. Il est rare qu'ils sachent profiter de quelques mots qui seroient capables d'exciter leur attention, & de les conduire plus loin. Ils ne comprennent pas la valeur de certains avis enveloppés, qui les regardent eux-mêmes, ou des personnes puissantes. On n'oseroit s'expliquer davantage sans un commandement bien précis : On met le Prince sur les voies : on ouvre devant lui une fenêtre : il ne tient qu'à lui d'ouvrir les yeux, & de regarder; mais il est distrait & indifférent, & celui qui l'avertissoit, le devient à son exemple.

IX. Sur quelle matiere les avis seroient-ils plus nécessaires que sur les défauts personnels du Prince ? Mais quelle matiere est plus délicate ? & à qui réussiroit-il d'y toucher ? Les Rois s'offensent si l'on paroît avoir étudié leur conduite, & si l'on a vû plus qu'ils ne vouloient. Ils peuvent d'abord recevoir assez tranquillement un premier avis : mais un second seroit mal reçu. Ils paroissent se mieux souvenir de

la liberté qu'on a prise, que du service qu'on a voulu rendre. Ils le marquent par des mots indirects, ou par des railleries piquantes. Ils se ferment à l'avenir & deviennent plus défiants & plus severes : & un serviteur fidele voit passer à d'autres, plus complaisans, la faveur que sa sincerité lui a fait perdre.

X. Ce n'est pas qu'un Prince qui se pique d'aimer la vérité, ne fasse souvent des questions sur sa propre conduite à des domestiques affectionnés, & qu'il ne leur demande ce qu'on pense de lui ; mais c'est à ses admirateurs qu'il fait ces questions : c'est à des personnes dont il croit les lumieres bornées, & devant qui l'amour apparent de la vérité devient un nouveau sujet d'admiration. Ce n'est pas à des hommes gagés, & qui peuvent par un seul mot perdre leur fortune, qu'un Prince doit demander s'il a des défauts, & s'il remplit tous ses devoirs. Plus il se borne à de telles lumieres, plus il s'expose à demeurer toujours dans les tenebres. Ce sont des hommes désintéressés, habiles, généreux, pleins de vûes pour le Prince & pour son Royaume, qu'il doit consulter ; & il doit être mécontent, quand il ne trouve que des louanges.

XI. Il faut qu'un Prince cherche la vérité, non-seulement avec sincerité, mais même avec inquiétude. Autrement elle le fuit, non par elle-même, puisqu'au contraire elle va au-devant des hommes, mais à cause de tout ce qui la repousse & qui l'éloigne de lui. C'est pour cela que l'Ecriture l'avertit d'acheter la vé-

rité, <sup>1</sup> mais de ne la jamais vendre ; parce qu'il faut souvent qu'il en coûte beaucoup pour l'avoir & pour la retenir, & qu'il ne faut rien épargner pour l'un & l'autre.

XII. Mais le secret le plus sûr pour la trouver, est de savoir en profiter quand on l'a trouvée. Je parle de celle qui vient par le conseil & le ministère d'autrui. Il faut la recevoir avec joie & avec reconnoissance, & prouver que ce sentiment est sincere, en faisant usage des avis qu'on a reçus. Par ce moyen on en conserve la source : ils viennent de toutes parts ; & la prudence qui les fait discerner, ne rejette que les inutiles, & ne néglige aucun des nécessaires.

XIII. Un Empereur <sup>2</sup> fort sage en usoit ainsi. <sup>3</sup> Il trouvoit bon que tout le monde lui dit son sentiment avec liberté. Il l'écoutoit avec attention ; & il en profitoit, quand on lui marquoit ce qu'il pouvoit reformer ou changer dans le gouvernement : bien différent en cela de Tibere, qui, <sup>4</sup> quoiqu'ennemi de la flatterie, ne pouvoit souffrir la liberté ; & qui craignoit les avis & les conseils, dans le tems qu'il témoignoit une grande aversion des louanges.

<sup>1</sup> Veritatem eme, & noli vendere sapientiam. *Proverb. C. XXIII. v. 23.*

<sup>2</sup> Alexandre Severe.

<sup>3</sup> Moderationis tantæ fuit, ut sibi ab omnibus liberè quæ sentiebant dici cuperet : & cum dictum esset, audiret ; & cum audisset, ita ut res poscebat, emendaret & corrigeret. *Pag. 24.*

<sup>4</sup> Angusta & lubrica oratio sub Principe qui libertatem metuebat, adulationem oderat. *Tacit. L. 2. Annal. p. 74.*



On ne savoit comment traiter avec lui , ni quel étoit le milieu entre le mensonge & la vérité , capable de le satisfaire : mais ce caractère , qui paroît fort singulier , est celui de tous les Princes qui ont assez d'esprit & de courage pour ne pouvoir souffrir la flatterie , mais qui ne veulent pas qu'on leur donne des avis qu'ils ne demandent point ; & qui regardent comme une liberté indiscrete , le zèle de ceux qui tâchent de les éclairer. Le nombre de ces Princes est petit , parce qu'ils ont presque tous beaucoup d'inclination à être loués : mais tous ceux qui s'élèvent au-dessus de cette bassesse , sans aimer sincèrement la vérité , sans la chercher , sans la recevoir avec joie lorsqu'on la leur découvre , s'exposent à conserver de grands défauts , & à se borner à des vertus très-médiocres.

1 Non vides quemadmodum illos in præceptis agat extincta libertas ? *Senec. L. 6. de Benefic. Cap. 30.*



## C H A P I T R E X I V .

*Pour conserver l'amour de la vérité , & pour en être bien instruit , le Prince doit s'attacher des personnes qui n'aiment qu'elle. Caractere de ces personnes. Usage qu'il faut faire de leur mérite.*

## A R T I C L E I .

*Pour conserver l'amour de la vérité , & pour en être bien instruit , le Prince doit s'attacher des personnes qui n'aiment qu'elle.*

I. **I**L est évident par tout ce qui a été dit jusqu'ici , que les Princes , même bien intentionnés , parviennent difficilement jusqu'à la vérité , ou parce qu'ils ne la cherchent pas avec assez de soin , ou parce que les personnes qui les environnent conspirent à la leur cacher. Le seul remede à ces deux inconvéniens est de faire choix de quelques amis , qui n'ayent d'autre intérêt que celui du Prince , qui ayent reçu de lui , non-seulement la liberté , mais un commandement exprès de lui dire tout ce qu'ils pensent , & qu'ils puissent consulter dans toutes les occasions avec une confiance sans réserve.

II. Mais je supplie le Prince d'observer avant tout , que si ces hommes tiennent à lui par d'autres liens que ceux d'une affection égale-

ment tendre & respectueuse, je ne réponds plus de leur fidélité : & que si, de son côté, il ne s'attache à eux par un sentiment sincere de bonté & de reconnoissance, je ne saurois répondre qu'ils lui soyent utiles. Il faut que la correspondance soit mutuelle, que l'amour de la vérité soit le principe d'une union ferme & durable, & que, de part & d'autre, on comprenne qu'on a le même intérêt : autrement tout ne seroit qu'une cérémonie, & l'on s'en degôûteroit bientôt des deux côtés.

III. Les Princes qui ne sont occupés que de leur majesté, n'entendront point cela. Ils croiroient s'abaisser, s'ils choisissent des amis entre leurs sujets. Ils en exigent du respect, & les dispensent du reste : & pour eux, ils ne connoissent que leur autorité, & la mettent à la place de tout.

IV. Ils ne savent pas ce qu'ils perdent<sup>1</sup> en demeurant ainsi retranchés dans leur Grandeur, & comme séparés du commerce des autres hommes. Cette fierté qui les porte à renoncer aux sentimens humains, les dégrade, au lieu de les élever, & le mépris qu'ils font de l'amitié, la plus précieuse chose de l'univers, marque seulement qu'ils n'en sont pas dignes.

V. Ceux qui ont mieux connu la véritable grandeur des Souverains, ont eu des pensées bien différentes.<sup>2</sup> Ils ont cru que dans tout ce

<sup>1</sup> Severior illa gravitas vos domo penitus clausos, & à vobis ipsis quasi obsessos detinet. Quamdiu ergo humanam conditionem aspernamini, nec hominis quidem perfectionem attingitis. *Synef. de Reg. p. 14. & 15.*

<sup>2</sup> Nam quæ ulla Rege dignior possessio quàm amici

que possèdent les Rois, rien n'égalait le commerce d'un ami, qui ajoute à leur bonheur, en s'y intéressant, & diminue leurs peines en y prenant part; qui est toujours sincère quand il loue, toujours respectueux quand il reprend, toujours fidèle, quoique tout change.

VI. Ce n'est que parce qu'on ne connoît pas<sup>1</sup> un bien d'un si grand prix, qu'on y est indifférent: car si l'on en avoit une juste idée, on ne se croiroit point heureux quand on en feroit privé, & l'on mettroit sa gloire aussi-bien que sa félicité à l'acquiescer & à le conserver. Il est donc important qu'un Prince sache ce que c'est qu'un ami digne de lui; & que, sur la peinture que je vais lui en faire, il cherche toute sa vie avec application ceux qui lui paroîtront y ressembler.

## A R T I C L E II.

### *Caractere de ces personnes.*

I. Sa première qualité est, d'être profondément secret, de l'être à toute épreuve, & de

consortium? Quis secundarum rerum particeps jucundior? Quis in adversis fortunæ casibus tolerandis stabilior? Quis in laudando sincerior? Quis in acriter ob-  
jurgando minus molestus? *Synes. de Reg. pag. 11.*

<sup>1</sup> Exoleverat priscum mortalium bonum amicitia, disoit un grand homme à l'Empereur Trajan, cujus in locum migraverant assentationes, blanditiæ, & pejor odio amoris simulatio.... tu hanc pulsam & errantem reduxisti. Habes amicos, quia amicus es: neque enim, ut aliis subjectis, ita amor imperatur. *Paneg. Traj. p. 234.*



l'être sans peine, sans avoir besoin pour cela de beaucoup de réflexions, & sans qu'il lui en coûte pour se retenir. Il le fera, sans affecter de le paroître. Il ne montrera point, par un air mystérieux, qu'il cache quelque chose. Il n'en laissera point entrevoir une partie, en se contentant de supprimer l'autre. Il n'approchera jamais de ce qu'il doit taire, ni ne souffrira qu'on le conduise à ce dangereux voisinage par des questions. Il les arrêtera toutes dès le commencement, de peur que ses réponses sur les unes, & son silence sur les autres, ne le découvrent; & il accoutumera tout le monde, même ses meilleurs amis, à ne lui jamais rien demander sur tout ce qui peut regarder ou le Prince, ou les choses qu'il lui confie. Si cette première qualité lui manquoit, ou si elle n'étoit pas aussi parfaite que je viens de le dire, toutes les autres ne le rendroient pas digne de l'amitié du Prince, qui seroit obligé de prendre des précautions, de se mesurer, de se défier: ce qui est absolument incompatible avec la confiance sans bornes, dont il s'agit.

II. Il aura une grande capacité pour les affaires, pour les conduire, pour les prévoir. Il ne donnera que de sages conseils, & sera également éloigné de la lenteur & de la témérité. Il saura se précautionner contre les dangers, & trouver des remèdes aux inconvénients. Il ne s'étonnera pas dans les contretems, & ne s'abandonnera pas à une douleur inutile. Il aura de la tranquillité, mais par raison & par lumière, plutôt que par temperament; & il fera toujours en état de consoler le Prince par

le fond de sagesse & de ressources qui seront en lui.

III. Il ne désirera rien pour lui-même, & il sera universellement sans prétentions pour lui, pour sa famille, pour ses amis. Il sera toujours tel. La faveur ne le changera pas. La confiance du Prince le laissera dans la même situation où elle l'avoit trouvé; & il ne tâchera pas de la conserver par d'autres voies, que celles qui la lui auront fait mériter.

IV. Son désintéressement sera fondé sur un éloignement sincère de toute charge & de tout emploi. Il les craindra, comme funestes ordinairement à la vertu, comme environnés de périls, comme des occasions de beaucoup de fautes. Ce ne sera point par une dissimulation étudiée, mais par conscience & par lumière, qu'il les évitera. Ce ne sera point dans le dessein d'obtenir plus, qu'il refusera moins. Ce ne sera point un appas & une amorce que sa modestie, pour éblouir le Prince. Ce sera une vertu sincère, ennemie de l'artifice, & que le tems découvrira, sans la pouvoir affaiblir.

V. Il aura pour le Prince un attachement très-respectueux & très-tendre : mais il sera toujours prêt à se retirer, quand le Prince le voudra. Il ne songera point à se rendre nécessaire. Il ne formera point de liaisons secrètes avec des personnes puissantes, pour s'affermir dans sa place. Il ne prendra aucune précaution pour l'avenir. Il demeurera par respect pour la Providence qui l'a appelé. Il se retirera par le même motif, quand elle lui rendra sa liberté. Il sera sans racines, & il aura toujours moins

de peine à retourner dans la retraite, qu'il n'en avoit eu à la quitter.

VI. La confiance dont le Prince l'honore ; ne servira qu'à le rendre plus humble. Il ne changera rien dans son premier état. Il conservera les mêmes dehors, la même simplicité, la même modestie, parce qu'il conservera les mêmes sentimens. Il ne tirera point avantage de ce que le Prince lui dira, pour exiger qu'il lui dise plus. Il remarquera seulement, s'il se retire & se refroidit ; mais il le remarquera, sans écouter de vaines défiances, & sans prendre de légères inégalités pour des dispositions permanentes. Son unique attention sera à rendre le Prince meilleur & plus juste, s'il est possible, & à veiller sur soi-même, de peur qu'il ne s'affoiblisse en s'occupant d'un autre soin.

VII. A quelque degré que parvienne la confiance du Prince, & l'autorité qu'il lui donnera, jamais il ne promettra rien, qu'après l'avoir consulté. Jamais il ne montrera d'autre pouvoir que celui de son maître. Jamais il n'attribuera les graces à son propre crédit, à ses sollicitations, à sa dextérité à ménager le Prince. Jamais il ne se déchargera des refus, pour faire retomber ce qu'ils ont d'odieux & de dur, sur le Souverain. Il ne se montrera jamais au lieu de lui, & jamais plus juste & plus porté à faire plaisir que lui. Il ne le flattera pas ; mais il se taira. Il ne justifiera pas toujours sa conduite ; mais après avoir fait son devoir en secret, en parlant au Prince, il ne se vantera pas en public de l'avoir fait.

VIII. Rien ne sera plus opposé à son caractère que de vendre son crédit, ses recommandations, ses bons offices auprès du Prince. Il aura en horreur cette honteuse corruption ; & il s'appliquera de toutes ses forces à la bannir de la Cour. Personne ne pourra se vanter de lui avoir fait accepter quoi que ce soit, ni de l'avoir rendu plus riche. Il aura sur les petites choses la même délicatesse que sur les grandes. Aucun présent, sous aucune forme, n'entrera dans sa maison. Ses domestiques seront aussi purs que lui. S'ils ne l'étoient pas, ils seront exclus, dès que leur conduite sera connue ; & il emploiera des moyens sûrs pour en être averti. Le Prince seul aura droit de lui faire du bien : mais si celui dont je fais ici le caractère, est tel que je le desire, il obtiendra du Prince même qu'il lui soit permis de le refuser.

IX. Il se chargera avec plaisir des recommandations des pauvres, & des prières des personnes qui sont sans protection. Il se rendra leur avocat, après s'être rendu Juge de leurs demandes. Il verra, s'il est nécessaire que le Prince en soit informé : car il ne lui portera pas inutilement ce qui peut être réglé par une autre voie. Il croira avoir obtenu pour lui-même, tout ce que les personnes qui sont sans crédit auront obtenu par son moyen ; & il trouvera très-bon que le Prince lui impute comme des graces, toutes celles qu'il accordera aux pauvres en sa faveur.

X. Il ne connoîtra point d'autre bien que la perfection du Prince, & le bien public. Ces



deux choses, qui sont inséparables, lui tiendront lieu de tout. Il y rapportera tous ses soins, & toutes ses actions. Il ne sera content qu'à proportion de ce qu'il y aura contribué. Il ne sera affligé qu'à proportion de ce qu'il y trouvera des obstacles. Il ne se consolera d'être sorti de sa retraite, que par l'espérance d'y rentrer, & s'il arrive qu'il y retourne, il substituera les desirs & les prières auprès de Dieu, aux soins dont il sera déchargé.

XI. Le fondement de ces excellentes dispositions, sera une solide piété : sans quoi elles ne seroient ni parfaites, ni constantes. Il aura dans toutes ses actions un motif encore plus grand & plus élevé que ses actions. Il aura toujours devant les yeux, celui dont le Prince n'est que le Ministre. C'est à lui qu'il désirera de plaire. C'est de lui qu'il attendra tout ; & il ne consentira à n'avoir ici aucune récompense, que parce qu'il en espérera une autre plus digne de sa vertu.

### ARTICLE III.

#### *Usage que le Prince en doit faire.*

I. Un Prince qui seroit assez heureux pour trouver un homme si grand en toutes manières, se croiroit-il deshonoré, en le traitant comme un ami ? <sup>1</sup> que peut-il avoir dans l'é-

<sup>1</sup> Tunc maximè Imperator, cùm amicum ex Imperatore agit. Etenim cùm plurimis amicis fortuna Principum indigeat, præcipuum est Principis opus amicos parare. *Paneg. Traj.* p. 234.

tendue de ses Etats qui lui soit comparable ? Et à qui accordera-t-il l'estime, l'affection, l'amitié, en un mot, la plus tendre, s'il ne l'en juge pas digne ?

II. A quel usage ne peut-on pas mettre un homme d'un mérite si universel ? <sup>1</sup> Avec qui délibérera-t-on plus sûrement ? Dans le cœur de qui repandra-t-on le sien avec plus de liberté ; qui s'intéressera plus véritablement que lui à tout ce que l'on confiera à sa sagesse & à sa diligence ? Quelle conversation sera plus aimable que la sienne ; où trouvera-t-on une approbation plus sincère quand on l'aura méritée ? <sup>2</sup> Et si l'on a des défauts, où trouvera-t-on tant de lumière avec tant de charité & de prudence, pour en avertir ?

III. <sup>3</sup> Dans une grande élévation, où l'on est exposé à mille frivoles admirateurs, qui ne savent en quoi consiste la véritable félicité, combien est-il nécessaire qu'un Prince ait auprès de lui un homme éclairé & fidèle qui le soutienne contre le torrent des erreurs populaires : qui lui dise en secret, tout le contraire

<sup>1</sup> Fidele consilium, assidua conversatio, sermo comis, & sine adulatione jucundus : aures, si deliberare velit, diligentes ; tutæ, si credere. *Senec. L. 6. de Benef. C. 29.*

<sup>2</sup> Non censor odiosus, sed jucundus monitor. *Theophrast. P. 2. c. 16.*

<sup>3</sup> Monstrabo tibi cujus rei inopiâ laborent magna fastigia : quid omnia possidentibus desit : scilicet ille, qui verum dicat, & hominem inter mentientes stupentem, ipsâque consuetudine pro rectis blanda audiendi ad ignorantiam veri perductum, vindicet à consensu, concentuque falsorum. *Senec. L. 6. de Benef. C. 30.*

de ce qu'il entend en public ; qui le fasse souvenir de ce qu'il est , de ce qu'est sa grandeur , de ce que sont tous les biens dont on le regarde comme le maître ? Sans cet homme incorruptible , l'enchantement du mensonge prévaut enfin : car on s'accoutume à juger comme la multitude , quand on n'entend que la multitude ; mais la vérité montrée de tems en tems & à propos , dissipe l'illusion qui commençoit à se former , & fait évanouir tous les nuages que les préjugés des hommes avoient déjà repandus.

IV. <sup>1</sup> Il n'est presque pas possible de conserver dans une grande prospérité des sentimens équitables & modérés : & ce sont deux choses comme opposées , de paroître heureux ici , & de ne pas se persuader qu'on l'est en effet. L'inclination secrète du cœur , qui aime à se fixer ici & à y trouver son repos , affoiblit toutes les idées des biens plus réels & plus solides ; mais dont les sens ne sauroient juger. <sup>2</sup> Le Prince alors a besoin d'un Avocat qui plaide pour la raison contre les sens , qui le rappelle à lui-même quand il commence à chanceler & à s'éblouir , & qui , n'étant pas exposé au même péril que lui , le connoisse mieux , & en soit plutôt allarmé.

V. Car il y a des dangers dont les suites sont très funestes , mais qui sont si couverts ,

<sup>1</sup> Quasi ista inter se contraria sint , bona fortuna & mens bona : ita melius in malis sapimus , secunda rectum auferunt. *Senec. Epist. 94 p. 597.*

<sup>2</sup> Necessè est admoneri , & habere advocatum bonæ mentis. *Senec. Ibid.*

& si difficiles à discerner dans les commencemens, que c'est rarement celui qui est prêt à y tomber qui s'en apperçoit. Il faut que ce soit un autre qui l'avertisse ; parce que, pour découvrir le danger dans ces occasions, il faut n'avoir point d'intérêt à se le dissimuler, & que celui qui en est si près, ne s'est mis en cet état, que par un secret affoiblissement qui a déjà fait impression sur son cœur.

VI. Il faut alors qu'un ami attentif & courageux se mette entre le Prince & le danger, qu'il lui montre où il va se précipiter, qu'il l'arrache avec quelque violence d'un si pernicieux voisinage ; & qu'il aime mieux déplaire un moment à sa passion, que de lui déplaire à lui-même pour toujours, en la laissant fortifier par sa négligence. Mais qui sera cet ami ? Comment l'avoir au besoin ? Le trouvera-t-on parmi des Courtisans dominés par leurs intérêts ? On connoîtra pour-lors s'il méritoit d'être cherché, & si c'étoit se dégrader, que de s'attacher par une amitié sincère un homme capable d'une affection si désintéressée & si courageuse.

VII. Mais indépendamment de ce que je viens de dire, comment un Prince se suffira-t-il à lui-même pour toutes choses ? Et comment trouvera-t-il en lui-seul, tout ce que les autres hommes cherchent dans leurs amis ? La Souveraineté éteint-elle la nature ? N'a-t-on

1 Permittite illi, disoit l'Empereur Antonin de Marc-Aurele, qui pleuroit la mort de celui qui l'avoit élevé, ut homo sit : neque enim vel Philosophia, vel imperium, tollit affectus. *Jul. Capitol. in vita Antonini Pii pag. 139.*



plus de sentimens parce qu'on est Roi ? N'a-t-on jamais besoin de consolation & de force quand on est sur le thrône ? N'est-on jamais affligé, incertain, abattu ? Ne trouve-t-on aucune douceur à repandre sa douleur dans le sein d'un autre ? Ou est-il indifférent aux Rois de choisir pour cela un ami fidele, ou de prendre quiconque s'offre à eux, sans discernement.

VIII. Ils sont en effet quelquefois réduits à cela, & à quelque chose même de plus indigne, pour avoir mis leur gloire à n'avoir besoin de personne. Comme ils sont hommes malgré leur fierté, & souvent très-foibles, & qu'ils succombent en secret à des sentimens qu'ils dissimulent en public ; ils s'en déchargent ou à des femmes, peu capables de les soutenir, ou à des domestiques peu importans & peu dignes de leur confiance, & ils se privent de toute la consolation, & de toutes les ressources qu'ils trouveroient dans un ami du premier ordre.

IX. Quand il ne leur seroit pas nécessaire pour eux-mêmes, il le seroit certainement pour la conduite de leur Etat. Car son principal ministère est de les aider à discerner le mérite des personnes de tous les états, & à remplir par ce moyen dignement les places ; de les avertir des abus importans, & de leur suggerer des remedes efficaces, pour les reprimer ; de contribuer à leur faire observer les flatteurs & les personnes bassement intéressées, & à les éloigner. Nous avons vû dans les Chapitres précédens, que tout cela étoit essentiel, & que rien de cela ne pouvoit s'exécuter par des hom-

mes qui auroient d'autres intérêts que ceux du Prince, & d'autres vûes que celle du bien public. Il a donc été démontré, que <sup>1</sup> sans des amis semblables à celui dont j'ai fait le caractère, aucun Prince ne remplira dignement ses devoirs, & qu'il ne fera jamais bien instruit de la vérité que par leur moyen.

X. Comment, par exemple, un Prince, qui ne consultera que ses Ministres ou ses Courtisans, évitera-t-il les pieges qui lui sont tendus par la conspiration d'un petit nombre de personnes, qui occupent les premières places auprès de lui & les premiers emplois ; qui ont intérêt à se ménager les uns les autres, à lui cacher une partie de ce qui devroit lui être connu, & à s'accorder sur divers points, malgré leurs intérêts différens, leurs jalousies, leurs haines secrètes, pour se rendre seuls les maîtres des affaires, pour borner à eux-seuls la confiance du Prince ; & <sup>2</sup> pour le tenir comme captif dans l'étroite enceinte dont ils l'ont environné ?

XI. Un homme uniquement attaché au Prince, fut-il seul, & sans aucun autre qui lui ressemblât, seroit capable de dissiper & de rompre ce funeste complot contre la liberté de son maître : & s'il étoit soutenu par un second & par un troisième d'une égale probité, quelle

<sup>1</sup> Naturæ defectum supplens amicos in ejusdem naturæ communionem adsciscit, vim quodammodo suam multiplicans. Ita enim fiet, ut & omnium oculis videat, & omnium auribus audiat, omniumque animis in unum consentientibus consilium capiat. *Synes. de Reg. o. 1. 11.*

<sup>2</sup> Claudentes Principem suum, & agentes ante omnia ne quid sciat. *Lamprid. in vit. A. Alexand. pag. 223.*  
ligue

ligue & quel artifice pourroient , on se cacher ,  
ou se maintenir contre des témoins si éclairés  
& si incorruptibles ?

XII. Il est donc ici question de tout , puis-  
qu'il s'agit d'un point dont tout le reste dé-  
pend. Le Prince ne sauroit y être trop atten-  
tif , ni en pérer avec trop de maturité les con-  
séquences. S'il est assez heureux pour trouver  
des hommes , tels que je les ai dépeints , il doit  
en faire un extrême cas , & se les attacher par  
les seuls liens qui soient dignes d'eux , qui sont  
ceux de la confiance & de l'amitié : & s'il n'en  
a point encore trouvé de tels ; il doit tout em-  
ployer pour les découvrir , & ne s'arrêter dans  
ses recherches , que lorsque ses soins auront  
réussi.

---

---

CHAPITRE XV.

*Les personnes véritablement dignes de la con-  
fiance du Prince sont rares. On en peut  
trouver , & comment. Moyens de les con-  
server.*

ARTICLE I.

*Les personnes véritablement dignes de la con-  
fiance du Prince sont rares.*

I. JE suis persuadé que lorsque je marquois<sup>1</sup>  
les qualités de ceux que le Prince pou-  
voit honorer en toute sûreté de sa confiance,

<sup>1</sup> Dans le Chapitre précédent.

& même de son amitié , l'on se disoit à soi-même, ou que de tels hommes ne se trouvoient point , ou qu'ils étoient extrêmement rares. Je conviens qu'ils sont rares : mais cela ne doit servir qu'à en augmenter le prix , & à faire voir, combien un Prince seroit injuste & malheureux, s'il mettoit sa grandeur à les négliger, en les confondant avec les autres hommes, ou même à les éloigner, en leur préférant ceux qui n'ont pas leur mérite.

II. C'est néanmoins ce qui arrive à la plupart des Souverains. <sup>1</sup> Ils ont tout , excepté des amis fideles , & ils ne sentent presque jamais qu'ils n'en ont aucun. L'abondance & l'éclat qui les environnent , leur cachent cette secrète indigence. Ils prennent pour amis , tous ceux qui le sont de leur fortune ; & ils croient être l'objet de cette foule d'admirateurs , qui n'aiment qu'eux-mêmes , & qui sont très-capables d'adorer la grandeur , en méprisant celui qui l'a. Les particuliers pourroient être plus heureux, s'ils savoient profiter de l'avantage que leur donne leur condition , de discerner si c'est à eux ou à leurs biens qu'on est attaché , parce qu'ils ont infiniment moins de choses qui puissent satisfaire la cupidité de ceux qui paroissent leurs amis : <sup>2</sup> mais il faut avouer, qu'il y en a

<sup>1</sup> *Neminem tam altè secunda posuerunt , ut non illi cò magis amicus desit , quia nihil absit. Senec. L. 6. de Benef. C. 29.*

<sup>2</sup> *Nescis quantum sit pretium amicitiae , si non intelligis multum te ei daturum , cui dederis amicum , rem non domibus tantùm , sed seculis raram , quæ non aliubi magis deest , quam ubi creditur abundare. Senec. L. 6. de Benef. C. 33.*



peu de sinceres dans tous les états ; qu'à peine en trouve-t-on quelques exemples dans tout un siècle ; & que les Princes par conséquent qu'on a plus d'intérêt & de facilité de tromper par les dehors d'un attachement équivoque, vivent ordinairement sans amis ; & qu'une extrême solitude regneroit dans leurs palais, si l'on n'en permettoit l'entrée qu'à leurs fideles serviteurs.

## ARTICLE II.

*On en peut trouver, & comment.*

I. Il ne faut pas croire néanmoins que la sincérité & l'amitié soient bannies de l'univers.

<sup>1</sup> On auroit des amis fideles, si on l'étoit soi-même : mais l'on est aimé, comme l'on aime. On demeure renfermé dans son propre intérêt, & l'on mérite de n'avoir que ses propres imitateurs. Si un Prince pouvoit s'élever au-dessus de cette bassesse, qui le tient courbé vers lui-même, & qu'il eût de nobles sentimens pour le bien public, & pour tous ceux qui seroient capables de l'aider dans ses grands desseins, je suis certain qu'il trouveroit des personnes dignes de son estime, & dignes même de son cœur. <sup>2</sup> C'est plus par défaut d'amitié que les Princes manquent d'amis, que parce qu'on n'en sauroit trouver. Il y en a ; mais on ne les connoît point. Il y en auroit même beau-

<sup>1</sup> Habes amicos, quia amicus ipse es. *Pancg. Traj.*

<sup>2</sup> Multos tibi dabo, qui non amico, sed amicitia caruerunt. *Senec. Epist.*

coup, si quelqu'un d'entre eux accrédité s'appliquoit à les découvrir : mais les flatteurs obsèdent les Princes, & les flatteurs n'ont garde de leur faire connoître des hommes si ennemis de la flatterie.

II. La preuve de ce que je dis est évidente par l'Histoire des grands Princes qui ont mérité des amis fideles, & qui en ont eu. Je ne citerai sur cela ni Charlemagne ni S. Louis, qui avoient su s'attacher les hommes de la plus grande probité : Je me contenterai de l'exemple de quelques Empereurs Romains, qui, tout infideles qu'ils étoient, avoient su faire un choix excellent de quelques amis ; parce qu'un tel exemple est plus capable d'animer un Prince, ou pour le moins de le couvrir de honte, s'il refuse de l'imiter.

III. <sup>1</sup> L'Empereur Antonin s'étoit attaché des amis si fideles & si désintéressés avant son élévation à l'Empire, que le changement de son état n'en fit aucun dans leur conduite. Ils furent toujours aussi ennemis de l'ambition & de l'avarice, aussi zélés pour lui, aussi jaloux de sa véritable gloire, aussi éloignés d'abuser de leur crédit & de la confiance dont il les honoroit.

IV. <sup>2</sup> Avant lui Tite n'avoit pas été moins heureux dans le choix de ses amis, parce qu'il

<sup>1</sup> Amicis suis in Imperio suo non aliter usus est quam privatus : quia & ipsi nunquam de eo cum libertis suis perfunctum aliquid vendiderunt. *Jul. Capit. in vit. Anton. Pii. pag. 140.*

<sup>2</sup> Amicos elegit, quibus etiam post eum principes, ut & sibi, & Reipublicæ necessariis, acquieverunt. *Suet. in vit. Tit. 6. 7.*

il avoit apporté le même discernement, & la même exactitude. <sup>1</sup> Et après lui Marc-Aurèle fut assembler un si grand nombre d'honnêtes-gens, pleins de savoir & de mérite, que non-seulement il s'estimoit heureux de pouvoir prendre leurs avis sur toutes sortes d'affaires, mais qu'il se faisoit même un honneur de leur soumettre le sien.

V. <sup>2</sup> Alexandre Severe eut la même attention à chercher dans tout l'Empire, & à réunir auprès de lui des hommes dignes de sa confiance, quoiqu'il fût par lui-même très-éclairé, & qu'il trouvât dans les sages conseils de Mamee, sa mere, ce qui auroit pu lui manquer. « Ses amis, dit son Historien, furent justes, » integres, pleins d'honneur & de Religion, » sincerement attachés à leur Prince, qu'ils » respectoient les premiers, & à qui ils desiroient d'attirer le respect de tous les autres. » Ils ne mettoient ni leur faveur, ni quoi que » ce soit, à prix. Ils faisoient profession de » dire toujours la vérité, & de ne jamais » mentir. Ils répondoient aux desseins & à » l'attente du Prince, qui se fioit à eux, &

<sup>1</sup> *Æquius est, disoit-il, ut ego tot & talium amicorum consilium sequar, quam ut tot & tales amici meam unius voluntatem sequantur. Jul. Capitol. in vit. Marc. Antonini. pag. 147.*

<sup>2</sup> Alexander & ipse optimus fuit, & optimæ matris consiliis usus est, & tamen amicos sanctos & venerabiles habuit continentes, religiosos, amantes Principis sui, & qui de illo nec ipsi riderent, nec risui esse vellent: qui nihil venderent, nihil mentirentur, nihil fingerent, nunquam deciperent existimationem Principis sui, sed amarent. *Lamprid. in vit. Alexand. p. 225.*

» dont ils méritoient la confiance par leur  
 » sincere attachement pour lui.

VI. Seroit-il possible que de tels hommes ne se trouvaissent plus , & qu'ils ne fussent déformais qu'en idée , après avoir été sous tant de Princes infideles ? Pour moi , je suis persuadé que quand on voudra ressembler aux Empereurs qui ont eu de si sinceres amis , plusieurs hommes ressembleront aux amis de ces Empereurs. Ce n'est pas le mérite qui manque dans chaque nation , ni dans chaque siècle , mais l'attention à le découvrir , la connoissance de ce qu'il vaut , & le secret de l'employer. On passe par-dessus , sans le voir : on ne fait à quoi le mettre , après l'avoir vu , & l'on va même jusqu'à le rejeter , comme n'étant qu'incommode.

VII. Si le Prince lui-même n'a beaucoup de mérite , il ne fait ce que c'est qu'un grand mérite. Il faut qu'il ait le premier les qualités qu'il cherche dans les autres , & qu'il soit encore plus parfait que les amis qu'il se veut associer , pour les démêler dans la foule , & pour les attirer. Devant un homme de peu d'esprit , tout est égal : & devant un homme médiocre , tout est de même taille que lui. Le discernement & le goût sont des qualités rares ; & le clinquant pour de certains yeux brille bien plus que l'or.

VIII. Dès qu'on aura témoigné qu'on veut & qu'on cherche certains hommes d'un caractère au-dessus du commun , ces hommes ne seront plus si rares. On ne trouvera peut-être pas d'abord ce qui seroit le plus parfait ; mais



on y arrivera par degrés. Un homme de probité en connoît d'autres. Un homme désintéressé, par cette seule qualité est en état de chercher utilement un mérite plus parfait que le sien, & de le produire au Prince, sans en être jaloux. L'important est de commencer, quoique les commencemens soient foibles. Au moins faut-il le desirer & espérer de réussir; car c'est un malheur sans comparaison plus grand de ne rien chercher, que de ne rien trouver.

IX. Quand un Prince a des intentions droites, & qu'il demande sincèrement à Dieu un homme de sa main pour lui servir de conseil, Dieu écoute sa priere; & c'est l'Ecriture qui nous en assure: mais elle suppose que la bonne vie soutiendra la priere, & qu'on aura une grande idée de la grace qu'on demande. C'est pour cela qu'elle commence par l'éloge d'un ami fidele, & qu'elle ajoute ensuite, que le moyen de l'obtenir, est de craindre Dieu, qui peut seul accorder un homme d'un tel mérite.

«<sup>1</sup> Un ami fidele, dit le S. Esprit, est une  
 » défense invincible. Qui l'a trouvé, a trouvé  
 » un trésor. Rien ne lui peut être comparé.  
 » L'or & l'argent ne sont rien au prix de sa fidélité. Un ami fidele est un remede pour  
 » nous assurer la vie & l'immortalité; & ceux  
 » qui craignent Dieu le trouveront ». Voilà certainement le moyen le plus sûr; mais dès-lors on doit comprendre ce que c'est pour un Prince qu'un tel ami; & quel malheur ce seroit pour lui que Dieu le lui refusât.

<sup>1</sup> *Ecclesiast. C. VI. v. 14. 15. & 16.*

X. Un ami de ce caractère, & aussi parfait que l'Ecriture nous le représente, peut tenir lieu de beaucoup d'autres ; & le Sage nous avertit en effet de le bien distinguer de tous ceux qui auront une partie de ses bonnes qualités, sans les avoir toutes.<sup>1</sup> « Accordez, dit-il, votre amitié à plusieurs personnes : mais choisissez pour Conseiller un entre mille. »

XI. Il semble que le Prince devrait se le réserver, sans l'attacher à aucun emploi qui le séparât de lui. Les autres qui lui seroient inférieurs en lumières ou en vertu, rempliroient utilement des places moins exposées à la tentation : car l'entière confiance du Prince est un bien très-délicat, & l'on ne doit mettre un tel dépôt que dans des mains infiniment sûres.

XII. Il faut néanmoins bien observer, que cet homme que le Prince préfère aux autres, ne se préférera lui-même à personne, s'il a tout le mérite qu'on pense. Il servira de lien à tous les autres amis. Il ne songera qu'à faire valoir leurs bonnes qualités & leurs talens ; & bien loin d'être jaloux de son autorité, il désirera que tout se fît par conseil, que rien ne se décide par faveur, & que le Prince soit seulement mis en état de bien juger, mais que ce soit toujours lui qui juge. Il refusera dans ce dessein toute charge & tout emploi, afin qu'il n'ait que l'autorité que donne la sagesse, & qu'il ne soit considéré qu'autant qu'il fera bien.

<sup>1</sup> Multi pacifici sunt tibi, & Consiliarius sit tibi unus de mille. *Ecclef. C. VI. v. 6.*

## ARTICLE III.

*Moyens de les conserver.*

I. La question est de conserver au Prince un tel homme , & le petit nombre de ceux qui lui ressemblent & qui lui sont unis. La chose est bien plus difficile qu'on ne croit ; & l'expérience a toujours fait voir , que si un ami fidele est un bien fort rare , c'est une sagesse encore plus rare , que celle qui apprend à le conserver.

II. Le Prince doit s'attendre à mille artifices qu'on emploiera contre son fidele serviteur. On mettra tout en usage pour le détruire dans son esprit , pour l'en dégoûter , pour le lui rendre odieux. On tâchera de lui faire comprendre , qu'il s'est mis en tutelle , en choisissant un homme secretement ambitieux , qui s'applique à le connoître pour le gouverner , & qui abuse de sa confiance pour se rendre toujours nécessaire. On s'efforcera de lui rendre son défintéressement même suspect , comme ne servant que de voile à ses desseins pervers , qui éclateront quand il ne sera plus au pouvoir du Prince d'en arrêter l'effet. On sera attentif à toutes les paroles. On interprétera toutes les actions. On relevera ses moindres fautes. On fera parler contre lui toutes sortes de personnes en secret , & même en public. Les Grands , les Ministres , les personnes puissantes qui le craindront , & qui le regarderont comme leur ennemi , parce qu'il le fera de

toutes leurs passions, conspireront si souvent & si assidument contre lui, qu'enfin le Prince se laissera ébranler. Et comme il ne faudra qu'un mot pour congédier un homme sans établissement, il se résoudra avec moins de peine à le remercier de ses services. Il se privera ainsi lui-même du seul homme qui lui étoit sincèrement attaché, & il le sacrifiera à la cabale & aux calomnies de ceux qui n'en étoient les implacables ennemis, que parce qu'ils l'étoient de la véritable gloire du Prince & du bien public.

III. Il faut dans ces occasions témoigner d'abord une fermeté qui tienne en respect tout le monde, & fermer d'un ton si severe la bouche aux premiers qui oseront parler, qu'aucun n'ait la témérité de suivre leur exemple. Si l'on continue, malgré ces précautions, à tendre quelques pièges au Prince pour le sonder & pour l'affoiblir, il doit déclarer hautement, que de tels artifices ne réussiront jamais, & qu'ils ne serviront qu'à lui donner une nouvelle estime pour celui qu'on attaque, & une défiance nouvelle de tous ses accusateurs. Une telle déclaration, soutenue par une conduite qui y réponde, arrêtera tous les discours; mais si elle ne suffit pas, la disgrâce de quelque Officier subalterne qui se fera mêlé de parler, & dont on fera exprès un exemple, de petite conséquence pour la personne, & d'un grand effet pour l'éclat, fera rentrer tout le monde dans le devoir.

IV Après ce premier choc, ce que je crains le plus, est l'inégalité du Prince; non celle



qui ne vient que du temperament, quoique celle-là même soit importante, si elle est négligée, mais celle où il entre quelque affectation. Les Grands ne sont pas incapables de ce défaut, s'ils n'ont un solide mérite. Ils sont trop valoir ordinairement l'honneur de leurs bonnes graces, & ils y mêlent à dessein tant d'inégalités, qu'on ne fait presque jamais comme on est dans leur esprit. Rien n'est plus aimable un jour que leur entretien, rien n'est plus caressant que leurs manieres; & le lendemain à peine en est-on regardé. Le même homme à qui l'on disoit des choses si obligeantes, il y avoit peu de tems, est laissé dans la foule, sans qu'on tourne les yeux vers lui, pendant qu'on affecte d'adresser presque toujours la parole à des hommes de peu de mérite, comme pour lui apprendre, que quand on lui avoit parlé avec quelque bonté, on ne faisoit pas de lui plus d'état.

V. Un homme qui suit son intérêt en s'attachant au Prince, souffre ces inégalités, & il y devient peu sensible, parce qu'il a des vûes & des motifs qui le touchent de plus près que ces manieres, dont il n'est pas le maître, & qu'il se contente de condamner en secret: mais un homme qui ne peut être retenu que par le bon traitement, & qui s'estimerait heureux de vivre en liberté, souffre avec beaucoup de peine que le Prince le punisse un jour des bontés qu'il lui a témoignées dans un autre; & après avoir observé avec soin la crainte qu'on a, qu'il ne se persuade qu'on fait grand cas de lui, il dé-

livre enfin le Prince de cette crainte en se retirant.

VI. Les Princes qui n'ont pas ce défaut, qui certainement est très-indigne d'une ame royale, <sup>1</sup> se souviennent quelquefois trop de leur grandeur, & s'appliquent trop à en faire souvenir les autres. Ils mesurent leurs pas & leurs paroles. Ils ne quittent jamais l'air de maître. Ils ne descendent jamais, ce semble, du thrône, & ils ne peuvent suspendre pour des momens, l'idée de la distinction qui est entre un Roi & un sujet.

VII. On fait alors commander : mais je ne sai si on fait aimer ; & quand on n'aime point, a-t-on des amis, mérite-t-on d'en avoir d'aussi parfaits que celui dont il est question ? Un Prince perd-il quelque chose de son élévation, en la perdant de vûe pour un homme qui s'en souvient toujours ? Ne peut-il pas s'en fier à lui pour des instans ? Et faut-il toujours l'avertir d'un devoir qu'il n'oublie jamais. <sup>2</sup> Ces manieres hautes, concertées, gênantes, resserrent le cœur & étouffent les pensées. La confiance se marque par la liberté, & quand on tient toujours dans la contrainte un homme sage & désintéressé, celui-ci comprend

<sup>1</sup> Est proprium superbiæ, magno æstimare introitum, ac tactum sui luminis pro honore dare.... Anicum vocas cujus disponitur salutatio ? Aut potest hujus tibi patere fides, qui per fores malignè apertas non intrat, sed illabatur. *Senec. L. 6. de Benef. C. 34.*

<sup>2</sup> Neque enim ut alia, subiectis ita amor imperatur. neque est ullus affectus tam erectus & liber, nec qui magis vices exigat. *Paneg. Traj.*

enfin qu'on le veut avoir pour valet, & non pour ami.

VIII. Ces deux conditions sont très-différentes : mais les Princes y sont rarement attentifs, & ils s'accommodent mieux pour l'ordinaire d'un homme qu'ils peuvent traiter comme il leur plaît, que d'un autre plus généreux & plus sensible. Ils sont même quelquefois blessés de la délicatesse de ce dernier, comme si elle étoit peu différente de l'orgueil ; & parce qu'ils mettent l'humilité à ramper devant eux, & à consentir à tout ce qu'ils veulent, ils sont offensés des dispositions contraires, comme si elles ne pouvoient naître de la vertu.

IX. Ainsi commence le dégoût du Prince pour un homme du premier ordre, qui l'importune par les ménagemens qui ne sont pas exigés, mais qu'on voit bien être dûs. On passe de là jusqu'à le craindre, comme trop éclairé, trop égal, trop uniforme. On prend sa conduite comme une censure. On s'imagine que le soin qu'il a d'éviter des fautes, ne sert qu'à le rendre attentif à celles qu'on commet devant lui. On se repent de lui avoir trop parlé. On croit qu'il lit dans le cœur, ce qu'on ne lui dit plus. On se trouve à l'aise quand il ne paroît pas, & gêné quand il est présent. Tout cela de part & d'autre est senti : mais ne l'est pas long-tems : car la séparation y met fin.

X. Un bon Prince n'en vient point là. Il est fidele à l'amitié, <sup>1</sup> & comme il examine bien à qui il veut l'accorder, il ne change point,

<sup>1</sup> Amicitias neque facile admittit, & constantissime retinuit. L'Emp. Auguste au rapport de Suetone C. 66.

à moins qu'on ne soit changé. <sup>1</sup> Il place dans son cœur celui qu'il honore de son affection. Il le voit toujours avec un goût nouveau. Il est bien aisé qu'il sache tout, & qu'il juge de tout. Il conserve de sa dignité avec lui, tout ce qui est nécessaire aux bienfaisances, & bannit le reste. Il couvre par le mérite ce qui manque à la naissance. Il ne croit point s'abaisser en conversant d'une manière douce & familière avec un homme supérieur en bien des choses, quoiqu'inégal par la condition; & il entre dans les sentimens d'un grand Empereur <sup>2</sup> qui condamnoit avec indignation la mauvaise fierté des Grands, qui les prive du plus innocent plaisir de la vie, en leur ôtant celui d'un commerce doux & aimable avec des personnes de mérite, mais d'une condition très-inférieure.

XI. Avec de si heureuses dispositions un Prince peut regarder <sup>3</sup> la possession d'un ami comme un trésor, qu'il n'est point au pouvoir des autres de lui ravir. Mais je ne laisse pas d'être encore en inquiétude, & j'y ferai toujours, jusqu'à ce que je sois assuré que le Prince ne donne entrée à aucune passion : car c'est

<sup>1</sup> In pectore amicus, non in atrio quæritur. Illo recipiendus est, illic retinendus, & in sensus recondendus. *Senec. L. 6. de Benef. C. 34.*

<sup>2</sup> In colloquiis etiam humillimorum civilissimus fuit, detestans eos, qui sibi hanc voluptatem humanitatis, quasi servantes fastigium principis, inviderent. *L'Emp. Adrien au rapport de Spartien dans sa vie pag. 132.*

<sup>3</sup> Tu amicos ex optimis legis : hos provehis & ostentas, quasi specimen & exemplar quæ tibi secta vitæ, quod hominum genus placeat. *Paneg. Traj. p. 130.*



à cette seule condition , qu'un homme , tel que je le lui souhaite , peut demeurer auprès de lui. Il deviendra inutile , & ensuite odieux , si le Prince s'écarte de la vertu , & s'il refuse , dans les premiers momens , d'écouter les sages avis qu'il lui donnera. Les esprits deviendront alors aussi opposés que les chemins qu'on suivra. Il n'y aura plus , ni confiance , ni liberté. Les flatteurs entreront en foule , & se mettront entre le Prince & son fidele ami. Ils entretiendront avec soin une séparation si funeste , & ils rendront , autant qu'ils pourront , le mal sans remede.

XII. C'est pour cela que l'Ecriture , qui promet au Prince un ami fidele , s'il le demande à Dieu , & s'il a une sincere piété , l'avertit dans le même endroit , de conserver cet ami par les mêmes moyens qui le lui ont fait obtenir. <sup>1</sup> « Celui qui craint Dieu , trouvera un » ami sincere , & celui qui craint Dieu , con- » servera une amitié si précieuse , parce que » son ami sera tel que lui. »

XIII. Que le Prince se souvienne donc , s'il lui plaît , que c'est plus de lui-même qu'il doit se défier que d'aucun autre : qu'il perdra les secours & les conseils d'un ami fidele , quand il perdra le goût pour la vertu ; & qu'il sera au contraire heureux toute sa vie , s'il fait se conserver , par l'innocence de ses mœurs & par sa docilité , un homme si propre à lui at-

<sup>1</sup> Qui metuunt Dominum invenient illum ( amicum fidelem ) Qui timet Deum æque habebit amicitiam bonam ; quoniam secundum illum erit amicus illius. *Ecclesiasticus. VI. v. 16. & 17.*

tirer toutes les personnes de mérite. Je le conjure de bien comparer ces deux états, & je ne doute point qu'il ne convienne, «<sup>1</sup> que rien » ne seroit égal à son bonheur, s'il pouvoit assomblablement auprès de lui quelques personnes véritablement dignes de sa confiance ; qui fussent les gardiens aussi-bien que les témoins de sa vertu ; à qui il pût faire part avec sûreté de ses secrets & de ses desseins ; pour qui il n'eût rien de réservé, & à qui il pût parler comme à soi-même ; qui ne permissent pas qu'il prît un mauvais parti ; qui l'arrêtassent sur le penchant du précipice ; qui le reveillaissent quand il tomberoit dans la langueur ; dont la modestie fût une leçon contre l'orgueil, & la sage liberté un remède ; dont le courage & la fermeté fussent capables d'en inspirer ; dont la foi & la sainteté fussent une puissante exhortation à tous les devoirs, à toutes les vertus, à tout ce qui peut attirer à un Prince l'estime & l'ambour. »

2 Quid me beatius, quidve secius, (c'est ainsi que S. Bernard fait parler le Pape Eugène.) cum ejusmodi circa me vitæ meæ & custodes spectarem, simul & testes ? quibus omnia mea secreta secrete committerem, communicarem consilia ; quibus me totum refofunderem, tamquam alteri mihi. Qui, si vellem aliquatenus deviare, non sinerent, frænarent præcipitem, dormitantem excitarent. Quorum me reverentia & libertas extollentem reprimeret, excedentem corrigeret. Quorum me constantia & fortitudo nutantem firmeret, erigeret diffidentem. Quorum me fides & sanctitas ad quæque sancta, ad quæque honesta, ad quæque pudica, ad quæque amabilia & bonæ famæ provocaret. S. Bern. L. 4. de Considerat.

CHAPITRE XVI.

*Il importe infiniment au Prince de ne pas croire légèrement les rapports ; de se déclarer ennemi des délateurs ; & de punir la calomnie.*

ARTICLE I.

*Il importe infiniment au Prince de ne pas croire légèrement les rapports.*

I. IL n'est pas possible que le Prince conserve auprès de lui une seule personne de mérite, ni qu'il refuse sa confiance à ceux qui en sont indignes ; s'il reçoit sans précaution les impressions qu'on s'efforcera de lui donner, & s'il croit légèrement ce qu'on lui aura dit en secret.

II. Ce défaut est néanmoins celui de tous les Grands : & l'on peut dire d'eux, dans chaque siècle, ce que S. Bernard disoit de tous ceux qu'il avoit connus dans le sien : <sup>1</sup> Qu'au-

<sup>1</sup> Est vitium, cujus si te immunem sentis, inter omnes quos novi, qui cathedras ascenderunt, sedebis, me judice, solitarius; quia veraciter singulariterque levasti te supra te, juxta prophetam. Facilitas credulitatis hæc est: cujus callidissimæ vulpeculæ, magnorum neminem comperi satis cavisse versutias. Inde eis pro nihilo iræ multæ, inde innocentium frequens addictio, inde præjudicia in absentes. S. Bernard L. 2. de Consid. C. 12.

cun n'étoit assez précautionné pour ne pas recevoir imprudemment les rapports qu'on lui faisoit au désavantage des absens : qu'aucun ne se donnoit le soin d'en approfondir la vérité, & qu'aucun ne comprenoit, combien il étoit injuste de se prévenir contre des personnes très-souvent innocentes, sur la simple accusation de leurs envieux & de leurs ennemis.

III. Les suites de cette malheureuse crédulité sont infinies, & ce seul défaut, s'il est négligé, peut faire des maux incroyables à l'Etat, malgré les bonnes intentions de celui qui le gouverne.

IV. Il ne faut donc pas se contenter d'en avertir les Princes en général : il faut leur découvrir les sources secrètes d'une si funeste facilité à croire le mal, leur donner des moyens pour éviter les pièges tendus à leur crédulité, & leur représenter vivement combien ils se deshonnorent, & de quels crimes ils se rendent coupables, en voulant bien être les ministres des passions de ceux qui les trompent, & faire servir à la calomnie, l'autorité même qu'ils n'avoient reçue que pour la punir.

## ARTICLE II.

### *D'où vient la crédulité excessive des Grands.*

I. La bonté des Princes est quelquefois la cause de leur crédulité. Ils jugent de la sincérité des autres par la leur : & plus ils sont généreux, moins ils se défient de la basse malignité de ceux qui leur donnent de faux avis.



C'est ce que disoit le Roi Assuerus, pour s'excuser de ce qu'il avoit cru trop légèrement les calomnies d'Aman contre les Juifs. <sup>1</sup> Les Princes, disoit-il, ont de la franchise & de la candeur. Ils jugent trop facilement que les autres leur ressemblent, & ils sont trompés ; parce qu'ils sont eux-mêmes incapables de vouloir tromper.

II. Mais une telle excuse ne décharge point un Prince, qui ne doit pas sacrifier une nation entière à l'accusation d'un seul homme ; qui est obligé d'examiner, puisqu'il est juge ; qui doit avoir plus de peine à croire le mal de plusieurs que d'un seul ; & qui, étant le protecteur de tous ceux qui lui sont soumis, ne peut, sans une extrême injustice, opprimer les uns, parce qu'il croit les autres sinceres.

III. La pente que les Princes ont à croire le mal, vient plus ordinairement de leur défiance excessive, & de ce que leurs soupçons deviennent aisément des vérités certaines. Une vraisemblance éloignée les frappe, & se convertit en preuve. Comme ils connoissent peu de personnes dont ils voulussent répondre, & que l'expérience les a désabusés sur plusieurs, ils ne croient pas juger témérairement des autres, en les mettant au même rang, & ils pensent que la regle la plus sûre pour ne pas se tromper, est de donner à tout, le plus mauvais sens. Nous avons vû ailleurs combien cette

<sup>1</sup> Aures principum simplices, & ex suâ naturâ alios astimantes, callida fraude decipiuntur. *Ejibet. C. XVI*  
2. 6.

maxime est indigne d'un Prince sage, qui ne regarde pas la vertu, comme n'étant qu'un nom sans réalité, & qui étant vertueux lui-même, est persuadé qu'il n'est pas le seul.

IV. A la défiance des Princes se joint leur paresse. Ils veulent décider, & ne veulent pas examiner. Le plus court donc est de croire, & de laisser là les discussions. La faute alors, à ce qu'ils s'imaginent, retombe sur le délateur. C'est à lui à répondre de ce qu'il avance : pour eux, ils font bien d'arrêter le mal, ou véritable, ou apparent : & ils aiment mieux s'exposer au danger d'aller trop vite, qu'à celui d'agir trop lentement.

V. Plusieurs sont flattés par le plaisir de donner des exemples d'autorité. Quiconque leur en fournit une nouvelle occasion, les touche par un endroit sensible. Ils aiment à punir, à se faire craindre, à donner des preuves de leur puissance. Ils croient même par-là prouver leur vigilance & leur application au gouvernement ; & ces deux misérables motifs tiennent leurs oreilles ouvertes à tout ce qu'il plaît à des hommes artificieux de feindre, & de leur dire.

VI. D'autres ne sont crédules, que parce qu'ils ont peu d'esprit & de discernement. Ils retiennent pendant toute leur vie quelque chose de la foiblesse de l'enfance, à qui tout paroît vrai, parce qu'elle ne fait juger de rien. Le premier qui leur parle, remplit les bornes étroites de leur intelligence, & la place étant occupée, il n'y en a plus pour les réflexions.

VII Toutes ces sources secretes d'une in-

prudente crédulité, sont très-honteuses pour un Prince : mais celle qui est la plus humiliante, & en même tems la plus terrible, est <sup>1</sup> l'aveuglement dont Dieu punit quelquefois le mépris qu'on a fait de la vérité, & des personnes capables de la dire. On écoute alors tranquillement & avec plaisir le mensonge : on n'examine plus : on ne doute plus. On suit sans remords tous les conseils violens d'un séducteur. On l'écoute seul, au mépris de la raison & du genre humain ; & tout ce qui seroit capable de détromper, ne sert alors qu'à aigrir.

ARTICLE III.

*Remede contre les délateurs : Les bien connoître.*

I. Pour prévenir un tel mal, & pour le guérir dans sa source, un Prince doit s'appliquer à bien connoître un délateur, à discerner ses artifices, à étudier ses desseins & son but ; & à se comparer ensuite lui-même avec un tel homme, pour juger si c'est par cet imposteur qu'un Roi doit être gouverné, & si c'est pour exécuter les noirs desseins de ce traître, qu'un Roi a reçu de Dieu sa puissance.

II. <sup>2</sup> Un délateur est un accusateur secret,

<sup>1</sup> Eò quod charitatem veritatis non receperunt, ideò misit illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio, 2. Thessal. C. II. v. 10.

Effusa est contemptio super Principes, & errare fecit eos in invio, & non in viâ. Ps. CXL. v. 40.

<sup>2</sup> Clandestinas & fufurratas delationes non recipias : magis detractiones censueris ; & hanc velim generalem

qui craint la lumiere & les preuves ; qui veut être cru sur sa parole , ou sur celle de ses complices ; qui desire fermer à l'innocence tout accès auprès du Prince , & lui ôter tout moyen de se justifier ; qui souhaite que l'accusé ignore toujours le crime qu'on lui impute ; qui conseille les voies les plus courtes & les plus abrégées pour le punir ; qui élude , autant qu'il peut , les tribunaux ordinaires , où tout se passe dans les regles ; qui transporte à un seul homme , qu'il a pris soin de représenter au Prince comme le seul en qui il puisse prendre confiance , la discussion & l'exécution de tout ce qui regarde ceux qu'il veut lui rendre suspects : & qui s'applique uniquement à empêcher , que par des voies publiques ou secretes le Prince ne vienne à connoître qui est le coupable , ou des accusés , ou des l'accusateur.

III. Il n'y a rien de plus affreux , ni en même tems de plus exact que la peinture de ce

tibi constituas regulam , ut omnem , qui palam veretur dicere quod in aure locutus est , suspectum habeas. Quod si , te judicante dicendum coram , ille renuerit , delatorem judices , non accusatorem. *S. Bernard. L. 4. de Consid. C. 9.*

Delatores , genus hominum publico exitio repertum , & pœnis quidem nunquam satis coercitum. *Tacit. L. 4. Annal. p. 115.*

Specie obsequii regit. *Tacit. L. 3. Hist. p. 381.*

Egens , ignotus , inquires , dum occultis libellis favitiæ principis adrepat. *C'est le portrait de l'un des premiers délateurs : mox clarissimo cuique periculum accessit , potentiam apud unum , odium apud omnes adeptus , dedit exemplum quod secuti ex pauperibus divites , ex contemptis metuendi , perniciem aliis , ac postremum sibi invenerunt. Tacit. L. 1. Annal. p. 37.*



monstre ; & je supplie le Prince de s'en bien souvenir , afin qu'il le reconnoisse à une telle ressemblance , malgré les soins qu'il prendra de se déguiser.

IV. L'artifice qui lui réussit le mieux , est de se couvrir de l'apparence de zèle pour le service & pour la gloire du Prince. Il fait précéder les louanges , qui lui préparent le chemin. Il est dans l'admiration , pénétré de respect , plein de retenue & de modestie. Après cela il découvre ses bonnes intentions. Un avis important , mais secret , qui vient après , en est la preuve. Il se retire en marquant son étonnement qu'il y ait des gens capables d'avoir moins d'attachement que lui , pour un Prince qui en est si digne. Il lui laisse ainsi l'aiguillon dans le cœur ; & selon le succès de ces premières accusations , il devient plus hardi pour en proposer de nouvelles.

V. Ce n'est jamais pour lui , ni pour ses intérêts qu'il parle. C'est toujours le Prince qui est son objet. C'est contre son inclination à servir tout le monde , qu'il est contraint de dire ce qui peut nuire à quelqu'un : mais le mal est pressant : le bien public demande qu'on y apporte remède. Voyez ce que dit Aman à Assuerus. Les Juifs sont tous portés à la révolte , & répandus dans toutes vos Provinces. Ils sont attachés à d'autres loix , & à une autre Religion que celles de l'Etat. Il est de la bonne politique de les prévenir avant qu'ils se fortifient. Sa haine contre Mardochée , & à cause de lui , contre toute sa nation , ne paroît point.

L'intérêt seul du Prince & le bien public sont mis en évidence, & néanmoins c'étoit au ressentiment de cet ambitieux que le Prince & le bien public étoient sacrifiés.

VI. Il en est ainsi de tous ceux qui veulent que les Princes leur prêtent leur autorité pour réussir dans leurs desseins injustes. Ils paroissent officieux, empressés, attentifs à leurs devoirs; mais c'est pour égorger plus sûrement l'innocent. David lui-même y fut trompé.<sup>1</sup> Il fuyoit devant Absalom, & manquoit de tout. Siba, serviteur de Miphiboseth, fils de Jonathan le plus sincère ami de David, & le plus désintéressé, vint lui offrir des rafraîchissemens, en apparence par un effet de zèle, mais dans la vérité pour perdre son maître, & pour obtenir ses biens par la calomnie, en l'accusant d'être demeuré à Jerusalem, dans l'espérance que Dieu lui rendroit le Royaume de son Pere, David, trop attentif au service de Siba & aux apparences de sa fidélité, ôta les biens à Miphiboseth pour les lui donner, & récompensa un traître de la dépouille du plus vertueux & du plus zélé de ses amis.

VII. Le délateur affecte une fausse douceur. Il a pitié de celui qu'il accuse, il le plaint: il ne veut pas pénétrer ses secrètes intentions, qui peut-être sont moins criminelles que sa conduite. Il le ménage en ne disant pas tout: & par cette fausse modération, qui n'est qu'une pure malignité, il donne à la calomnie une vraisemblance & un crédit, dont le Prince se

<sup>1</sup> L. 2. Reg. C. XVI. v. 3. & 4.

laisse éblouir. <sup>1</sup> Le discours est insinuant comme l'huile, mais c'est pour rendre le trait plus perçant.

VIII. Le délateur connoît la pente qu'ont tous les hommes à croire le mal, & celle que les Princes ont aux soupçons. Il fait que la calomnie, lors même qu'elle ne persuade pas, laisse toujours une secrète impression dans l'esprit, & répand certains nuages sur la probité de celui qu'on accuse, ce qui le rend suspect. Cela lui suffit. Il en saura profiter dans le tems : & quand il sera question d'une charge, d'une récompense, de quelque distinction, l'on fera souvenir le Prince qu'un tel est suspect ; qu'il est plus sûr de faire choix d'un autre ; que la justice demande qu'on lui préfère des personnes dont on n'a point parlé, & dont la vertu n'est pas douteuse. Le Prince crédule trouve de l'équité dans cette maxime, qui étant bien ménagée, donnera l'exclusion de tout à ses plus fidèles serviteurs, dont il suffira d'avoir dit sans preuve quelque chose de désavantageux, pour les rendre suspects : & elle remplira toutes les places & tous les emplois des personnes les plus indignes de la confiance du Prince, & les plus asservies aux délateurs, parce qu'elles seront les seules qu'ils auront épargnées.

IX. C'est une maxime parmi eux, qu'une fausseté a toujours quelque effet à la Cour ; que rarement on l'approfondit ; qu'il suffit qu'elle parvienne jusqu'au Prince, & qu'elle l'engage

<sup>1</sup> Molliti sunt sermones ejus super oleum, & ipsi sunt jace-la. *Psal. LIV. v. 22.*

à se déclarer; que le premier pas est presque toujours sans retour, parce que les Princes n'aiment point à avouer qu'ils se soient trompés, & qu'ils pardonnent plus aisément à ceux qui les ont fait agir contre la justice, qu'à ceux qui entreprennent de le leur faire remarquer.

X. Ils ont même cet indigne artifice, de couvrir le défaut de preuves, par la prétendue adresse de ceux qu'ils accusent de cacher leurs desseins. Plus ils ont d'esprit, disent-ils, plus ils sont profonds & secrets. Ils savent éviter tout ce qui serviroit à les découvrir, & ils ne paroissent innocens que parce qu'ils sont criminels avec plus d'art & de précaution.

XI. Mais quelle est l'innocence, quelle est même la sainteté, qui ne devienne coupable, si c'est par le défaut même de preuves que son crime est prouvé? Pourroit-on croire qu'une si grossière imposture fût capable de séduire les Princes? Et néanmoins la chose est certaine. Une telle imposture les trompe tous les jours. Le calomniateur se trahit, en avouant qu'il parle sans preuves. On n'auroit qu'à l'écouter attentivement pour le reconnoître: mais une seconde calomnie sert à couvrir la première; & le Prince croit sur la parole d'un traître, que la vertu est hypocrisie, parce qu'elle paroît vertu, & que la perfidie est un zèle sincère, parce qu'elle n'a pas même de quoi cacher qu'elle n'est qu'une perfidie.



## ARTICLE IV.

*Quel est le but & le dessein des Délateurs?*

I. Mais le dessein qu'ont les délateurs, en tâchant de séduire le Prince par de <sup>1</sup> secretes calomnies contre les gens de bien, est encore plus détestable que la calomnie : car ils ont pour but d'ôter au Prince tous ceux qui lui sont fideles, & qui sont incapables d'entrer dans aucun engagement contraire à son service ; qui ne veulent dépendre que de lui, & ne rien devoir qu'à sa bonté ; qui auroient assez de courage pour lui dire la vérité dans les occasions, & lui faire connoître ceux qui le trompent ; qui sont ennemis des voies lâches, des intrigues clandestines pour vendre le Prince & l'Etat, des concussions, des rapines, des passions honteuses qui cherchent les tenebres, & qui craignent la lumiere.

II. Ils ont pour but d'exterminer la vertu, en la rendant odieuse au Prince, de laisser le mérite dans le mépris & dans l'indigence, de rendre toutes les grandes qualités infructueuses & inutiles à tout ; de ne laisser d'autre voie pour les charges & les emplois, que la brigue, la corruption, les bassesses ; de détourner à eux-mêmes toute l'autorité du Prince ; de lui laisser la seule apparence de la Royauté, parce que c'est lui qui paroît donner tout ; mais de regner véritablement au lieu de lui,

: Ut sagittent in obscuro rectos corde. *Psal. X.*

parce que ce n'est que sur leurs recommandations que tout est donné, & que quand ils refusent, le Prince n'accorde jamais.

III. Ils font servir ainsi à leur vanité, la bonté & la confiance des Rois, qu'ils payent d'ingratitude, & dont ils font les secrets ennemis; ne pensant qu'à opprimer leurs sujets, & à leur ôter par de lâches calomnies, ceux qui les servent avec fidélité, & qui ne méritent que des louanges. C'est ainsi que parle le Roi Assuerus<sup>1</sup> après l'avoir éprouvé; & le S. Esprit a voulu avertir tous les Princes du pernicieux dessein des délateurs, en conservant dans les Ecritures ces mémorables paroles. Voilà quel est le délateur, quels sont ses artifices, & quel est son but. Il est question maintenant d'opposer à un si grand mal de salutaires précautions & d'efficaces remèdes.

1 Multi bonitate principum & honore abusi sunt in superbiam. Et non solum subjectos Regibus nituntur opprimere, sed datam sibi gloriam non ferentes, in ipsos, qui dederunt, moliuntur insidias, nec contenti sunt gratias non agere beneficiis, sed Dei quoque cuncta cernentis arbitrantur se posse fugere sententiam. Et in tantum vesaniæ proruperunt, ut eos, qui credita sibi officia diligenter observant, & ita cuncta agunt, ut omnium laude digni sint, mendaciorum cuniculis conentur subvertere, dum aures principum simplices, & ex suâ naturâ alios æstimantes, callidâ fraude decipiunt. *Esther. C. XVI. v. 2. & seq.*



## ARTICLE V.

*Par quelles précautions & par quels moyens le Prince doit écarter les Délateurs.*

I. On ne peut pas dire à un Prince : N'écoutez rien : ne recevez jamais d'avis secrets : confrontez toujours le dénonciateur avec celui qu'il accuse : rendez publiques les accusations. De tels conseils seroient très-imprudens , & souvent très-pernicieux pour le Prince & pour l'Etat ; & nous venons de voir d'un autre côté, de quelle conséquence il est de ne pas croire légèrement, & de ne donner ni accès, ni croyance aux délateurs.

II. Mais entre les deux extrémités de n'écouter rien , & de croire tout , il y a un sage milieu , qui est d'écouter , mais de ne croire que ce qui est prouvé. Et pour cela le premier soin doit être , de compter pour rien tout ce qui n'est que discours : de n'être attentif qu'aux preuves : de mettre à part les louanges , les insinuations , l'éloquence : de se défier même de tous les préambules qui marquent plus l'artifice que la sincérité : de faire peu de cas des conjectures , des soupçons , des vraisemblances , qui n'établissent rien de précis , & que l'imagination grossit : mais qui sont toujours suspectes à un esprit équitable & solide.

III. Il faut ensuite approfondir ce qu'on a écouté : mais si l'auteur de l'avis n'est bien connu , ce n'est pas de lui dont il faut se servir ; & lors même qu'on est convaincu qu'il

est homme droit & sincere, il faut charger quelque autre que lui de l'enquête : mais de sorte que l'un soit inconnu à l'autre ; & que, si l'on donne la même commission à plusieurs, ils ignorent tous qu'on leur ait donné des adjoints.

IV. Le Prince, dans ces occasions, doit faire usage de la connoissance des hommes: comparer les personnes accusées avec l'accusateur ; pénétrer les intérêts cachés qui peuvent le faire agir : découvrir ses liaisons : examiner qui l'envoie, qui l'a instruit, qui peut profiter du succès de l'accusation : juger de son génie, de son caractère, du degré de lumiere qu'il a.

V. Mais sur tout, il faut se mettre à la place de celui à qui l'on a rendu de mauvais offices, pour savoir quelle justice lui est due : car il n'est pas permis de le traiter autrement qu'on ne voudroit soi-même être traité. Le Roi le plus puissant doit cela au moindre de ses sujets. Il a écouté ce qu'on a dit : mais s'il est destitué de preuves, il ne doit point y suppléer par ses soupçons : il ne doit y rien ajouter ; & l'accusé a droit, après une telle accusation, à tout ce qu'il méritoit avant d'être accusé. Ainsi on lui feroit injustice, si l'on le regardoit autrement que comme innocent. Le Prince voudroit qu'on en usât ainsi à son égard, s'il étoit particulier ; & c'est cette volonté qui fait sa règle.

VI. Il y a des occasions où l'on peut, sans rien risquer, faire avertir l'accusé ; & alors on le doit. Il est juste de l'écouter, puisqu'il s'agit de lui & qu'on manque de preuves. Souvent une parole détruit la calomnie, & dissipe



les soupçons qu'elle avoit formés ; & pour n'aller pas à la source , on perd du tems à faire d'inutiles recherches , & l'on laisse fortifier les préjugés.

VII. Lorsqu'on a découvert l'innocence & prouvé la calomnie , il en faut punir l'auteur , & d'une maniere qui intimide tous ceux qui seroient capables de la même témérité que lui. Il n'y a que ce remede d'efficace , mais il suffit. <sup>1</sup> On ne ment point à un Prince , à qui l'on ne le peut faire impunément & qui sait venger sur le délateur , l'injure qu'il lui a faite , en essayant de le tromper & de le rendre le ministre de sa perfidie. Cet outrage est le plus grand de tous ; & un Prince qui le dissimule , est peu touché de sa véritable gloire , & du mépris qu'on a fait en même-tems , & de son discernement & de son équité.

VIII. C'est au Prince à juger de la peine <sup>2</sup> du calomniateur. Selon les regles , <sup>3</sup> elle devroit être la même que celle que le crime eût mérité s'il eût été prouvé : & il y a des occasions importantes où cette sévérité est nécessaire : <sup>4</sup> mais il suffit dans les autres ,

<sup>1</sup> Fiskales calumnias magnâ calumniantium poenâ repressit , ferebaturque vox ejus : Princeps qui delatores non castigat , irritat. *Sueton. in vit. Domitiani.* C. 9.

<sup>2</sup> Alexandre Severe punissoit de mort la calomnie. *Lamprid. p. 218.*

<sup>3</sup> Trajan exila tous ceux qui par leurs calomnies avoient fait exiler les autres. Il les fit mettre dans des barques , pour être portés où il plairoit aux vents. *Traj. p. 101.*

<sup>4</sup> Remove à te os pravum , detrahentia labia sint procul à te. *Prov. C. IV. v. 24.*

d'exclurre pour toujours de la présence du Prince le calomniateur , de parler de lui ouvertement comme il le mérite ; de le bannir ; de lui faire perdre sa charge , s'il en a ; de témoigner publiquement la haine d'un si honteux & si lâche artifice ; & de se déclarer l'ennemi irréconciliable de quiconque oseroit l'employer à l'avenir.

IX. C'est ce que faisoit David. Il ne se contentoit pas de rejeter avec indignation la calomnie, & toutes ces accusations clandestines qui ne manquent jamais aux délateurs : mais il poursuivoit le délateur même , comme son ennemi capital , & il ne lui laissoit aucun azile , ni aucune retraite dans son Royaume, « J'étois dans ma maison , dit-il » de lui-même , avec un cœur simple ; je ne » me propoisois point de mauvais desseins ». Voilà d'où venoit sa haine contre la calomnie. » Je haïssois les esprits artificieux <sup>1</sup> & cachés : » le cœur malin ne trouvoit point d'accès au » près de moi. Il me fuyoit , & je n'avois » aucun commerce avec lui. J'étois l'enne- » mi <sup>2</sup> déclaré de quiconque médisoit en » secret contre son prochain. Je ne pouvois » <sup>3</sup> souffrir le superbe & le hautain. Mes » yeux étoient attentifs sur les personnes fin- » ceres , pour les faire demeurer avec moi. » Celui qui vivoit dans l'innocence & la simplicité , étoit seul admis à mon service. Le » trompeur & le menteur ne m'ont jamais

<sup>1</sup> Ainsi dans l'Hebreu.

<sup>2</sup> Dans l'Hebreu j'exterminois,

<sup>3</sup> Ainsi dans l'Hebreu.

» plu. Dès le matin je m'appliquois à exter-  
 » miner les impies , & je ne pouvois souffrir  
 » les méchans dans la cité de mon Dieu. »

X. Voilà le modele des bons Princes : mais  
 un modele peu imité ; & néanmoins qu'y au-  
 roit-il de plus glorieux pour un Roi , que de  
 faire choix de gens de bien , pour en rem-  
 plir son Palais & sa Cour , que d'écarter les  
 médifans & les calomniateurs , de se déclarer  
 l'ennemi de l'artifice & du mensonge , & de  
 les bannir de son Royaume par quelques  
 exemples de sévérité contre ceux qui en se-  
 roient convaincus ?

XI. Qu'y a-t-il au contraire de plus hon-  
 teux & de plus misérable , que la situation  
 d'un Roi , qui écoute le mensonge , & se fer-  
 me à la vérité ; & qui , par cette conduite ,  
 se rend digne de n'avoir auprès de lui que  
 des injustes ? C'est le S. Esprit qui nous l'ap-  
 prend. » <sup>1</sup> Le Prince qui prend plaisir à  
 » écouter les mensonges , n'a que des mé-  
 » chans & des impies pour ses ministres. Il  
 » se croit honoré , & il est le mépris de ceux  
 » qui le vendent. Il se croit en sûreté , <sup>2</sup> &  
 » il est au milieu de gens pires que des vo-  
 » leurs , » qui lui dérobent par leurs artifi-  
 ces la connoissance de la vérité , le plus pré-  
 cieux de tous les trésors , & qui le mettent  
 par cette méchanceté , non seulement dans  
 l'impuissance de rendre justice , de faire au-

<sup>1</sup> Princeps qui libenter audit verba mendacis , om-  
 nes ministros habet impios. Prov. C. XXIX. v. 12.

<sup>2</sup> Potior fur , quam assiduitas viri mendacis. Eccl.  
 C. XX. v. 27.

cun bon choix, de remplir aucun de ses devoirs comme il faut ; mais dans la nécessité de livrer son Etat en proie aux délateurs , c'est-a-dire aux plus corrompus & aux plus lâches de tous les hommes ; de devenir le ministre de toutes leurs injustices ; d'opprimer tout le mérite qui leur déplaît ; d'étouffer toutes les vertus qui les blessent ; d'élever toutes les personnes indignes qu'ils lui produisent ; de n'être puissant que contre ses plus fideles serviteurs ; & d'assujettir , & soi-même, & son Etat , à autant de maîtres qu'il y a d'imposteurs qui abusent de sa crédulité.

## CHAPITRE XVII.

*Le Prince doit prendre conseil : savoir discerner le meilleur & le suivre. Qualités nécessaires pour cela.*

## ARTICLE I.

*Le Prince doit prendre conseil.*

I. **T**Out ce qui a été dit jusqu'ici , a eu pour but de mettre le Prince en état de discerner ceux qui seroient capables de l'aider par leurs conseils , de lui donner des moyens pour se les attacher , & de le rendre précautionné contre ceux qui s'efforceroient de leur ôter sa confiance.

II. Mais tous les avis qui lui ont été don-



nés seroient inutiles , s'il n'aimoit à prendre conseil , & s'il refusoit d'écouter ce que lui dit l'Ecriture. « <sup>1</sup> Ne soyez point sage à vos » propres yeux , & selon votre idée , & ne » vous appuyez pas sur votre prudence. » Il ne faudroit , pour le perdre , qu'une vaine confiance en ses lumieres , & elle seroit déjà une preuve qu'il se seroit égaré , si elle l'avoit persuadé qu'il n'a pas besoin de la sagesse des autres : car <sup>2</sup> on reconnoît l'insensé à la satisfaction qu'il a de lui-même , & à la persuasion où il est , qu'il ne sauroit rien faire que de bien ; au lieu que le sage le paroît principalement , par le soin qu'il a de prendre conseil.

III. C'est le plus sage des Rois qui parle ainsi , & qui pouvoit avec plus de raison qu'aucun autre , se contenter de ses propres lumieres. Une telle modestie est le fruit d'une sagesse éminente : car il en faut avoir beaucoup , pour sentir que ce qu'on en a , ne suffit pas. Un Prince qui n'a qu'une lumiere médiocre , est tout plein de ses pensées ; & plus il est borné , moins il est docile. Il croit toujours qu'on usurpe son autorité , quand on veut lui decouvrir ce qu'il n'apperçoit pas. <sup>3</sup> Il lui semble qu'en voulant lui donner conseil , on lui reproche de manquer de lumiere : & il s'offense , comme d'une injure , de ce qu'on ne paroît pas persuadé , qu'étant le

<sup>1</sup> Ne sis sapiens apud temetipsum : ne innitaris prudentiæ tuæ. *Prov. c. III. v. 7. 8.*

<sup>2</sup> Via stulti recta in oculis ejus. Qui autem sapiens est , audit consilia. *Prov. c. XII. v. 15.*

<sup>3</sup> Ne alienæ sententiæ indigens videretur , in diversa ac deteriora transibat. *Tacit. L. 15. Ann.*

maître , il est aussi le plus clairvoyant.

IV. Un Prince d'un génie supérieur pense bien autrement. Il fait qu'un mot dit par un autre , donne quelquefois une grande ouverture : qu'un seul homme ne peut tout envisager , ni tout réunir : qu'on s'éblouit par ses propres pensées , & qu'on est très-souvent séduit par l'apparence de la vérité. Il est toujours prêt à tout écouter : à faire cas de ce qu'on lui dit : à le comparer avec ce qu'il a pensé : car c'est en cela que consiste <sup>1</sup> ce cœur docile , que Salomon demandoit à Dieu pour régner avec justice & avec sagesse : un cœur qui écoute & qui consulte : un cœur qui cherche la vérité , & qui ne présume pas de l'avoir trouvée : un cœur que l'orgueil n'enfle point , que l'opiniâtreté ne rend point inflexible , que les préventions ne rendent point intraitable ; un cœur , en un mot , qui se laisse instruire , & qui croit avoir besoin de conseil. Quiconque a reçu de Dieu un tel cœur , fait régner : mais quiconque se croit sage , ne l'a pas reçu , & dès lors est incapable du gouvernement.

V. C'est la Sagesse elle-même qui nous apprend , que le moyen de la trouver , est de la chercher dans l'assemblée des personnes qu'elle a instruites. « <sup>2</sup> J'établis ma demeure , dit-elle , dans le conseil , & je me trouve au milieu des délibérations sen-

<sup>1</sup> Dabis servo tuo cor docile , ut populum tuum judicare possit. 3. Reg. C. III. v. 9.

<sup>2</sup> Ego sapientia habito in consilio , & eruditis intersum cogitationibus. Prov. C. VIII. v. 22.

» sées. » C'est donc la fuir, que d'éviter les délibérations & le conseil : & c'est au moins une témérité, que d'espérer d'arriver jusqu'à elle, en négligeant le moyen le plus sûr qu'elle nous a marqué pour la trouver.

ARTICLE II.

*Savoir discerner le meilleur.*

I. Mais tout ne consiste pas à demander conseil ; le plus difficile est de discerner entre plusieurs avis, quel est le meilleur ; de s'y fixer, & de le suivre. Il y a des Princes qui sont plus susceptibles d'un mauvais conseil, & plus frappés des mauvaises raisons qui l'appuyent, que d'un autre qui seroit salutaire, s'il étoit suivi. Le discernement leur manque ; & ils choisissent mal.

II. Il y en a qui demeurent irrésolus & indécis entre plusieurs avis opposés, ou entre les inconvéniens & les avantages d'un avis unique. La résolution leur manque ; & ils n'osent choisir.

III. Il y en a qui sont poussés successivement vers les partis contraires ; qui se déterminent, & se repentent, & qui demeurent ainsi exposés à de continuelles variations. La fermeté leur manque ; & ils abandonnent ce qu'ils ont choisi.

IV. Il y en a qui sont toujours menés, qui ne marchent qu'autant qu'on les conduit, & qui ne voyent rien que par les yeux des personnes qui ont toute leur confiance, & qui

savent les tourner comme il leur plaît. L'esprit leur manque ; & d'autres choisissent pour eux.

V. Il y en a qui se bornent à certaines personnes pour leur demander conseil , & qui seroient plus en état de juger , si elles se faisoient instruire par d'autres plus désintéressées & moins suspectes. La prudence leur manque ; & leur choix est précipité.

VI. Enfin il y en a qui sont assez heureux pour éviter tous ces défauts ; & il importe infiniment à un Prince de bien étudier comment on peut avoir le même succès.

### A R T I C L E   I I I .

#### *Qualités nécessaires pour cela.*

I. Il dépend beaucoup des qualités de l'esprit , qui doit être excellent , pour se conduire en tout avec sagesse. Mais c'est Dieu seul qui le donne. Aucune instruction n'en peut tenir lieu : aucune ressource humaine n'en peut couvrir le défaut. On peut seulement travailler à perfectionner le fond , à cultiver un heureux génie , à l'élever , à l'étendre : & c'est ce que je me propose dans tout cet ouvrage , & en particulier dans ce Chapitre.

II. La première qualité de l'esprit , nécessaire à un Prince pour discerner les meilleurs conseils , & pour les suivre , est la justesse. Elle consiste à séparer le vraisemblable du vrai : à aller droit au but : à voir dans cha-



que affaire ce qu'il y a d'essentiel : à ne s'arrêter point à des circonstances qui ne touchent point le fond : à séparer d'une question, tout ce qui la charge & l'obscurcit : à bien examiner si chaque raison est concluante ; si les moyens proposés conduisent sûrement à la fin ; si les conseils ne se partagent point , parce qu'on perd de vûe le but qui doit tout réunir.

III. La seconde qualité de l'esprit , est d'être solide : c'est-à-dire , ennemi des fautes subtilités , des foibles moyens , des vaines ressources , des remedes qui ne serviroient qu'à pallier le mal , des maximes qui n'ont qu'un effet passager , & qui ne conviennent, ni à la dignité du Prince , ni aux véritables intérêts de l'Etat.

IV. Quand les personnes qui délibèrent ont un esprit superficiel , ou quand les affaires sont dans une si mauvaise situation , qu'on se croit obligé d'aller au plus pressé , on tombe très-souvent dans les inconvénients que je viens de marquer. Il faut alors qu'un Prince soit attentif à ne se pas contenter de frivoles expédiens , de ruses , de finesse , de vaines promesses , dont on amuse le peuple. Il doit craindre de tomber peu de jours après dans les mêmes perplexités , & de ne tirer d'autre fruit des premiers conseils , que celui d'avoir perdu son crédit , en manquant de parole.

V. La troisième qualité de l'esprit est d'être étendu : qui compare tout , qui voit ensemble , & tout à la fois , les choses dont il doit juger ; qui met en parallele les inconvénients &

les avantages, & balance les uns par les autres : qui ne se limite & ne se fixe pas par une seule pensée, par des préjugés, par quelque passion, par un engagement pris avec peu de maturité, par un attachement secret à ses propres lumières.

VI. Il y a des hommes qui ont naturellement l'esprit borné, & qu'une seule pensée remplit de telle sorte, qu'une seconde n'y peut entrer, que lorsque la première en est sortie. Leurs idées se suivent à la file, & ne se rangent jamais de front. Chacune a son effet, parce qu'elle est seule, & que ce qui pouvoit en suspendre ou en diminuer l'impression, n'est pas présent ; mais l'effet de chacune ne dure qu'autant que la pensée qui l'a produit. Une autre qui lui succede, apporte une nouvelle vûe & de nouvelles réflexions : & l'esprit est ainsi toujours dominé par ce qui s'offre à lui, sans être jamais suffisamment éclairé.

VII. Il est très-difficile de remédier à ce défaut naturel, & je ne sai si l'on y peut réussir : mais les Princes y tombent souvent, sans qu'il leur soit naturel. <sup>1</sup> Ils se préviennent & se bornent à ce qu'ils ont vu. Leur volonté les détermine plutôt que leur esprit. Ils le resserrent & le rendent étroit par le refus de la lumière. Et ils se jettent par-là dans de très-grands périls : sans compter qu'il est toujours honteux de faire un mauvais usage

<sup>1</sup> Consilii, quamvis egregii, quod non ipse afferret, inimicus, & adversus peritos, perversicax. Tacit. *l. 1. Hist.* p. 316.

de la raison , & de ne pas examiner avec soin tout ce qui serviroit à l'éclairer.

VIII. La quatrième qualité de l'esprit , est d'être ferme : qui ne se laisse pas ébranler par des raisons déjà examinées , ni par des inconvéniens qu'on a jugé moins importants que ceux qu'on veut éviter ; <sup>1</sup> qui ne délibère plus quand il est question d'agir ; qui ne s'étonne point d'un péril prévu ; qui ne cède point aux derniers qui parlent ; qui n'est pas successivement poussé vers des côtés opposés , par des réflexions contraires.

IX. Cette qualité dépend de celles qui ont précédé , de la justesse , de la solidité , de l'étendue. Elle n'est une vertu que par l'union qu'elle conserve avec elles. Autrement elle ne seroit qu'une opiniâtreté déraisonnable : mais si elle est le fruit de la lumière , rien n'est plus nécessaire à un Prince , dont les résolutions doivent être constantes , fermes , durables , parce qu'elles doivent être prises avec tant de connoissance & de maturité , qu'il ne puisse rien arriver qui n'ait été prévu , & qui n'ait son remède.

X. La cinquième qualité de l'esprit , surtout dans un Prince , est d'être supérieur & décisif : qui ne soit pas poussé par des ressorts étrangers ; qui ne soit pas déterminé précisément parce qu'on le détermine ; qui ait senti le poids des raisons qu'on lui a dites , & qui en ait connu la valeur ; qui soit entré par lui-même dans les difficultés , & qui se soit fait

<sup>2</sup> Dies rerum verbis terens. *Tacit. L. 4. Hist.*

expliquer tous les motifs des conseils qu'on lui a donnés ; qui soit capable par lui-même de prendre un parti , lorsque les avis sont divisés ; qui consulte plutôt par sagesse & par précaution , que par foiblesse ; qui ait souvent découvert par lui-même , ce qu'il veut apprendre des autres ; qui veuille être aidé par leurs lumieres , mais qui voie souvent plus qu'on ne lui montre.

XI. Sans cette qualité , à qui il appartient plus qu'à aucune autre de mettre le sceptre dans la main des Rois , un Prince est presque toujours gouverné. On le mene & on le tourne , parce qu'il n'est pas capable de se conduire lui-même ; & par un second malheur , c'est ordinairement un mauvais guide qui lui donne la main. C'est quelque homme adroit qui a su le prendre par son foible , & s'emparer de son esprit. <sup>1</sup> C'est un serviteur ambitieux , qui régne au lieu de lui ; ce que le Sage regarde comme un désordre qui trouble tout l'Etat. C'est un homme qui se joue de la foiblesse du Prince , & qui ne travaille qu'à l'entretenir.

XII. Un jeune Prince ne doit pas , dans les commencemens , faire usage de cet esprit supérieur & décisif dont je parle : mais il doit en avoir le fond & le mérite ; & il ne doit écouter les conseils qu'on lui donne , que pour apprendre lui-même à en donner de bons. Il faut qu'en se rendant aux lumieres

<sup>1</sup> Per tria movetur terra , per servum cum regnaret , &c. Prov. C. XXX. v. 21. & 22.



des autres, il sente que c'est parce qu'elles l'ont persuadé. On lui montre, mais il regarde. On lui fait voir le chemin, mais il l'examine. On lui dit ce qu'il faut faire, mais il en veut savoir les raisons, & en juger. Par-là il devient bientôt aussi sage que ceux qui l'instruisent, & quelquefois il les passe, par le soin même qu'il a pris de les consulter, & de faire croître par ce moyen une lumière naturelle plus étendue & plus pénétrante que la leur.

XIII. La sixième qualité de l'esprit, est d'être humble & modeste, qui écoute tout, & qui sait profiter de tout : qui reçoit avec bonté tout ce qu'on lui dit : qui non seulement laisse la liberté de lui parler, mais qui se l'attire par des manières obligeantes : qui préfère un bon conseil à tous les autres services : qui estime la fidélité & l'application de ceux qui l'aident de leurs lumières : qui respecte dans les vieillards la sagesse & la prudence : <sup>1</sup> qui est persuadé qu'il y aura toujours beaucoup à apprendre pour lui en les écoutant, & qui conserve jusqu'aux cheveux blancs le desir de croître en sagesse, & par conséquent d'être instruit.

XIV. Enfin la dernière qualité de l'esprit, tel qu'un Prince doit l'avoir, est d'être prudent & précautionné : d'examiner de qui il prend conseil : si c'est d'une personne instruite : si c'est dans une affaire où elle ait quel-

<sup>1</sup> Fili, à juventute tuâ excipe doctrinam, & usque ad canos invenies sapientiam. *Ecl. C. VI. v. 18.*

que intérêt : si sa fidélité est aussi prouvée que sa capacité : de ne pas se déterminer dans une chose importante par le seul avis de celui qui en a la principale intendance ; de consulter sur les Finances , un autre que celui qui en a la direction : ainsi de la Guerre : ainsi du Commerce : ainsi des affaires ecclésiastiques : faire cas des avis de ceux qui en ont le principal soin , mais ne s'en pas contenter : d'être persuadé que c'est un moyen sûr d'être toujours trompé , que de se borner sur chaque chose aux lumières de celui qui en est chargé ; que c'en est un au contraire d'avoir des Ministres éclairés & fidèles , & de consulter les uns sur le ministère des autres.

XV. J'ai déjà dit que ces qualités ne peuvent être parfaites dans un jeune Prince : mais qu'elles y doivent être dans un certain degré. Autrement tous les avis sur cette matière seroient inutiles : & , contre la défense du Sage , <sup>1</sup> ce seroit parler à un homme endormi , qui ne comprendroit rien , & qui demanderoit en s'éveillant , qui est celui qui m'entretient , & sur quel sujet ?

XVI. La plus grande marque qu'un Prince a reçu de Dieu un esprit tel que je viens de le dépeindre , est le desir d'en avoir un de ce caractère. Il ne s'agit alors que de le perfectionner , puisqu'il fait déjà ce que c'est : on n'a qu'à l'avertir , il entendra tout ; & il saisira avec ardeur tout ce qu'on lui dira de

<sup>1</sup> Cum dormiente loquitur , qui enarrat stulto sapientiam ; & in fine narrationis dicit : quis est hic? Eccl. c. XXII. v. 9.

raisonnable , selon cette parole de l'Ecriture :  
 « <sup>1</sup> Donnez lieu au Sage de faire réflexion ,  
 » & il en deviendra plus sage. Enseignez un  
 » esprit droit & juste , & il se hâtera de re-  
 » cevoir la lumiere. »

## CHAPITRE XVIII.

*Le Prince doit intéresser tout le monde à sa  
 Grandeur , en montrant qu'il s'intéresse au  
 bonheur de tous : Etre bienfaisant & li-  
 béral. Moyen de l'être toujours.*

### ARTICLE I.

*Le Prince doit intéresser tout le monde  
 à sa Grandeur.*

I. **C'**Est une connoissance bien impor-  
 tante à un Prince , que celle du cœur  
 de l'homme , & le secret de s'en rendre maî-  
 tre. On peut se faire aimer de tous , en ne  
 perdant rien de sa Grandeur : & l'on peut au  
 contraire s'en attirer la haine , & tomber mê-  
 me dans le mépris , en ne pensant qu'à être  
 grand. Il faut savoir prendre les hommes par  
 où ils sont sensibles , & être attentif à dis-  
 cerner leurs intérêts pour les conduire , par-  
 ce que c'est l'intérêt qui les conduit.

<sup>2</sup> Da sapienti occasionem , & addetur ei sapientia :  
 doce justum & festinabit accipere. Prov. C. IX. v. 9.

II. Ils ont tous à-peu-près les mêmes sentimens pour la Grandeur. Ils la desirent pour eux-mêmes , la craignent dans les autres , lui portent envie , & nourrissent contre elle un secret dépit.

III. Mais ils s'y soumettent, parce qu'ils en ont besoin , qu'ils esperent d'en être protégés , & qu'ils comprennent que ce seroit un plus grand mal de n'avoir point de chef, ou d'en avoir plusieurs.

IV. Le Prince qui connoît toutes ces dispositions , ne montre sa Grandeur que par le côté qui la fait paroître utile & avantageuse. Il y rend tous les hommes attentifs, & il détourne leur esprit de la vûe de tout ce qui les blesse dans un état qu'ils souhaitent tous , mais qu'ils ne sauroient tous avoir.

V. Il s'étudie à leur faire moins sentir sa grandeur , que sa protection & sa bonté ; à leur cacher ce que son élévation a pour lui de particulier , en leur en communiquant tout le fruit ; & à éteindre tous les autres sentimens , par celui de la reconnoissance & de l'amour.

VI. <sup>1</sup> Alors tout le monde s'intéresse à une puissance qu'on ne connoît que par le bien qu'on en reçoit. Tout le monde croit y avoir part , & y être associé. Tout le monde aime mieux qu'elle soit dans des mains si généreuses & si bienfaisantes , que dans d'autres , & souhaite qu'elle y soit toujours. Tout le monde

<sup>1</sup> Illius Principis magnitudo stabilis fundataque ,  
quam omnes tam supra se esse quam pro se sciunt,  
*Senec. ad Polybium.*



est préparé à sacrifier toutes choses , & même sa vie , pour la défendre. Tous les intérêts sont alors réunis dans celui du Prince. C'est son bien propre , c'est son bonheur qu'on aime en lui ; & on lui est autant de fois attaché , & par des liens aussi étroits , qu'il y a de choses qu'on aime & qu'on reçoit de lui.

VII. Le peuple ne sent alors dans la grandeur du Prince que sa <sup>1</sup> nécessité. Il seroit affligé si le Prince étoit moins puissant & moins élevé , parce qu'il seroit moins en état de <sup>2</sup> répandre par tout ses influences. Il le voit avec joie au-dessus de sa tête , & l'y voudroit placer , s'il n'y étoit pas ; comme nous voyons avec joie le Soleil au-dessus de nous , parce qu'il n'y est que pour nous éclairer , & pour rendre la terre féconde ; comme nous voyons les nuées suspendues en l'air , parce qu'elles n'y sont élevées que pour répandre par tout une pluie salutaire. La majesté du Prince n'a plus rien qui n'attire le respect & l'amour. L'envie est changée en admiration , la crainte en confiance , la disposition au murmure en action de grâces , le secret desir de l'indépendance , en un sincere desir d'obéir toujours.

VIII. Tout le monde alors place le Prince dans son cœur , & lui élève un trône bien

<sup>1</sup> Nec magis sine te nos esse felices , quàm tu sine nobis potes. *Paneg. Traj. n. 72.*

<sup>2</sup> Regis signum notamque penes beneficentiam constituimus. Ea re nihilo magis defatigabitur , quàm sol suos in stirpes atque animantia radios effundens ; nec enim lucere ei laboriosum est. *Synf. de Reg. p. 29.*

plus digne de lui, que l'extérieur dont les autres Rois se contentent. On pense de lui tout ce qu'on en dit, & plus qu'on n'en dit. <sup>1</sup> C'est pour lui que l'on craint, & non pas lui. <sup>2</sup> C'est dans le secret de sa conscience qu'on le loue, & qu'on fait des vœux pour lui. C'est dans chaque famille que les peres en parlent à leurs enfans, comme d'un Pere commun. C'est dans les entretiens libres, qu'on se félicite mutuellement d'avoir un Prince si digne d'être le maître des autres hommes, par son attention à ne l'être que pour leur bien.

IX. Quelle différence entre un Prince de ce caractère, qui veut que tous les autres soient heureux aussi bien que lui, qu'ils le soient par lui, qu'ils le soient plus que lui; & un Prince qui veut être heureux tout seul, & qui veut l'être aux dépens des autres? Combien ce dernier a-t-il d'ennemis secrets? Combien manque-t-il de choses à son bonheur? Combien affoiblit-il sa puissance, en ne régnant ni sur l'esprit, ni sur le cœur de ses sujets? De quoi se contente-t-il, en se contentant du dehors? A quoi borne-t-il sa grandeur, s'il consent à n'être point aimé? Et que lui auroit-il coûté pour mériter de l'être, que de savoir faire usage de sa grandeur?

X. Il ne falloit pour cela qu'y joindre la

<sup>2</sup> Quis securior quàm Rex ille, quem non metuunt, sed cui metuunt subditi. *Synes. de Reg.* §. 13.

<sup>1</sup> Eadem de illo homines secretò loquuntur, quæ palam. . . . Hic princeps, suo beneficio tutus, nihil præfidiis eget: arma ornamentis causâ habet. *Senec. L. 1. de Clement. C. 13.*

bonté, c'est-à-dire, le plaisir d'être heureux en bonne compagnie. Il ne falloit qu'avoir un goût plus exquis de la Royauté, & ne pas se contenter de celle qui peut convenir aux mauvais Princes, & qui, n'étant qu'extérieure, ne remplit pas la noble ambition d'un Roi qui veut l'être en tout sens, & plus encore par l'amour & par le mérite, que par la puissance.

XI. Il ne falloit que savoir profiter des dispositions favorables qui sont dans tous les hommes, & se les assujettir par la voie qu'ils offrent eux-mêmes, en entrant dans leur cœur par la porte qu'ils tiennent ouverte. C'est aux bienfaits qu'elle est ouverte, & non à la force. C'est la fermer que d'employer la force au lieu des bienfaits : c'est vouloir regner sur les hommes malgré eux : c'est ne savoir plus ce que sont les hommes, & ce que doit être celui qui les gouverne.

## ARTICLE II.

### *Etre bienfaisant & libéral.*

I. Quelques Princes, parmi ceux qu'ont eu les Romains, ont mieux entendu que les autres en quoi consiste cet art de regner dont je parle ; & ils ont mieux senti combien on pouvoit accroître & augmenter la grandeur, en y intéressant tous ceux qui lui sont soumis.

1 Felix abundè sibi visus, si fortunam suam publicavit, Senec. I. 1. de Clement. C. 13.

II. L'un de ces <sup>1</sup> Princes avoit pour maxime, <sup>2</sup> de ne renvoyer personne mécontent, d'obliger tout le monde, ou par des effets, ou par des manieres qui en tinssent lieu; de donner, quand il le pouvoit; de promettre, quand il ne pouvoit que cela. L'Histoire ne nous a conservé rien de plus précieux que cette parole qu'il dit un jour, en <sup>3</sup> faisant réflexion vers le soir, qu'il n'avoit fait plaisir à personne: « Mes amis, j'ai perdu cette journée ». Comme s'il eût dit: Je ne dois vivre que pour les autres, & aujourd'hui j'ai eu le malheur de ne vivre que pour moi. Je suis demeuré dans la condition d'un simple particulier; & je n'ai rien fait qui soit digne de ma place & de mon élévation.

III. Un autre <sup>4</sup> Prince s'étoit prescrit les mêmes regles: il ne s'estimoit heureux, & ne croyoit régner, qu'autant qu'il étoit bien-faisant. Il marquait tous les jours par quelque grace nouvelle; <sup>5</sup> & il n'en passoit aucun, sans donner quelque témoignage de clémence, de bonté, d'humanité, de compassion, de

<sup>1</sup> *L'Empereur Tite.*

<sup>2</sup> *Admonentibus domesticis, quasi plura polliceretur, quam præstare posset; non oportere, ait, quemquam à sermone principis tristem discedere. Suet. in vit. Tit. C. 8.*

<sup>3</sup> *Recordatus quondam super cœnam quod nihil cuiquam toto die præstitisset, memorabilem illam, meritòque laudatam vocem edidit: Amici, diem petididi. Ibid. C. 8.*

<sup>4</sup> *Alexandre Severe.*

<sup>5</sup> *Dies denique nunquam transiit, quin aliquid mansuetum, civile, pium faceret: sed ita ut ærarium non everteret. Lamprid. in vita Alex. p. 211.*



libéralité, mais sans épulser l'épargne, & sans charger le public.

IV. Il n'est pas question d'examiner ici à quoi se terminoient de si grandes qualités, & quelle en étoit la fin. Les ténèbres d'une fausse Religion avoient caché à ces Princes les véritables motifs des vertus, & la fin qui en doit faire le prix; mais au milieu de leurs ténèbres ils avoient vu combien on est grand, quand on ne le veut être que pour les autres; & combien on devient supérieur à tous les hommes, quand on les intéresse tous à sa propre élévation.

### ARTICLE III.

#### *Moyens de l'être toujours.*

I. Il ne faut craindre alors que d'être séduit par le plaisir de se les attacher par des bienfaits, & d'en tarir la source par une profusion indiscrete. Il est doux de regner par la libéralité: mais on ne regne ainsi qu'autant que la libéralité dure, & c'est un grand secret que de n'en épuiser jamais le fonds.

II. Un Prince sage ne tombe jamais dans le vice d'être populaire. Il conserve en tout de l'ordre & de la dignité. <sup>1</sup> Il ne prodigue pas les graces. Il les distribue. <sup>2</sup> Il ne les ré-

<sup>1</sup> Habebit sinum facilem, non perforatum, ex quo multa exeant, nihil excidat. *Senec. L. de Beat. vit. C. 23.*

<sup>2</sup> Donabit cum summo consilio, dignissimos eligens: ut qui meminerit, tam expensorum, quam acceptorum rationem esse reddendam. *Ibid.*

pand pas sans choix. Il les fait estimer le premier, & veut ensuite qu'on les estime. Son dessein n'est pas de confondre les conditions, les services, & le mérite : mais de les discerner. Il ne veut pas affliger des personnes de distinction, en leur égalant celles qui n'en méritent aucune. <sup>1</sup> Il veut que ses libéralités soient des récompenses, & non de pures faveurs. Il aide la vertu, & n'entretient pas la molle oisiveté du vice; & il regarde un bienfait mal placé, non seulement comme une perte : mais comme une faute qui retombe sur le Prince, & qui marque son peu de discernement.

III. Comme il desire aider & récompenser le mérite, & non le corrompre & le pervertir, il mesure ses libéralités sur ce qui suffit à la vertu. Il ne veut point répandre sur un seul homme, ce qui serviroit aux besoins de plusieurs. Il ne met pas la magnificence à élever un particulier, quoique homme de bien, à une haute fortune : mais à relever de la poussière plusieurs personnes qui sont sans protection, quoiqu'elles en soient dignes. Il pense à mettre en honneur la probité, & non à lui attirer l'envie ; & son dessein est, de multiplier les gens de mérite, par l'attention à leur faire du bien, & non de les tenter & de les séduire, en les mettant dans l'opulence.

IV. Il sait que la vertu, quand elle est sincère, est modeste, contente de peu, de-

<sup>1</sup> Donabit ex rectâ & probabili causâ ; nam inter turpes jacturas malum munus est. *Ibid.*

intéressée. Il ne craint point de l'affliger, en se bornant à son égard au seul nécessaire. Il connoît ses sentimens & sa retenue ; il commence à se défier avec raison , lorsqu'il découvre dans quelqu'un plus d'avidité, ou moins de modération qu'il n'avoit pensé. Il diminue alors ses bienfaits, pour faire souvenir à quelle condition il les accorde ; & si cette première leçon est inutile, il les supprime absolument.

V. Avant tout, le Prince examine ce qu'il peut, & il ne souffre pas que ses libéralités épuisent ses revenus. Il modere sa bonté par sa justice ; & <sup>1</sup> il aime mieux donner moins aux uns, pour exiger moins des autres. Il fait que ses richesses ont des bornes, & que ses bienfaits par conséquent en doivent avoir. Il ne veut pas que le public gémissé de ce qu'on le sacrifie à des particuliers ; & il croiroit deshonoré ses largesses, si elles coûtoient des larmes aux pauvres.

VI. <sup>2</sup> Il ne met point sa gloire dans une fausse magnificence. Il pense moins à paroître libéral, qu'à l'être en effet : & il renonce sans peine à la réputation de bienfaisant, quand il ne peut pas la soutenir par des voies légitimes. Il fait qu'on lui donne, <sup>3</sup> avant qu'il puisse

<sup>1</sup> Congiarium das de tuo, alimenta de tuo. . . Sciunt dati sibi quod nemini est ereptum. *Paneg. Traj.* p. 87.

<sup>2</sup> Reges gentium dominantur eorum, & qui potestatem habent super eos, benefici vocantur : vos autem non sic. *Luc. C. XXII. v. 25.*

<sup>3</sup> Plurimum ista res habet difficultatis, si modò consilio tribuitur, non casu & imperu spargitur. *Senec. de beat. vit. c. 24.*

donner. <sup>1</sup> Il compare les sources de ses revenus avec l'usage qu'il en fait, & il craint avec raison, que le desir d'obliger plusieurs, ne le rende moins attentif à un devoir plus pressant & plus indispensable, qui est de se contenter du nécessaire, & de le conserver à tout le monde.

VII. Mais quand le Prince a une véritable inclination à donner, <sup>1</sup> il trouve mille moyens de la satisfaire, en se refusant à lui-même beaucoup de choses, que les autres regardent comme nécessaires à la Grandeur. Il a peu de besoins, quand il est vivement touché de ceux des autres. Il achete peu de choses, quand il fait donner; & il en reserve peu d'inutiles, quand il est bien instruit de l'usage qu'on en peut faire.

VIII. Les Palais des Princes sont remplis de plusieurs choses de grand prix, qui demeurent cachées dans des cabinets, mais qui pourroient avoir des usages plus sérieux & plus importants. Le luxe & la curiosité sont des abîmes sans fond : tout y entre, & tout s'y perd : on ne trouve rien qui les satisfasse, & tout le superflu paroît nécessaire ; & comme on ne peut se résoudre à être libéral, qu'après avoir tout accordé à des passions qui demandent des dépenses infinies, tout ce qu'on appelle bienfaits, retombe sur le public : ainsi <sup>2</sup> l'Etat,

<sup>1</sup> Tantas vires habet frugalitas Principis, ut tot impendiis, tot erogationibus sola sufficiat. *Paneg. Traj.* p. 120.

<sup>2</sup> *Ærarium si ambitione exhauriamus, per scelera supplendum; disoit Tibere. Tacit. L. 2. Annual.* 56.



qui suffisoit à peine à ce qui regardoit le Prince, succombe sous ses libéralités, qui viennent apres le superflu, & qui l'augmentent.

IX. La liberalité, dont la bonté n'est pas la source, est une profusion qui conduit à l'avarice, & qui ne peut subsister que par elle : mais quand elle naît de la bonté, elle en conserve toujours le caractère, & elle ne connoît point de voies légitimes pour fournir à ses desirs qu'une sage économie, & une severe exactitude à supprimer toute dépense inutile. Mais cette maniere, qui est très-importante, sera encore traitée dans un autre lien. Les principes viennent d'en être établis, ailleurs on en verra l'application.

---

## CHAPITRE XIX.

*Du courage, de l'élévation, & de la grandeur d'ame, ou magnanimité qui conviennent à un Prince. De l'étendue & de l'usage de ces qualités.*

### ARTICLE I.

*Du courage qui convient à un Prince.*

I. **C**E que nous avons dit jusqu'ici, & principalement dans le dernier Chapitre, a dû nous faire comprendre, que les sentimens d'un Prince doivent être grands,

nobles, élevés, supérieurs à tout intérêt particulier, constans & fermes dans le bien, & incapables d'être arrêtés par aucun obstacle, ou pervertis par aucune passion : mais il faut examiner de près, ce que nous n'avons fait qu'entrevoir ; & montrer au Prince, qu'il ne peut être véritablement grand, ni réussir à intéresser le peuple dans sa Grandeur, que par un courage, une élévation, & une magnanimité, dignes du sublime rang qu'il occupe. On confond souvent les vertus, quoique leurs objets soient différens. Je les distinguerai, mais toujours par rapport au Prince, que je ne dois point perdre de vue.

I I. Le courage qui lui convient, & dont je veux parler, ne se borne pas à celui qu'on montre à la guerre. Ce dernier en fait partie ; mais il n'en remplit pas toute l'étendue : & l'on peut même témoigner beaucoup d'impétuosité dans un jour de bataille, & n'avoir pas le courage, qui fait les grands Princes.

I I I. La valeur hors de l'occasion est de peu d'usage, & elle laisse souvent des hommes, que des victoires ont rendu célèbres, très-foibles & très-médiocres dans d'autres tems, & par rapport à d'autres objets. On est étonné quand on les voit seuls & sans armées, combien il y a de distance entre un Général & un grand homme : combien ils conservent de petitesse, de vaines craintes, de bas sentimens : combien ils sont dominés par la jalousie, & gouvernés par l'intérêt : combien ils s'avilissent & deviennent rampans, pour se faire conserver l'autorité qu'ils craignent de perdre.

IV. On a raison alors de demander qu'est devenu leur courage , & de soupçonner même s'il a jamais été bien sincere , & si l'exemple, la honte, l'attention à se cacher le danger, l'espérance de l'éviter, l'ambition & la gloire, n'en ont pas corrompu la source.

V. Le véritable courage en a une plus pure, & il n'est point altéré par le mélange de motifs indignes de lui. C'est une disposition, prête à sacrifier toutes les craintes, à celle de manquer à son devoir; une fermeté que le danger présent, même imprévu, anime & réveille, & qui est invincible à toute autre chose qu'à la justice & à la raison : ou plutôt, qui ne combat que pour elles à la guerre ou dans la paix, en public ou en secret : dans les dangers extrêmes, aussi-bien que dans les autres, un tel courage est égal. Il est la force de l'ame. C'est lui qui la soutient contre toutes les injustes craintes capables de l'ébranler; & l'on ne peut compter sur la probité ni sur le mérite de personne, qu'à proportion de son courage.

VI. Il est donc évident, que le Prince consentiroit à n'avoir rien de grand, ou à l'abandonner à la première occasion, s'il n'avoit un courage digne de sa vertu, & capable de la défendre : mais quel prodige seroit-ce que le Chef d'une nation pleine d'honneur & de mérite, dont la plus noble fonction est de chercher, d'estimer, & de récompenser le courage, qui doit l'inspirer aux autres, & l'animer, quand il s'affoiblit, fût lui-même sans force, déconcerté & troublé par une crainte indigne de lui ?

VII. C'est sur lui que porte tout l'Etat. S'il chancelle lui-même, & s'il succombe sous ce poids, que deviendra son Royaume ? Il en est l'épée & le bouclier. Il doit s'exposer pour lui, & en être en même tems le protecteur & l'exemple. C'est donc dans le cœur du Prince que doit résider le courage le plus ferme. C'est dans son intrépidité que consiste la principale ressource de l'Etat. C'est à lui, lorsque la timidité est universelle, à résister à cet affoiblissement général, & à ne céder qu'à l'impuissance.

VIII. C'est au Prince à proposer & à entreprendre tout ce qu'il juge nécessaire au bien public. C'est à lui à reformer les abus. C'est à lui à réprimer l'injustice. C'est à lui à faire rentrer dans l'ordre tout ce qui s'en écarte, & à humilier sous son autorité la désobéissance & l'orgueil. Mais que peut un Prince timide, toujours incertain & tremblant, toujours attentif à justifier sa mollesse par des maximes de prudence ? S'il entreprend quelque chose, comment le soutiendra-t-il ? Quels obstacles sera-t-il capable de surmonter ? Et quel sera le succès de ses efforts imparfaits, qui dureront moins que la résistance ? Car aucun bien solide ne peut s'établir que par une persévérance & un courage qui soient à toute épreuve. Il est aisé d'entreprendre ; mais très-difficile d'exécuter. Le mal trouve presque toujours de la protection, & le bien a toujours de puissans ennemis. Il faut donc qu'un Prince soit le tranquille spectateur du mal, & qu'il n'ait pour le bien que d'inutiles desirs ; ou qu'il surmonte par son courage



tout ce qui s'oppose à son zèle.

IX. Il arrive quelquefois dans le Royaume des mouvemens imprévus qui demandent un prompt remède, & où la vigueur & le courage sont nécessaires. Le moindre signe de peur seroit alors d'une terrible conséquence; & j'ajoute, que la peur elle-même, quoique dissimulée au dehors, ne seroit capable que de suggérer de foibles conseils. Il faut dans ces occasions, que la tranquillité du Prince tienne dans le devoir & le respect tout ce qui est auprès de lui; qu'il demande conseil avec dignité, & qu'il en juge; qu'il apprenne par son exemple à ceux qu'il consulte, à délibérer avec maturité, & sans prendre conseil de la peur, parce qu'elle n'est capable que de faux raisonnemens, & qu'elle ne discerne que ce qui l'occupe & la trouble.

X. Cela est encore plus nécessaire dans de grandes guerres, dont il est juste de désirer la fin; mais dont on ne doit l'espérer que par le courage & la fermeté. Si un Prince se lasse avant le tems, & s'il paroît découragé, ces foibles dispositions passent aussitôt dans l'ame de tous ceux qui l'environnent. Ils ne voient plus que ce que voit le Prince. Ils ne pensent, comme lui, qu'à terminer par la voie la plus prompte une guerre qui a surmonté sa patience & son courage; & par une imprudence, qui est l'effet ordinaire de la crainte, ils apprennent aux ennemis à devenir plus fiers & plus intraitables, en leur découvrant la consternation propre & sa foiblesse.

XI. Au lieu de cette lâche disposition, qui

ne sert qu'à limiter l'esprit , à précipiter les résolutions , à ôter la vûe des salutaires conseils , à prévenir le mal , au lieu de l'éviter , il faut rappeler tout son courage , & par lui , toute sa raison. Il faut considérer avec attention tous les moyens qu'offrent la prudence & la valeur , regarder comme impossible tout ce qui seroit lâche & deshonorant , & mériter la paix , en forçant les ennemis à l'accorder. Autrement on se deshonore sans fruit , & semblable à ceux qui , étant exposés dans un lieu élevé , s'éblouissent & se précipitent eux-mêmes par la peur de tomber , on se jette aveuglément dans le dernier malheur par la crainte d'y être réduit.

XII. Le tems de faire des réflexions sur le danger , n'est pas celui où le danger est présent. Il falloit délibérer avant que de s'y exposer : mais quand on y est , on ne délibère plus. La présomption change cet ordre : <sup>1</sup> elle ne veut rien écouter avant le péril ; & quand elle y est , elle écoute tout. Tout est facile quand elle entreprend : tout est impossible , quand elle est engagée. Le véritable courage fait autrement. Il examine tout avec loisir , avant que de s'exposer. Il veut tout voir. Il veut qu'on lui aide à découvrir ce qui lui pourroit échapper. Il se grossit à lui-même tout ce qu'il aura à combattre , au lieu de se le dissimuler , ou d'en rabattre. Il ajoute à tout ce que la prudence peut discerner , mille accidens cachés dans l'avenir , qu'elle ne sauroit prévoir ; &

<sup>1</sup> Ignavissimus quisque & in periculo non ausurus ; nimii verbis , lingua feroces. *Tacit. L. 1. Hist.* 318.

ensuite il suppute ses forces. Il compare les moyens. Il examine la justice & la nécessité d'une guerre, <sup>1</sup> qu'il ne craint pas, mais dont il ne veut pas être le premier auteur. Il se défie de la passion secrète qui pourroit se mêler dans ses délibérations, & il exige de ceux qu'il consulte, qu'ils ne soient attentifs qu'à la justice, & aux moyens légitimes de se la faire rendre; & <sup>2</sup> après que tout est conclu, il ne précipite rien, quoiqu'il ne perde aucuns momens; & il se met ainsi en état de trouver dans l'exécution beaucoup moins de difficultés, qu'il n'en avoit vu quand il délibéroit.

XIII. <sup>3</sup> Le véritable courage est ainsi très-oppoé à la témérité, qui n'examine rien, ou qui le fait très-légerement; & l'on a dû voir par tout ce qui a été dit, qu'un Prince dont l'esprit est borné, & dont les vues sont courtes, ne sauroit être capable d'un grand courage. Il se mesure & se consulte sur ce qu'il voit; & comme il voit peu de choses, il n'en est pas intimidé. On a beau lui dire qu'il y a des dangers très-réels; il les traite comme de vains objets d'une imagination allarmée, parce qu'il ne les découvre pas: mais quand il s'est avancé au delà de l'espace étroit qui lui étoit connu, & qu'il voit ce qu'il n'avoit pas attendu, sa fausse confiance se convertit en peur, & il est tout d'un coup aussi effrayé,

<sup>1</sup> Non times bella, non provocas. *Paneg. Traj. p. 65.*

<sup>2</sup> Fortissimus in ipso discrimine, qui ante discrimen quietissimus. *Tacit. L. I. Hist. p. 334.*

<sup>3</sup> Cui cauta potius consilia cum ratione, quam prospera ex casu placent. *Tacit. L. 2. Hist. p. 344.*

qu'un moment auparavant il étoit présomptueux.

XIV. J'aimerois mieux, sans comparaison, qu'un Prince fût sans courage, que d'en avoir un de cette sorte. Car un Prince timide, mais sage, écarteroit par sa prudence les dangers, au lieu que celui-ci les cherche & les multiplie, & n'en évite aucun; parce qu'il ne profite d'aucune expérience, & que, lorsque les occasions changent, il est toujours exposé à voir moins qu'il ne faut, & à se promettre de lui-même plus qu'il ne peut: car il y a peu de qualités moins dépendantes de l'éducation & de l'instruction, qu'un esprit borné, & un cœur foible.

XV. Aussi dans tout ce que je viens de dire, & dans ce qui suivra, je suppose que le Prince ait reçu de Dieu un génie excellent, & un cœur plein de courage qu'il ne faille que perfectionner, & dont le fond soit très-heureux.

XVI. On peut ajouter à la fermeté naturelle, par les conseils & par les réflexions, mais beaucoup plus par l'expérience; & cette expérience doit commencer de bonne heure. Il faut qu'un Prince s'accoutume dès les premières années à n'être ému d'aucune chose subite & imprévue, d'aucun contre-tems, d'aucun mal dont la prudence puisse fournir le remède. Ses premiers soins doivent tourner de ce côté-là; & au lieu de se répandre en plaintes inutiles, & de se laisser pénétrer par une douleur ou par une crainte qui ne changent rien dans les événemens, il faut qu'il



s'applique à y trouver des remedes , ou que , s'il n'y en peut avoir , il s'affermisse par la patience , & qu'il ait le courage de souffrir ce qui ne dépend ni de sa volonté ni de sa raison.

XVII. Sans la patience , le courage ne va pas loin : mais la patience elle-même est d'un foible secours , si elle a besoin de témoins , & si elle ne peut être constante , quoique secrète. Il y a mille occasions , où un grand homme doit porter seul sa peine & son déplaisir. Il seroit toujours foible , s'il avoit toujours besoin d'une force étrangere ; & ce seroit plutôt le courage d'un autre , que le sien propre qui le soutiendrait.

XVIII. Mais la patience qui n'est qu'humaine , est bien peu de chose ; & si le cœur n'est consolé que par elle , il est bien foible & bien malheureux. Il faut , pour souffrir avec courage , souffrir avec lumiere , & savoir tirer avantage des maux , en connoissant leur véritable cause , leur usage , & leur fin. Il faut souffrir avec religion , en s'humiliant sous la main de Dieu , & être en paix par la piété. Il faut souffrir avec un aveu sincere de sa foiblesse , & en reconnoissant que la patience & le courage viennent de Dieu : car tout ce qui vient de l'orgueil , n'est qu'un effort inutile & un nouveau trouble , au lieu de rendre à l'ame la tranquillité & la paix.

## ARTICLE II.

*De l'élévation qui convient à un Prince.*

I. Par le courage , qui surmonte toutes les craintes injustes ou inutiles , le Prince est préparé à une disposition plus sublime , que j'appelle élévation , parce que je n'ai point de terme plus précis , pour expliquer son double effet sur l'esprit & sur le cœur , à qui elle donne de grandes vues , & à qui elle inspire de nobles sentimens.

II. Le S. Esprit a marqué cette disposition , comme faisant le caractère d'un Prince digne de l'être : car , après avoir promis , que <sup>1</sup> l'imprudent & l'insensé ne monteroit plus sur le trône , il ajoute , que le Roi qu'il donnera dans sa miséricorde , aura des pensées & des sentimens dignes d'un Prince. Par ce peu de paroles il met une différence infinie entre un Prince qui n'a d'autre élévation que celle de sa place , & celui qui en a une personnelle , digne de son rang ; & il réduit toute la différence qui est entre eux , à celle de leurs vues & de leurs desseins. L'un pense basement , & l'autre noblement. L'un n'a que des idées foibles & bornées , semblables à celles d'un particulier , de petits intérêts , des sentimens communs , des inclinations vulgaires ; l'autre n'a rien que de grand , d'élevé , de propre & de

<sup>1</sup> Non vocabitur ultra , is qui insipiens est , princeps : princeps ea quæ digna sunt principe cogitabit. *Iſai. 6. XXXII. v. 5. 6 & 8.*

particulier à un Prince qui l'est en tout, & qui ne l'oublie jamais.

III. Ce caractere petit & resserré, opposé à l'élévation dont je parle, est bien plus commun qu'on ne pense, ou par la mauvaise éducation, ou par un penchant naturel, ou par la difficulté de se soutenir long-tems, sans avoir d'exemple ni de modele : car même avec de bonnes intentions, on ne va pas loin, quand on est seul, ou qu'on ne voit autour de soi rien que de médiocre & de foible.

IV. Ce naturel ne se corrige gueres, mais quand on a reçu de Dieu un esprit élevé & un cœur noble, on peut s'empêcher de tomber dans les petitesse & les mauvais goûts qui dishonorent beaucoup de Princes ; & rien n'est plus capable d'engarantir, que la connoissance exacte de ce que c'est qu'un petit esprit, & qu'un cœur réduit comme en servitude par des sentimens limités, & de combien de fautes contre le bon gouvernement un tel caractere est la source.

V. Un Prince sans élévation ne fera jamais rien de grand : on ne le soutiendra pas. Il n'aura que des saillies d'un moment, à mesure qu'il sera poussé, & il retombera dans son naturel, dès que l'impression étrangere sera passée. Sa vie sera pleine d'inégalités & de vicissitudes, & l'on y remarquera perpetuellement les traces de ses véritables inclinations, & de celles qu'on tâchera de lui inspirer.

VI. Ses bonnes intentions, s'il en a, se termineront à des choses de nulle importance. Il donnera ses premiers soins à des devoirs

qui regarderont plus le particulier que le Prince, Il voudra tout faire par lui-même, & se jettera dans des détails, dont il auroit dû se décharger sur d'autres. Il paroîtra toujours au dessous des affaires, toujours sans liberté, pour être aux autres & à foi, & ne fera que se lasser par un travail inutile.

VII. Il fera un mauvais choix des personnes dignes de sa confiance. Il craindra le mérite, & s'en défiera. Il aura toujours peur d'être gouverné, & le sera toujours. Il sera délicat jusqu'à l'excès sur son autorité, & la laissera usurper à des hommes qui lui en abandonneront l'apparence, & en auront la réalité. Il sera toujours en garde contre ceux qui pourroient lui donner d'utiles conseils, & il se livrera sans précaution à des hommes artificieux, qui auront connu son foible & qui en abuseront.

VIII. Plus il manquera de lumière, moins il se connoîtra ; & plus il sera borné dans ses vues, plus il sera content de foi. Il sera plein de son mérite, s'applaudira en secret, & sera toujours ouvert à la flatterie. Il cherchera ainsi des approbateurs parmi ceux qui lui ressembleront, & il en trouvera, qui, sans lui ressembler, l'entretiendront dans son erreur.

IX. Il se piquera d'exceller dans des choses qui ne servent de rien à un Roi. Il aura cent qualités de particulier & de sujet, & n'en aura pas une de Prince. Il peindra, gravera, aimera la Musique, jouera de quelques instrumens. Il s'occupera de recherches curieuses, d'observations & de calculs astronomiques, de sciences abstraites & de nul usage. Il s'enfermera avec



**D'UN PRINCE. I. Part. XII**

des hommes obscurs, pour les écouter sur des secrets de chymie, ou vains, ou pernicieux. Il ne se trouvera en liberté, qu'avec des personnes qui n'auront ni dignité, ni naissance, ni grand mérite, & il refusera à des affaires pressantes un tems qu'il prodiguera à d'inutiles amusemens.

X. Si avec cela il est porté à la superstition, & susceptible d'une illusion travestie en piété, il sera le jouet de ceux qui feront servir à leurs fins secretes, & à leur ambition, sa crédulité; & qui, manquant eux-mêmes de conscience, entretiendront dans la sienne de vains scrupules, dont ils sauront faire usage dans le tems contre ses propres intérêts, & contre ceux de son Etat. Voilà une partie des tristes suites d'un caractère sans élévation; & il suffit, ce me semble, de les avoir montrées rapidement à un Prince intelligent & sensible, pour le tenir bien averti.

XI. Mais la bassesse n'est pas le seul danger qu'il doive craindre : la fausse élévation est une autre extrémité, qu'il est encore plus difficile d'éviter quand on se sent né pour de grandes choses. Tout ce qui paroît grand, ne l'est pas; & néanmoins tout ce qui paroît grand, invite & attire. Les hommes ont attaché la gloire à beaucoup de choses qui ne la méritent pas : mais la véritable est souvent moins connue & moins recherchée que la fausse. L'enflure imite la grandeur; & il y faut apporter une grande attention pour les distinguer.

XII. <sup>1</sup> Un esprit élevé, mais inquiet &

<sup>1</sup> Sublime & erectum ingenium pulchritudinem ac

ardent, peut s'y méprendre. Il peut être trompé par un vain fantôme, & courir au précipice, en le suivant; & il peut sacrifier son repos, & son état même, à une vaine espérance de grandeur & de gloire, qui le plonge dans la bassesse, au lieu de l'en tirer. Car outre qu'il est honteux de faire de grands efforts pour une chose frivole, l'amour de la fausse gloire marque toujours de l'ignorance dans l'esprit, & de la corruption dans le cœur.

XIII. La vraie élévation ne consiste pas à désirer, ou à faire, ce qu'une imagination déréglée, ou une erreur populaire, représentent comme grand & magnifique. Elle ne consiste pas à tenter des choses difficiles, par l'attrait même de la difficulté. Elle ne se sent pas excitée<sup>1</sup> par l'idée du merveilleux, & par le plaisir de surmonter l'impossible, comme l'Histoire l'a remarqué de Néron, à qui tout ce qui étoit sans apparence, se monroit sous l'idée de grandeur.

XIV. Elle ne s'attache qu'à ce qui est possible, utile au public, d'une longue durée, & qui étant comparé avec la dépense, la surpasse infiniment par le fruit.

XV. Son objet n'eût point été, ou les Pyramides d'Egypte, si souvent & si imprudemment vantées, ou les obélisques<sup>2</sup>, taillés

*speciem excelsæ magnæque gloriæ vehementius quam eautē appetebat : mox mitigavit ratio & ætas. Tacit. vita Agric. 453.*

<sup>1</sup> *Incredibilium cupitor. Tacit. l. 15. Annal. p. 170.*

<sup>2</sup> *Pline rapporte avec quelle dépense ils étoient taillés dans les carrières d'Egypte.*

avec tant de dépense & de travail dans des carrières de marbre, pour n'être ensuite d'aucun usage pour le public. Un tombeau d'une énorme structure, tels que le sont les Pyramides, & une pierre d'une hauteur extraordinaire, qui ne sert à rien, tels que sont les obélisques, n'ont rien de grand pour un esprit élevé; & il ne trouve que de la bassesse dans tous les ouvrages, dont le faste & l'inutilité sont la fin.

XVI. Un homme qui connoissoit le goût d'Alexandre, porté à tout ce qu'il y avoit d'incroyable: lui promit, <sup>1</sup> s'il en vouloit faire la dépense, de tailler le mont Athos en Colosse, & de lui donner la figure d'un géant, qui porteroit sur l'une de ses mains une ville d'une grande étendue. Le Prince n'accepta pas cette offre, parce que la ville eût manqué d'eau: mais sans cet inconvénient, il y eût consenti, & il eût regardé la dépense de donner au mont Athos une figure humaine, comme bien employée, au lieu qu'à un esprit sage, & qui n'eût pas été infecté du mauvais goût pour la fausse gloire, elle eût paru folle & insensée.

XVII. Les Princes sont rarement assez puissans pour entreprendre des choses aussi surprenantes & aussi infructueuses, que celles que leur imagination leur suggère: mais il y en a peu qui sachent discerner la fausse gloire de la vraie, & qui ne mettent une partie de leur grandeur à forcer inutilement la nature:

<sup>2</sup> Plutarch. in vit. Alexandri.

à détourner des rivières pour leur seul plaisir ; à conduire de l'eau dans une seule maison par de longs aqueducs ; à faire applanir des collines, pour se donner un peu plus de vue, sans que le public y ait d'autre part que d'y avoir contribué par des sommes immenses, que la terre couvre, mais dont l'usage sera un jour redemandé par le juge des Princes.

XVIII. Un Roi qui, selon l'Ecriture : a des sentimens dignes du rang où Dieu l'a mis, ne partage pas sa gloire avec des Architectes & des Artisans. Il n'affecte pas une grande dépense pour être grand. Il ne dispute pas de la vanité avec des personnes vaines. Il ne pense point à se distinguer par des choses, où les bons Princes lui céderont sans peine, & où les mauvais le surpasseront. Il a dans l'esprit une sorte de grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faste. Elle réside dans le fond de ses qualités personnelles : elle subsiste dans la noblesse de ses sentimens ; & au lieu de dépendre d'un appui étranger, c'est elle qui met tout en œuvre, & qui donne tout.

XIX. Un Prince d'un esprit supérieur & d'un grand cœur, ne pense qu'à rendre son état heureux & florissant ; à découvrir le mérite, & à l'employer ; à protéger les Lettres & les Savans ; à rendre la justice prompte & aisée ; à proportionner les tributs avec les forces des Provinces & des particuliers ; à réparer les ruines des anciennes villes, & à leur rendre



leur première gloire & leur première splendeur ; à faire fleurir le commerce par la bonne foi envers les étrangers , & par les facilités accordées à ses sujets ; à suivre , non des idées vaines & chimériques , mais des desseins sages & sérieux ; à ne pas laisser avorter des projets raisonnables , faute de persévérance & de courage ; à faire respecter & à rendre aimable sa conduite aux nations voisines ; & à mériter l'estime & la confiance des autres Princes , dont il excite l'admiration par sa vertu , mais dont il éteint la jalousie par son équité & sa modération.

XX. Voilà les principaux traits de la véritable élévation , qu'un Prince doit avoir jusqu'à un certain degré , & vers laquelle il doit tendre toute sa vie. Plus il en approchera , & plus il apprendra par son expérience ce que c'est que la grandeur d'ame , qui est une disposition encore plus parfaite & plus royale.

### A R T I C L E III.

*De la grandeur d'ame , ou de la magnanimité , qui convient à un Prince.*

I. Elle ne se contente pas d'affermir le Prince contre les vaines craintes , & de lui donner de grandes vues & de nobles sentimens : elle l'élève au dessus des passions ; & en les asservissant toutes sous ses pieds , elle lui met le sceptre à la main , & la couronne sur la tête : car c'est elle , à proprement parler , qui le fait Roi , & qui le place sur le trône , d'où il com-

mence à descendre, dès qu'il ne retient pas l'autorité qu'elle lui avoit donnée.

II. Le premier ennemi qu'elle lui souter, est le desir de ce qui n'est pas à lui ; & elle va ainsi à la source de tout ce qui seroit capable de l'affoiblir, de troubler sa paix, de le porter à l'injustice, de pervertir ce qu'il a de bon, & de lui faire perdre ce qu'il a de grand. Voyez, lui dit-elle, avec la même tranquillité ce qu'ont les autres que ce que vous avez. Ne desirez point ce que vous ne devez point avoir. Demeurez toujours au dessus de la jalousie, & comprenez que vous vous dégraderez par une basse cupidité, qui ne vous inspireroit que des sentimens injustes & indignes de vous.

III. Le second ennemi qu'elle souter au Prince, est le desir de la louange ; & par-là elle établit dans son cœur le principe fécond & sincere des grandes actions. Allez au vrai, lui dit-elle, & ne vous occupez point de l'apparence. Songez à bien faire, & non à paroître avoir bien fait. Oubliez si vous avez des témoins, ou si vous êtes seul. Respectez votre devoir & votre conscience, & ne partagez point votre attention entre vous & vos spectateurs. Si vous n'êtes homme de bien qu'autant qu'on le saura, vous ne le ferez jamais comme il faut, & votre mérite ne sera que l'ombre de la vertu. Consentez avec joie qu'on ne s'empresse point à vous louer : on reconnoît un Prince excellent au silence des flatteurs : & il est véritablement grand, dès qu'il est

1 Cum jam pridem novitas omnis adulatione con-  
permis

permis de se taire sur son sujet. Laissez à la postérité le soin de vous rendre justice. Ne prevenez <sup>1</sup> point, par une vaine inquiétude, la diligence des Historiens. Ils seront fideles, à proportion de ce que vous aurez été modeste; & le moyen de les faire croire, est de ne vous point mêler de ce qu'ils écriront.

IV. Après l'amour des louanges vient la crainte de l'improbation, & l'excessive sensibilité à l'égard de la censure & du blâme. Cet ennemi est encore plus redoutable & plus difficile à vaincre que les deux premiers; parce qu'il est plus aisé de surmonter l'ambition & l'amour des louanges, que de souffrir sans émotion la censure d'une vie innocente, & l'ingratitude après des bienfaits: mais la magnanimité triomphe de cet ennemi, & le réduit sous les pieds du Prince. Espérez-vous, lui dit-elle, que vous réussirez à contenter tout le monde? La vertu n'a-t-elle point d'ennemis? Pouvez-vous plaire à ceux à qui elle déplaît? & l'aimez-vous sincèrement, si vous n'êtes capable de souffrir qu'on vous traite comme elle? Y a-t-il une autre preuve que c'est elle, & non la gloire, qui l'accompagne ordinairement, que vous cherchez, que de lui demeurer fidele, quoiqu'elle vous attire quelque mépris? Le tems & la patience dissiperont

*sumpta sit, non alius erga te novus honor superest, quam si aliquando de te tacere audeamus. Paneg. Traj. p. 162.*

<sup>1</sup> Contemptor ambitionis, & infinitæ potestatis dormitor, ac frænator animus, ipsâ vetustate florescit; nec ab ullis magis laudatur, quam quibus minimè necesse est. *Paneg. Traj. p. 164.*

ces nuages légers qui obscurcissent votre gloire. Tout le monde vous admirera, si vous ne vous détournez jamais du droit chemin, pour les discours qui ne changent rien dans les choses, & qui ne doivent rien changer dans votre cœur : & l'on vous respectera non seulement comme un grand Prince, mais <sup>1</sup> comme un Ange, élevé au dessus des foiblesses humaines, si les louanges ne vous amolissent point : & si le blâme ne rallentit, ni vos bonnes intentions, ni votre zèle.

V. Prenez garde sur-tout, continue-t-elle, à vous défendre d'une certaine curiosité, qui porte les Princes à s'informer de tout ce qu'on pense d'eux, & de ce qu'on en dit, non pour en profiter, & en devenir meilleurs, mais pour rechercher les auteurs de ces discours, quelquefois trop libres, & peu respectueux, & pour les punir. C'est le moyen de les multiplier à l'infini, & de leur donner de l'activité, que d'y être attentif. <sup>2</sup> Une ame véritablement grande les méprise, & les éteint par le mépris. Dès qu'on n'y est pas sensible, ils tombent & s'évanouissent ; & dès qu'on ne les mérite pas, on n'y est pas sensible. Les mauvais Princes se rendent justice en secret, & soupçonnent avec fondement, qu'on dit d'eux ce qu'ils en pensent eux-mêmes. De-là

<sup>1</sup> Sicut Angelus Dei, sic est Dominus meus Rex, ut nec benedictione, nec maledictione moveatur. *L. 2. Reg. C. XIV. v. 17.*

<sup>2</sup> Ipse Julius, ipse Augustus, & tulere ista, & reliquere. Haud facile dixerim, moderatione magis, an sapientiâ. Namque spreta exolescunt. *Tacit. L. 4. Annal. p. 120.*



viennent leurs inquiétudes & leurs recherches :  
 1 mais les Princes bienfaifans & magnanimes  
 ne foupçonnent & ne chérchent rien. Et 2  
 c'eft une chofe finguliee , que quiconque  
 n'eft ni eftimé, ni aimé, rs'informe de tout ce  
 qui fe dit contre lui à la Ville & à la Cour ;  
 & qu'un Prince digne de l'eftime & de l'amour  
 de tout le monde, n'a aucune curiofité pour  
 favoir tout le bien qu'on dit de lui, & à plus  
 forte raifon ce qui peut échapper à quelques  
 imprudens contre fa conduite.

VI. 3 Il y a une baffeffe dans la haine, que  
 la grandeur d'ame ne peut fouffrir. Le Prince  
 doit punir quelquefois, quand il y eft forcé :  
 mais il punit, comme les loix, fans aigreur,  
 fans malignité, fans fe livrer au plaifir de la  
 vengeance. Il n'a d'autres intérêts que ceux  
 du public, & il ne laiffe point entrer dans  
 fon cœur une averfion fecrette, qui en trouble  
 la tranquillité, & qui en altere la bonté & la  
 candeur. 4 Ce fentiment obfcur & profond  
 d'averfion & de haine, couvre une lâcheté in-  
 digne d'un grand Prince, & marque une foi-  
 bleffe qui ne peut avoir d'autre caufe qu'une  
 timidité impuiffante, ou une ame baffe, qui  
 fe nourrit de venin & de poifon.

1 De nullo minùs Principe queruntur homines, quàm  
 de quo maximè licet. *Paneg. Traj. n. 46.*

2 Queri libet, quod in fecreta noftra non inquirant  
 Principes, niſi quos odimus. *Paneg. Traj. n. 68.*

3 Nec unquam perfuadeatur humile eſſe Principi,  
 niſi odiſſe. *Paneg. Traj. n. 85.*

4 Ex iracundiâ nihil ſupererat ſecretum, & ſilentium  
 ejus non timeres : honeſtius putabat offendere quàm  
 odiſſe. *Tacit. vit. Agric. p. 459.*

VII. Un Prince supérieur à la haine , & ennemi du cruel plaisir de la vengeance , <sup>1</sup> n'a point de joie plus pure , que celle de pardonner ; & c'est principalement à cette joie qu'on reconnoît sa magnanimité. <sup>2</sup> Il sacrifie sans peine , & la mémoire , & le sentiment de l'injure. Il ne dispute point dans son cœur contre ces impressions basses & malignes qui retiennent les autres hommes , & qui les empêchent de s'élever à la véritable grandeur. Il voit une beauté & une gloire dans la clémence qui fait évanouir tout ce qui seroit capable de l'obscurcir ; & il a le courage de faire ce que tout le monde admirera quand il l'aura fait ; mais que peu de personnes peuvent imiter : la bonté & la générosité , qui sont le prix de la clémence , ont des charmes pour les yeux de tous , même des Princes les plus inhumains , qui ne sauroient s'empêcher de les admirer. Et la différence entre un homme aussi cruel que Tibère , ou aussi sanguinaire que Dioclétien , & un Prince aussi plein de bonté que Tite , ne consiste point dans l'idée de la clémence & de la solide grandeur qui l'accompagne , mais dans l'exécution : car

<sup>1</sup> Hæc divina potentia est , gregatim ac publicè servare. *Senec. L. 1. de Clem. C. 26.*

<sup>2</sup> Non quantum in cives suos liceat experiendo tentare , sed hebetare aciem Imperii sui. *Senec. L. 1. de Clem. C. 11*

<sup>3</sup> Quod magis mirum habebatur ( il parle de Tibère ) gnarum meliorum , & quæ fama clementiam sequeretur , tristiora malle. . . . Nec occultum est , quando ex veritate , quando adumbratâ lætitiâ facta Imperatorum celebrantur. *Tacit. L. 4. Annal. p. 119.*

Tibere & <sup>1</sup> Dioclétien en jugent aussi sagement que Tite ; & regardent la clémence comme la première qualité d'un grand Prince, quoiqu'ils se contentent de l'avouer.

VIII. Dans la clémence d'un Prince magnanime, tout est sincère & sans retour. Il punit quelquefois à demi, & à regret : mais il pardonne pleinement ; sur-tout quand il s'agit de fautes qui ont été promptement expiées par le repentir, & qui ne laissent aucunes suites. Il fait que le moyen le plus propre pour rendre le peuple soumis, est d'oublier qu'il ait manqué. Une ville long-tems disgraciée pour une faute passagère, est contrainte de se souvenir qu'elle a déplu, & qu'on ne l'aime pas ; & c'est la tenter contre son devoir, que de l'entretenir dans ce souvenir. Un Prince capable de tout oublier, ne laisse aucun vestige de la désobéissance, & le peuple lui est d'autant plus fidèle, qu'il pense l'avoir toujours été.

IX. Ce n'est pas d'ailleurs sur le mérite, ou sur la reconnaissance du peuple, qu'un Prince véritablement grand mesure ses soins & sa bonté. Il agit par des vues plus désintéressées & plus nobles, & il veut être la règle de ses sujets, & non dépendre de leur exemple. Son dessein est de les rendre généreux, & non de cesser de l'être, parce qu'il ne peut

<sup>1</sup> Dioclétien disoit, que l'Empereur Aurélien n'auroit dû être que Général, & jamais Empereur : parcequ'il manquoit de clémence, la première qualité d'un Prince, & la plus nécessaire. Aureliano clementia, Imperatorum dos prima, defuit. Magis dux esse debuit quam Princeps. *Episc. Aurel.* p. 282.

en être imité. Il continue d'être grand, & s'efforce même de le devenir davantage, par la compassion qu'il a de l'enfance & de la petitesse de la plupart des hommes, qui rampent à terre, faute de noblesse & de cœur; & il pense que c'est à la bonté à surmonter l'ingratitude, & non à l'ingratitude à étouffer la bonté.

X. Il aime, pour cette raison, à faire valoir les services qu'on lui rend, à les récompenser, à s'en souvenir; afin de mettre en honneur la reconnoissance, & d'apprendre à tous, qu'il y a autant de générosité à confesser qu'on est obligé, qu'il y en a dans l'obligation même.<sup>1</sup> Les Princes, dont l'ame est retrecie & bornée par la jalousie, croiroient se deshonor, en avouant qu'on les a bien servis:<sup>2</sup> & quand les services qu'on leur a rendus sont au dessus des récompenses, ils s'en affligent après les premiers momens, & ils passent quelquefois jusqu'à la haine, pour se délivrer de l'obligation d'estimer & de louer un grand homme qui leur a été nécessaire. Un Prince magnanime leur est opposé en tout. Il met sa grandeur à être sincère & reconnoissant; à estimer un bienfait selon son véritable prix; à déclarer qu'il a reçu la couronne des mains d'un grand Général, si la chose est vraie; & à suppléer, par les témoignages d'estime & d'amitié, ce qui manque nécessairement

<sup>1</sup> In Principe rarum est ut se putet obligatum, aut si putet, amet. *Paneg. Traj.* p. 178.

<sup>2</sup> Beneficia eò usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse. *Tacit. L. 4. Annal.* p. 114.



à toute récompense d'un autre genre.

XI. Par ce noble aveu, le Prince est conduit à un autre plus difficile, & qui est la marque la plus certaine d'une véritable grandeur d'ame; c'est l'aveu de ses fautes, quand il lui arrive d'en faire. Il ne cherche, ni prétextes, ni excuses pour les couvrir. Il rend hommage à la vérité, quoiqu'elle le condamne. Il est bien aisé qu'on la lui montre, s'il ne la voyoit pas. Il compte comme un grand service, l'attention qu'on a eue sur sa conduite, & le zèle qu'on a témoigné pour sa perfection; & il laisse à des Princes faussement délicats sur la Grandeur, la honte d'être toujours pleins de défauts, & de n'en jamais convenir.

XII. Pour lui, qui ne connoît rien de plus bas que le mensonge, ni de plus indigne que l'hypocrisie, il met toute sa gloire dans la connoissance & l'amour de la vérité; & il se fait un devoir essentiel de n'employer jamais, ni déguisement, ni artifice, & de porter en tout le grand caractère d'un Prince sincère, fidele dant ses paroles, religieux à l'égard du serment, ennemi de la dissimulation, simple & naturel dans sa conduite; mais jamais au préjudice de la prudence & du secret: mais ces derniers traits demandent une nouvelle attention, & il est juste de les considérer en détail dans le Chapitre suivant.



## CHAPITRE XX.

*Le Prince doit être sincere & fidele dans ses paroles , religieux observateur du serment , ennemi de la dissimulation ; mais prudent & secret , & très-éloigné de toute affectation dans sa conduite , où il ne doit paroître qu'une auguste simplicité.*

## ARTICLE I.

*Le Prince doit être sincere & fidele dans ses paroles.*

I. **C**E seroit en vain qu'un Prince se piqueroit de courage, d'élévation & de grandeur d'ame , s'il ne regardoit pas la sincerité , comme une vertu inséparable de ces grandes qualités : car il n'y a rien de plus lâche , de plus bas , ni de plus petit que le mensonge , & que l'indigne usage qu'en fait l'artifice.

II. Il seroit inutile même d'instruire un Prince , & d'espérer le former pour les grandes choses , s'il n'aimoit pas la vérité , & s'il se croyoit habile , à proportion de ce qu'il la sacrifieroit à des intérêts qui le toucheroient plus sensiblement. Tout ce qui a été dit jusqu'ici , seroit anéanti par cette lâche disposition : & il ne faudroit à un Prince de ce caractère que des leçons de perfidie , & des Mi-

nistres sans conscience & sans honneur.

III. Mais celui qui verra peut-être ce que j'écris , est un Prince , à qui Dieu a donné un amour sincere de la vérité , & que la Providence destine à un grand Royaume , pour en être l'exemple par sa vertu. Il est fortement persuadé , que le Prince est le chef , le lien ; & le centre de la société : <sup>1</sup> que le fondement unique de la société est la vérité & la bonne foi ; que c'est désunir tous les hommes & les rendre mutuellement suspects & défiants , que d'ébranler ce fondement ; que c'est par conséquent au Prince à être le protecteur de la bonne foi , comme il l'est de la société publique ; qu'il va directement contre le plus essentiel de ses intérêts & de ses devoirs , s'il préfère à la sincérité le déguisement & l'artifice , & qu'il renonce à la plus auguste fonction des Rois , en donnant au mensonge la protection qu'il devoit à la vérité.

IV. Il a déjà lu dans l'Ecriture , « <sup>2</sup> que » les levres justes sont les délices des Rois ; » & que celui <sup>3</sup> qui parle sincèrement , en » sera aimé. » Il fait que le S. Esprit a en horreur un cœur double , une langue artificieuse , une fausse politique établie sur le mensonge. <sup>4</sup> Il ne veut auprès de lui , à l'exemple

<sup>1</sup> Fides est fundamentum societatis humanæ , perfidia verò ejusdem pestis . *Plato L. 5. de legibus.*

<sup>2</sup> Voluntas Regum labia justa : qui recta loquitur , diligitur . *Prov. C. XVI. v. 13.*

<sup>3</sup> In corde & corde locuti sunt . *Psalms. XI.*

<sup>4</sup> Oculi mei ad fideles terræ ; ambulans in viâ immaculatâ hic mihi ministrabat . *Psalms. C. Disperdat Domi-*

de David, que des hommes sinceres & fideles: Il tâche de les surpasser dans ces qualités, bien loin de les affoiblir: & il regarderoit comme une honteuse lâcheté, de s'exclure lui-même<sup>1</sup> de la sainte montagne, où le Prophète n'admet que des hommes pleins d'amour pour la vérité, & ennemis de l'artifice.

V. Il a peine sans doute à comprendre, comment un Roi ne craint point de se deshonorer, en manquant de parole, en montrant à dessein le contraire de ce qu'il pense, en tâchant de parvenir à son but par le déguisement: comment il ne rougit point devant le juge intérieur de ses sentimens, qui est sa conscience: comment il méprise lui-même ce qu'il y a dans lui de plus auguste & de plus sacré, qui est son propre cœur: comment il peut se résoudre à être devant ses yeux, & selon son propre jugement, un perfide, indigne de toute créance.

VI. Quand les hommes ne connoîtroient jamais sa duplicité, & qu'il réussiroit à la couvrir de toutes les apparences de la bonne foi, comment pourroit-il se cacher à lui-même? Et s'il consentoit à se regarder lui-même comme étant sans probité, que pourroit-on attendre d'un homme si lâche & si insensible à la honte? Que voudroit-il après cela, que les hommes respectassent en lui? Son éclat ex-

nus labia dolosa. *Psal. XI.*

<sup>1</sup> Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requiescet in monte sancto tuo? . . . Qui loquitur veritatem in corde suo, qui non egit dolum in lingua sua. *Psal. XIV.*



érieur, son autorité, ses richesses ? Mais tout cela est hors de lui, & il en abuse. Son esprit, son cœur, ses sentimens ? Mais c'est cela même qu'il a livré au mensonge, & dont il ne fait lui-même aucun état.

VII. Quel droit auroit-il d'exiger la vérité des autres, ne l'aimant point, & la trahissant ? Et qui se mettroit en peine de la lui dire, connoissant son dégoût pour elle ? Quelle confiance mériterait-il, n'en ayant pour personne ? Et comment l'établirait-il par rapport à lui, ou dans ses Etats, ou chez ses voisins, ayant inspiré la défiance à tous, & leur servant d'exemple & de maître pour la duplicité ?

VIII. Y a-t-il quelque bien qu'un Roi puisse acheter à un prix si honteux ? Un Prince n'est-il pas plus grand, sans comparaison, que tout ce qui est au dessous de l'homme, & qui n'est qu'une portion de terre ? Un simple particulier ne doit-il pas se regarder comme supérieur à tout ce qui n'est que temporel ? Et n'est-ce pas ce qui rend inexcusables tous les hommes, même les plus indigens, quand ils s'écartent de la vérité & de la justice, pour se conserver, ou pour acquérir quelques biens inférieurs à la vertu ?

IX. Que le Prince examine donc ce qu'il met en parallèle avec la probité, & ce qu'il lui préfère. Qu'il compare ce qu'il sacrifie, à ce qu'il desire. Qu'il se demande à lui-même ce qu'il est, & ce que sont les frivoles biens qu'il met au dessus de sa réputation, de sa conscience, de ses intérêts éternels ?

X. Mais, sans entrer dans cette comparai-

son, que le Prince considere seulement, quelle bassesse il y a dans l'artifice, & quelle preuve c'est d'un petit esprit & d'un cœur lâche que la duplicité. Peut-il disconvenir qu'il n'a recours à ces indignes moyens, que parce que d'autres plus justes & plus nobles lui manquent, & qu'ils sont par conséquent une preuve de son ignorance & de sa foiblesse ? Peut-il désavouer, que c'est parce qu'il desire ce qui ne lui est pas dû & qu'il ne sauroit prétendre par de bonnes voies, qu'il en emploie de détournées ? Et dès lors peut-il nier qu'il ne soit injuste, & dans la fin, & dans les moyens ?

XI. Si ses intentions sont droites, pourquoi les deshonore-t-il par des moyens qui ne sont capables que d'en faire douter ? Et si elles sont contraires à l'équité, qu'espere-t-il de l'injustice, qu'espere-t-il de la fraude qui vient à son secours ? Ne seroit-il pas plus heureux, s'il réprimoit d'injustes desirs, que de se tourmenter pour les faire réussir par l'artifice ? Ne fait-il pas que <sup>1</sup> la source de la véritable grandeur d'ame consiste à ne desirer rien de ce qui est à autrui, & qu'on ne peut, ni sur le trône, ni dans aucune autre condition, conserver, ni courage, ni honneur, si on se laisse séduire par des desirs que la justice condamne, & qu'on ne peut faire réussir que par des voies obscures, artificieuses, & ennemies de la lumière ?

XII. Mais le succès même qu'on en attend, est-il bien certain ? Et un Prince arrive-t-il

<sup>1</sup> Voyez le Chap. précédent, dans l'Article de la magnanimité, nomb. 2.

toujours à ses fins , quand il quitte les voies d'honneur pour se servir du déguisement ? Il peut réussir dans les premiers momens , & tromper avec succès quand on l'en croyoit incapable ; mais quand la défiance est une fois établie , l'artifice ne trouve dans les autres que de l'artifice. Il y trouve pour le moins un soupçon général , qui le déconcerte & le rend inutile : car il le devient , dès qu'il est découvert ; & rien n'est plus aisé que de le découvrir , parce qu'il ne faut que comparer les promesses & les engagemens avec l'exécution qui n'y a pas répondu.

XIII. On ne se contente pas même souvent de l'avoir découvert , & d'en arrêter les suites. On veut encore le prévenir : & les Etats voisins , qu'un intérêt commun ne manque point d'unir contre un Prince artificieux , se fortifient quelquefois contre lui par une si puissante ligue , qu'ils le réduisent à un extrême péril , & lui apprennent , mais trop tard , que les voies les plus simples sont les plus sûres , & que , selon les regles de la véritable Sagesse , il faut éviter l'artifice , non seulement comme injuste , mais encore comme inutile , & comme malheureux. « <sup>1</sup> Quiconque marche simplement , dit l'Ecriture , marche en assurance : celui qui pervertit ses voies , sera découvert , & <sup>2</sup> tombera dans de tels em-

<sup>1</sup> Qui ambulat simpliciter , ambulat confidenter. Qui autem depravat vias suas , manifestus erit. *Prov. C. X. v. 9.*

<sup>2</sup> Qui ambulat simpliciter , salvus erit : qui perverfis graditur viis , concidet semel. *Prov. C. XXVIII. v. 28.*

» barras, qu'il y périra, au lieu que l'homme  
» droit & simple sera délivré. »

XIV. Ces embarras, où se jette un Prince ennemi de la sincérité, & d'où il ne peut quelquefois sortir, viennent & du dedans & du dehors; de la défiance de ses propres sujets, aussi-bien que de celle des Etats voisins. Le Prince alors, & le peuple, se regardent comme ayant des intérêts différens. L'un donne des paroles : l'autre s'en défie. L'un promet, & l'autre craint. Le lien mutuel qui les unissoit, est rompu, & quoique le respect pour l'autorité royale subsiste toujours, la confiance est perdue. L'inclination à offrir son bien pour l'Etat, est refroidie. On a vu tant de promesses vaines de rendre, de payer, de décharger le public, qu'on n'y compte plus. Le Prince & ses Ministres n'ont plus de crédit; & quelquefois une telle disposition se trouve jointe à une grande guerre, dont le succès devient plus difficile par le découragement où la défiance a mis le peuple, & par la connoissance qu'en ont les ennemis.

XV. Il n'y a donc rien de plus salutaire, même pour le gouvernement temporel, que le soin d'affermir la confiance mutuelle du Prince & du peuple, par une exacte fidélité du Prince à tenir toutes ses paroles; & d'éviter de les rendre douteuses pour toujours, par des manquemens passagers. Le souvenir en dure long-tems, & il vaut mieux, sans comparaison, n'y donner jamais d'atteinte, que d'être obligé d'y chercher des remèdes.

XVI. Avant que le Prince promette, soit



à ses sujets, soit à des étrangers, il doit connoître toute l'étendue de l'engagement qu'il veut prendre, toutes les difficultés qui s'y opposeront, tous les moyens de le remplir. Ce n'est plus le tems d'examiner, quand l'engagement est pris, à moins qu'il ne soit injuste : car ce seroit alors une nouvelle faute de le tenir, parce que c'en étoit une d'y être entré. Mais excepté l'injustice, qui rend nul tout ce qu'on promet, il n'y a rien qui dispense un Prince de sa parole. Il a dû prévoir les suites. Il a dû les peser dans son Conseil. Il ne doit plus, après cela, être sensible à d'autre intérêt, qu'à celui de sa gloire & de sa réputation. Toute autre considération est indigne de lui. S'il s'est trompé, en se hâtant un peu trop, c'est à lui à porter la peine de sa précipitation, & non à s'en décharger sur les autres, au préjudice de la sincérité. Il gagnera plus qu'il ne perd, si cette première expérience lui sert à devenir plus prudent : & il doit être persuadé, que quelque perte qu'il fasse, elle lui portera moins de préjudice, que ne feroit un manque de parole ; & qu'elle lui sera même utile, en prouvant à tout le monde, qu'aucun intérêt ne lui est aussi cher que celui de l'honneur & de la probité.

XVII. Il ne faut point qu'un Prince écoute alors des hommes nés pour le mensonge, & fertiles en équivoques, en souplesses & en subtilités pour éluder les plus sérieux engagements ; qui se croient habiles, parce qu'ils sont sans conscience, & qui pensent servir utilement le Prince en le deshonorant. Il doit au-con-

traire repousser avec indignation les hommes lâches, qui le croient semblable à eux, leur montrer quelle distance il y a entre un Prince digne de commander, & des conseils injurieux à sa gloire; & leur apprendre, que si la vérité & la probité étoient bannies du reste de la terre, elles devroient trouver un asyle dans le cœur d'un Roi, qui est établi sur le trône par elles, & qui doit à son tour leur préparer un trône dans son cœur.

XVIII. C'est le Roi qui, dans un Etat, est la source de la noblesse. C'est lui seul qui la donne, & c'est à lui à la rétablir, si elle vient à périr. Comment donc pourroit-il se résoudre à se deshonor par le plus honteux de tous les reproches, qui est celui du mensonge & plus encore de la perfidie? Et comment se chargeroit-il d'une ignominie qu'aucun homme de cœur ne voudroit s'attirer, & dont il prendroit le soupçon seul pour un affront? La noblesse & la vérité vont ensemble: & il faut que le Prince soit autant au dessus de tous les Grands de son Etat par sa sincérité, qu'il l'est par sa couronne. C'est à lui à mettre entre ses sujets une noble émulation pour la vérité & la candeur, comme c'est à lui à faire naître entre eux une noble ardeur pour la gloire; & il en doit bannir également la lâcheté contraire à la bonne foi, & la lâcheté contraire au courage.

*1 Jean, Roi de France, sollicité de violer un Traité, répondit en ces termes, dignes d'une éternelle mémoire: " Si la bonne foi étoit perie par toute la terre, elle devroit se retrouver dans le cœur & la bouche des Rois ,,"*

## ARTICLE II.

*Le Prince doit être religieux observateur du serment.*

I. Un Prince plein de ces maximes, n'a pas besoin qu'on prenne la précaution d'ajouter le serment à sa parole, pour être certain de sa sincérité. Il fait que Dieu est toujours le témoin de son cœur, & qu'il le juge. C'est toujours devant lui qu'il pense & qu'il parle : & il est bien instruit qu'on ne peut lui rendre le culte qui lui est dû, comme à la souveraine vérité, que par la disposition d'un cœur droit & simple, à qui la vérité tient lieu de tout.

II. Mais les hommes qui traitent avec lui, ne connoissent pas ce riche fonds de probité qu'il porte en secret ; & quand ils le connoïtroient, ils ont des raisons pour l'avenir, pour ses successeurs, pour d'autres Princes compris dans l'alliance, de la rendre irrévocable par la sainteté du serment.

III. Avec quelle religion alors un Prince, si fidele aux hommes & si exact dans les paroles, qu'il leur donne, prend-il Dieu à témoin de sa sincérité ? Avec quel respect invoque-t-il son nom puissant, & le prie-t-il d'intervenir à ses promesses ? Avec quelle sainte frayeur l'appelle-t-il en garand contre soi-même, s'il venoit à y manquer ? Avec quel tremblement soumet-il sa tête à l'anathême, dont il se juge digne, s'il n'exécute tout ce

qu'il promet ? Avec quel soin examine-t-il ; avant cette redoutable action , toutes les conditions & toutes les clauses du traité , pour n'en omettre aucune , quand il s'y sera soumis ? Combien est-il éloigné de se préparer alors , par d'indignes restrictions & par des réserves cachées dans son cœur , un retour contre son serment ? Et combien croiroit-il deshonorer la religion , & armer contre elle la langue des impies , s'il pensoit à éluder , par des voies obliques , un engagement contracté sous les yeux de Dieu , & dont l'acte doit demeurer en dépôt dans ses mains ?

IV. <sup>1</sup> Le serment est une dernière ressource pour finir les contestations , pour s'assurer du cœur des hommes & de leurs intentions , pour fixer tous les doutes que l'inconstance ou la mauvaise foi peuvent faire naître , pour soumettre les Rois au Juge suprême , qui seul peut les juger , & pour tenir dans le devoir toute majesté humaine , en la faisant comparoître devant celle de Dieu , à l'égard de qui elle n'est rien. Ce seroit donc éterniser les défiances & les guerres , ôter tout moyen de parvenir à la paix par des traités sérieux , laisser une porte toujours ouverte aux surprises , rendre la situation des Royaumes flottante & incertaine , abuser de ce que la religion a de plus sacré & de plus formidable , & tomber dans une manifeste impiété , en méprisant tout à la fois la présence , la vérité , la justice , &

<sup>1</sup> Homines per majorem suū jurant : & omnis controversiæ eorum finis ad confirmationem , est juramentum. *Heb. C. 6. v. 16.*



la puissance de Dieu, que de donner atteinte à un traité scellé par le serment.

V. Il faut être, je ne dis pas bien hardi, mais bien aveugle & bien corrompu, pour oser conseiller à un Prince, de se rendre digne de la colere éternelle de Dieu, & d'attirer sa vengeance sur sa propre tête, & sur celle de tout le peuple, en convertissant le serment en parjure, & en méprisant <sup>1</sup> la menace irrévocable, attachée à la défense d'un si grand crime.

VI. Et néanmoins il y a des hommes, qui pensent qu'on ne peut regner, si l'on ne préfère quelquefois les considérations d'Etat à l'observation exacte des traités solennellement jurés; qui passent légèrement sur tout ce qu'un Prince a promis à ses sujets dans l'auguste cérémonie de son Sacre, ou de son Couronnement, quoique le nom de Dieu & les saints mysteres y soient intervenus; qui regardent peu sérieusement plusieurs articles d'un traité de paix, d'une alliance, d'une capitulation, ou particuliere à une ville, ou commune à une province.

VII. Ces hommes, qui ne méprisent la présence de Dieu & sa justice, que parce que les sens ne le découvrent pas, & que sa patience est grande, savent-ils que c'est Dieu seul qui fait les Rois, & qu'ils n'ont d'autre autorité que celle qu'il leur confie? Croient-ils que ce soit un moyen bien sûr pour la con-

<sup>1</sup> Non usurpabis nomen Domini tui frustra: quia non erit impunitus, qui super re vanâ nomen ejus assumpserit: *Deuter. C. V. v. 11.*

server, que de manquer de religion , & que de se révolter contre celui qui les a mis sur le thrône ? Pensent-ils que l'établissement des Royaumes soit juste , s'ils ne peuvent se maintenir que par l'injustice ? La Providence divine a-t-elle , selon eux , besoin du crime des Rois , pour les protéger ? Ou est-elle forcée à y consentir , ou pour le moins à l'excuser , parce que les moyens légitimes seroient insuffisans ? Seroit-ce un bien que d'être Roi , si l'on ne pouvoit l'être long-tems sans perfidie & sans parjure ? Ne vaudroit-il pas mieux , sans comparaison , descendre du thrône , que de s'y maintenir par l'infraction des traités & du serment ? Un homme de bien voudroit-il à ce prix faire la conquête du monde , & se croiroit-il dédommagé de la perte de son ame par une telle compensation ?

VIII. Est - ce même un moyen d'attirer aux Rois les respects du peuple , que de leur apprendre à ne plus craindre Dieu ? Quand cette crainte sera effacée dans les sujets , comme dans le Prince , où sera la fidélité & l'obéissance , & sur quel appui le thrône sera-t-il fondé ? On en sappe le fondement par l'impiété ; & c'est enseigner publiquement l'impiété , que d'enseigner le parjure , de quelques prétextes qu'on le colore. Le Prince a plus d'intérêts qu'un autre , à réprimer le cours de cette pernicieuse doctrine , qui a passé des politiques du siècle à des hommes qui se disent religieux , & qui ont ébranlé les plus fermes appuis de la société & de la Religion , en ôtant aux paroles leur juste valeur , & aux

D'UN PRINCE. I. Part. 237  
sermens leur inviolable sainteté.

ARTICLE III.

*Le Prince doit être ennemi de la dissimulation ;  
mais prudent & secret.*

I. Mais si le Prince parle toujours sincèrement & sans artifice , si ses promesses sont presque des sermens , & si les sermens sont à son égard des engagemens irrévocables ; que deviendra la maxime , qu'un Prince qui ne fait pas dissimuler , ne fait pas regner ? La dissimulation étant bannie , le cœur du Prince n'est-il pas exposé à nud devant les hommes capables d'abuser de sa candeur ? Et comment se garantira-t-il des artifices de ceux qui s'appliqueront à lui tendre des pièges , s'il ne se défend par les mêmes armes , & s'il ne leur oppose que la simplicité ? De telles maximes , dit-on , auroient lieu , si tous les hommes avoient de la franchise , & si plusieurs ne cachotent pas de mauvais desseins sous des apparences trompeuses : mais dans un siècle corrompu , c'est livrer l'innocence à la perfidie , que de ne lui pas donner une garde sûre , en l'environnant de tout ce qu'une profonde dissimulation fait inventer & mettre en œuvre.

II. Il faut , pour répondre à ces raisonnemens , expliquer ce qu'on entend par dissimulation. Ce n'est point la prudence ni le secret : bientôt nous verrons que ces qualités sont essentielles au gouvernement. Ce n'est point

une sage conduite , qui montre à l'extérieur une chose vraie , pour en cacher une autre qui doit demeurer inconnue : sans cette attention la prudence n'iroit pas loin. Ce n'est point un visage ouvert & des manieres aisées , qui couvrent des desseins sérieux & profonds. Il est du devoir du Prince d'avoir un visage & des manieres qui conviennent à tous ; mais de ne laisser pénétrer ses sentimens que lorsqu'il le veut.

III. La dissimulation , dont le Prince doit toujours être ennemi , est l'apparence d'une chose fausse , contraire à sa pensée & à ses desseins. C'est une conduite extérieure , démentie par ses véritables sentimens. C'est une application à persuader les autres du contraire de ce qu'il veut faire. Une telle dissimulation est un crime dans tous les hommes , & elle est encore plus inexcusable dans un Prince , qui , étant libre & le maître , est moins exposé que les particuliers à cette honteuse lâcheté.

IV. S'il est digne de sa place , jamais il ne commandera à ses Ambassadeurs de donner des paroles qu'il ne voudra pas tenir : jamais il ne fera promettre à un criminel d'Etat le pardon de sa faute , au cas qu'il l'avoue , dans le dessein d'employer contre lui son propre aveu : jamais il ne se servira de manieres caressantes , empressées , étudiées avec art , pour inspirer la confiance à une personne qu'il aura résolu de perdre ; jamais il ne fera d'alliance avec un Prince , dans le dessein de l'endormir , & de profiter de sa sécurité : jamais



il ne fera de doubles traités avec des Princes , dans la vue de sacrifier le plus foible au plus fort , & de tirer une meilleure composition de l'un , en abandonnant l'autre ; jamais il ne travaillera à semer de secretes divisions dans les Etats qui seront en paix avec lui ; & il ne pensera point à se fortifier & à s'aggrandir , en répandant , par des pratiques secretes , le mécontentement & la révolte parmi ses voisins. Toutes ces perfidies lui seront toujours en horreur , & il aimeroit mieux cesser d'être Roi , & même de vivre , que de souiller jamais sa gloire par des taches si honteuses.

V. Mais son attachement inviolable à la bonne foi & à la vérité n'empêchera pas qu'il ne soit très-prudent & très-précautionné contre l'artifice. Il aura de la candeur ; mais avec une grande sagesse. Il n'employera pas la dissimulation ; mais il saura la découvrir & la rendre inutile. Il n'aura que des manieres grandes & nobles ; mais il ne pensera pas qu'on ne puisse en avoir que de telles. Il ne fera rien que de juste ; mais il sera en garde contre tout ce que l'injustice la plus adroite peut inventer. Il verra tout ; & sans devenir semblable aux perfides , il rendra vains tous leurs conseils.

VI. La prudence , quand elle est parfaite , connoît l'artifice , & n'en est pas connue. Sa lumiere s'élève au dessus de tout ce que la fraude médite dans les ténèbres , & elle découvre de loin le nuage , où la dissimulation se cache tellement que , de peur d'être vue ,

elle ne voit presque rien. Un Prince sage & fidele, trouve des Princes qui le sont aussi. Il trouve au moins des amis sinceres en tout pays. Il est averti à propos de tout ce qui se prepare contre lui & contre son service: & comme il est lui-même très-vigilant & très-appliqué, il ne se passe rien d'important dans ses Etats & dans les Cours étrangères, dont il n'ait connoissance, & dont il ne fasse usage. Il a d'ailleurs des Ministres éclairés & attentifs, qui veillent avec lui. Il a des forces toujours prêtes, & des troupes entretenues, pour les opposer à toutes les entreprises subites; & pendant qu'on s'efforce de lui nuire par des conseils clandestins, il médite, dans un profond secret, des moyens également sûrs & légitimes pour les faire avorter.

VII. Car le secret de ses délibérations est si sévèrement gardé, que tout s'exécute avant que le public en sache rien. Ceux qu'il honore de sa confiance, ont été mis sur ce point à des épreuves réitérées. Ils sont tous aussi impénétrables que leur maître. Ils sont aussi muets que lui, aussi précautionnés pour ne rien dire qui puisse faire conjecturer ce qu'ils ne disent pas, aussi attentifs à cacher des résolutions importantes sous des dehors simples & naturels.

VIII. Quel besoin auroit un tel Prince d'une dissimulation contraire à la vérité? Et en quoi est-il moins grand, moins vaillant, moins sage, moins heureux, moins respecté, pour ne savoir ni feindre, ni tromper? Il n'y a que le crime qui ait besoin du crime. Il n'y

à que des desseins injustes qui ne se puissent exécuter que par la fraude qui en couvre la noirceur, & qui l'augmente en la couvrant.

IX. Il faut laisser à des Princes semblables à <sup>1</sup> Tibere, la dissimulation, sa chere vertu. Elle étoit digne de sa conscience, & il avoit raison d'en couvrir le fond de son cœur, où tout étoit honteux & criminel. Elle convenoit à <sup>2</sup> Neron, porté à la perfidie par son mauvais naturel, & qui en avoit fait une sérieuse étude, pour cacher plus sûrement sa haine sous les témoignages de la plus tendre amitié. Elle étoit digne de <sup>3</sup> Caius Caligula, qui avoit intérêt de cacher une ame également basse & cruelle, sous le masque d'une fausse douceur. Elle étoit nécessaire à <sup>4</sup> Domitien, ennemi de Vespasien son pere, & de Tite son frere, pour couvrir une détestable ambition, sous les dehors d'une vie tranquille & privée. On laisse à ces malheureux Princes, qui ne sont montés sur le thrône que pour le deshonorcr par mille crimes, l'usage de la dissimulation, & la gloire de la proposer à leurs imitateurs comme une vertu; mais plus ils l'ont aimée, plus ils apprennent aux bons

<sup>1</sup> Nullam æquè Tiberius, ut rebatur, ex virtutibus suis, quàm dissimulationem diligebat. *Tacit. L. 4. Annal. p. 137.*

<sup>2</sup> Adjecit (Nero) complexum & oscula; factus natura, & consuetudine exercitus, velare odium fallacibus blanditiis. *Tacit. L. 4. Annal. p. 259.*

<sup>3</sup> Caius Cæsar immanem animum subdolâ modestiâ tegens. *Tacit. L. 6. Annal. p. 152.*

<sup>4</sup> Simplicitatis ac modestiæ imagine in altitudinem conditus (Domitianus) studium litterarum simulans, quo velaret animum. *Tacit. L. 4. Hist. p. 423.*

Princes à les détester , & à lui préférer une conduite simple & sans affectation , où tout est grand , parce que tout est vrai.

## A R T I C L E IV.

*Le Prince doit être très-éloigné de toute affectation dans sa conduite , où il ne doit paroître qu'une auguste simplicité.*

I. Il n'y a rien de plus opposé à la grandeur , que l'affectation d'être grand ; parce qu'il n'y a rien de plus opposé à la vérité , que l'art qui veut l'imiter , & qui dès lors ne l'est pas.

II. Mais d'un autre côté , rien n'est plus difficile que d'être grand sans affectation ; parce qu'il n'y a rien de plus difficile que de l'être en effet.

III. Il faudroit pour cela l'être en toutes choses , & ne point songer à le paroître. Il faudroit conserver dans le secret , la même vertu qu'on montre en public. Il faudroit donner une attention constante & uniforme à tous ses devoirs. Il faudroit , en un mot , être toujours le même , & se soutenir dans tous les tems par les mêmes principes , & les mêmes vues.

IV. L'esprit humain n'est pas capable d'une telle égalité , s'il n'a une force extraordinaire. Il peut faire de grandes choses , & s'élever bien haut ; mais il se lasse & retombe. <sup>1</sup> Il s'anime

<sup>1</sup> Malis bonisque artibus mixtus ; nimis voluptates , cum vacaret ; quoties expedierat , magnæ virtutes. Palam.



quand il se donne en spectacle, & se néglige quand il n'a plus de témoins. Il a des vertus par faillies, & s'en dégoûte par foiblesse. Le même homme, en des tems différens, est un héros & un enfant. Tout est digne du Prince en certains jours, & rien n'en soutient la majesté dans d'autres.

V. On observe alors dans sa conduite de grands traits, dont on est frappé, parce que la bassesse du reste de ses actions sert à les faire remarquer : mais si tout étoit grand, on ne pourroit presque pas démêler ce qui le seroit, parce que toutes les grandeurs seroient au niveau, & presque égales ; & bien des gens alors y pourroient être trompés, qui admire-roient moins le tout, parce que toutes les parties mériteroient de l'admiration.

VI. C'est cette <sup>1</sup> égalité de grandeur & de mérite qui fait l'auguste simplicité, dont je souhaite que le Prince ait un sincere desir. Rien ne s'y dément ; mais rien aussi ne sert à relever une vertu par l'absence d'une autre. Tout se soutient & tout se cache mutuellement. La vérité rend tout regulier & tout parfait, comme dans un beau visage, aucun trait ne domine, & ne se fait remarquer au préjudice des autres.

VII. Pour connoître le prix de cette simplicité, si riche dans le fond, & si modeste

*laudares, secreta malè audiebant. Ce caractère de Licinius Mucianus convient à beaucoup de Princes. Tacit. L. 1. Hist. p. 310.*

<sup>1</sup> Sincera & per se ornata simplicitas, nihil obtendens moribus suis. *Senec. L. de tranquillitate animi. C. 15.*

dans l'apparence , il faut tâcher d'y atteindre ; & l'on découvre bientôt , que ce qui sembloit si facile & si naturel , est le fruit d'une grande vertu que l'art & l'étude ne peuvent remplacer.

VIII. <sup>1</sup> Il échappe toujours quelque chose à l'imitation , qui la trahit , & qui la démasque. La peur même d'être découverte & de tomber en défaut , sert à la découvrir ; & plus elle est inquiète pour réussir , plus elle avertit que tout est affecté. L'amour sincère du bien , s'agit moins , & fait mieux. Il est moins empressé , mais effectif & réel. Il ne se met pas hors d'haleine ; mais il va toujours. Il ne s'élance pas ; mais il ne tombe point. Il ne cherche pas le merveilleux , mais il le trouve.

IX. Qu'on examine de près la conduite d'un Prince qui est plein de cet amour ; tout y est vrai & sincère. Tout y part d'une même source. Tout y tend au même but. Les actions secrètes & les publiques ont les mêmes motifs. Les devoirs que le monde considère peu , & ceux qu'il admire , sont remplis avec la même exactitude. <sup>2</sup> Il n'y a rien dans une telle vie qui ne soit digne d'être montré.

<sup>1</sup> Est solitudinum non mediocris materia , si te anxie componas : qualis multorum vita est , ficta , & ostentationi parata. Torquet enim assidua observatio sui , & deprehendi aliter , quam solet , metuit. Nam & multa incidunt quæ invitos denudent ; & ut benè cedat tanta sui diligentia , non tamen jucunda vita , aut secura est , semper sub personâ viventium. *Senec. ibid.*

<sup>2</sup> Tibi nihil accommodatius fuerit quam penitus inspicere. *Paneg. Traj. p. 226.*

On n'est obligé de rien dissimuler , ni de rien excuser. Tout l'intérieur du Palais du Prince est ouvert. Les yeux les plus défiants peuvent le suivre par tout. La malignité & l'envie sont contraintes d'admirer une innocence qui ne veut point de témoins , & qui ne doit jamais les craindre ; & l'orgueil est forcé à reconnoître , qu'une <sup>2</sup> telle simplicité est infiniment au dessus de tous les efforts qu'il fait pour paroître grand. Voilà le fruit de l'amour de la vérité : tout lui applaudit enfin & tout le révere , quoiqu'il n'ait desiré ni applaudissement , ni respect ; au lieu que l'affectation ne peut long-tems conserver l'estime , quoiqu'elle ne travaille que pour elle.

1 Non alia major gloria tua quàm quod nihil velandum est , nihil omittendum est. *Ibid.* p. 165.

2 Multum interest si simpliciter vivas , an negligenter. *Senec. loc. citat.*



## CHAPITRE XXI.

*Le Prince ne doit négliger aucune des qualités qui peuvent lui attirer l'amour & le respect de ses sujets. Il doit être parfaitement instruit des bienfaisances, pour savoir user des avantages qu'il a : être accessible, affable, humain avec dignité : être égal & tranquille, ou le paroître toujours.*

## ARTICLE I.

*Le Prince ne doit négliger aucune des qualités extérieures qui peuvent lui attirer l'amour & le respect de ses sujets.*

I. **I**L y a des Princes qui ont des qualités très-essentielles, qui néanmoins ne savent pas se faire aimer. Ils perdent à n'être pas connus, & ils rendent souvent inutile un fonds très-heureux, en le couvrant sous des dehors qui n'invitent & n'attachent personne. Il y en a d'autres, au contraire, qui, avec un mérite superficiel, enlèvent tout le monde, & qui répandent sur ce qu'ils disent, & sur ce qu'ils font, tant d'agréments, qu'on n'examine presque pas, si la bonté de leur esprit & de leur cœur répond aux manières dont on est charmé.

II. Il faut qu'un Prince joigne ces deux avantages, un fonds excellent, digne d'être



approfondi , & des graces extérieures , dont tout le monde sente l'impression , & que peu de personnes puissent imiter. Il ne doit pas laisser ses bonnes intentions incertaines & inconnues , ni attendre qu'on devine ce qu'il pense , sans se découvrir lui-même , & sans faire les premiers pas. Un cœur grand & noble ne veut laisser personne en inquiétude sur ses sentimens ; & il s'explique lui-même , de peur qu'on ne l'explique mal.

III. Le langage des manieres obligeantes est entendu de tout le monde : celui du mérite n'est pas si universel. Il faut en avoir , pour le connoître & le discerner : mais il ne faut qu'être homme , pour être sensible ; & c'est à la sensibilité à juger des manieres.

IV. Il n'est pas possible qu'un Prince répande ses bienfaits sur tous : il s'épuiserait s'il donnoit toujours ; mais ses manieres nobles & caressantes sont des bienfaits perpetuels , généraux , dont la source ne tarit jamais , & dont personne n'est exclus.

V. Souvent le Prince n'est montré qu'une fois en sa vie en certaines villes , & à certaines provinces ; & encore d'une maniere prompte & rapide. Il faut que , dès les premiers momens , il y donne une haute opinion de lui , & une vive impression de sa bonté. On s'y souviendra toujours de ce qu'on n'aura vu qu'une fois : l'idée qu'on retiendra , sera conforme aux apparences ; & si elles n'avoient pas été avantageuses , elles auroient obscurci pour toujours des qualités éminentes , mais incon-

## ARTICLE II.

*Il doit être parfaitement instruit des bienséances , pour savoir user des avantages qu'il a.*

I. C'est différer trop tard à se faire estimer , & à se rendre maître des cœurs , que de passer dans un lieu sans l'avoir fait. Un Prince accompli doit regner sur les hommes dès qu'il se montre. Il ne faut pas qu'il cède à personne son privilège , d'être le premier en politesse , en bonté , en adresse pour s'insinuer dans les esprits , en autorité pour les enlever.

II. Il doit avoir dans un heureux naturel , que les réflexions ont perfectionné , <sup>1</sup> une fécondité & une variété inépuisable d'attraits & de graces , pour toutes sortes d'hommes , de toute condition , & de tout caractère. Il doit savoir les employer , les mêler , les diversifier , afin que chacun y trouve quelque chose qui lui soit propre , & il doit avoir étudié avec tant de succès ce qui convient à tous en général , & ce qui est particulier à chaque genre d'esprits , que tous se sentent émus pour lui , & qu'aucun ne demeure indifférent.

III. <sup>2</sup> Une mine haute , & digne de l'Empire , suffit quelquefois pour jeter des semences

<sup>1</sup> Apud subjectos , apud proximos , apud collegas variis illecebris potens. Tacite parlant de Mucien , Gouverneur de Syrie , & le principal appui du parti de Vespasien. L. 1. Hist. p. 310.

<sup>2</sup> Aderant juveni , ( il parle de Néron fils de Germanicus ) modestia ac formæ , Principe viro digna. Tacit. L. 4. Annal. p. 112.

l'estime & de respect dans les spectateurs , & pour se les attacher ; mais une telle impression n'est point l'effet d'une figure effeminée , dont le Prince paroisse occupé , & dont il veuille que s'occupent les autres. Une telle bassesse offense toutes les personnes qui ont de l'élévation & du courage , & elle n'est propre qu'à leur persuader , que le Prince est bien peu de chose , puisqu'il fait tant de cas de la figure , & qu'il consent à être principalement estimé pour un si frivole avantage.

IV. <sup>1</sup> Le visage du Prince doit être l'image de son ame , & annoncer ce qu'il est. Son grand cœur doit y être peint , sa noblesse , sa bonté , sa douceur. Ces grandes qualités qui s'unissent dans son ame , quoiqu'elles paroissent opposées , & qui se donnent mutuellement un nouvel éclat par cette union , se tracent sur le front & dans les yeux du Prince , <sup>2</sup> avec cet heureux mélange , qui adoucit la majesté , & qui relève la douceur.

V. On juge à sa seule vue , qu'il est un grand homme ; & l'on juge aussi sûrement qu'il est plein de bonté. <sup>3</sup> Le courage & la sincérité qui brillent au dehors , répondent de la vérité des autres sentimens dont le visage

<sup>1</sup> Titi ingenium quantæcunque fortunæ capax , decor oris cum quadam majestate. Tacit. L. 4. Hist. p. 337.

<sup>2</sup> Forma egregia & cui non minus auctoritatis inest quàm gratiæ. Suetone parlant du même Prince dans sa vie.

<sup>3</sup> Nihil metûs in vultu , gratia oris supererat : bonum virum facilè crederes , magnum libenter. Tacit. vit. Agricol. p. 466.

porte des vestiges ; & l'on s'assure de la douceur , par l'éclat même de la majesté , qui écarte tout soupçon d'affectation & d'artifice.

VI. Quand ce premier avantage se trouve joint à celui d'en savoir faire usage , & qu'une grande ame , déjà représentée par les traits du dehors , acheve son portrait en conduisant les yeux , le ton de la voix , les paroles , & fait tout servir à ses intentions pleines de candeur , il est incroyable combien elle se rend alors visible , & combien elle s'ouvre le cœur des autres , en montrant toute la noblesse du sien.

VII. Peu de personnes connoissent ce que peut un mot obligeant , un regard de distinction , un air de bonté ; & peu connoissent aussi les effets de quelques signes légers de distraction , d'indifférence , de sécheresse : mais un Prince habile connoît la valeur de tout , & il ne se méprend jamais dans l'usage qu'il en veut faire.

VIII. Il donne au peuple des marques communes d'affection & de bonté , <sup>1</sup> en mettant sur son visage un air aimable , égal pour tous , & qui , par une espèce d'éloquence muette , mais publique , les gagne & les charme tous.

IX. Mais outre ce langage commun , le Prince en a un particulier , qu'il fait proportionner à la naissance , aux emplois , aux services , au mérite. Il ne jette pas au hasard des airs caressans , qui tombent sur tout le monde. Il ne prodigue pas ce qui doit être

<sup>1</sup> Vultu qui maximè populos demeretur , amabilis.  
*Senec. L. 3. de Clem. C. 13.*



une récompense ; & il n'avilit pas ce qui doit être une distinction.

X. Il reserve pour certaines personnes, & pour certaines occasions des témoignages privilégiés, qu'il faut mériter ; mais qu'il accorde avec joie à quiconque les mérite ; & il les distribue avec tant de sagesse, que, selon l'expression de l'Ecriture, <sup>1</sup> la lumière de son visage, c'est-à-dire ses regards pleins d'attention & de bonté, ne tombe jamais sur des indignes, & n'est jamais reçue avec indifférence.

ARTICLE III.

*Le Prince doit être accessible, affable, humain avec dignité.*

I. Il seroit inutile au Prince d'avoir ces heureuses qualités, qui sont toutes pour le public, s'il n'étoit d'un facile accès, & s'il ne prenoit plaisir à se communiquer : mais je sais <sup>2</sup> qu'il y a des peuples dont les inclinations sont différentes : que les uns aiment dans le Prince <sup>3</sup> la retenue & la reserve, comme nécessaires à son autorité ; & que les autres sont plus touchés de ses manieres ouvertes qui témoignent de la franchise & de la bonté, & qu'ils respectent la majesté du Prince, à pro-

<sup>1</sup> Si quando ridebam ad eos, non credebant ; & lux vultus mei non cadebat in terram. *Job. C. XXXIX.*  
v. 24.

<sup>2</sup> Prompti aditus, obvia comitas, ignotæ Parthis virtutes. *Tacit. L. 2. Annal.*

<sup>3</sup> Majestate salvâ, cui major ex longinquo reverentia. *Tacit. in vit. Agricol.*

portion de ce qu'elle est moins fiere. Il faut étudier ces différentes inclinations, & les usages qui les ont suivi : car la premiere regle en ces sortes de choses est d'observer les bien-séances, & de ne pas blesser le goût général d'une nation, en le mesurant sur celui d'une autre.

II. Mais indépendemment de ce que la coutume a pu établir pour rendre la personne du Prince plus auguste ; il est certain qu'il y a des tems, & des lieux, où il est permis de s'adresser à lui, & <sup>1</sup> qu'il doit être bien aise qu'on le fasse alors avec liberté.

III. Il importe même infiniment au Prince, de n'être pas dans l'erreur du peuple, lors même qu'il en suit les préjugés, & de ne pas penser comme lui sur les moyens de conserver à la souveraineté le respect qui lui est dû. Il y a des choses qui ne sont fondées que sur l'imagination & l'usage, & il y en a d'autres qui sont fondées sur la vérité & la nature. Les premieres ne durent qu'autant que les préjugés qui ont servi à les établir, & les secondes ont des racines perpetuelles dans l'esprit & le cœur des hommes.

IV. Les précautions que prennent les Princes, pour se conserver de la dignité & de l'autorité, en se montrant rarement en public, & en ne se communiquant qu'à peu de personnes, sont des moyens étrangers à la gran-

<sup>1</sup> Tantâ comitate, (*c'est Auguste*) adeuntium desideria excipiens, ut quemdam joco corripuerit, quod sic sibi libellum porrigere dubitaret, quasi Elephanto stipem. *Sueton, in vit. August. C. 53.*

D'UN PRINCE. I. Part. 253

leur, qui n'ont rien de naturel, ni de vrai, & qui ne subsistent que par un usage fondé sur l'erreur. Mais les perfections d'un Prince, né pour le bien public, digne d'être montré à tous ses sujets, capable de leur inspirer également la vénération & l'amour, accessible, affable, humain, sont des perfections, qui, par le droit naturel, appartiennent à tous, & qu'on ne peut tenir enfermées dans le palais, sans faire injure au Prince qui les a, & au peuple qui en doit jouir.

V. Je consens donc que, dans les commencemens, on accorde quelque chose aux préjugés d'une nation, plus touchée d'une gravité majestueuse, & d'une réserve étudiée, que d'une bonté qui aime à se produire. Mais je desirerai que le Prince se délivre insensiblement de cette gêne, & qu'il<sup>1</sup> mette en liberté ses grandes qualités, qui sont comme retenues captives par une vaine ombre de majesté, contraire à la véritable, dont elle étouffe l'éclat.

VI. Autrement il s'accoutumeroit à l'obscurité, & il perdrait dans une sombre retraite, non seulement ses airs nobles & ses manières si propres à le distinguer, mais aussi les perfections réelles de douceur & de bonté, que l'usage entretient, & que la solitude détruit.

VII. On devient sauvage & farouche, en

<sup>1</sup> Felix abundè sibi visus, si fortunam suam publicaverit; sermone affabilis, accessuque facilis, vultu qui maxime populos demeretur, amabilis, æquis desideriis propensus. *Senec. L. 1. de Clement. C. 14.*

Évitant la lumière : on cesse d'être humain , en cessant de voir les hommes : on ne connoît plus son peuple , <sup>1</sup> quand on n'en est plus connu que par ses portraits. On fait dégénérer la majesté en fierté, en ne s'occupant que du soin de ne la pas avilir ; & l'on omet presque toutes les fonctions de la Royauté, en se souvenant trop qu'on est Roi.

VIII. <sup>2</sup> Il n'y a qu'à comparer un Prince aimable , accompli , qui se laisse aisément approcher , & qui enleve par sa douceur & par ses autres qualités , tous ceux qui l'approchent : il n'y a , dis-je , qu'à le comparer avec un autre , dont tous les pas sont comptés , dont toutes les paroles sont de courtes sentences , dont le visage est toujours sévère , dont les sentimens sont toujours des énigmes , dont les apparitions sont rares , & plus propres à inspirer de la crainte que de l'amour. Une telle comparaison laisse-t-elle le moindre doute entre le mérite de ces deux Princes ? Y a-t-il quel-qu'un qui n'aimât mieux les qualités du premier que celles du second ? Et ne sent-on pas que l'un , en oubliant en apparence sa grandeur , est infiniment plus grand que l'autre , qui ne pense qu'à la conserver.

IX. Rien ne prouve tant la petitesse réelle d'un Prince que d'affecter toujours de paroître

<sup>1</sup> Quid indignius eo Imperatore , quem propter solos pictores cognitum habent Imperii propugnatores. *Synes. de Reg. p. 13.*

<sup>2</sup> Juveni ( *Il parle du célèbre Germanicus* ) civile ingenium , mira comitas , & diversa à Tiberii sermone , vultu , arrogantibus & obscuris. *Tacit. Lib. 1. Annal. p. 21.*



grand , & que de n'oser descendre pour des momens du thrône où il est placé. Il est au dessous de la grandeur , puisqu'il en est si occupé & si plein : s'il la méritoit , il y penseroit moins ; & si elle étoit attachée à sa personne , il ne croiroit pas la perdre en se rendant accessible.

X. Un tel Prince ne connoît qu'une espece de grandeur , & il renonce à plusieurs autres très-réelles ; parce que son esprit est borné à une seule. Il ne fait pas quelle dignité il y a dans des perfections qu'il juge contraires à la majesté , & combien il perd par le faste & la fierté. Il ne fait se montrer aux hommes que par un seul côté ; & il laisse à son égard dans l'indifférence , tous ceux que ce seul côté ne touche pas. Il ne fait pas que les uns n'admirerent que l'esprit , d'autres le courage , d'autres la douceur , d'autres la politesse , d'autres l'inclination à faire du bien ; que le petit nombre est de ceux que la majesté seule éblouit : que tous desirerent qu'elle soit un bien général ; & qu'elle n'attire l'admiration de tous , que lorsqu'elle est accompagnée des qualités qui conviennent à tous.

XI. Si Germanicus , dont la memoire étoit si précieuse aux Romains , & dont l'Histoire nous a conservé une si noble idée , n'avoit eu qu'une sorte de grandeur en vue , il n'eût pas été si universellement regardé comme le plus grand homme de l'Empire. S'il n'eût eu que de la valeur , & de la bonne conduite à la guerre , s'il se fût trop souvenu de sa naissance & de son rang ; s'il n'eût pensé qu'à se faire

craindre des ennemis, & qu'à faire sentir son autorité aux peuples alliés des Romains : il eût été petit en plusieurs manieres, & grand en une seule ; & l'on auroit admiré quelques-unes de ses actions, sans le juger lui-même digne d'admiration : mais parce que, avec une haute naissance & une grande autorité, il avoit une civilité & une politesse qui gagnoient tout le monde : <sup>1</sup> parce qu'il traitoit les alliés comme ses amis, & qu'il faisoit la guerre d'une maniere noble & généreuse, sans y mêler la cruauté ni la haine : parce que toutes ses paroles & toutes ses manieres respiroient également la grandeur & la bonté ; toutes les nations admirerent sa modération, sans porter envie à sa puissance ; & toutes pleurerent sincèrement sa mort, parce que toutes l'avoient éprouvé grand pour leur propre intérêt.

XII. Il y a dans la souveraine puissance une secrète pente à l'orgueil. On l'en soupçonne, & avec raison, quand on la voit toujours attentive à ce qui la met au-dessus des autres hommes ; & comme l'orgueil est une bassesse réelle, & une preuve d'un esprit vulgaire, tout ce qui rend vraisemblable le soupçon de l'orgueil, fait douter de la grandeur du Prince. Ainsi, tout ce qui prouve que le Prince est sans orgueil, prouve qu'il est véritablement grand ; <sup>2</sup> & il ne peut rien ajouter à son élé-

<sup>1</sup> Indoluere exteræ nationes Regesque : tanta illi commitas in socios, mansuetudo in hostes. Visuque & auditu juxta venerabilis, cum magnitudinem & gravitatem summæ fortunæ retineret, invidiam & arrogantiam effugeret. Tacit. l. 2. *Annal.* p. 69.

<sup>2</sup> Quod factum tuum (il parle de Trajan, dont

vation, qu'en affectant d'en descendre, & de prouver par là qu'il en est digne, puisqu'il n'y est pas attaché.

XIII. Quand un Prince descend ainsi vers le peuple par bonté, le peuple le replace aussitôt sur le trône par reconnoissance. Il lui paroît alors plus grand & plus auguste; & il lui rend dans le fond de son cœur, par des sentimens d'amour & de respect, beaucoup plus qu'il ne quitte pour s'abaisser jusqu'à lui.

XIV. Ainsi, au lieu de craindre que la majesté ne puisse s'allier avec un accès facile & des manieres pleines de bonté, ce n'est que par ces moyens que la majesté peut arriver à son comble; & il lui manquera toujours beaucoup, si elle est toujours timide & mesurée.

XV. Un Prince qui fait bien ce qu'il conserve, en se dépouillant pour quelques momens de l'éclat extérieur qui l'environne, ne craint point de tomber dans le mépris. Il est bien sûr de sa grandeur, en travaillant par d'autres voies à l'augmenter; & il mêle tant de dignité & tant de noblesse dans les choses mêmes qui semblent cacher sa majesté, qu'elles ne servent qu'à la rendre aimable, sans la pouvoir couvrir.

*nant en plein Senat des marques de bonté & d'amitié à des hommes destinés aux dignités publiques) à cuncto Senatu quàm verâ acclamatione celebratum est! tantò major! tantò augustior! Nam cui nihil ad augendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis suæ. Paneg. Traj. p. 205.*

XVI. C'est principalement cette dignité & cette noblesse, dont je viens de parler, qui font tout le prix des manieres du Prince, & de ses qualités populaires. Tout consiste à connoître jusqu'où il faut descendre, & quand il faut se retenir : comment il faut mêler la bonté à la grandeur : comment il faut mesurer ses paroles & ses actions sur les sentimens & les impressions qu'elles doivent produire ; & comment on doit se faire aimer, en augmentant le respect.

XVII. C'est-là l'une des plus essentielles qualités d'un Prince, & des plus difficiles à acquérir, si l'on n'a un esprit fort juste, & un goût très-exact pour les manieres. Mais quand on a un heureux naturel, une ame grande & élevée, une politesse cultivée par la réflexion, une connoissance du cœur de l'homme, pour savoir ce qui le touche & le remue, une sensibilité, qui, par sa propre expérience, est avertie de tout, & une attention à profiter de tout ce qu'on voit de noble & de grand dans les autres : <sup>1</sup> quand on a tout cela, & qu'on veut bien y ajouter le conseil de quelques personnes habiles dans ces sortes de choses, on réussit parfaitement à trouver un sage milieu entre le desir de plaire, & la crainte d'aller trop loin.

XVIII. Si le Prince n'avoit pour but en tout cela que de s'attacher les hommes, il ne

<sup>1</sup> Comitatus & alloquiis officia provocans, incorrupto ducis honore. Tacite ( parlant de Tite, commandant l'armée Romaine devant Jerusalem ) L. 5. Hist. p. 224.



recevroit pas une digne récompense de son travail , & tous ses soins se termineroient à un orgueil , plus délicat à la vérité & mieux déguisé que celui de beaucoup de Princes , mais aussi injuste , & dès lors aussi honteux.

XIX. Il ne doit s'attacher les hommes , que pour les unir entre eux par un intérêt commun ; pour rendre les liens de la société plus étroits ; pour établir la paix de l'Etat sur des fondemens solides ; pour empêcher que des hommes ambitieux & populaires n'emploient contre son service des qualités qu'il auroit lui-même négligées ; & pour remplir l'un de ses principaux devoirs , qui consiste à se rendre aimable pour être utile , & à mériter la confiance du peuple pour le servir.

ARTICLE IV.

*Le Prince doit être égal & tranquille, ou le paroître toujours.*

I. <sup>1</sup> Il n'est accessible, affable, humain que dans cette vue. Il n'attire tout le monde par un visage ouvert , & un front serein , que pour laisser aux plus timides, non seulement la liberté de l'approcher , mais celle de lui exposer avec confiance leurs desirs. Il écarte à dessein tous les nuages qui pourroient obscurcir sa bonté & son inclination à faire du

<sup>1</sup> Nullæ obices , nulli contumeliarum gradus. . . Ipse autem ut excipis omnes , ut expectas , ut magnam partem dierum inter tot Imperii curas , quasi per otium transigis ! *Paneg. Traj. p. 137.*

bien. <sup>1</sup> Il supprime tout ce que les soins & les inquiétudes de la Royauté seroient capables de marquer sur son visage. Il fait effort contre ses peines secrètes, & contre le sentiment des déplaisirs, dont la vie des Princes n'est pas exempte, pour n'être attentif qu'à consoler, & à remplir de joie ceux qui viennent à lui.

II. Il ne laisse paroître que le Prince, & tout ce qui regarde l'homme particulier est voilé. Il fait que le moindre vestige de tristesse, ou d'émotion, ou d'absence d'esprit, étoufferoit tous les sentimens que sa présence doit inspirer. Il connoît combien on est disposé à trembler devant une puissance de qui l'on craint & espere tout; & il en tempere l'éclat <sup>2</sup> par la paix & la douceur qui regnent sur son visage. Plus on est dans l'abbaissement ou l'affliction, plus il tâche de faire oublier qu'il ait d'autres qualités que la compassion & la bonté; & <sup>3</sup> pour réussir plus sûrement à cacher aux autres sa majesté, il commence par l'oublier lui-même, en ne laissant paroître que l'attention à l'état des autres, & son inclination à les soulager.

III. Mais pour conserver une égalité si constante & si tranquille, au moins pour le

<sup>1</sup> *Vetecundus sine ignaviâ, sine tristitiâ gravis. Marc. Anton. dans la vie que Jul. Capitol. en a écrite. p. 141.*

<sup>2</sup> *Fronte semper pari, & lætus ad omnia. Lamprid. dans la vie d'Alexand. Severe p. 214.*

<sup>3</sup> *Cùm federem, quasi Rex circumstante exercitu, eram tamen mœrentium consolator. Job. C. XXIX. v. 25.*

Behors, il faut que le Prince se rende maître de tous les sentimens capables de le troubler ; & qu'il compte peu sur la violence qu'il se fera pour les empêcher de paroître , s'ils dominant dans son cœur. Il est juste qu'il soit sensible aux douleurs légitimes , qu'il éprouve qu'il est homme , & qu'il apprenne par son expérience à prendre part aux afflictions des autres : mais il doit avoir une patience & une soumission aux volontés de Dieu , qui surmontent tout : car la patience la plus parfaite & la plus humble , est celle qui convient aux Princes , qui sont exposés aux yeux de tous , & en qui l'on n'excuse aucune foiblesse.

IV. Il est d'ailleurs de la prudence , que les secrets déplaisirs du Prince demeurent inconnus , & qu'il cache au public tout ce que le public peut ignorer. On tire trop aisément des conjectures & des conséquences des moindres signes de sa tristesse , ou de son inquiétude , pour en laisser paroître aucun. Il faut s'accoutumer à une égalité , qui soit , ou véritable , ou fidèlement imitée : combattre avec succès , avant que de se montrer , tout ce qui laisseroit sur le visage quelque impression d'abattement ou de trouble : décharger son cœur dans le sein de quelques personnes fideles , pour avoir plus de facilité à cacher aux autres ce qui s'y passe ; & se bien souvenir , qu'un Prince est à tout le monde , & qu'il ne lui est pas permis de s'affliger au préjudice de son devoir.

V. Il parvient à cette tranquillité par le

soin infatigable de réprimer toute colere , & toute impatience , dans les occasions qui s'offrent , ou en secret , ou en public. Il faut que le Prince soit bon , indulgent , patient , à l'égard de ceux qui le servent ; qu'il soit porté à excuser des oublis , ou même des négligences , quand elles se terminent à lui seul ; qu'il regarde comme une foiblesse honteuse , une promptitude qui le déconcerte & le trouble , & beaucoup plus un emportement qui seroit plus marqué ; <sup>1</sup> qu'il se trouve deshonoré quand il n'a pas été le maître d'arrêter une émotion qui a paru , & qu'il s'en punisse , en tournant contre lui-même ses reproches , & en devenant plus modéré par le repentir ; qu'il ne lui échappe jamais de termes trop durs , ni de paroles injurieuses , & qu'il ait si peu d'habitude d'en dire , qu'elles ne s'offrent point à lui dans les premiers momens d'une promptitude ; qu'il accoutume tout le monde à obéir à un mot dit d'un ton modéré ; qu'il reprenne en peu de paroles , & qu'il s'arrête dès qu'il a marqué ce qui lui déplaît ; & que , de peur d'aller plus loin qu'il ne doit , il refuse tout à la passion , toujours excessive , parce qu'elle ne pense pas à instruire ; mais à se satisfaire.

<sup>1</sup> *Quantò incautiùs efferbuerat , pœnitentiâ patiens.*  
*Tacit. L. 1. Annal. p. 37.*





CHAPITRE XXII.

*C'est un grand avantage pour un Prince que d'être bien instruit. Quelles sciences il doit préférer ; & quel usage il en doit faire ? Il lui importe de savoir parler d'une manière noble & pure : & il est nécessaire qu'il ait un goût juste & exact de toutes choses.*

ARTICLE I.

*C'est un grand avantage pour un Prince que d'être bien instruit.*

I. **O**N peut être un grand Prince, & savoir regner , sans avoir été instruit dans les sciences ; parce qu'on peut avoir beaucoup de sagesse, de justice & de bonté, sans être habile, ni dans les Langues, ni dans les Mathématiques, ni dans la Philosophie, ni dans l'Histoire ; & qu'un <sup>1</sup> cœur droit découvre quelquefois plus de choses utiles au bien public, & en exécute plus, que ne lui en montreroient plusieurs personnes attentives à l'instruire par des spéculations qu'il a déjà prévenues.

II. On peut au contraire, avoir eu les plus habiles maîtres pour toutes sortes de sciences,

<sup>1</sup> Anima viri sancti enuntiat aliquando vera, quàm septem circumspectores, sedentes in excelsis ad speculandum. Eccl. C. XXXVII. v. 18.

& y avoir fait un très-grand progrès, & n'être néanmoins qu'un fort mauvais Prince; parce qu'on peut ne faire aucun usage de ses lumières, & ne suivre que ses passions.

III. Mais il est certain que, dans l'usage ordinaire, les bonnes qualités naturelles d'un Prince ont besoin d'être cultivées par les sciences; <sup>1</sup> qu'il en devient plus sage en devenant plus instruit, & que ses bonnes intentions portent plus loin, quand il a plus de connoissances & plus de vues.

IV. Car il n'est pas question de charger le Prince d'études inutiles, & d'accabler son esprit, né pour le commandement & pour la conduite d'un grand Etat, sous le poids & la multitude de sciences obscures, dont ni lui ni le public ne tireroient aucun fruit.

V. On ne doit penser qu'à le former pour le trône, & à l'instruire en Roi: & dès lors, tout ce qui lui emporteroit des heures précieuses, & qui le plongeroit dans des spéculations stériles, doit être interdit.

VI. Il faut passer légèrement sur tout ce qu'un Roi n'est point obligé d'approfondir; & ne lui inspirer aucune curiosité pour tout ce qui se termine à la curiosité seule, & au désir de savoir.

VII. Il y a des connoissances qui font le mérite d'un particulier, & où il est permis d'exceller à quiconque n'a point d'autre soin,

<sup>1</sup> Audiens sapiens sapientior erit, & intelligens gubernacula possidebit. *Prov. c. 1. v. 5.*

Da sapienti occasionem, & addetur ei sapientia. *Prov. c. 1X. v. 9.*

mais qu'un Prince ne doit qu'effleurer ; parce qu'il est trop grand pour s'abbaïsser jusqu'à les savoir parfaitement , & que ce seroit se degrader , que d'affecter d'y être fort habile.

VIII. C'est pour lui une grande science que de bien discerner ce qu'il y a de vain en plusieurs à son égard , que de s'arrêter précisément où il faut , & que de se contenter d'une teinture superficielle , qui lui suffit pour le convaincre qu'il ne doit pas aller plus avant.

## ARTICLE II.

*Quelles sciences le Prince doit préférer ; & quel usage il en doit faire.*

I. Un bon guide est alors très-nécessaire : car c'est de lui seul qu'un Prince doit apprendre dans les commencemens ce qu'il doit pénétrer avec application ; ce qu'il doit étudier sérieusement jusqu'à une certaine mesure ; & point au-delà ; ce qu'il doit parcourir , ce qu'il doit omettre.

II. Un tel homme empêchera le Prince , de se livrer aux conseils de plusieurs autres qui auroient moins de discernement , & qui lui exagéreroient toutes les choses où ils se feroient rendus fort habiles : car il est ordinaire qu'on estime plus qu'il ne faut , la science où l'on excelle ; & qu'on la représente comme fort importante , parce qu'on en a fait l'objet de sa passion.

III. Il s'appliquera à instruire le Prince de l'usage de tout ; à lui marquer la juste va-

leur de chaque chose ; à lui donner du goût & de l'élévation , pour l'empêcher de tomber dans une certaine bassesse , que les sçavans évitent rarement , parce qu'ils sont trop pleins d'eux-mêmes & de leur savoir , & quoiqu'il ne puisse lui tenir lieu de tous les maîtres , il veillera sur tous , & conduira leurs instructions particulières par des vues plus grandes & plus sublimes.

I V. Il aura toujours dans l'esprit le terme où il doit tendre , & il regardera comme un écart , tout ce qui ne contribuera pas à rendre le Prince plus éclairé sur ses devoirs , plus instruit de ses dangers , plus ferme dans le bien , & plus ennemi de tout ce qui seroit capable de l'affoiblir.

V. Il travaillera à lui former le jugement , en lui donnant des règles sûres pour discerner un raisonnement juste & exact , d'un autre qui n'en auroit que l'apparence. Il lui apprendra à séparer tout ce qui peut éblouir dans un discours , du fond réel & sérieux qu'il doit examiner. Il l'accoutumera à ne se contenter point de termes confus , qui n'expliquent rien , & qui ne peuvent éclairer l'esprit. Il le conduira par des vérités simples , à d'autres plus composées & plus difficiles à découvrir. Il le rendra attentif à des principes féconds ; & lui montrera combien il est aisé , en les appliquant avec justesse , d'en tirer d'utiles conséquences.

V I. Il lui fera sentir combien le vraisemblable est différent du vrai , & quelle erreur c'est que de les confondre. Il lui répétera sou-



vent, qu'il n'y a point d'esprit où il n'y a point de raison, & qu'il n'y a point de raison où il n'y a point de solidité, ni d'exactitude; & qu'ainsi toutes les pensées qui brillent d'abord, mais qui s'évanouissent quand on les approfondit, ne méritent que du mépris; & il l'exercera souvent sur des matieres, où l'illusion est d'un côté plus difficile à découvrir, & de l'autre plus dangereuse, afin de lui donner une attention qui craigne la surprise, & une pénétration qui la prévienne.

VII. Les mathématiques, dont la méthode est de tout démontrer, & de faire usage d'une vérité pour aller à une autre, sont très-propres à donner à l'esprit de la justesse & de l'exactitude; & le Prince peut s'y appliquer, sur-tout à la Géométrie, avec beaucoup de fruit. Il deviendra par cette étude, capable d'attention & de suite, & l'usage des démonstrations un peu composées, en rendant son esprit plus ferme & plus étendu, le préparera à la discussion des affaires embarrassées d'incidents & de divers intérêts.

VIII. Mais il ne faut pas que le goût du Prince pour ces sortes de sciences, le mene trop loin. Comme elles sont immenses, & qu'on peut s'y enfoncer sans mesure, elles emporteroient tout son tems, & épuiseroient les forces de son esprit, au lieu de le rendre plus vigoureux & plus ferme; & en le plongeant dans d'inutiles spéculations, elles le rendroient singulier, distrait, & incapable d'affaires.

IX. Il faut dire la même chose des connoissances qu'on appelle métaphysiques, qui

ont pour objet ce qui est plus spirituel & plus indépendant des sens : car elles peuvent être fort utiles au Prince , s'il s'y applique avec mesure ; & lui devenir dangereuses , s'il s'y livre absolument. Il est très-digne de lui , de considérer ce qu'est l'esprit de l'homme ; combien il est distingué de la matiere , quel rapport il a avec Dieu , qui est sa lumiere & son bien ; comment il voit les choses spirituelles ; comment il sent l'impression de celles qui l'environnent ; comment il est uni à son corps , & par quelles loix ; ce que sont ses puissances , l'intelligence & la volonté ; & quelle est la véritable cause des mouvemens & des sentimens qu'il éprouve.

X. Mais après quelques découvertes , le Prince doit se souvenir qu'il a d'autres soins , & laisser à des personnes , dont le temps est moins précieux que le sien , la liberté de sonder des abîmes , dont la profondeur étonne les plus sages , & où les esprits téméraires , & aveuglés par leur curiosité , peuvent se perdre.

XI. La connoissance de la nature exposé à moins de dangers , & elle peut servir à augmenter dans le Prince l'admiration des ouvrages de Dieu , en lui faisant entrevoir des merveilles que l'ignorance ne connoît point , & en lui faisant sentir en même tems , combien toutes les recherches des hommes sont incapables d'arriver jusqu'aux principes secrets des choses dont ils sont tous les jours témoins.

XII. Cette science , qui est mêlée d'expériences & de conjectures , a plus fait de pro-

grès depuis quelques années qu'elle n'avoit fait en plusieurs siècles. Un Prince doit en être instruit, & il y auroit pour lui une espece de honte à l'ignorer : mais il ne s'y appliquera, ni comme Philosophe, ni comme Astronome, ni comme Médecin. Il prendra un peu de tout, & laissera le reste. Il est destiné à regner, & non à faire des expériences. On lui dira ce qu'on a trouvé de plus beau ; mais il ne cherchera rien.

XIII. Il n'en fera pas ainsi de la Morale ;<sup>1</sup> qui est la science des Rois, parce qu'elle est la connoissance des hommes & de tous leurs devoirs. Le Prince en fera une étude sérieuse & profonde. Il la regardera comme le fondement de la prudence & d'une sage politique. Il tâchera d'y faire tous les jours quelque progrès, & pensera que dans cette science on est toujours disciple. Il examinera par lui-même : il consultera : il écouterà : il aura incessamment les yeux ouverts, pour profiter de ce que lui apprendra l'expérience. Et comme l'étude de la Morale est inséparable de celle de la Religion, il cherchera avec soin dans les saintes Ecritures, dans les monumens des anciens, dans les entretiens des plus sages & des plus vertueux, ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler de ses desseins sur les hommes, des regles qu'ils doivent suivre, & des moyens qu'il leur a marqués pour arriver à leur fin.

<sup>1</sup> Voyez, s'il vous plaît, le Ch. IX. où l'on a parlé des différentes parties de la Morale, en parlant des moyens de connoître les hommes.

XIV. La connoissance de l'Histoire contribue beaucoup à celle de la Morale , & elle tient lieu à un Prince encore fort jeune , d'une très-longue vie , & de l'expérience qui lui manque , en lui mettant devant les yeux , comme dans un tableau , tout ce qui s'est passé de plus memorable dans tous les siècles , & en lui fournissant une abondante matière de réflexions sur tout ce qui s'est fait avant lui , & de conjectures sur ce qui est caché dans l'avenir.

XV. Mais par la connoissance de l'Histoire , je n'entends pas une étude infructueuse des successions des Empires , & de ceux qui les ont gouvernés. On peut charger sa mémoire de beaucoup de faits , de dates , de batailles , de révolutions , sans en devenir plus capable de regner. On peut même , si l'on manque de discernement , se régler sur de pernicious exemples , se remplir de fausses maximes , & suivre de mauvais guides , en recevant sans précaution les sentimens des Princes , ou les pensées de leurs Historiens , & en attachant une idée , ou de grandeur , ou de bassesse , à tout ce qu'ils admirent ou qu'ils méprisent , quoiqu'ils s'écartent souvent en cela de la justice & de la vérité.

XVI. Il est important , sur-tout dans les premières années , qu'un Prince n'étudie l'Histoire qu'avec le secours d'un homme très-sensé , qui lui apprenne à ne se charger d'aucun détail inutile ; à n'entrer jamais dans des questions de Chronologie épineuses & superflues ; à se contenter des dates les plus con-



fidérables & les moins contestées de l'Histoire universelle ; à savoir exactement la Géographie de l'Europe , mais d'une maniere plus générale celles des autres parties du monde ; qui le fasse passer légèrement sur des choses qui ne paroissent grandes qu'à l'imagination , mais qui l'arrête sur ce qui mérite d'être retenu , parce qu'il renferme quelque instruction , ou pour l'éviter , ou pour le suivre ; & qui le rende principalement attentif à tout ce qui peut lui éclairer l'esprit , & lui donner de nobles sentimens pour sa conduite.

XVII. Un homme tel que je le suppose , fera remarquer au Prince les causes , ou visibles , ou secrètes des événemens : ce qui a contribué à l'aggrandissement des Empires , ou à leur chute : ce qui a rendu un peuple célèbre dans un tems , & lui a fait perdre sa réputation dans un autre : ce qui a fait réussir ou échouer certains desseins : ce qui a préparé à la perte d'une bataille , ou à la victoire : ce qui a distingué un Général d'un autre , dans un mérite assez égal : ce qui a fait qu'une République s'est maintenue malgré ses pertes , & qu'une autre , plus puissante , a succombé à ses premiers malheurs. Il ira , autant qu'il sera possible , aux principes qui sont la source de la politique & de la prudence ; & il ne s'attachera aux choses , qu'autant qu'elles serviront à rendre le Prince plus sage , plus pénétrant , plus équitable , plus propre aux affaires , & plus capable de les terminer.

XVIII. Il lui fera observer , comment

les plus grandes choses ont eu quelquefois de légers commencemens, dont on ne s'est pas assez défié : comment une guerre particuliere devient ensuite générale : comment le desir de faire des conquêtes se termine quelquefois à être dépouillé : comment, dans les batailles, tout dépend ordinairement de quelques circonstances imprévues ; & comment la décision des événemens est presque toujours différente de ce que la prudence humaine avoit pensé.

XIX. Il lui fera connoître par de telles observations, que, dans la plupart des affaires, ce n'est pas tant la chose qui s'offre d'abord, que la conséquence qui est à craindre ; que lors même qu'on s'efforce de tout prévoir, l'esprit de l'homme est toujours court & trop borné pour l'avenir ; qu'une force supérieure domine par-tout, & qu'une main invisible conduit toutes choses, indépendamment des conseils des hommes, toujours foibles & incertains ; que, qui manque des occasions uniques, n'y peut revenir ; qu'il faut savoir profiter des momens offerts par la providence, & qu'autrement rien ne réussit ; qu'il y a plus de sagesse à prévenir les maux de l'Etat, qu'à y chercher des remedes ; & qu'il est, sans comparaison, plus facile de conserver la paix, que de la rétablir quand on l'a troublée.

XX. Mais dans le tems même qu'un homme éclairé instruira le Prince par les exemples qu'il trouvera dans l'Histoire, il doit lui avouer que cette regle est peu sûre ; parce

que les mêmes choses qui ont réussi en certaines occasions, ont été inutiles ou pernicieuses dans d'autres: que l'activité a tout perdu dans un tems, ayant été d'autres fois heureuse: que le délai a rétabli les affaires d'un Prince, & qu'il a ruiné celle d'un autre: que l'un, en témoignant de la sévérité, s'est fait craindre des séditieux, & qu'un autre les a irrités: qu'il en est ainsi de presque tous les moyens suggérés par la politique, parce qu'ils dépendent de la situation des esprits des hommes, qui est très-différente quand Dieu le veut.

XXI. En parcourant les Histoires avec le Prince, il l'arrêtera sur les vérités dont les Rois ne sont presque jamais instruits que par la lecture. <sup>1</sup> Il lui montrera dans un Auteur sensé, ce qu'il doit être, & ce qu'il doit fuir; & il lui apprendra, par la liberté avec laquelle on parle des Rois après leur mort, quelle justice lui fera la postérité. La flatterie, lui dira-t-il, ne suit les Princes que jusqu'au tombeau: la vérité en prend la place; & c'est son jugement qui décide de leur réputation. <sup>2</sup> Voyez ce qu'on loue dans le Prince quand il est mort: considérez ce qu'on y blâme. Pensez que c'est de vous, & non d'un autre, que parle l'Historien, & apprenez d'un

<sup>1</sup> Præcipuum munus annalium, ne virtutes ficeantur, utque pravis dictis factisque ex posteritate & infamiâ metus sit. *Tacit. I. 3. Annal. p. 99.*

<sup>2</sup> Non ergo perpetua Principi fama quæ invitum manet, sed bona concupiscenda est. *Paneg. Traj. §. 164.*

homme qui ne vous connoît & ne vous craint point, ce que ceux qui vous connoissent & vous craignent ne vous diroient peut-être jamais.

XXII. Rien n'est plus rare, continuera-t-il, que de trouver dans l'Histoire quelques modeles d'un Prince juste & plein de bonté. La vie de la plupart n'est qu'un tissu de crimes; & s'il y paroît quelques actions de vertu, elles y sont comme déplacées, & détachées du reste, & sans aucune liaison avec le fond de leur conduite. Quelques-uns avoient eu d'heureux commencemens. La vérité s'étoit montrée à eux dans les premières années; mais les passions & la flatterie les ont pervertis; & au lieu qu'il leur étoit facile d'acquiescer beaucoup de gloire, en la cherchant par de bonnes actions, ils se sont deshonorés eux-mêmes, en renonçant au mérite. Leurs fautes doivent vous instruire. Etudiez dans leur conduite tout ce que vous devez éviter: & souvenez-vous qu'un mauvais Prince est très-capable d'en former un bon, s'il en est bien connu & bien condamné.

XXIII. C'est cette connoissance des caracteres différens des Princes, qui est un des principaux fruits de l'Histoire. On n'examine point alors le dehors qui servoit à les cacher; mais le fond de leur esprit & de leur cœur. On ne s'occupe point de leurs guerres & de

1 Propositum est mihi Principem laudare, non Principis facta: nam laudabilia multa etiam mali faciunt. Ipse laudari, nisi optimus, non potest. *Paneg. Traj. p. 164.*



leurs victoires , qui ne décident rien sur le mérite personnel ; mais d'eux-mêmes , & de leurs sentimens. On étudie leurs motifs , leurs intérêts , leurs conseils ; & l'on est étonné combien plusieurs d'entre eux ont eu peu de qualités dignes d'estime , & comment toute leur vie n'a été qu'un cercle de passions , dont les unes ont succédé aux autres , sans qu'ils aient fait autre chose que changer de vices & de maladies , au lieu de guérir par la santé.

XXIV. Les Historiens que le Prince doit préférer , sont ceux qui ont écrit avec plus de capacité & plus de profondeur , qui ont plus pénétré le cœur de l'homme , & qui ont mieux connu les devoirs d'un Prince. <sup>1</sup> *Xenophon* , dans l'éducation de Cyrus , pense à instruire tous les Rois ; & son Histoire , plus vraisemblable qu'exacte pour la vérité , est une leçon continuelle , paroissant n'être qu'un récit. Il y a des choses dans *Tite - Live* d'un grand caractère , & l'on doit lire avec attention ce qu'il écrit de Scipion & d'Annibal. *Tacite* est plein de sens & de réflexions solides. Il entre dans les plus secrètes pensées ; & pourvu qu'on ne le suive pas toujours dans ses soupçons , quelquefois injustes , on apprend plus de lui à connoître , & les Princes , & les autres hommes , que d'un autre maître. *Saluste* a aussi beaucoup de pénétration , & quoiqu'il ne nous ait laissé que deux Histoires

<sup>1</sup> Cyrus ille à Xenophontē , non ad historiæ fidem scriptus , sed ad effigiem justî Imperii. *Cicer. ad Quint. Frat. L. 1. Epist. 1.*

assez courtes , il est très-capable de donner de grandes vues. *Plutarque* a écrit la vie des grands hommes de Rome & de Grece avec beaucoup de jugement ; & si l'on excepte certains endroits que l'aveuglement du Paganisme excusoit , l'on y trouve plusieurs réflexions très-sensées sur la politique , & sur la bonne ou mauvaise conduite des personnes chargées du gouvernement public. Les commentaires ou mémoires de *César* , dans leur auguste simplicité , contiennent , & des préceptes & des exemples , qu'un Général ne peut lire avec trop de soin ; mais il est plus difficile d'y apprendre à connoître , & les Princes & les hommes , si l'on n'y est bien attentif.

XXV. Pour les Histoires modernes , le Prince préférera celles du pays où il doit regner ; mais sans négliger les autres , quand elles sont écrites avec autant de solidité que celle de *Philippe de Comines* : & il chargera quelques personnes d'un excellent goût , de lui faire des extraits de ce qu'il y a de meilleur dans plusieurs Histoires , qu'il ne lira jamais dans les sources.

XXVI. A l'étude de l'Histoire le Prince doit joindre celle du Droit ; non pour entrer dans le détail immense des Loix , mais pour s'instruire des principales regles de la Jurisprudence , & se mettre en état de rendre justice , & d'opiner avec lumiere sur des questions importantes. Il y a des principes simples , mais féconds , qui servent comme de baze au droit public , & dont un esprit supérieur , tel que doit être celui d'un Prince , tire à propos

les conséquences. Il a besoin d'être averti ; mais après cela , il voit tout. On lui montre les premières vérités , & aussi-tôt il en découvre toutes les suites.

XXVII. Comme il est établi Roi pour juger , il manqueroit au plus essentiel de ses devoirs , s'il refusoit de le faire , ou s'il l'entreprendoit sans être instruit : mais il doit être ennemi des fausses subtilités , des détours , & des perplexités , dont on embarrasse la justice. Il doit faire plus d'état d'un sens droit , & qui va tout d'un coup au vrai , que d'une vaine science , qui répand des doutes sur tout , qui donne à toutes les affaires un air de problème. Il doit s'accoutumer à écarter tout ce qui ne sert qu'à les charger & à les obscurcir , & discerner si promptement & si sûrement le point décisif , qu'il néglige tout le reste , comme inutile , & comme ne servant qu'à partager l'attention.

### A R T I C L E I I I.

*Il importe au Prince de savoir parler d'une maniere noble & pure.*

I. Ce seroit un grand avantage pour le Prince qu'il fût éloquent , & qu'il fût regner sur les esprits par ses discours , comme il doit le faire par sa sagesse & par son autorité. La vertu & la vérité en tireroient un nouvel éclat. Il appuyeroit avec force un sentiment juste. Il persuaderoit au lieu de commander. Il rendroit aimable tout ce qu'il proposeroit. Il tour-

neroit les esprits où il voudroit, sans employer d'autre moyen que celui de leur plaire & de les toucher. <sup>1</sup> Il seroit écouté dans les Conseils avec admiration, & ses discours pleins de force, d'agrément & de lumiere, seroient reçus avec une avidité toujours nouvelle.

II. Je fais que les Princes peuvent se faire aider, & substituer l'éloquence d'un autre, à celle qui leur manque : mais on discerne aisément celle qui est naturelle, de celle qui est prêtée ; & il y a des occasions, où le discours du Prince auroit toute une autre force, s'il n'étoit pas suggéré. <sup>2</sup> L'Histoire remarque, que Néron fut le premier des Empereurs Romains qui prononça des discours qu'il n'avoit pas composés : que ses prédécesseurs avoient tous été éloquens de leur propre fonds : que César parloit à merveille : qu'Auguste le faisoit d'une maniere digne d'un Prince : que

<sup>1</sup> Qui me audiebant, expectabant sententiam, & intenti tacebant ad consilium meum. Verbis meis addere nihil audebant, & super illos stillabat eloquium meum. Expectabant me sicut pluviam, & os suum aperiebant quasi ad imbrem ferotinum. *Job. C. XXIX v. 21. 22.*  
 & <sup>23</sup>.

<sup>2</sup> Adnotabant seniores, primum ex iis qui rerum potiti essent, Neronem alienæ facundiæ eguisse : nam Dictator Cæsar summis Oratoribus æmulus ; & Augusto prompta & profluens, quæ deceret Principem, eloquentia fuit. Tibertius quoque artem callebat quâ verba expenderet, tum validus sensibus aut consultò ambiguus. Etiam Caii Cæsaris turbata mens vim dicendi non corruptit. Nec in Claudio, quories meditata differeret, elegantiam requireres. Nero, puerilibus statim annis vividum animum in alia detorsit. Cælare, & pingere, cantus aut regimen equorum exercere. *Tacit. L. 13. Annal. p. 213.*



Tibere avoit de l'étude & de l'art : que Caius Caligula , malgré ses vices , avoit conservé de l'éloquence : & que Claude en avoit aussi , quand il avoit le loisir de penser à ce qu'il devoit dire : mais que Néron , qui avoit d'ailleurs de l'esprit & du feu , s'étoit arrêté à des occupations indignes de lui , & avoit négligé l'éloquence , pour s'amuser à graver , à peindre , à chanter , & à conduire des chariots.

III. Mais quand je desire qu'un Prince soit éloquent , je suis très-éloigné de desirer qu'il aime à parler , ou qu'il n'ait que des paroles. L'éloquence d'un Prince est : une éloquence mâle & forte , pleine de sens & des choses , où tout est nécessaire , dont tous les mots portent , & qui ne plaît qu'en persuadant.

IV. Hors les occasions où il faut s'étendre , le Prince qui parle le mieux , doit le faire en peu de mots ; & il doit avoir pour regle , de ne rien dire qui ne convienne à sa place , qui ne soit utile , & qu'il ne sache bien.

V. <sup>2</sup> Il doit s'exprimer d'une manière noble & pure , mais simple & sans affectation ; ne point employer d'expressions basses , & ne point chercher aussi une fausse élévation en quittant les termes communs & ordinaires.

<sup>1</sup> Imperatoria brevis. Tacit. L. 1. Hist. p. 313.

<sup>2</sup> Genus eloquendi secutus est ( il parle d'Auguste ) elegans & temperatum , præcipuamque curam duxit sensum animi quàm apertissimè exprimere. . . . Marcum Antonium ut insanum increpat , quasi ea scribentem quàm mirentur potius homines , quàm intelligant. Suet. in vit. Augusti. C. 83.

Il doit éviter tout ce qui est obscur , forcé & peu naturel , toutes les pensées fausses , tous les jeux de mots , toutes les équivoques fondées sur l'ambiguité des termes , toutes les allusions à des proverbes bas & vulgaires , toutes <sup>1</sup> les railleries qui n'ont d'autre matière que des défauts corporels , toutes celles qui sont offensantes , toutes celles qui seroient douteuses ; & être très-circonspect dans l'usage de celles qui paroissent innocentes. Car il est d'une extrême conséquence que tout le monde se croie en sûreté devant le Prince ; que personne ne craigne son esprit , ni sa malignité ; & que son exemple retienne tous ses Courtisans dans le devoir.

## ARTICLE IV.

*Il est nécessaire que le Prince ait un goût juste & exact de toutes choses.*

I. Mais il seroit inutile de donner des conseils à un Prince pour bien user de l'éloquence , de la connoissance de l'Histoire , de la Morale & des autres sciences , s'il n'avoit un goût juste & exact de toutes choses , ou s'il n'avoit d'heureuses dispositions pour l'acquiescer.

II. Ce que j'appelle goût , enferme deux

<sup>1</sup> Asperæ facetiæ , ubi multum ex vero traxere , acrem sui memoriam relinquunt. Tacit. L. 15. Annal. p. 288.

Fœdè ad cachinnos moveris : fœdiùs moves. S. Bern. L. 2. de Consid. C. 13.

choses : l'intelligence pour juger sainement ; & la sensibilité pour être averti à propos , & pour agir. Sans l'intelligence , la sensibilité n'éclaire point l'esprit ; & sans la sensibilité , l'intelligence n'est pas toujours la règle des actions. Il faut voir & sentir ; discerner ce qui convient , & le suivre ; être conduit par la lumière & mené par l'impression.

III. Comme la lumière doit être vive & sûre , l'impression doit être prompte & délicate : prompte , pour avertir à tems ; délicate , pour avertir de tout. Ces deux choses forment le goût , & quand elles sont justes & universelles , elles forment un goût juste & universel.

I V. On peut le considérer par rapport aux sciences , aux arts , & aux manières ; & il est nécessaire qu'un Prince l'ait exact par rapport à ces trois genres de choses.

V. Il doit se porter , & par lumière , & par inclination , aux sciences qui lui conviennent : préférer celles qui lui sont plus utiles : estimer les autres à proportion ; & se contenter d'une connoissance légère , par rapport à celles qui ne seroient pour lui que l'objet de la curiosité. Mais lors même qu'il ne les approfondit pas , il doit savoir ce qu'elles valent , de quelle utilité elles sont au public ; quelle protection méritent ceux qui s'y appliquent , & quelle distinction on doit à ceux qui y excellent.

VI. Ce seroit une faute que de manquer de goût dans ces occasions , & que de faire trop ou trop peu de cas de certaines connois-

sances, peu nécessaires au Prince à la vérité ; mais dont il doit connoître le prix, & sentir le mérite par un discernement exquis, & par une certaine impression que chaque chose fait sur lui, à proportion de ce qu'elle a de grand & de solide.

VII. Il est honteux à un Prince de dépendre toujours du goût d'autrui, quand il s'agit de sciences, de belles choses, d'ouvrages d'esprit, de découvertes. Il a dû se le former au commencement, sur les principes qu'on lui a donnés : mais il doit, en les suivant, y ajouter ses propres réflexions, & devenir capable à son tour, de former ou de rectifier le goût des autres.

VIII. Il en doit être ainsi des arts. Il lui convient de se connoître à tous, d'en bien juger, d'en sentir la perfection ou la médiocrité, & de se mettre en état qu'on ne puisse le tromper, ni lui inspirer un goût foible & bas, au lieu d'un goût grand & noble, qui doit être son caractère dans tout ce qu'il estime, & dans tout ce qu'il fait.

IX. Mais il importe infiniment d'observer que ce sont deux choses bien différentes, de se connoître aux arts, & de les aimer : d'être fort entendu en architecture, & de faire une grande dépense en bâtimens : de juger bien & sçavamment de la peinture, & d'être fort curieux en tableaux. Un Prince habile & un Prince sage ne sont pas opposés. Il juge bien de l'art, mais il fait s'en passer ; & c'est même parce qu'il en juge bien, qu'il s'en passe, & qu'il lui en préfère d'autres plus



utiles au public , quoique moins estimés : car c'est l'utilité publique qui est sa grande regle ; & quoiqu'il soit touché de tout ce qui est parfait en chaque genre , il va toujours au nécessaire , & ne met l'agréable qu'au dernier lieu.

X. <sup>1</sup> Mais en quoi il excelle , & où son goût est plus merveilleux , c'est dans les manieres. Il connoît & il sent tout ce qui convient à sa place ; comment il doit parler , comment il doit agir ; jusqu'où il doit se donner aux affaires ; quel tems il doit se réserver ; quel mélange il doit faire de la douceur & de la majesté ; quelle part il doit accorder de son autorité , & quelle il doit retenir ; ce qu'il faut qu'il écoute & qu'il approfondisse , & ce qu'il doit mépriser ; ce qu'il importe de corriger d'abord , & ce qui peut être dissimulé ; à quelles connoissances il doit s'attacher ; de quelles il doit s'abstenir , quoiqu'il y ait beaucoup de disposition ; & quelles il doit se contenter d'effleurer , quoiqu'il les aime.

XI. Son goût pour les manieres n'est pas seulement juste & exact , mais grand & noble. Jamais il ne fait montre de ce qu'il fait : jamais il ne paroît occupé , ni de soi , ni de son mérite : jamais il ne cherche la louange ; & il est toujours supérieur à tout ce qu'il a d'estimable.

XII. Il ne prétend à aucune gloire particuliere. Il se croiroit même deshonoré si l'on

<sup>1</sup> Retinuit , quod est difficillimum ex sapientiâ , modum. Tacit. in vit. Agricol. p. 453.

284 INSTITUTION D'UN PRINCE.

le confidéroit par un côté , plutôt que par tout autre. Il ne veut point qu'on le définisse , ou par le savoir , ou par l'esprit , ou par l'éloquence , ou par quelque autre qualité. Il ne desire d'autre réputation , que celle qui convient à un Prince plein de générosité , de bonté & de justice ; & il n'en conserve même le desir que pour la mériter.



*Fin de la premiere Partie.*

